

Alexandra Gonzalez

*Shades
of you*

Oublie-moi



addictives

Alexandra Gonzalez

*Shades
of you*

Oublie-moi



addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

L'inconnu du premier étage

Quand Gwenn découvre que son fiancé la trompe, elle plaque tout : le garçon, le verger familial breton et la vie étriquée qui l'attendait.

Direction Paris, chez sa meilleure amie ! Gwenn intègre alors une famille dépareillée de sept locataires loufoques mais attachants, prêts à l'aider à se reconstruire.

Enfin, tous, sauf un : le mystérieux Colin, aussi beau qu'insaisissable.

Mais il y a aussi le séduisant milliardaire qui délaisse sa fiancée pour faire la cour à Gwenn, l'ex qui revient à la charge...

Gwenn voulait du changement, elle est servie !

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Sexy Deal

Victoria a tout : un job de rêve, un salaire exceptionnel, un bel appartement à Los Angeles, des amis géniaux. Il ne lui manque qu'une seule chose... Un mec ? Certainement pas, elle refuse de se compliquer la vie ! Non, Victoria rêve d'être mère, mais surtout pas de tomber amoureuse. Et elle a la solution parfaite : sous couvert d'organiser des castings pour sa boîte de prod, elle va chercher le géniteur idéal. Aucun risque que ça déraile ! Sauf quand l'un des candidats, aux yeux de braise et au corps sensuel, met à mal toutes les résolutions de Victoria. Il la veut, dans son lit et dans sa vie, et n'est pas près de renoncer. Ça promet !

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Noël, toi et moi

Noël... La famille, le réveillon, les cadeaux... Personne ne hait Noël. Personne ? Personne sauf peut-être Héloïse, perdue dans les grands magasins à la recherche de l'introuvable cadeau parfait pour sa sœur parfaite.

Personne sauf peut-être Alexandre, invité de force au réveillon de son patron...

Dans la cohue des préparatifs, Héloïse et Alexandre vont se croiser, se séduire et se lancer un improbable défi.

L'occasion de s'offrir une parenthèse enchantée, sensuelle et sans conséquences.

Sans conséquences... vraiment ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Dangerous Games

Un tournage de série en Écosse, et la vie d'Amy bascule !

Gérer les acteurs, la météo et les imprévus, c'est son boulot. Mais elle n'avait pas envisagé Alistair ! Irrésistible, moqueur et charmeur, le cascadeur la trouble... Sauf qu'il est aussi absolument insupportable !

Alors, quand en plus le passé s'en mêle, rien ne va plus.

Entre secrets et passion, Amy n'est pas au bout de ses surprises !

[Tapotez pour télécharger.](#)

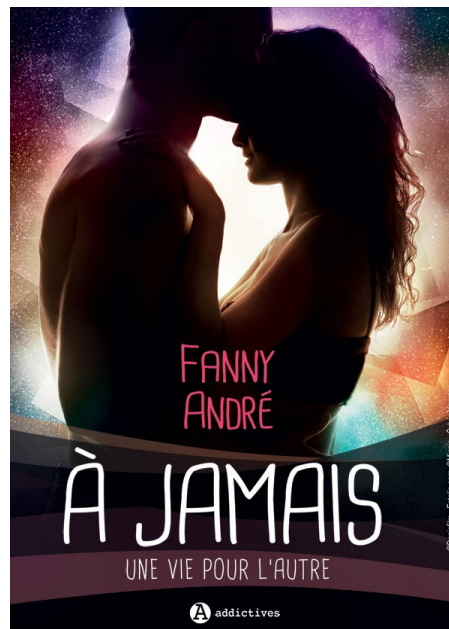


Également disponible :

À jamais – Une vie pour l'Autre

Adehan Ataski a remarqué Chloé au milieu des autres. Son attirance pour elle est indéniable. Pourtant, il en a conscience, succomber est interdit: les conséquences seraient trop graves. Mais a-t-il vraiment le choix, peut-il lutter contre le destin ou est-ce un combat perdu d'avance? Atteinte d'un cancer, Chloé Messenger se sait condamnée et n'attend plus grand-chose de la vie. Enfin, ça, c'était avant lui. Adehan Ataski. Il est différent des autres, son côté mystérieux l'intrigue et elle tombe peu à peu sous son charme. Jusqu'à ce qu'elle comprenne que la question essentielle est: qui est-il vraiment?

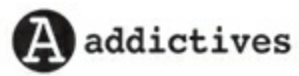
[Tapotez pour télécharger.](#)



Alexandra Gonzalez

SHADES OF YOU OUBLIE-MOI

volume 2



« *Ces plaisirs violents ont des fins violentes.
Dans leurs excès ils meurent,
tels la poudre et le feu
que leurs baisers consomment. »*

William Shakespeare, *Roméo et Juliette*

1.

Lucas

Demeure des Dayle, barbecue organisé pour les fiançailles

Je trouve enfin l'occasion de m'échapper de ces futiles conversations pour monter à l'étage. Melinda s'est sauvée en vitesse et je pense avoir compris son signal. J'ai envie de son corps. Depuis ma rencontre avec elle, Melinda a été l'exutoire à cette hargne tapie au fond de moi. Elle a, de plus, toujours su me soutenir et m'aider. Le sexe n'est pas quelque chose de vital pour moi, mais le plaisir charnel me libère l'esprit, et j'en ai sacrément besoin après ma petite comédie devant le public le plus niais que j'aie jamais connu.

Je frappe à la porte de la salle de bains, espérant qu'elle s'y trouve.

– Entrez, résonne sa voix.

J'ouvre et me retrouve face à elle.

Refermant la porte du pied, je prends son visage en coupe et lui donne un baiser fougueux.

– Doucement, me réprimande-t-elle. On va se faire choper.

Doucement ? Je ne connais pas.

Puis, ce baiser me transporte dans un désir bien trop frénétique. Je suis fichu, il faut que je la possède, ici et maintenant. Tant pis.

Je gémis :

– Je n'en peux plus. Ton corps me manque.

Ses doigts froids viennent m'agripper les cheveux, les tirent en arrière pour me forcer à relever le visage.

– C'est bientôt fini, mon amour. Ton plan est un succès.

Évidemment ! Mon plan est un succès ! J'ai passé tant d'années à le peaufiner. Douze ans, en somme.

Qu'est-ce qui pouvait pousser mon frère à revenir dans ce trou perdu ?

Cara.

Qu'est-ce qui pouvait attirer Cara à Cornfield ?

Une seule chose : la maison de son enfance à l'abandon.

Par quel moyen ?

Provoquer le décès de ses parents. Elle hériterait de cette demeure, et ferait tout pour ne pas laisser crouler cette bâtisse qui fut, pour cette famille, le cadre d'un bonheur aussi étriqué que pitoyable.

Je suis plutôt fier de moi. Cela a été simple, un jeu d'enfant à vrai dire. Il suffisait de s'entourer des bonnes personnes. Et Melinda en fait partie. Grâce à elle, j'ai pu retrouver la trace de Cara et, une chose en amenant une autre, nous avons pu produire cet effet papillon, telle une œuvre orchestrée par les plus grands artistes de cette Terre.

– Fais-moi l'amour, me susurre-t-elle.

Elle enfouit ses mains sous ma chemise. Ce contact, j'en ai plus qu'envie. Je l'attrape par les cuisses, la porte jusqu'aux lavabos, puis l'y dépose. À elle maintenant d'obéir docilement à mes ordres. Je lui ôte en vitesse les vêtements qui font barrière à notre union, enfle un préservatif et la pilonne sans plus attendre jusqu'à la jouissance. Je n'avais plus baisé depuis New York, et il faut convenir que cela a le mérite d'évacuer le surplus d'adrénaline.

Enfin prêt pour rendosser mon personnage auprès des convives de Madison et Conrad Dayle, je me rends au rez-de-chaussée. Je dois d'ailleurs garder un œil vigilant sur Meredith. Je viens de comprendre qu'elle nourrit une relation intime avec le maire, Matt Johnson. J'étais loin de me l'imaginer. Dans certaines équations, il y a des failles, et celle-ci est béante. Bien que mon intention soit de la combler au plus vite, j'ai d'autres chats à fouetter pour l'instant.

En sortant dans le jardin, je tombe justement nez à nez avec l'insignifiant prétendant de Meredith. Quelle coïncidence ! Allons-nous repartir dans nos passionnantes joutes verbales ? D'avance, je m'en frotte les mains et, d'humeur joueuse, je le provoque délibérément.

Alors que je passe à sa hauteur, je le heurte délibérément de mon épaule et m'excuse aussitôt :

– Désolé, je ne vous avais pas vu. Vous êtes tellement transparent, ces derniers temps. Auriez-vous un quelconque souci ?

Le regard qu'il me lance pourrait tuer un troupeau d'éléphants tant il est hostile. Cela dit, cette réaction m'émoustille.

– S'il s'avère que tu es aussi taré que ton père, j'ai effectivement un problème. Et d'ailleurs, tous, ici, ont du souci à se faire.

Vas-y mon coco, perds patience. Je n'attends que ça.

– De suite la tragédie !

J’agite mes doigts et frissonne pour mimer la terreur dans son côté grotesque. Remarquant du coin de l’œil l’arrivée de Conrad Dayle à notre hauteur, je change radicalement d’attitude, me colle immédiatement ce sourire débonnaire de brave garçon bien éduqué aux lèvres et tapote l’épaule de notre cher maire.

– Vous prendrez bien une bière, Monsieur le Maire ?

– Tu peux te la mettre où je pense ta bière, rétorque-t-il, les dents serrées, en s’éloignant.

Outré d’avoir entendu les paroles de Johnson, Conrad s’enquiert :

– Tout va bien, fiston ?

– Oui. Notre cher et tendre maire semble un peu tendu, ces derniers jours.

– Effectivement, il n’a pas l’air dans son assiette.

– Trop de pression à la mairie, probablement. Sa fonction exige tant d’investissement personnel.

Je me réjouis. Persuader les Dayle de mon intégrité et ma bienveillance est une partie de plaisir. Ces gens ne sont que de minables pions si aisément malléables. Ils sont tellement crédules. Ils sont si merveilleusement bien encroûtés à l’abri de leur cage dorée et de leur cocon tissé de niaiserie, qu’ils sont inaptes à, ne fût-ce qu’imaginer les sombres projets qui se trament sous leur nez. L’amour et la bonté humaine sont pour eux une évidence, un devoir. Ils y aspirent et l’exsudent jusqu’à la nausée. Ils sont tout bonnement incapables d’envisager l’être humain dans sa complexité. Je l’ai compris depuis ma plus tendre enfance, car j’ai moi-même été élevé par un homme de ma trempe.

Le commun des mortels réfléchit, mais n’est pas foutu de voir plus loin que le bout de son nez, alors que moi, je suis prodigieusement conscient de ce qui m’entoure. L’amour et la bonté ne sont qu’une ineptie destinée à asservir une société d’imbéciles. Je ne cherche plus ma place dans ce monde, je l’ai trouvée et j’irai au bout de mes désirs, jusqu’à mon but : mon frère...

En attendant, il faut impérativement que je fasse bonne figure, que je me crée ma propre armée de bons petits soldats prêts à tout pour moi, jusqu’à m’ériger au-dessus des lois. Et Meredith est mon premier atout. Grâce à la fille unique des personnes les plus appréciées de cette bourgade, je passe déjà au rang supérieur en me fiançant avec elle. Le jeune fermier renfermé et benêt qui a perdu la mémoire lors d’un épouvantable drame familial est en passe de devenir ce à quoi il a toujours aspiré : une personnalité importante.

Et, cerise sur le gâteau, aujourd’hui, on m’apporte sur un plateau d’argent un redoutable moyen de pression sur le maire en la personne de Meredith, encore elle. Alors, je vais me faire un malin plaisir à pulvériser ce merdeux et peut-être même à lui subtiliser son siège et son écharpe un jour, qui sait ? Mais, restons patients et, en attendant, que la fête continue !...

– Meredith, viens dans mes bras, mon sucre d’orge ! On va faire une petite photo de famille avec tes parents.

Cara

« Cher Journal,

Il y a un an, j'étais une jeune femme comme toutes les autres. Enfin... du moins, une jeune femme droite et loin de tout désordre émotionnel. Je vivais dans un cocon de sérénité et d'amour, de légèreté et d'insouciance. J'ai eu une enfance que je qualifierais de merveilleuse. Des parents aimants. Un cadre de vie splendide, entouré d'une nature flamboyante et d'un calme olympien. Puis, nous avons déménagé pour nous rendre dans la grande ville, New York. Du haut de mes onze ans, j'avais peur. Je m'imaginais des tas de choses. Je pensais que ma vie ne serait plus jamais la même. L'inconnu effraie, c'est bien connu. Je devais quitter mes fondations, extraire mes racines sans savoir si elles reprendraient dans un sol inconnu et vaguement menaçant à mes yeux. Je devais aussi renoncer à mes deux amis, Lucas et Reed, mes compagnons d'aventure, mes deux petits gars, « mes potes ». Ils partageaient mes rêves, mes doutes, mes envies et, à cette époque, ils étaient mon seul horizon.

Finalement, je n'étais pas si éloignée de la vérité...

J'ai grandi et, peu à peu, je les ai oubliés pour vivre de nouvelles expériences avec de nouvelles personnes, dans une nouvelle maison et une nouvelle école. Ont suivi les premiers flirts de l'adolescence, ma première fois, mon premier chagrin d'amour... J'ai fait la fête jusqu'à l'ivresse durant de nombreuses soirées universitaires. J'ai entamé ma vie d'adulte dans le confort rassurant d'une belle cage dorée. Puis ce drame. L'enfer m'est tombé dessus. Un événement que je n'avais pas envisagé. Du moins, pas de suite. Je me sentais immunisée et à mille lieues de ce genre d'incident. J'avais le temps. Oui ! Nous avons encore tant de choses à vivre ensemble.

Pourquoi me les avoir arrachés si tôt ? Pourquoi me dépouiller de mes parents si brutalement ?

J'avais encore tant besoin de me confier à ma mère et d'écouter ses si précieux conseils. J'avais encore le droit de rire avec mon père et de l'admirer dans toute sa splendeur et sa toute-puissance. Il devait être à mon bras le jour de mon mariage. Ce jour qui ne tardera maintenant plus à arriver, mais où son absence consumera une partie de mon bonheur. Un chauffard, un camionneur inattentif m'a volé mes parents, ma famille. Il les a fauchés de plein fouet avec son semi-remorque. Il a grillé un feu rouge. Lui s'en est sorti indemne ; moi, à jamais amputée d'une partie de moi-même.

Bien que je sois forte et que j'arrive, aujourd'hui, à vivre avec ce vide, ils me manquent. Mais je dois vivre, et, au-delà, prolonger leur existence à travers la mienne. Puis, comme un cadeau de la Providence, ma seconde famille m'a été rendue. Mes deux petits mecs, mes camarades, Reed et

Lucas, sont à nouveau à mes côtés. J'ai eu des désillusions quant à Lucas et ai été agréablement surprise par Reed. Lucas, je l'avais mis sur un piédestal quand j'étais gosse et j'ai continué sur ma lancée lors de nos retrouvailles. Je suis donc sortie avec lui. Je lui ai donné ma confiance et mon amour. Cependant, j'ai commis l'impardonnable sous ses yeux, et je m'en veux. Ceci dit, il s'est comporté comme le dernier des enfoirés. Ce n'est plus le Lucas que j'ai connu. Non ! Je ne le comprends plus et il est devenu une énigme indéchiffrable pour moi. »

Assise sur le rebord de la fenêtre de mon ancienne chambre de petite fille, je mordille mon crayon sur cette dernière réflexion.

Je m'interroge. Que fait-il avec Meredith ? Lui qui m'a assuré l'avoir toujours détestée, même lors de leur flirt au lycée. Son revirement est incompréhensible. Et, à bien y réfléchir, il agit de cette manière depuis... Depuis quand, en fait ? Depuis New York ? Non, bien avant. Il a eu des réactions étranges qui m'ont quelque peu effrayée, mais là, c'est à n'y rien comprendre.

C'est sûrement le gène Mc Garret. Mon Dieu, non ! Pourvu qu'il n'ait pas hérité de ses tares ! Sur cette horrible pensée, je rive mon regard sur le dessin posé à mes côtés, celui qu'a esquissé Reed, il y a des années déjà. Ce croquis nous représentant tous les trois, souriants et complices. Que nous est-il arrivé pour que nous soyons si différents aujourd'hui ?

Lucas est devenu aigre et abject, Reed, violent et instable et moi, si triste et désabusée, alors qu'autrefois, Lucas respirait la joie de vivre, Reed était aussi doux qu'un agneau et moi, j'incarnais la vitalité et l'enthousiasme.

Cette constatation m'afflige.

– Car' ? retentit la voix de Reed.

Plongée dans le fil de mes pensées, je sursaute.

– Tu fais quoi ? me demande-t-il en s'adossant au chambranle.

– Rien de bien important. J'écrivais sur mon vieux carnet.

– Tu tiens un journal ?

Il quitte sa place, puis se dirige lentement vers moi. Seigneur ! Que j'aime cet homme, sa démarche légèrement arquée, sa voix gutturale et surtout ses yeux d'un bleu lagon intense, et étincelants de tendresse. Il n'a pas dormi de la nuit. Il l'a passée dans sa voiture à faire le point sur sa vie, sur nous et sur ses projets. Du coup, il a une petite mine et son air hirsute le rend d'autant plus sexy. Son regard luit de fatigue. Ses cheveux sont en bataille, et il ne s'est pas rasé depuis plusieurs jours. Il est vêtu de son vieux jean délavé et d'un t-shirt blanc épousant parfaitement son torse et ses bras musclés. L'observer est un régal.

Je lui réponds :

– Non. J'avais juste besoin d'évacuer certaines choses par écrit.

Il incline la tête et me jauge, soucieux, puis s'assied sur le rebord du petit lit, en face de moi.

– Et je dois m'inquiéter ?

– Absolument pas, mon cœur. Pourquoi dis-tu ça ?

Je n'aime pas qu'il s'inquiète, alors je repose mon cahier pour lui tendre la main qu'il attrape tandis que nous échangeons un sourire.

– Évacuer certaines choses ?

– Oh ! Rien de grave, je t'assure !

Je change de conversation, refusant de l'alarmer avec mes doutes à propos de Lucas.

– Tu n'as pas réussi à t'endormir ?

– Non.

Il me prend par le bras pour m'attirer contre lui. Je me laisse emporter. Il s'allonge sur le matelas et m'enlace. Ma tête contre son torse, je hume à pleins poumons ce parfum qui lui est propre et qui me fait instinctivement chavirer.

– Je n'avais pas mon doudou contre moi, raille-t-il ensuite.

– Je n'ai pas envie de faire la sieste.

– Je sais. Tant pis pour moi, je ne dormirai pas.

– Qu'est-ce que tu veux faire ? demandé-je, en apposant mon menton contre lui.

Il relève la tête pour me regarder, et son sourire en coin parle pour lui.

– Faire l'amour, j'ai compris, réponds-je à sa place, exaspérée.

Il part dans un vif éclat de rire communicatif. Gloussant à mon tour, je le chatouille, mais il me bloque les bras. Il a horreur de cela.

– Je te parle de cet après-midi, obsédé !

– Ah ! Bah, fallait préciser...

Je secoue la tête en levant les yeux au ciel.

– Non, sérieusement, reprend-il, tu ne voulais pas que je monte les étagères dans la salle de bains ?

– Si. Tu veux bien ?

– Ouaip !

Afin d'accéder à son visage, je me hisse le long de son torse et viens claquer un rapide baiser sur ses lèvres, puis il se dégage de sous mon corps déjà assoiffé de son contact et, avant de passer la porte, il se retourne. La main dans ses cheveux, il semble tout à coup gêné.

– Dis-moi ? Je sais que tu n’aimes pas aborder ce sujet, mais la chambre de tes parents, tu comptes en faire un musée ?

Effectivement, ce sujet me dérange. Je ne sais pas pourquoi cela m’est aussi pénible de rentrer dans leur ancienne chambre, mais j’ai l’étrange sensation que leur présence est encore en ce lieu. C’était leur antre, leur nid d’amour, et affronter ce sentiment m’est encore insupportable. Cela dit, j’ai pris la décision d’avancer main dans la main avec l’homme de ma vie, alors pourquoi ne pas précisément commencer par cette épreuve ?

Je bondis du lit. Sans un mot, je l’attrape par le bras et l’emmène dans le couloir. Devant la porte, je prends une grande inspiration. Il faut que je passe ce cap. Il faut vraiment que j’aie de l’avant. Ce matin, Reed m’a fait part de son envie d’évoluer dans ses relations avec son père et dans ses projets. Donc, avec cet acte volontaire, je l’encouragerais peut-être à mettre à exécution ses bonnes résolutions. Et puis, comment le soutenir si je ne me montre pas moi-même de taille à dépasser mes craintes ?

Je trouve la force d’ouvrir et fais quelques pas hésitants.

– Ça va aller ? s’inquiète-t-il.

– Oui. Il est temps pour moi d’avancer. Reed ! Tu fais preuve d’un grand courage et d’une bonne volonté depuis que nous sommes ensemble. Tu fais sans cesse des efforts, et je les remarque. Alors, à mon tour de surmonter mes peurs et de faire preuve de volonté. Cette chambre deviendra la nôtre. Alors, oui ! Nous allons la repeindre, la mettre à nos goûts, changer la déco. Il va aussi falloir qu’on organise un déménagement pour récupérer mes meubles à New York. Et tu voudras sûrement récupérer des affaires dans ton studio à Brooklyn, non ?

Je reprends mon souffle. J’ai débité toute ma tirade d’une seule traite pour ne pas faire machine arrière.

– Oui... pourquoi pas, hésite-il à son tour. Tu es donc bien décidée à vivre ici et ne plus retourner à New York ?

Hochant la tête et évitant de regarder autour de moi, je l’enlace avant de préciser :

– Oui. Je veux vivre ici, avec toi. Je veux continuer à faire naître de merveilleux souvenirs dans cette maison. Je ne veux pas retourner dans la jungle de New York parce que je veux que nos enfants aient une enfance paisible, loin du chaos de la vie citadine.

– Nos enfants ? coupe-t-il, crispé. Euh, tu en veux combien ?

Face à son air décontenancé, je ricane :

– Beaucoup ! Je veux que tu me mettes enceinte à chaque fois qu’on fera l’amour.

– Oh ! Euh, doucement, ma belle, sinon va falloir investir dans plusieurs autobus. Et sûrement s’offrir un hôtel ou un village de vacances, raille-t-il à son tour. Ou alors que j’arrête de te faire l’amour. (Il fait mine de réfléchir à ce choix.) Hum... Va pour les autobus et le village de vacances.

Avançant, il me contraint à reculer vers le lit et rajoute, avec son petit sourire charmeur, celui que j'aime tant, celui qui fait ressortir ses belles fossettes :

– Et nous allons commencer à repeupler l'école de Cornfield dès maintenant.

Mes mollets cognent contre le sommier et, retenue par ses bras, je bascule en arrière dans un éclat de rire.

Reed

Je suis comme je suis. On m'accepte ainsi ou pas du tout. Le ressenti des gens m'importait peu, jusqu'à récemment. Je vivais au jour le jour, à cent à l'heure. Ma vie n'a jamais été rose, avec son cortège d'embûches, de drames, de débauche. Pourtant, je dois vivre avec. Aujourd'hui, j'implore ma rédemption, mon pardon. Je suis désormais guidé par ma fiancée, ma future épouse, Cara. L'unique amour de ma vie. Celle qui a le pouvoir de me rendre ma pureté, mon honneur et mon bonheur. La tenir dans mes bras, la sentir contre moi, humer le parfum fruité de sa peau et lui faire l'amour avec cette douceur dont je me croyais incapable est un don du ciel.

J'ai passé des jours, des nuits à rêver de son corps, de sa présence, et maintenant qu'elle est enfin à mes côtés, je ne suis pas prêt à la lâcher. Je lui ai fait des promesses et tente de les tenir. Le chemin est encore long, j'en suis conscient, mais avec elle, tout est possible. Elle tient ma vie entre ses mains. Elle est ma force autant que ma faiblesse, et même si je suis encore en train de me chercher, je suis en proie à l'espoir qu'un jour, je trouverai cette lumière à laquelle j'aspire.

Ces derniers temps n'ont pas été de tout repos pour nous. J'ai appris que mon père biologique était toujours en vie. Enfant, je le pensais mort. Du moins, je l'imaginais comme un de ces héros de guerre tombés au combat. C'était ridicule, je le sais, mais cette conclusion expliquait qu'il m'abandonne entre les mains d'un pédophile. Elle me donnait la force nécessaire pour survivre. Les choses ne seront pas simples, mais il va me falloir apprendre à pardonner à ce père bel et bien vivant et de retour dans ma vie.

Récemment, j'ai aussi appris que Lucas n'était en fait que mon demi-frère. Cette nouvelle ne fait aucune différence pour moi, mais il est peut-être le fils de l'homme qui m'a pris mon âme d'enfant, mon adolescence. L'homme que j'ai assassiné. Je vais devoir m'y faire, et surtout le surveiller de près.

Le temps où je fuyais mes responsabilités est désormais terminé.

Ceci dit, la pose des étagères dans la salle de bains est loin d'être finie donc, au lieu de réfléchir, je ferais bien de m'y remettre.

Je maudis Cara d'avoir acheté ces bouts de bois *made in China*. Le plan de montage n'est pas en anglais, mais en mandarin. Je connais quelques sinogrammes pour avoir été au service du maître de la triade chinoise new-yorkaise, mais je n'ai que les bases. Si, au moins, c'était du français. Je le maîtrise bien davantage pour l'avoir appris afin d'approcher et séduire l'épouse d'un politicien français. Là aussi pour le compte de San Do.

– Reed ?

Cara apparaît dans l’encadrement, la bouche en cœur en agitant un prospectus.

– Mon amour ? dis-je en lui jetant un rapide coup d’œil.

Elle s’avance, me passe le papier sous le nez et minaude :

– Samedi prochain...

– Hum, prononcé-je, concentré sur ma dernière vis.

Je vois venir le coup à dix bornes.

– 4 juillet, continue-t-elle sur le même ton dégoulinant de séduction.

– Alors, la question est : quelle est la date de la fête nationale ?

Ahurie, elle laisse retomber son bras.

– Quoi ?

– Ah mais, tu ne jouais pas au Jeopardy ? raillé-je.

– Reed ! (Elle me fait ses gros yeux) Regarde le prospectus, au moins.

– J’en ai vu assez. C’est plein de rouge, de blanc et de bleu et la réponse est non, je n’ai pas envie d’y aller.

– Rhô, sérieux, t’abuses ! Faire la fête nous fera du bien, un peu.

Je fais mine de réfléchir en faisant tourner le tournevis entre mes doigts.

– Et la réponse est toujours non !

Grimaçant, elle tourne les talons et hausse les épaules.

– Tant pis ! J’irai toute seule... vêtue de ma robe la plus sexy, ajoute-t-elle dans le couloir.

La peste !

Je grogne et laisse tomber mon outil dans le lavabo pour aller la rejoindre.

– Ne joue pas avec ma jalousie, Cara !

– Sinon quoi ? dit-elle en interrompant sa marche.

Elle tourne son visage vers moi et agrippe la rampe des escaliers, puis adopte une position aguicheuse : la poitrine en avant et le dos arqué dans le but de faire remonter ses délicieuses petites fesses rebondies, puis se mord une lèvre pour, je suppose, tenter de réprimer son envie de rire.

– Sinon, je vais te faire passer un sale quart d’heure.

– Un quart d’heure ? Seulement ? se plaint-elle.

Mi-dépité et mi-amusé par sa repartie, j'affaïsse les épaules en secouant la tête.

– Que vais-je faire de toi ? Tu es devenue pire que moi.

Elle quitte sa place pour jeter ses bras autour de mon cou.

– Emmène-moi au bal du 4 juillet, s'il te plaît.

Je lui enserre les poignets et la pousse contre le mur puis, me collant contre son appétissant et minuscule corps, je lui passe les mains par-dessus la tête.

Frôlant ses lèvres de ma bouche, j'abdique.

– Tu as gagné, petite teigne !

– Merci, mon cœur.

Elle m'embrasse et je suis aussitôt dépossédé de tout bon sens.

Lucas

Trois ans plus tôt... Cornfield, 4 juillet 2013

J'attends patiemment à la caisse de la supérette, et me perds dans le fil de mes pensées. Je suis obsédé par la question de savoir si ce Jackson Miller est vraiment mon père, mais quelque chose cloche. Rosie Shepherd m'a fait le récit de ce qu'elle savait à son sujet, et je me suis renseigné sur cet homme après son unique visite à la ferme. Il est venu pour Reed, et non pour moi, ce qui m'a mis la puce à l'oreille.

En 2004, Jackson Miller est sorti de prison. Incarcéré pour trafic de drogue, il a été libéré pour bonne conduite. Il vit aujourd'hui dans une charmante petite maison d'un paisible quartier résidentiel d'Atlanta. Marié, il est dorénavant l'heureux père d'une adorable petite fille prénommée Sarah. Je passe mes journées entières à observer ses moindres faits et gestes, assis dans ma voiture devant ce pavillon de banlieue qui me donne la nausée. Les parents de Cara, mon amie d'enfance ont été très proches de Jackson et de ma mère. Le pasteur et sa femme Rosie bien moins. Je suis persuadé que je trouverai des réponses à New York auprès des Avery, mais je dois me cantonner à mon plan initial mis au point pour retrouver mon frère aîné.

- C'était tout simplement merveilleux, puis Cameron... Cameron, quoi ! piaille une jeune fille entourée de ses trois copines derrière moi.

- Mon Dieu ! Mais quelle chance !

- Et alors ? Ce Cameron. Explique ?

- Le New-Yorkais par excellence, jubile-t-elle d'une voix stridente. Beau, cultivé, et, qui plus est, riche !

À l'énonciation de New York, je tends une oreille plus attentive. Telle une coïncidence, cette jeune fille revient d'une semaine de vacances passée à la métropole. Là où mon amie d'enfance vit désormais. Là où les amis de mes parents vivent. Là où, sûrement, je devrais trouver des réponses à mes questions. Et, comme un pressentiment, là où Reed doit sûrement se trouver.

- Et ton oncle n'a rien vu ?

Elle ricane.

- Mon oncle a toujours le nez sur son ordinateur. Il ne voit jamais rien de toute façon. À chaque congé, c'est le même cirque.

- Et tu vas y retourner dans l'été ?

- Évidemment !

Il est temps pour moi d'intervenir. Je ne peux pas laisser passer cette occasion en or. Alors, j'affiche mon sourire mielleux et me retourne pour jeter un œil enjôleur à la vacancière qui tombe à pic. Mon mouvement créé un blanc entre les copines. Je dois agir tout en finesse. Je me replace donc face à la caisse et perçois leurs messes basses. La jeune vacancière, âgée tout au plus de vingt ans, blonde et plutôt agréable à regarder, se décale et se met dans mon champ de vision.

J'en profite pour croiser son regard et lui propose poliment :

- Passez devant moi, Mademoiselle, vous n'avez pas grand-chose.

Les quatre amies se lancent de lourds regards pleins de sens, charmées par ma galanterie. Cela dit, je n'ai d'yeux que pour une seule.

- Merci, disent-elles à l'unisson.

Mon caddie rempli et bien en main, je me pousse pour les laisser passer sans jamais quitter ma cible des yeux. Je sens la tension, le feu dans son regard. J'intensifie ma gestuelle et mes mimiques de séduction. Je me passe une main dans les cheveux et lui décoche un discret clin d'œil. Le corps de cette jeune femme est une toile de langage gestuel. Je m'amuse à le décrypter, comme un traducteur chevronné. J'aime cela et jubile déjà à l'idée de génie de mon tout nouveau plan.

Une fois mon passage en caisse effectué, je me presse pour retrouver la jeune fille qui semble m'attendre devant la supérette en discutant avec ses amies, assises sur le banc à côté du manège pour enfants.

- Je m'appelle Melinda Logan, se présente-t-elle lorsque je me joins à elles. Je suis la petite sœur de Barry. Il doit avoir ton âge...

Arf, je ne pouvais pas mieux tomber. Les Logan ne sont pas réputés pour avoir inventé l'eau tiède.

- Le quarterback des Oaks de Cornfield ?

- Oui. C'est ça. Enfin, maintenant, il est pompiste chez le vieux Bill.

Ma surprise m'en fait oublier mes bonnes manières. Je me hâte de me présenter.

- Lucas, Lucas Hamilton.

- Oh, euh, Hamilton ? De la ferme Hamilton ?

- Hum... Ouais. Je ne savais pas que ma maison était connue dans le coin, dis-je, intrigué.

- Simples rumeurs...

Des rumeurs ?

J'écarquille les yeux.

- Rumeurs ?

- Oui. Il y aurait eu des disparitions étranges, il y a quelques années. Beaucoup de jeunes en ville racontent cette histoire flippante. C'est un peu une légende urbaine. Une mère cinglée décédée, un père alcoolique, deux fils un peu louches et solitaires, et... (elle se rend compte de son énormité quand l'une de ses copines restées en retrait lui envoie un coup de coude dans le bras) Oh ! Désolée. Tu es forcément l'un d'eux. Vraiment navrée, j'ai tendance à parler plus qu'il ne faut, sans réfléchir.

Malgré la bourde qu'elle vient de commettre, je souris avec mon amabilité coutumière, quoique je vinsse à en douter, au vu de ce qu'elle vient de raconter. « Louche » n'est pas le terme auquel j'aurais pensé pour me décrire.

- Ne t'inquiète pas. C'est de l'histoire ancienne.

Gênée, elle me rend mon sourire et je m'enquiers :

- Tu viens au bal du 4 juillet ce soir ?

- Oui. Et toi ?

Je vois à son regard brillant qu'elle espère m'y retrouver, et que ce n'est pas dans l'unique but de papoter de rumeurs ou d'autres commérages de quartier.

- Oui. On se voit ce soir, alors ?

- Super, sautille-t-elle, enthousiaste.
- Super !

Ce soir-là, j'apprends que son oncle est un petit génie de l'informatique et que Melinda va être ma toute nouvelle meilleure amie.

Ce n'est pas ma journée. Je dois me rendre à l'évidence, je n'ai pas de chance. Les techniciens pyrotechniques sont en retard, rien n'a été installé pour le feu d'artifice de ce soir et le camion qui doit livrer les fûts de bière est bloqué sur la route 9 à cause d'un foutu accident !

Je regarde ma montre. Il est 16 heures.

- Magnifique ! grogné-je encore.

Cette fichue place de Président du Comité des fêtes aura ma peau.

- Putain, et qui a mis ça ici ?

Je soulève le banc placé au milieu du passage pour rejoindre la buvette et le pose cinq mètres plus loin.

- Salut, beau gosse !

- Mel, ce n'est pas le moment.

Melinda se poste devant moi pour me barrer le chemin.

- Houla ! Monsieur est grognon, qu'est-ce qui ne va pas ?

- Rien ! Rien ne va, ils vont me rendre fou.

Elle ricane.

- Tu l'es déjà.

Je ne fais pas attention à sa remarque et observe Meredith, concentrée sur le tri des guirlandes.

- Qu'est-ce que tu veux ? On ne doit pas se parler en public, je te rappelle.

- Ça fait trois ans aujourd'hui.

De quoi me parle-t-elle ? Je suis perdu là.

Je l'interroge du regard.

- Nous deux.

- Désolé, j'ai oublié les bougies et le gâteau, dis-je, agacé.

Trois ans, dix ans, vingt ans... qu'est-ce que j'en ai à foutre ?

– Abruti, souffle-t-elle, vexée, en tournant les talons.

Si je n'avais pas à me comporter comme le veut le savoir-vivre, je l'aurais déjà étranglée, celle-là.

Elle revient sur ses pas.

– Tu as tiré ton coup dimanche dernier chez les Dayle, et ça y est, tu me zappes ?

– Mets-la en sourdine, Mel, tu veux ?

– Vivement que ce soit fini parce que j'en ai ras le bol.

Remarquant que tous les yeux sont rivés sur nous, je souris et reprends mon sang-froid pour paraître serein.

– Oui, bah, en attendant, tu tiens tes distances et tu te la fermes, d'accord ?

– Je ne tiendrai plus longtemps, Lucas.

Je fais claquer mes mains devant moi en mimant l'enthousiasme.

– Mel, casse-toi, on nous regarde !

– La fin de l'été. Pas davantage, me menace-t-elle en partant pour de bon cette fois-ci.

Bon sang, que les femmes sont pénibles !

En parlant de femme, je me dirige vers Meredith assise à l'ombre d'un arbre, sur un banc, le nez plongé dans un carton.

– Tu veux de l'aide, beauté ?

Elle redresse son visage et scrute les alentours.

– Tes mots doux, tu te les gardes !

Je m'assieds à ses côtés.

– J'essaie simplement d'être gentil.

– Évite ! Ça ne te va pas au teint.

Frottant mes mains contre mon jean, je soupire et me fais craquer la nuque avant de railler :

– Ne sois pas si désagréable, je ne veux que ton bonheur.

– Va te faire voir ! m'insulte-t-elle en se levant.

Je la rattrape par le poignet et la contrains à se rasseoir. Puis, me penchant sur elle, je lui murmure

sèchement à l'oreille :

– D'une, tu ne me parles pas sur ce ton. De deux, dois-je te rappeler que tes actes ont une conséquence sur le bien-être de tes parents, et de trois, que tu n'es qu'une pauvre fille sans le moindre intérêt, une vulgaire merde, une paillasse sur laquelle on se torche les pieds sans y prêter attention.

Plantant mon regard sur la voiture du maire Johnson qui se gare en face de nous, j'ajoute :

– Et dois-je te rappeler aussi que le maire a maintenant rejoint ma petite liste de victimes potentielles ?

– Ce ne sont que des menaces, Lucas !

– Qui ont, je te le rappelle, coûté la vie à Kitty.

– Ce n'était qu'un chat, dit-elle avec une délectable pointe de souffrance dans la voix.

Là, elle me gonfle sérieusement ! Dois-je sortir mon atout ? Oui. Je crois que c'est le moment.

– Et les parents de Cara. (Je secoue mes mains en l'air.) Surprise !

Stupéfaite ou peut-être horrifiée, elle croise enfin mon regard.

– Quoi ? Tu... tu n'es pas sérieux ?

– Oups ! C'est moi qui ai fait ça ? raillé-je, en référence au personnage Steve Urkle de la sitcom *Family Matters*.

Je vois dans son regard la terreur s'emparer de son être. Elle hésite à me croire. Elle espère encore que je suis en train de plaisanter, mais la chute en sera d'autant plus vertigineuse, car, comme tout le monde ici, elle ne me connaît pas. Elle comme les autres me considéreront bientôt avec le respect qui m'est dû.

Cara

Les lumières puis les sons des diverses fusées multicolores explosent dans le ciel étoilé. Émerveillée par la splendeur du spectacle, je repose l'arrière de ma tête contre l'épaule ferme et rassurante de mon homme qui resserre ses bras autour de moi, puis appose un lourd baiser sur mes cheveux. Un court instant, je ferme les yeux en m'extasiant de sa tendresse, puis les rouvre lorsque le bouquet final éclate haut dans le ciel. Même si, pour rien au monde, je n'échangerais ma place, je bouillonne intérieurement. Je suis excitée comme une puce à l'idée de faire la fête ce soir. Je bougeais d'ailleurs tellement que Reed s'est vu obligé de m'étreindre afin de me maîtriser. Lui, d'apparence si calme ne supporte pas quand je gigote comme une gamine surexcitée.

Le spectacle achevé, les festivaliers autour de nous applaudissent et s'éparpillent ici et là sur la place des commémorations. J'en profite pour pivoter dans ses bras et croise son regard sombre, puis lui demande :

– On va boire une bière ?

Il ne me répond pas et hausse les épaules.

– Arrête de faire ta tête de pioche ! dis-je.

Il ne voulait pas venir. Il a essayé de m'en dissuader toute la semaine.

Durant ses années de dérive, il a eu son lot de beuveries et je peux comprendre qu'il veuille de la tranquillité. Pour ma part, j'ai encore besoin de m'amuser.

– Je ne fais pas ma tête de pioche, Mademoiselle ! Je fais acte de présence.

– Fais-le avec le sourire, au moins.

Aussitôt, il me décoche un sourire surfait que je trouve à la fois ridicule et craquant.

Il ne me le dit pas, mais je pense qu'il est tendu à l'idée que son père se joigne à nous dans la soirée. Il m'a promis de faire preuve de bonne volonté. J'imagine que cela ne doit pas être facile pour lui. Surtout après la catastrophe qu'a été ma tentative de repas familial, la semaine dernière.

Tandis que l'orchestre commence à jouer, nous nous tournons pour observer leur performance.

– Ce ne serait pas Meredith, là-bas, adossée à l'arbre ? demandé-je.

Il étrécit les yeux pour mieux voir au travers des faisceaux lumineux des spots balayant nos

visages.

- On dirait bien, grimace-t-il. Mais alors, elle a une de ces dégaines, ça fait peur.
- Ça ne te dérange pas si je te laisse cinq minutes pour aller parler avec elle ?

Je me hisse sur la pointe des pieds et dépose un bref baiser sur ses lèvres.

- Non, vas-y ! Je vais en profiter pour mettre la main sur mon frère.
- Lucas ?

Perplexe, il rétorque :

- Euh... oui. Je n'en ai pas non plus cent mille, des frères ! À moins que tu saches des choses que je ne sais pas ?
- Non, non. Et pourquoi veux-tu lui parler ?

Ma question est indiscreète, cela ne me regarde pas, mais je n'aime pas les savoir ensemble en ce moment. Reed finit toujours par s'énervier et frapper sur quelqu'un ou sur quelque chose la minute d'après.

Agacé par mon insistance, il râle et il me claque les fesses d'une main.

- File de là et laisse-moi parler tranquillement avec mon frère !
- Tu me promets de ne pas t'êne...
- File de suite, Cara !
- Je...

Je me tais au moment où il me fusille du regard et bats en retraite. Il faut que j'apprenne à lui faire confiance.

Me fauillant entre la foule, je ne quitte pas des yeux mon objectif : Meredith. J'aimerais reprendre la discussion que nous avons eue l'autre fois au sujet de sa mise en garde contre Lucas. Je la trouve changée. Oui, Meredith est différente, depuis quelques jours. Elle se néglige et cela ne lui ressemble absolument pas.

Après quelques pas, je suis interrompue par une silhouette longiligne et massive, sortie de nulle part. Me barrant la route, Lucas me toise, puis se pare d'un large sourire narquois.

- Cara ! Quelle bonne surprise !
- Lucas...

D'un pas chassé, je me décale afin de l'éviter, mais il fait de même pour me barrer le passage. Agacée et renonçant, j'affaisse les épaules et relève les yeux vers lui.

- Que veux-tu, Lucas ?

Il rit.

– Rien.

– Alors, laisse-moi passer.

– Non !

– Tu...

– Lucas ! intervient Reed, d'une voix sévère. Fiche-lui la paix.

Lucas part dans un rire cinglant.

– Tiens ! Le petit toutou à sa mémère !

Outch ! Il ne va pas aimer.

– Ta gueule ! riposte Reed en s'avançant, le regard rageur.

– Ah ! Ah ! Comme c'est facile de te mettre en rogne.

– Du calme, les garçons ! m'écrié-je en m'immisçant entre eux.

Nous allons encore nous donner en spectacle. Reed reporte son attention sur moi, puis m'agrippe par la taille, me soulève et me dépose un mètre plus loin. Hébétée, je ne réagis pas.

– Un instant, Princesse, me lâche-t-il d'un ton plus doux.

– Reed...

Je n'ai pas le temps de l'intercepter. L'inévitable survient. De son corps tendu et, d'un mouvement fluide et précis, il envoie son poing contre la mâchoire de son frère. Sur le coup, Lucas recule et chancelle, étourdi. La stupeur s'installe autour de nous et un attroupement se forme. Les curieux chuchotent et attendent la riposte. Recourbé, Lucas se passe le revers de la main sur sa lèvre mordue sous la violence du choc et fixe Reed avec une telle rage que mon sang se fige.

Que dois-je faire ? J'en ai ras le bol de leur lutte incessante, de leur colère, de leur haine. Est-ce ma faute ? Est-ce moi la raison de leur querelle ? Je n'en peux plus.

– Arrêtez ! hurlé-je si fort que ma voix se brise.

Mon cri crée un blanc dans le brouhaha environnant. Lucas se redresse et me toise avant de river à nouveau ses yeux sur son aîné.

– Ça va mieux ? le nargue-t-il, esquissant un sourire railleur et mimant des uppercuts. Allez, frangin, fous-m'en une autre. Défoule-toi ! Montre-nous ta vraie nature.

Reed peste, à deux doigts de reproduire le même geste. Je ne supporte pas qu'il agisse ainsi, mais, devant les provocations de Lucas, comment peut-il faire autrement ? Agacé, il n'a pas le verbe pour y répondre. Il n'a d'autre option que ses poings pour le réduire au silence. Je panique.

Dois-je à nouveau m'interposer ?

– Ne me tente pas, Lucas ! réplique Reed d'un ton défiant.

Je prie pour que quelque chose ou quelqu'un vienne à ma rescousse. J'agrippe le bras de Reed et perçois toute sa tension.

– Qu'est-ce qu'il se passe ici ?

Se frayant un passage entre les badauds, le maire Johnson apparaît.

Détaillant Lucas et Reed chacun à leur tour, il leur lance un regard austère, puis fixe son attention sur Lucas. Je connais sa méfiance envers ce dernier. Il me l'a exposée lors de notre conversation au Joey en me montrant une photo de sa sœur subitement disparue et de Robert Mc Garret à l'époque où ils étaient apparemment ensemble. Mais il y a autre chose. Matt Johnson semble épris de Meredith. Il a des doutes. Lucas pourrait être une réplique de son père. Je le connais. Je connais son passé et, malgré des agissements intrigants, que dire ? Il n'a jamais rien fait de grave, contrairement à Reed. Et moi non plus, je ne peux en dire autant. J'ai tout de même couché avec son frère sous ses yeux. Je comprends sa peine et sa hargne. Je ne me serais sûrement jamais relevée d'une telle trahison.

– Monsieur le Maire ! grogne Lucas, visiblement irrité qu'il prenne part à leur altercation.

– Hamilton ! Ce soir nous participons tous à une fête qui se veut conviviale et la bonne humeur est de mise. En tant que Président du comité, tu devrais en être davantage conscient qu'un autre, et si te montrer agréable et détendu te pose un problème, je te prie de rentrer chez toi, immédiatement.

– Je ne faisais que passer, dit-il la bouche en cœur et levant les mains au ciel.

L'expression de Lucas me perturbe ; il respire la fausseté. Je n'arrive pas à comprendre. Il rive à nouveau des yeux, cette fois-ci sournois, sur son frère et finit par tourner les talons en riant comme un fou. Je le suis du regard, intriguée.

– Cara, vous allez bien ? s'enquiert Johnson.

– Oui, oui. Tout va bien, Monsieur le Maire, je vous remercie.

– Appelez-moi Matt, je vous prie.

J'acquiesce poliment.

Le maire a l'air d'avoir un bon fond et inspire confiance. Cela dit, je reporte mon attention sur mon homme qui, comme je le prévoyais, s'est encore emporté. Il secoue ses doigts et grimace de douleur.

– Jolie droite, Hamilton, le complimente Matt en lui tendant la main.

Reed s'en saisit et ils échangent une poigne virile et courtoise.

– Je vous laisse, poursuit-il. La soirée risque d'être mouvementée, comme à chaque fois. Bonne

soirée.

– Merci. De même, le salué-je.

Je m'enquiers ensuite en enlaçant Reed.

– Ça va ?

Il hoche la tête puis, d'une voix aigre et suraiguë, il répète les mots du maire :

– « *Cara, vous allez bien ?* » « *Appelez-moi Matt* » Bah voyons ! Et puis quoi encore ? Il ne veut pas ton numéro de portable, aussi, par hasard ?

– Reed !

Reculant le buste, je le sonde :

– Tu me piques une crise de jalousie ?

– Moi ? s'offusque-t-il. Jaloux ? De ce type ? Jamais de la vie ! Ce n'est pas sa taille avoisinant le mètre quatre-vingt-dix et sa belle petite gueule à la Paul Walker qui vont me faire peur. Je suis bien plus sexy et beau gosse que ce mec.

Je glousse, lève les yeux au ciel et appose ma tête contre son torse. Mon Dieu ! Mon homme est la modestie incarnée !

Puis il est tellement touchant avec ses crises de jalousie. Ce que je ressens pour lui dépasse la normalité, je m'en rends compte un peu plus chaque jour. Cet homme aux multiples blessures et au caractère brut et affranchi est à moi. Fiancée à lui, j'éprouve une vive fierté et aurais tendance à le crier sur tous les toits. Particulièrement lorsque les sempiternels regards avides et aguicheurs d'autres femmes se posent sur lui pour le dévorer. Hier soir encore, j'ai passé des heures au téléphone avec Jenyfer à lui expliquer la situation. Le manque d'engouement de mon amie, au départ, m'a un peu vexée, mais, en y mettant davantage les formes, je suis arrivée à la faire changer d'avis quant à cette relation plus qu'improbable. Enfin, du moins, je l'espère car je souhaite qu'elle soit ma demoiselle d'honneur.

– Meredith a disparu, remarqué-je en observant l'arbre auquel elle était adossée.

– Pourquoi cherches-tu tant à lui parler ?

– Elle n'est plus elle-même, je trouve. Puis, elle et Lucas, je n'y crois pas.

– Je te rappelle qu'elle a eu ce qu'elle voulait. Alors, laisse tomber, elle est assez grande, non ?

Il ponctue sa phrase par un baiser furtif.

– Oui, je sais bien, mais de là à se fiancer si...

Si... quoi ? Je n'arrive pas à trouver le bon mot.

– Si rapidement ? finit-il à ma place.

– Oui.

Reed s’empresse d’attraper mon bras gauche, me le fait lever et, de son index, il tapote ma bague de fiançailles.

Rieur, il s’exclame :

– Dit celle qui a accepté de m’épouser au bout de cinq jours, je te rappelle !

Arf ! Effectivement, vu sous cet angle.

– Oui, mais nous, c’est... différent, renchéris-je, avec toute la mauvaise foi du monde.

Évidemment, nous sommes différents. Nous nous aimons d’un amour immuable et cela n’est pas donné à tout le monde au bout de quelques semaines.

Reed

Je ricane. J'étais effrayé par le fait que Cara ne m'aime pas autant que moi. Je peux l'aimer, mais lorsqu'elle me répond ce genre de chose, cela me réconforte.

Je ferme les yeux et resserre mes bras autour d'elle. En plongeant mon visage dans ses cheveux, je prends une minute pour profiter de cette étreinte, puis relève mon visage afin de scruter ce qui nous entoure. Placé sur une estrade au centre de la place, l'orchestre enchaîne les tubes. Les danseurs, essentiellement des adolescents, ont investi la piste. Les discussions au comptoir bourdonnent comme un essaim d'abeilles. Les cris et les rires résonnent en une cacophonie discordante. Je ne voulais pas me joindre aux festivités, mais j'ai cédé face à l'insistance de ma petite teigne. L'idée de regarder le feu d'artifice du haut de la colline, seuls sur le capot de ma voiture, Cara dans mes bras, me paraissait bien plus sympa. D'autant plus que nous aurions sûrement fait l'amour une fois le spectacle fini, peut-être même pendant... ou les deux, qui sait ? Mais, non, me voilà au milieu de personnes, qui sont pour la plupart des inconnus, à devoir jouer les statues après avoir frappé mon frère. Je souhaitais juste lui parler. Je veux mettre la main sur le test de paternité dont m'a parlé Cara. Je n'ai aucun doute quant à la véracité de cette histoire, mais le voir de mes propres yeux m'aiderait sûrement à avaler la pilule.

– À quoi penses-tu ? me demande Cara.

D'un sourire enjôleur, je raille en déformant la vérité :

– J'étais en train de chercher un endroit discret, non loin d'ici, où je pourrais te faire l'amour.

Basculant la tête en arrière, elle éclate d'un rire profond.

– Monsieur Hamilton, vous êtes un véritable insatiable.

– C'est pour cette raison que tu m'aimes, non ?

– Humm... Laisse-moi, réfléchir !

– Salut, les jeunes !

Dans un même élan, nous nous retournons.

Et voilà ! Il ne manquait plus que lui. Ma seule et unique chance de motiver Cara à quitter cette fête absurde vient de s'évaporer en une fraction de seconde.

Et merde !

Jackson Miller, mon géniteur, arrive tranquillement à notre hauteur.

Instinctivement, je me tends. C'est plus fort que moi, je ne le supporte pas. Cara doit le sentir, car elle me conseille à l'oreille de me détendre avant de le saluer avec son éternel petit sourire empli de douceur.

Comment arriver à apaiser cette colère à son égard ? Ce type me sort vraiment par les yeux. Il est loin de l'image que je me faisais d'un père.

– Cara. Quel plaisir ! dit-il mielleusement en l'étreignant.

Allez ! Vas-y ! Fais-lui ton petit numéro de charme. Ne te gêne pas, surtout !

Il me tend la main.

– Fils...

Fils ? J'ai envie de lui en mettre une. Cara m'observe avec son regard plein d'étoiles et d'espoir. Des efforts, des efforts. Je me le répète sans cesse, et finis par lui décocher un sourire que je veux aimable et ignore sa main tendue. J'ai l'air con et crispé, mais tant pis.

– Je vais chercher des bières, annoncé-je.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Je me faufile entre la masse de personnes agglutinées devant la buvette et respire un bon coup. Je commande les trois boissons et attends qu'on me serve.

Je ne veux pas blesser Cara. Je sais qu'elle tient à ce que je retrouve des bases familiales solides, mais je n'ai pas sa capacité à voir le bon en chacun. Pour moi, Jackson reste l'homme qui m'a abandonné. Et, à cause de lui, j'ai vécu des choses horribles, même si le mot est bien faible pour décrire le calvaire de mon enfance. L'avoir en face de moi me rappelle toutes ces journées et ces nuits de souffrance et de honte. J'étais arrivé à les enfouir au fond de moi. J'étais arrivé, par je ne sais quelle force mentale ou miracle, à les bannir de mes pensées. La perception du « et si... les choses avaient été différentes » fait remonter en moi cette envie de me terrer dans un trou et de ne plus jamais en ressortir.

Les bières en main, je les rejoins et fais passer celle du géniteur à Cara, puis me décale à deux ou trois pas des techniciens du son pour siroter tranquillement mon verre et regarder le groupe.

– Je vous laisse, dit Cara tout à coup. Je dois aller...

Je me retourne vivement. Quoi ? Elle part ? Où ?

– Où vas-tu ? demandé-je en lui happant le bras.

– Je viens d'apercevoir Meredith dans la foule et...

– Laisse-la tranquille, bon sang !

– Reed ! Non. Laisse-moi partir. Parle avec ton père.

– Cara, je me casse d'ici si tu ne reviens pas dans deux minutes.

– Je n’en ai pas pour longtemps, je te promets.

J’aime cette fille comme un taré, son corps, son visage, sa petite bouche, ses yeux qui pétillent de compassion et d’amour, je me damnerais pour elle, je donnerais ma vie pour la savoir en sécurité et heureuse, mais là, j’ai juste envie de l’étrangler.

Je la lâche dans un soupir et elle m’embrasse furtivement avant de disparaître.

– Cara est une fille intelligente et magnifique. Tu as de la chance de l’avoir à tes côtés. Tu es amoureux d’elle ? s’enquiert Miller.

Évidemment, il n’a pu s’empêcher de recourir à l’évidence comme tentative d’approche. Je lève spontanément les yeux au ciel.

– Non, non. En général, je décide d’épouser les premières venues. C’est un mode de vie plutôt intéressant, excitant et, ma foi, je ne m’en sors pas si mal.

Il abaisse la tête et sourit à mon sarcasme.

Et ouais, mon pote, à question idiote, réponse idiote.

– Tu ne m’aimes pas beaucoup, hein ?

– Je préfère éviter la question. Suivante ?

– Tu sais, mon grand, ce n’est pas non plus évident pour moi.

C’en est trop. Sans même daigner poser mes yeux sur lui, je débite le fond de ma pensée :

– Écoute. Je souhaite faire des efforts, c’est vrai. Cela dit, je le fais uniquement pour Cara, pour notre couple. Car, j’ai une putain d’envie que ça fonctionne, et Cara a un trait de caractère agaçant : elle essaie constamment de soigner toutes les plaies du monde. Rien qu’en ce qui me concerne, elle a un boulot monstre. Alors, lorsqu’elle n’est pas là, comme maintenant, tout le tralala de la politesse et de la bienveillance... oublie ! Ton petit fantasme du cliché père et fils réunis devant la finale du Super Bowl ne se produira jamais.

– Je n’aime pas le football, réplique-t-il. Je préfère le base-ball.

Aussitôt, je rétorque :

– Parfait ! Moi aussi.

– Quelle équipe ?

– Yankees.

– Évidemment ! Les meilleurs !

Je bois une autre gorgée de ma bière et jette un rapide coup d’œil vers lui.

– Tu vois, on a au moins un point en commun, rajoute-t-il.

Cette fois-ci, c'est à mon tour de baisser la tête et de sourire. Non pas que sa remarque soit drôle ou me fasse plaisir, mais simplement parce que je n'en peux plus.

– O.K. ! J'abandonne, dis-je en posant mon gobelet sur une caisse. Tout ceci est ridicule.

Je n'ai pas fait un pas qu'il me rattrape vigoureusement par l'épaule. Je me retourne et reluque sa main posée sur moi.

La rage au ventre, je fulmine en agitant mon épaule pour qu'il ôte sa poigne :

– Ne me touche pas !

– Écoute Reed ! Je suis aussi têtu que toi, alors va falloir t'y faire, commence-t-il d'une voix que la sévérité fait claquer. Tu peux me coller toute la misère du monde sur le dos si cela te chante, mais je ne t'ai pas abandonné. J'ai été en taule pour un délit que je n'ai pas commis. À ma sortie, je suis revenu te chercher. Tu n'étais plus là. Tu peux me reprocher un tas de choses, mais pas ça ! O.K. ?

Il m'agrippe par le col de ma veste. Je le bouscule.

Il me lâche et poursuit :

– Puis, regarde-moi dans les yeux quand je te parle ! Tu ne l'as pas fait une seule fois depuis mon arrivée !

Mon cœur tambourinant à vive allure, les nerfs à vif, la mâchoire crispée et les poings serrés, je rive mon regard au sien. Il veut que je l'affronte, il veut un duel, il en aura un. Je retrousse les lèvres, hargneux, prêt à lui dévoiler le fond de ma pensée, puis je pense à Cara. *Cara. Bordel !* J'ai fait une promesse. Va chier ! Non. Je ne peux pas la tenir, c'est plus fort que moi.

Je suis à la limite de lui en coller une lorsque le maire se pointe :

– Hamilton ! Savez-vous où est partie Cara ?

Qu'est-ce qu'il lui veut encore, celui-là ? Ce n'est pas le moment.

– Pourquoi ? En quoi ça vous regarde ?

– Je l'ai vue suivre Meredith près de l'orchestre. Lucas a pris la même direction peu de temps après. Je ne trouve aucun des trois. Je me fais du souci, tout simplement.

J'aboie, furieux :

– Où ? Où sont-ils partis ? Dans quelle direction ?

– Derrière l'estrade, mais...

Je m'y précipite.

– Cara ? Cara !

Lucas

Encore une fois, Meredith vient de m'échapper. J'étais tranquillement en train de parler avec le vieux Mc Pherson au sujet de la dernière parcelle de culture qu'il me reste à vendre, et elle en a profité pour filer. Je me dirige vers sa voiture en espérant qu'il n'est pas trop tard et qu'elle ne m'a pas laissée en plan ici. Si c'est le cas, je risque de perdre patience et, vu la journée que je viens de passer, cette histoire pourrait vite déraiper.

Je la retrouve sur le parking proche de la mairie. Bien évidemment, elle est en compagnie de cette fichue fouineuse de Cara.

Bon sang !

– Cara ! crié-je. Va fourrer ton nez ailleurs !

– Tiens donc ! s'exclame-t-elle sans se démonter. Tu n'es jamais bien loin, il me semble !

Je m'avance et sors de la pénombre.

– Cara, tu sais quoi ? Il entre dans mes projets de faire des rénovations à la ferme. À commencer par la démolition de cette vieille ruine qui servait de grange, par exemple. Je suis absolument certain que cette bâtisse recèle des trésors enterrés depuis, va savoir, douze ans ? À tout hasard, bien sûr !

Ma stratégie : lui faire peur. Je la sais follement éprise de mon frère. La menace d'exhumer le cadavre de mon père. Le tout, assorti du témoignage finement orienté de Meredith pourrait inculper Reed. Cela la fera inmanquablement reculer. Elle ferait tout pour le protéger. Elle est comme ça : un véritable ange gardien pour ceux qu'elle aime. Elle va même jusqu'à fouler ses propres principes aux pieds si c'est nécessaire. C'est une force pour elle et un stimulus supplémentaire pour mon intelligence, mais c'est irritant à force. Si elle ne devait pas encore jouer un rôle dans mon scénario, je l'aurais déjà rayée de la carte. Ce serait une énorme erreur : Cara morte, Reed ne le supporterait pas et il mettrait fin à ses jours. C'est une évidence, il est si faible.

– Ce sont des menaces ? s'empporte Cara en m'affrontant dignement.

Mmm, tigresse !

Je me poste devant elle et la provoque du regard, mais elle ne semble pas intimidée pour un sou.

– Ça pourrait le devenir si tu ne t'occupes pas de ce qui te regarde.

– Pourquoi agis-tu comme ça ? Ton frère a vendu son âme au diable pour toi.

Qu'est-ce qu'elle sait de ce que mon frère a fait pour moi ? Il n'a rien fait ! Il a fui ! Je ne supporte pas cette putain de compassion que les gens ont envers lui. Il n'est qu'une belle gueule désespérément vide, un homme faible, un lâche et un bon à rien.

– Tais-toi ! Tu ne sais rien ! vociféré-je en lui attrapant le bras. Tu ne sais pas de quoi tu parles ! Tu n'es qu'une petite gourde naïve et sans intérêt.

Cara se débat.

– Lâche-moi !

– T'as entendu ce qu'elle vient de te dire ? s'écrie Reed.

Je soupire et me retourne vers lui, dépité par sa présence.

– Apparemment, mon fan-club s'agrandit, raillé-je, caustique, en voyant débarquer derrière lui le maire et Miller.

Le regard empli de fureur, Reed s'avance. Je desserre ma poigne autour du bras de Cara, puis lève les bras pour démontrer toute ma bienveillance.

– Hé ! Doucement. Doucement, le calmé-je. Je ne vais rien lui faire à ta douce Cara. On papotait, rien de plus, rien de bien méchant.

Méfiant, il s'enquiert aussitôt :

– C'est vrai, Cara ?

Elle hoche la tête sans mot dire et le rejoint.

Croisant le regard méprisant et méfiant de Matt Johnson, j'ajoute fermement.

– Meredith ! Monte dans la voiture, on rentre. (Je les passe tour à tour du regard) Désolé de vous quitter si tôt, les amis, ce fut un réel plaisir.

Je prends le volant et démarre. Je vais devoir revenir dans la nuit pour faire le bilan de la soirée avec mon adjoint et le trésorier du comité. Ma priorité absolue, à cet instant, est de mettre Meredith à l'abri des curieux.

– De quoi avez-vous parlé ? sifflé-je, furieux.

– De rien.

Je ne me suis pas montré suffisamment convaincant semble-t-il. Il me faut corriger cette erreur. Je tape violemment contre le tableau de bord.

– Ne me mens pas !

Elle sursaute et se colle contre sa portière.

– Rien. J’ai rien dit. Je ne te...

Mon geste brusque pour garer la voiture sur le bas-côté de la route lui cloue instantanément le bec, et c’est une bonne chose pour son intégrité physique parce que je perds radicalement mon sang-froid. Je vais devoir sévir.

Sans un mot de plus, je sors du véhicule, le contourne et ouvre sa portière, puis lui ordonne :

– Descends !

Elle me regarde avec ses grands yeux paniqués et humides. On dirait un cocker. L’air qu’elle affiche, loin de m’apitoyer, exacerbe les tensions en moi.

– Lucas, je... que...

– Descends, maintenant !

Tremblante, elle s’exécute. Je lui enserre la nuque et la pousse à avancer dans les rangées de maïs. Une fois à l’écart de potentiels témoins, je lui ordonne de s’agenouiller devant moi. Ce qu’elle hésite à faire et qui me met dans une rogne incommensurable, mais, paradoxalement, m’excite tout autant. J’aime ce sentiment de toute-puissance et cette incertitude teintée de fatalisme dans son regard de proie acculée. J’aime voir son torse se soulever avec peine, sa respiration s’accélérer, et entendre ses couinements et braillements de détresse. Je vibre intérieurement. C’est jouissif, un peu comme les signes avant-coureurs d’un orgasme. Oui, c’est exactement cela, ce moment où l’on sent monter en nous l’électricité, puis la fièvre, où nos corps se tendent, fin prêts à se libérer de cette tension qu’est le désir à son paroxysme.

– Que, que vas-tu me faire ? pleurniche-t-elle.

Je m’accroupis face à elle et lui empoigne la mâchoire pour relever son visage vers la lueur de la lune. Ses larmes coulent, dévastant le peu de maquillage qu’elle s’était mis. À ce moment, c’est un visage de clown pathétique qui m’apparaît.

Caressant sa joue de mon pouce, je lui murmure plus calmement, presque tristement :

– Tu n’écoutes rien.

– Je, je n’ai rien dit, je te promets. S’il te plaît, rentrons chez toi... Je... ferai ce que tu veux.

J’incline la tête, agréablement surpris par l’effet bénéfique que produisent ses suppliques sur moi. Je me demande ce que me feraient ses hurlements et ses plaintes si je la fouettais jusqu’au sang. Je me redresse et déboucle ma ceinture sous son œil alarmé. Je jubile déjà rien qu’à l’idée de pouvoir lui infliger une sévère correction. Elle n’avait qu’à s’abstenir d’échapper à ma surveillance. Je lui ai pourtant dit de ne jamais s’éloigner de moi.

– Chaque fois que tu me désobéiras, je te le ferai payer, compris ?

Je tire sur ma ceinture pour la retirer entièrement de mon jean et enroule l'une des extrémités autour de mon poing. Ceci engendre une seconde d'inattention de ma part, et elle la met à profit pour me filer d'entre les doigts.

Putain ! Si je la rattrape, je lui fais la peau à cette garce !

Enragé et sans attendre, je la poursuis. Elle court droit devant elle, à travers champ. Heureusement pour moi et malheureusement pour elle, j'ai toujours été un excellent coureur. Ma vitesse et mon endurance m'ont fait remporter bien des trophées d'athlétisme, à l'époque du lycée.

Bientôt à sa hauteur, je me prépare à m'élancer, et à quelques enjambées d'elle, je bondis et la happe au passage. Nous tombons et roulons, brisant sous nos poids les tiges du maïs, ce qui me blesse au bras droit. Elle se débat et hurle. Alors, d'une main sur son visage, je la réduis au silence et tente de la maîtriser en l'étouffant.

Allongée sur le dos contre moi, je la sens perdre peu à peu ses forces. J'écarte mes doigts de son nez pour la laisser respirer et lui chuchote à l'oreille :

– Tu viens de faire la plus grosse connerie de ta vie, Meredith. Je vais t'anéantir, te briser jusqu'à ce que tu me supplies pour que je mette moi-même fin à ta misérable vie. En attendant, je te maintiendrai entre la vie et la mort, à l'état de chose. Tu n'es désormais plus rien, Meredith. Rien.

Son corps jusque-là tendu se relâche et convulse. Je ressens sa terreur et son désespoir. Cette perception me fait goûter à une émotion que je n'avais jamais éprouvée : la domination absolue, le pouvoir d'avoir une vie entre ses mains et d'être l'unique à pouvoir décider si elle doit continuer à vivre ou non.

Passant mes doigts dans ses cheveux emmêlés, je dépose un baiser sur sa joue baignée de larmes et susurre :

– Tu es mienne.

Cara

Meredith m'inquiète, je n'ai pas pu beaucoup parler avec elle. Lucas nous a surprises avant que je puisse la faire craquer. J'étais même sur le point d'y arriver en parlant de l'inquiétude du maire à son égard. J'ai capté dans son regard une étincelle de tristesse. Quelque chose cloche. Cette fille qui était si soignée, si coquette n'est plus que l'ombre d'elle-même. Ce qui me fait penser à la conversation que j'ai eue avec Matt au sujet de sa sœur.

Sur le parking de la mairie, Reed m'étreint. Il a eu peur, cela se perçoit. Mais peur de quoi ? Je n'arrive pas à comprendre. Je sens son cœur cogner à vive allure contre sa poitrine. Son visage est tiré et l'angoisse se reflète dans ses yeux.

- Ça va, Princesse ? me demande-t-il.
- Oui. Je gérais la situation.

Il appose un autre baiser sur mon front et émet un léger rire face à ma détermination.

- Je n'en doute pas une seconde, Wonder Woman.
- Cara, alors ? Tu as pu parler à Meredith ? s'enquiert Matt.
- Non. Lucas nous a interrompues lorsque j'étais sur le point de la faire parler.
- Qu'est-ce qu'il se passe, au juste ? cherche à savoir Jackson.

Matt reporte son attention sur lui.

- Vous êtes... ?
- Oh ! Euh, Miller, Jackson Miller. Le père de Reed, se présente-t-il en lui tendant la main.

Les deux hommes se serrent la main.

Une fois de plus, Reed se tend contre moi, puis reprend les mots de son père :

- Oui, d'ailleurs : qu'est-ce qu'il se passe, exactement ? Pourquoi vous faites une fixette sur Meredith tous les deux ?

Je trouve son regard et, d'une voix que je pense assez douce, je lui avoue :

- Nous pensons que Lucas exerce une sorte d'emprise néfaste sur Meredith.
- C'est ridicule, s'estomaque-t-il. Vous êtes sérieux ?

Il nous fixe tour à tour, ahuri, et s'éloigne de moi.

– Reed, commence Matt. Ton frère cache quelque chose de pas net, il est complètement cinglé.

Ce que je craignais arrive. Reed a toujours en lui ce besoin viscéral de protéger Lucas à tout prix et n'ouvre pas les yeux sur ce qu'il a pu devenir.

Il fonce sur Matt et le bouscule.

– Oh ! Tu parles de mon petit frère, là !

Jackson intervient et se met entre les deux hommes, puis crache sévèrement :

– Reed ! Tu te calmes !

Le père et le fils échangent des regards hostiles. Je passe mes bras autour de sa taille pour le faire reculer. De toute évidence, venir à ce bal n'était pas une bonne idée.

– Mon cœur, allez, viens ! On rentre à la maison.

– Il vaut mieux, oui, crache-t-il. Avant que je m'énerve pour de bon.

Sur ses paroles, il s'arrache à mon étreinte et s'éloigne.

– Désolée, Jackson. Je vous ai fait venir pour rien, dis-je.

– Ce n'est pas grave, ma grande.

– On se prévoit autre chose un de ces quatre ?

– Pas de problème. Allez, file le rejoindre.

– Matt, bonne soirée, le salué-je. Je suis navrée pour Meredith.

Il hausse les épaules et me souhaite le bonsoir à son tour.

Durant le trajet du retour, Reed garde le silence. J'aimerais parfois pouvoir lire dans ses pensées et savoir exactement ce qu'il éprouve. Il ne se dévoile que très peu et a tendance à s'extérioriser en usant de la violence. C'est sa manière d'exprimer son mal-être.

Après une bonne douche, je regagne notre toute nouvelle chambre. Dans la semaine, nous avons démarré le nouvel aménagement et le résultat est concluant. Je commence à m'y sentir bien. Cela dit, Reed ne s'y trouve pas alors je descends au salon.

Allongé sur le divan, un verre à la main, il regarde la télévision.

– Tu ne viens pas te coucher ?

En guise de réponse, il agite sa boisson.

– Tu es toujours en colère, dis-je en venant me blottir contre lui.

– Je ne suis pas en colère contre toi, Cara.

Il m'enlace.

– D'accord.

Posant ma tête contre son torse qui se soulève tranquillement, j'enfouis ma main sous son tee-shirt en écoutant les battements paisibles de son cœur. Je respire son odeur à plein poumons et profite de sa chaleur. Du bout de mon doigt, je retrace les contours de ses abdos, puis, tout à coup, d'humeur taquine, je pince un repli de sa peau probablement dû à sa position mi-assise, mi-allongée.

Je glousse :

– Serait-ce du gras ? Tu te laisses aller, mon cœur.

Bien évidemment, il riposte par une fessée :

– Et toi, tu n'aurais pas pris des fesses ?

– Mah ! me vexé-je en me redressant pour m'asseoir. Ce n'est pas gentil !

Il éclate de rire.

– Je plaisante. Ton cul est splendide et, qui plus est, bandant. Allez, reviens contre moi. J'étais à deux doigts d'avoir une érection.

– Mon Dieu ! Tu es d'une finesse !

Me ramenant contre lui, il m'annonce :

– J'irai courir demain matin.

– Je plaisantais aussi. Tu n'as pas grossi.

– N'empêche qu'un peu de sport me fera le plus grand bien.

Lovée dans ses bras, je me perds rapidement dans mes pensées. Je fixe mon regard sur le poste de télévision, sans vraiment prêter attention aux images. Je réfléchis au comportement de Meredith et Lucas. Puis reviens sur les menaces de ce dernier concernant la grange alors, naturellement, je me fais du souci.

– Tu n'aimes pas en parler, mais il y a douze ans, tu l'as enterré où, le corps de Robert ?

Il soupire vivement et se crispe encore une fois.

– Cara ! me gronde-t-il. Je t'ai déjà dit de ne pas te préoccuper de ça. D'accord ?

– Lucas a menacé de faire des recherches, et il pense que tu l'as mis dans la grange.

– Bah, nous ferons tout pour qu'il évite de fouiner au mauvais endroit, dit-il calmement.

Stupéfaite, j'en conclus :

– Tu l'as enterré dans la grange ? Ce n'est vraiment pas très malin !

– Avais-je le choix ? T’as déjà trimbalé un poids mort de cent kilos ?

Je me rassois et m’emporte en plantant des yeux scandalisés dans les siens :

– Non ! Reed ! Non. Moi, je n’ai jamais tué personne !

Mince ! Ce n’était pas non plus très fin comme remarque. Je me reprends en voyant son regard s’éteindre et fixer un point dans le vide. Je l’ai blessé.

– Désolée, je ne voulais pas dire ça.

Il s’assied correctement et reste silencieux, puis il quitte le canapé pour aller se resservir un verre.

Je le réprimande :

– Tu bois trop, Reed...

– Cara ! S’il te plaît, arrête ! s’emporte-t-il. Arrête d’être toujours sur mon dos à me dire quoi faire ou non ! Arrête de me mater.

Quoi ?

– Te mater ?

De quoi parle-t-il ?

– Oui. Me mater !

– Je ne te materne pas, je me soucie de toi.

– Bah, alors, arrête de te soucier !

Comment veut-il que j’y arrive ?

Je m’indigne :

– Mais je ne peux pas ! Je t’aime et c’est normal de s’inquiéter pour les gens qu’on aime, non ?

Il referme la bouteille sans se servir et secoue la tête.

– Écoute, Cara, tonne-t-il, le regard noir. Je n’ai pas l’habitude des relations de couple. Avant, je baisais les filles, je les payais et elles se cassaient. Il n’y avait pas de discussion. Je faisais ce que je voulais, où je voulais, quand je le voulais. J’étais seul ! Maintenant, tu es constamment en train d’épier mes moindres faits et gestes, me surveiller comme si j’étais un incapable, un gosse. Me demander de faire ceci, de faire cela. Parle à ton père, ne parle pas à ton frère. Bordel ! Mais fous-moi la paix deux secondes et...

Heurtée par ses propos, je lui coupe la parole en me levant et en lui indiquant la sortie.

– Si cela ne te convient pas, la porte est grande ouverte ! Sur ce, bonne nuit !

Je me dirige vers les escaliers, furieuse.

– Non ! Cara ! S’il te plaît, dit-il, hagard, en se ruant sur moi pour me rattraper. Ne pars pas au lit fâchée contre moi !

Il m’agrippe le bras et me contraint à me retourner.

– Cara ! Je t’en prie.

– Non ! Reed, tu es blessant ! Laisse-moi aller me coucher. On en reparlera demain.

Il prend mon visage entre ses mains. J’essaie d’esquiver ce geste, mais il m’en empêche.

– Regarde-moi !

– Non.

– Je m’excuse, d’accord ? Je m’excuse. Je me suis emporté.

– Ce n’est pas suffisant.

Il me pousse à reculer. Je heurte le mur de mon dos, puis, de tout son corps, il me bloque. En colère à cause de sa façon de s’énervier pour un rien et de dire des choses offensantes, je tente de l’écarter.

– Reed ! Bon sang ! Non.

Plongeant sa bouche au creux de mon cou, il susurre :

– Laisse-moi te faire l’amour.

– Reed ! Non ! Je suis en colère.

Se redressant, il plante des yeux agités sur moi.

– Moi aussi, je le suis, mais je te veux, là, maintenant. Je veux m’excuser.

– On ne règle pas tout par le sexe.

Perturbée par son regard, je le fuis mais il me saisit la mâchoire et me force à relever la tête. Instinctivement, je ferme les paupières. Si je croise la panique dans ses yeux, je vais lui pardonner sa brusquerie. Il a le don de faire ressortir mon empathie et d’exercer en même temps un effet grisant sur moi et cela m’agace.

– Regarde-moi ! Bordel de merde !

– Non ! Si je te regarde, je vais craquer, et c’est trop facile.

Il interrompt tout contact et recule d’un pas. Je rouvre une à une les paupières, craignant de voir son visage dévasté.

Aussitôt, il ôte son tee-shirt et défait la braguette de son jean.

Je m'horrifie :

– Qu'est-ce que tu fais, Reed ? Je t'ai dit non.

Il appose ses poings de chaque côté de ma tête et exige, d'une voix que la sensualité fait vaciller.

– Touche-moi !

– Non ! Qu'est-ce qui te prend ?

Il m'agrippe aussitôt les poignets et me plaque les mains sur son torse, puis, reprenant la même position, ses bras de chaque côté de ma tête, il insiste :

– Fais ce que je te demande.

– Pourquoi tu fais ça ?

– Qu'est-ce que tu ressens ?

– Quoi ? Qu'est-ce que je ressens ? dis-je, ahurie. Je suis en colère contre toi.

– Caresse-moi !

– Non ! Tu es injuste.

– Pourquoi, je suis injuste ?

– Parce que je ne veux pas. Si je le fais, je vais te désirer et tu vas gagner.

– Ce n'est pas un jeu, Cara. Il n'y a ni perdant, ni gagnant.

– Je sais...

– Alors, pourquoi tu ne veux pas ?

Rondement exaspérée, je me répète en hurlant et en le repoussant de toutes mes forces :

– Parce que je suis en colère contre toi et que j'aimerais aller me coucher !

Il revient contre moi.

– Touche-moi et caresse-moi !

Bon sang ! Mais il est sourd ! Lasse, je m'exécute en geignant :

– Je t'en prie, laisse-moi aller me coucher.

Il vient apposer son front contre le mien. Mes caresses le font frémir. Je le perçois à ses poils qui se hérissent sous mes doigts tremblants.

– Est-ce que tu me désires, Cara ?

Évidemment ! J'aime le toucher. J'aime cette proximité avec son corps robuste et magnifiquement sculpté. J'aime sa peau. Je l'aime simplement. Il me met dans un émoi indéfinissable.

- Oui.
- Est-ce que tu t'en veux de me désirer ?
- Oui.

Effectivement, je m'en veux de le désirer autant, même quand il est si abrupt.

- Es-tu toujours fâchée contre moi ?
- Oui.
- Pourquoi tu t'en veux ?
- Parce que je te désire au lieu de te détester.
- Pourquoi voudrais-tu me détester ?

– Parce que tu te sers de ma faiblesse, de mon attirance pour toi et que tu me forces dans le but d'obtenir ce que tu souhaites, alors que j'ai besoin de temps pour apaiser ma colère.

Sur cet aveu, il fait deux pas en arrière et reboutonne son jean.

- Tu comprends, maintenant ?

Interloquée, je lui demande :

- Comprendre quoi ?
- Cara, tu viens de dire mot pour mot ce que moi, je ressens et que tu ne sembles pas vouloir comprendre. Je suis éperdument amoureux de toi ! O.K. ? Je ferais n'importe quoi pour toi. Et tu le sais. Tu ne le fais peut-être pas exprès, mais tu en joues. Tu me forces à être le parfait petit homme de compagnie et tu sais que je ferai tous les efforts nécessaires pour y arriver, parce que ma faiblesse à moi, c'est mon amour pour toi. Alors, moi aussi, je suis fâché. Je suis même en rogne parce que tu ne me laisses pas le temps d'apaiser mes colères et d'aller à mon rythme.

Se baissant pour ramasser son tee-shirt, il continue :

- Cela ne fait pas une semaine que je t'ai dit vouloir me rabibocher avec mon père et, déjà, tu me le colles dans les pattes, alors que je ne t'ai rien demandé.
- Pardonne-moi, Reed.

Il hoche indiciblement la tête et file en direction des escaliers, me laissant seule.

Reed

Depuis le repas organisé par Cara avec mon géniteur, je me pose de multiples questions. Suis-je capable d'être l'homme auquel Cara aspire. Seigneur ! Je le souhaite... Mais qui suis-je ? Qui étais-je avant ? Je suis perdu.

Charlotte, Caroline du Nord, 2004

Je suis frigorifié. Recroquevillé sur moi-même, à l'abri du vent entre deux conteneurs à ordures dans cette ruelle, je tente de maintenir le peu de chaleur qu'il me reste. Cela fait plus d'une semaine que j'erre dans les rues de cette putain de ville. Je n'ai plus un sou. Rien. Je suis affamé, assoiffé, mais surtout terrorisé. Je viens de tuer un homme. Je viens d'abandonner mon frère.

Après m'être débarrassé du corps de mon beau-père dans la grange et après avoir fait disparaître ses affaires et sa voiture, j'ai fui vers le nord. Je souhaite rejoindre New York dans l'espoir d'y revoir Cara. Sauf que, sans argent ni véhicule, ma route s'est arrêtée ici. À dix-huit ans, je n'ai jamais mis les pieds en dehors de Cornfield. L'inconnu m'effraie, mais je n'ai plus le choix. Je dois faire face à la situation.

Et surtout, j'ai besoin d'un travail. L'affaire est loin d'être dans le sac. Je n'ai plus d'adresse, je n'ai que de petits boulots agricoles à inscrire sur mon C.V., je ne supporte pas les contacts humains et mon état de crasse découragera le plus altruiste des bienfaiteurs.

La vapeur et la fumée qui sortent de ce restaurant me donnent des crampes au ventre tant j'ai faim, mais il me faut attendre. J'ai bien compris au cours de ces derniers jours que ma seule chance de manger est d'attendre qu'ils sortent les poubelles, alors j'attends. La nuit est tombée. J'ignore quelle heure il est et l'endroit où je vais la passer. Je dois impérativement me trouver un refuge pour sans-abri ou un truc du genre. Cela doit bien se trouver dans une ville comme Charlotte. J'ai vu ça à la télévision. Par contre, je n'ai aucune idée des conditions qui y donnent droit.

La porte en fer claque contre le mur. Je sursaute. Un cuisinier en sort et se dirige vers le conteneur se trouvant sur ma droite pour y jeter ce qui va me servir de repas. Pour éviter d'être vu, je me cache davantage, mais fais craquer une cagette dans mon dos, ce qui attire son attention sur moi.

- Hep ! Qu'est-ce que tu fais là, toi ? me demande-t-il en se penchant pour me scruter. Ça va ?

Cet homme est grand et corpulent. Il sent la sueur et la friture, une puanteur pour mes narines affûtées. Je refuse de parler, alors je hausse les épaules sans bouger de place.

- Ne traîne pas ici. Le coin est dangereux, la nuit.

Je réitère mon mouvement d'épaules. Je n'ai qu'une envie : manger.

- Tu as perdu ta langue ?

Je secoue la tête. Il me tend la main.

- Allez ! Sors de là.

Je ne veux pas le toucher. Je me lève difficilement. Ma position prolongée et le froid ont paralysé le peu de muscles que j'ai. Ma carrure est loin d'être impressionnante. Je suis légèrement grassouillet.

- Eh ben, dis donc, commente-t-il après m'avoir passé en revue de la tête aux pieds.

Tu as sale mine. T'es du coin ?

- Non.

- Tu viens d'où ?

- De loin.

Je ne peux me permettre d'en dire trop. Je ne sais pas ce qu'il se passe à Cornfield. Suis-je recherché ? Lucas a-t-il survécu à ses blessures ? Mon Dieu ! Cette idée me retourne l'estomac.

- Tu as fugué ?

- Non.

Il se met à rire et son regard me laisse penser qu'il ne me croit pas.

- C'est quoi, la dernière chose que tu as mangée ?

D'un geste du menton, je lui indique la poubelle.

- O.K. Allez suis-moi, m'annonce-t-il en passant son bras sur mes épaules.

Horrifié qu'il me touche, je m'écarte en me crispant jusqu'à la pointe des orteils. Doit-il obligatoirement poser ses mains sur moi ?

- Relax. Viens, j'ai de quoi te nourrir.

Dans les cuisines, il me fait un sandwich que je dévore pendant qu'il finit de nettoyer les plans de travail.

- Tu comptes pieuter où cette nuit ?

La bouche pleine, je lui réponds :

- J'sais pas.

- Tu n'es pas très causant.

Je hausse à nouveau les épaules.

- Écoute, ce n'est pas dans mes habitudes, mais, si tu le souhaites, j'ai un lit de libre à la maison.

Je rêve de pouvoir dormir dans un lit au chaud, mais je suis effrayé. Je ne le connais pas et il semble vouloir me toucher.

- Je t'accueille si tu le souhaites, mais attention, je n'aime pas les voleurs.

Il est en fait tout aussi méfiant que moi. Je le perçois dans ses yeux. Je ne réponds pas. Je ne suis pas certain de le vouloir. Je ne sais pas grand-chose à vrai dire. Juste que je veux dormir au chaud.

- Vous allez dormir avec moi, dis-je.

Il écarquille les yeux et s'étouffe d'un rire.

- Non. Je vais dormir dans ma chambre, comme tous les soirs. (Il se passe une main dans les cheveux et me tend à nouveau la main.) Je m'appelle Eddy et toi ?

Je fixe sa main un bon moment et il laisse retomber son bras quand il comprend que je ne répondrai pas à son geste.

- Tu es un drôle de loustic, toi, dis donc.

Encore une fois, je hausse les épaules. Je ne sais pas ce que veut dire « loustic ». Et je ne me trouve pas drôle. Je suis, d'ailleurs, tout sauf drôle. Je suis moi, donc rien d'extraordinaire.

- Allez, allons-y, j'ai fini. Il est temps de rentrer à la maison.

Je ne suis rien d'extraordinaire, mais je suis obéissant, alors je le suis. Une fois chez lui, je me sens mal à l'aise. Planté au milieu de son salon, je ne bouge plus. Mon sac à dos en main, j'attends. Lui s'affaire à droite et à gauche, écoute son répondeur, range des vêtements posés sur des chaises, allume la télévision et rouspète en entendant les informations. Puis il part dans le couloir et revient quelques minutes plus tard avec des habits pliés en main.

- Tiens, va te doucher et mets ça. Ça doit être à ta taille. Je vais laver tes affaires. Tu les auras propres demain.

Ne pouvant m'empêcher de fixer les cadres photos posés sur la commode en face de moi, je m'enquiers :

- La fille avec vous sur la photo, c'est votre petite amie ?

Il passe à nouveau une main dans ses cheveux et pose les vêtements sur la table derrière lui en soupirant.

- C'est mon ex-femme.
- Et le petit garçon ?
- C'est mon fils.
- Il n'est pas ici ?
- Il nous a quittés.
- Pour aller où ?
- Au ciel, souffle-t-il. Au ciel, mon grand.

Mon grand ? Je frémis à ces mots que j'ai si souvent entendus dans la bouche de Mc Garrett. Je ne suis pas « son grand ».

Je recule et percute de mes mollets la table basse. D'un réflexe, il m'enserme le bras et me retient pour éviter que je bascule en arrière.

- Lâchez-moi, hurlé-je.
- Oh ! Calme-toi ! Calme-toi.

Je me débats et tombe sur le sofa derrière moi, apeuré que le cauchemar recommence, que mon enfer reprenne son cours.

- Ne me touchez pas, dis-je, le souffle coupé.

Il lève ses mains devant lui et s'empresse de dire :

- Je ne te toucherai pas, d'accord ? Tu vois mes mains ? Elles restent là. Allez ! Va te doucher. La salle de bains, c'est la première porte à ta droite dans le couloir.

Je me lève et m'exécute. Après m'être douché, je reviens au salon. Il est maintenant assis sur le canapé en train de feuilleter un journal. Curieux, je fais le tour de la pièce. Je commence par détailler avec plus d'attention les photos pour ensuite m'arrêter devant la bibliothèque. Je n'ai jamais vu autant de livres chez quelqu'un.

- Vous les avez tous lus ? demandé-je.
- Ouais. Tous. (Il pose son journal pour chercher mon regard) Tu lis ?
- J'ai lu beaucoup de bandes dessinées et quelques livres pour l'école.
- Et tu aimes ça, lire ?
- Oui.
- Prends-en un, si tu veux.
- Je peux ?
- Oui. Évidemment, je viens de te le proposer.

Je passe mon doigt sur les tranches de chaque livre et le stoppe sur Les grandes espérances de Charles Dickens. Je le saisis et lis le résumé.

- Je prends celui-là, dis-je en le lui montrant.

Basculant la tête en arrière, il se met à rire.

- J'étais persuadé que tu allais choisir celui-là.
- Pourquoi ?
- Lis-le et on en reparle, d'accord ?

Je hoche la tête.

Je le lus et le relus à la suite durant des années et je ne sus jamais ce qui avait déclenché son hilarité. Deux jours plus tard, Eddy se suicidait d'une balle dans la tête, me laissant de quoi survivre un temps et continuer mon chemin vers l'amour de ma vie.

Sur le chemin séparant la propriété Mc Pherson et celle de ma famille, les écouteurs de mon MP3 dans les oreilles, vêtu d'un short, d'un débardeur et chaussé de baskets, je cours. Cela fait une petite demi-heure maintenant. Le soleil se lève à peine sur notre petite bourgade agricole. Je bifurque vers les bois et emprunte le sentier qui amène à la ferme. Je suis déjà essoufflé mais je dois persister. Courir me fait un bien fou et évacue la tension de ces derniers jours. Hier soir, je me suis énervé contre Cara et lui ai déballé le fond de ma pensée. Je pense avoir bien agi. Ma remontrance lui a ouvert un peu les yeux sur le fait qu'elle doit me laisser du temps. Encore au réveil, elle s'est excusée. Je veux bien devenir l'homme auquel elle aspire, mais je ne peux pas devenir ce prince charmant en un claquement de doigts. C'est impossible. Même avec la meilleure volonté du monde, je dois d'abord panser mes plaies et je ne sais pas encore comment me comporter avec Miller. Il faut que je dépasse cette hargne à son égard, mais c'est plus facile à dire qu'à faire. Il y a aussi les histoires autour de Lucas. Tous semblent se liguier contre lui. Je pense qu'il souffre, simplement. Les temps ont été tout aussi difficiles pour lui. Mon brusque retour, sa rupture avec Cara et nos querelles. Il a agi comme un enfoiré, mais qui suis-je pour le juger, moi qui suis incapable de contrôler ma violence ?

À cette réflexion, je souris. Bon sang ! Cara déteint sur moi. Me voilà en train de compatir aux agissements de mon teigneux de petit frère. Je ris, ce qui me coupe le souffle. Incapable de poursuivre ma course, je m'arrête en plein milieu du bois. Je reprends ma respiration un instant,

penché en avant, les mains sur mes genoux. Je relève le visage et m'aperçois avec effroi de l'endroit où je me trouve. La vue de cette vieille carcasse de tracteur rouillée et ensevelie sous la végétation me tord l'estomac. Dès lors, je sais qu'il me suffit de tourner la tête vers la droite pour pouvoir apercevoir l'ancien cabanon de chasse. Je me redresse et prends mon courage à deux mains avant de me tourner vers cet abri qui a été si souvent le témoin des sévices pervers dont j'ai fait l'objet durant mon enfance. Rien n'a vraiment changé. Cette petite cabane d'à peine quelques mètres carrés est toujours la même à quelques détails près, comme le bois terni par les années et les intempéries ou son unique fenêtre un peu plus opaque à cause de la saleté. Par contre, elle n'est pas pour autant laissée à l'abandon au vu de la chaîne cadenassée, qui bloque le loquet et qui semble neuve, et du toit réparé par endroits. Je ne sais pas si Lucas a vendu ce terrain-là, donc nous n'en sommes peut-être plus les propriétaires.

Cela dit, je m'avance en tentant de réprimer le tourment que m'engendre le tourbillon des souvenirs qui se bousculent dans ma tête. Je peine à aller jusqu'à la porte. Mes jambes me lâchent, ma respiration se saccade et mon rythme cardiaque s'affole. Pris d'un malaise, je me retiens d'une main sur le portant, me laisse aller contre le bois, me tourne et glisse lourdement jusqu'à atterrir, assis, sur le tapis de feuilles mortes. Des cauchemars du passé infestent mon esprit. Je tremble. J'ai mal au ventre, à la poitrine, partout. Je me tords de douleur. Je ressens tout. La brise, jusque-là légère, devient insupportable sur ma peau. Elle me picote, m'écorche. Les brindilles et les petites branches cassées au sol me transpercent l'arrière des cuisses.

Je veux que cela s'arrête. Je veux qu'*il* arrête. Je veux qu'*il* cesse de me toucher. Ma gorge se serre. J'étouffe et tourne de l'œil. Luttant toujours, je m'effondre sur le côté. Ma vue se trouble, mes paupières se ferment. Posée sur mon bras, ma tête est lourde. Elle chavire. Je pique du nez, une fois, deux fois. Je vais vomir, ce n'est plus qu'une question de temps. La bile me remonte déjà dans l'œsophage.

Je fais une crise de panique. Cela ne m'était plus arrivé depuis des années. À bout de force, je bataille pour pouvoir attraper mon téléphone dans la poche de mon short. Cara, il faut que je l'entende. J'ai besoin de sa voix.

D'une poussée, je bascule en arrière et parviens à m'allonger sur le dos. Le soleil, entre les cimes des arbres, m'éblouit. C'est atroce, ça me brûle les rétines. Je porte difficilement mon téléphone à l'oreille après avoir appuyé sur l'appel direct.

Elle décroche :

– Espèce de flemmard ! Allez, on court ! me réprimande-t-elle joyusement.

Au son de sa voix, une gorgée d'air pénètre enfin dans mes poumons. J'arrive à respirer un peu mieux. J'imagine son visage souriant et son regard espiègle. Ça fait un bien fou. Je ferme les yeux et essaie de me calmer en concentrant mon esprit sur chacun de ses traits.

Comme je ne lui réponds pas, elle s'inquiète :

– Reed ? Ça va ?

Là encore, je pense à son visage soucieux, et je souris. Oui, enfin ! Je peux sourire. Mes muscles se détendent peu à peu. Ma tête tourne encore, mais cette sensation s'apaise.

– Mon amour. Parle-moi, bredouillé-je.

– Reed, tu me fais peur. Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Je mens.

– Rien. Que fais-tu ?

Elle hésite. Ma voix rocailleuse et ma respiration saccadée doivent l'alarmer, et je sais qu'elle n'abandonnera pas sans me savoir hors de danger.

J'insiste en la rassurant du mieux que je le puisse :

– Je fais une pause. Parle-moi, s'il te plaît.

Je me redresse à l'aide de mon coude et tente de me traîner sur le mètre qui me sépare du mur. Je me hisse et m'y adosse.

– Ta façon de parler est bizarre, mon cœur.

– Je sais, c'est rien. Je suis juste essoufflé. Alors, raconte-moi ce que tu es en train de faire.

Un court silence s'installe avant qu'elle ne dise :

– Bon, puisque tu y tiens. Je suis allée chercher le courrier. D'ailleurs, tu as reçu les premiers retours de lettres venant de ton studio, mais ce ne sont que des pubs. Ensuite, j'ai mis une machine de linge sale à tourner et là, je me prépare à laver les sols. Voilà ! Rien de bien fantastique. Et toi ? Tu es où ?

– Dans les bois.

Je la sens sourire.

– Attention au grand méchant loup, glousse-t-elle.

– Le seul grand méchant loup dans les parages, c'est moi.

Elle ricane de plus belle. J'adore son rire. Il est un tantinet crispant, mais tellement rafraîchissant. L'entendre me fait frissonner. Je commence à reprendre le dessus, et c'est grâce à elle, comme toujours. Elle est ma souche, mon phare au milieu de la tempête. Si je la perdais, je ne serais plus rien.

– Mon amour, je peux te poser une question ?

– Euh, oui, évidemment, mais ça ne peut pas attendre ton retour ?

– Non. J'ai besoin de savoir. Maintenant.

– Vas-y, je t'écoute.

Il faut que je le lui demande. J'ai cette crainte en moi qui ne me lâche plus et je sens que les vieux démons de mon enfance refont peu à peu surface. Durant des années, je les ai laissés de côté pour me battre, mais, ces derniers temps, j'ai beau lutter, ils reviennent au galop et m'anéantissent. Je suis de plus en plus fragile. Je me souviens de mieux en mieux de ce que je ressentais à cette époque. J'avais enfoui ces émotions en moi et, maintenant qu'elles rejaillissent, j'ai peur. Peur de redevenir cet enfant paumé, sans but, brisé par la monstruosité de l'homme. Une loque impuissante. Un bon à rien affecté et obsédé par le fait qu'on ne le touche pas. Un garçon qui n'était pas capable de regarder quelqu'un en face ou de s'exprimer.

Qui voudrait d'un homme comme ça ? Elle ne voudrait sûrement plus de moi. Comme elle ne voulait pas de moi autrefois.

– Si nos vies avaient été différentes, si tu n'étais jamais partie à New York et si je n'avais pas fui, est-ce que tu crois qu'un jour, tu serais arrivée à m'aimer comme aujourd'hui ? Oui. Parce que j'aurais été différent, j'aurais été plus faible. Je veux dire. Aurais-tu pu, un jour, aimer l'ancien Reed, celui que j'étais, enfant ?

– Oh ! prononce-t-elle avant qu'un autre long silence s'installe. Reed, la question ne se pose pas...

Je lui coupe la parole. J'ai mal formulé ma question.

– Je sais que c'est impossible et que ça ne changera rien au présent, mais tu aurais pu aimer un homme tel que j'étais ? Si... si faible ? Tu as toujours davantage aimé Lucas, parce que lui était plus intéressant que moi, moins brisé. Alors, tu penses que tu aurais pu porter un regard différent sur moi ?

– Tu ne redeviendras pas ce petit garçon, mon cœur, dit-elle en devinant ma frayeur. Tu as mûri. Cette personne que tu tentes de quitter aujourd'hui, celle que tu t'es façonnée pour avancer, pour supporter ta souffrance et être moins faible, faite de violence, de rage, de force (je perçois son sourire au son de sa voix), égoïste, obscène et vulgaire par moments a fait de toi quelqu'un de différent. Et si tu arrives à la laisser de côté, tu seras une personne douce, attentive, forte de caractère, intelligente et cultivée. Tu me l'as laissée entrevoir à plusieurs reprises, ces derniers temps. Il suffit que tu lui ouvres la porte et que tu te laisses aller.

– D'accord. Donc, tu veux que je devienne cette personne-là ?

– Non. Je ne veux pas que tu deviennes cette personne-là, parce que tu l'es déjà. Laisse-lui juste une place. Tombe le masque. Tu es un homme merveilleux, mon cœur. N'en doute jamais.

– Merci.

– Bon ! Et maintenant, tu rentres ?

– Oui. J'arrive.

Je raccroche.

Remonté à bloc, je me redresse. Mes jambes sont toujours fébriles, mais je vais mieux. Beaucoup mieux. Je n'ai qu'une seule chose en tête : la retrouver, la prendre dans mes bras, la sentir contre moi, l'embrasser et lui faire l'amour encore et encore. Je remets mes écouteurs et quitte cet endroit

sans me retourner. Je cours. Je traverse le bois, contourne la ferme de mon enfance, cette demeure que je hais, et longe la route et les champs de maïs, puis emprunte le chemin de ma nouvelle maison. Celle qui a toujours représenté l'espoir d'une vie meilleure.

Boston, Massachusetts, 2005

Je viens de me battre pour reprendre mon sac à dos qu'on m'a arraché des mains. Il contient toute ma vie. Mon livre de Charles Dickens, la photo de mon ancienne vie, avec mon frère et Cara, puis un dessin. Ces trois objets sont essentiels pour moi, mais quand ce voleur les a découverts au cours de sa fuite, il s'est arrêté pour les jeter. Évidemment, pour lui, rien de tout cela n'a de valeur. J'en ai donc profité pour lui bondir dessus et me défouler. Après un an d'errance, c'est devenu mon lot quotidien. Je dois me battre pour survivre et garder le peu que je possède. La rue m'a endurci.

L'homme étant à terre, je le roue de coups. Il n'est plus que plaies, sang et contusions, mais je ne peux pas m'arrêter. Le frapper me vide la tête et j'aime cette sensation. Je n'éprouve qu'un vide émotionnel rassurant.

- Hé ! Hé ! C'est bon, il a son compte. Tu vas le tuer, intervient une voix derrière moi.

Tenant le col du sweat-shirt à capuche de ma victime, je me retourne abruptement, hargneux, les lèvres retroussées.

Un homme surgit de la pénombre. Habillé d'un costume blanc, cet Asiatique au visage impassible me détaille avec attention. Sa prestance transpire la richesse et l'arrogance.

Je lâche le type à terre, ramasse mes affaires, me redresse et recule. L'Asiatique s'avance pendant que le mec à terre se relève péniblement pour fuir sans demander son reste.

- Quel est ton nom ? me demande l'Asiatique.
- Reed.

Il pose une main sur sa poitrine.

- Moi. C'est Kuan Ti.

Puis, il me fait un de ces saluts traditionnels en se penchant vers moi, les mains en prière.

Il poursuit :

- Tu manques de force, mais tes coups sont précis et hargneux. Tu es du coin ?

Je n'ai pas le temps de répondre, il continue :

- Non. Tu ne sembles pas d'ici, n'est-ce pas ?
- Je viens du sud.
- Que fais-tu à Boston ?
- Je veux rejoindre New York.

Il part dans un rire contenu, puis se reprend.

- Tu n'es pas sur le bon chemin.

Effectivement, mais le camionneur qui m'a pris en stop à Washington ne pouvait pas bifurquer vers New York pour mon bon plaisir, et je me retrouve une nouvelle fois sans argent.

Je hausse les épaules et mon regard est attiré par deux silhouettes dans l'ombre de la ruelle face à moi. Ils attendent ce Kuan Ti. Ils ne bougent pas et se contentent de me fixer d'un regard impénétrable. Que me veulent-ils ? Ai-je frappé un de leurs acolytes ? Si c'est le cas, je me prépare déjà à essayer leur vengeance.

- Que me voulez-vous ?
- Mon patron cherche des jeunes dans ton genre.
- C'est-à-dire ?
- Tu veux gagner de l'argent ? Beaucoup d'argent ? demande-t-il, de but en blanc.

Oui, je veux de l'argent. J'en ai besoin pour la suite de mon voyage. En un an, j'ai appris à me débrouiller, à passer de foyer en foyer et de cantine en cantine. Puis, je suis tout de même curieux de savoir où il veut en venir, et ce que je peux apporter à son patron.

Je hoche donc la tête.

Il me demande ensuite de le suivre, ce que je fais sans broncher. S'il s'agit de dealer ou autre infraction de ce genre, cela me convient. Je suis prêt à tout pour rejoindre Cara.

Nous montons dans une limousine stationnée au coin d'une rue. Je suis impressionné. En dix-neuf ans, c'est la première fois que j'en vois une de mes propres yeux et surtout que j'embarque dans un tel véhicule. C'est hallucinant, grandiose !

À l'intérieur, Kuan Ti me propose un verre de whisky. Je ne bois pas, mais j'accepte. Je sais d'ores et déjà que j'ai affaire à des hommes rudes et sans scrupule. Je ne veux simplement pas passer pour le petit paysan sorti de sa campagne, apeuré par le monde qui l'entoure. Ce que je suis de moins en moins, mais qui reste tout de même gravé au fond de moi comme une tache indélébile.

Nous arrivons devant un club. Le Crazy Boobs, si j'en crois le néon suspendu au-dessus de la porte d'entrée représentant des seins et le nom de l'établissement. Nous sommes devant un club de strip-tease. Je n'ai jamais mis les pieds dans ce genre d'endroit. Je sais qu'il y a des femmes dansant et aguichant des hommes en mal d'amour, mais ce que j'ignore, c'est ce que je vais y vivre.

Assis autour d'une table, devant une scène où se trémousse une femme nue contre une barre en fer, nos verres en main, Kuan Ti m'explique que son patron cherche des jeunes comme moi pour participer à des combats illégaux. En échange de quoi j'aurais de l'argent à volonté et... des filles à gogo. Je veux de l'argent, mais je me fiche des filles. Je n'en désire qu'une. J'accepte. Même si j'ignore ce que je vaudrais en Free Fight, le marché me convient.

Pour fêter notre arrangement, il m'emmène dans une pièce adjacente à la salle. Elle est petite et sombre, uniquement éclairée d'une lumière bleue. Après m'avoir donné une liasse de billets, Kuan Ti me laisse en me disant d'en profiter et qu'on se reverra le lendemain.

Je m'assois sur le canapé, l'unique meuble après la petite table dans cette pièce. J'ai bu. Peu habitué à l'alcool, la tête me tourne légèrement. Je me sens bien et léger. Je ne sais pas exactement combien j'ai entre les mains, mais les coupures sont toutes de cent dollars. J'en ai facilement pour plusieurs mois, voire des années. Je suis en possession de ce qui va enfin me permettre de revoir Cara, alors je souris largement.

Je mets le pactole dans mon sac à dos et relève la tête quand la porte s'ouvre sur une

femme. Je reste un court instant hébété de voir qu'elle porte uniquement des sous-vêtements.

- Bonsoir, toi, dit-elle d'une voix voilée de fausseté en s'avançant d'une manière langoureuse vers moi.

Je suis dérouté par ce qu'il se passe en moi. Mes yeux se posent sur elle. Je frémis et mon pouls s'accélère. Elle est belle et jeune. Elle doit avoir à peu près mon âge, brune et les cheveux longs, pareille aux souvenirs que je garde de Cara. Les lignes de son corps sont divines, fines et douces. Elles invitent à la caresse.

Elle se place devant moi et commence à doucement se déhancher au rythme de la musique diffusée par les haut-parleurs. Je ne rate rien de ses mouvements. Je suis même hypnotisé. C'est une sensation étrange que de la regarder. J'ai chaud, je ne peux plus contrôler ma respiration et quelque chose de redoutablement déstabilisant se produit en moi sans que je ne puisse rien y faire. Je la désire.

Elle se met de dos, et je ne peux détacher mon regard de ses fesses qui remuent sous mon nez. Puis elle se passe une main sur l'épaule pour ôter une bretelle de son soutien-gorge. Là, je comprends qu'elle va se déshabiller. Et ça, je ne le veux pas. Alors, je me lève.

- Non, dis-je. Ne fais pas ça.

Perplexe, elle me fait à nouveau face.

- Tu... tu veux quoi ? bredouille-t-elle.

- Rien.

Les yeux jusque-là baissés, elle les relève sur moi, surprise et déroutée.

Elle murmure.

- On m'a dit de te faire la totale.

- C'est-à-dire ?

- De te donner du plaisir, ce que tu souhaites.

Je recule pour me rasseoir. À cause de l'alcool, ma tête est atrocement lourde et mon équilibre précaire.

- Ce ne sera pas nécessaire. Je vais prendre deux minutes pour moi et je partirai.

Elle me regarde comme si j'étais un extraterrestre sorti de je ne sais où, puis, en se penchant à nouveau sur moi, elle vient me chuchoter à l'oreille.

- Ne regarde pas, mais au-dessus de la porte, il y a une caméra. Si je ne te fais rien, je vais perdre mon emploi. Si je perds mon emploi, je ne pourrai plus nourrir mon petit garçon. Il a deux ans.

Sa proximité me trouble. Elle sent merveilleusement bon, une odeur de fraise émane de sa chevelure. J'enfouis mon nez dans ses cheveux pour en humer davantage le parfum et frôle son visage du mien. Elle semble frissonner. A-t-elle froid ? Moi, je suis bouillant. A-t-elle peur ? Moi, je suis effrayé. Effrayé à l'idée d'être obligé de la toucher ou qu'elle ne le fasse mais, paradoxalement, j'en ai envie. Je m'en veux de souhaiter ce contact.

Je n'ai jamais posé les mains sur une femme, et j'ignore comment me comporter. Je me répète ses mots : *me donner du plaisir, ce que je souhaite*. Suis-je capable d'éprouver ce plaisir ? Je n'ai que de mauvais souvenirs en ce qui concerne ce genre de chose. Le sexe, pour moi, est synonyme de violence, de douleur, de honte, de dégoût et d'effroi.

- D'accord, soupiré-je, le souffle court.

Elle pose ses mains sur chacun de mes bras ; je me crispe. Puis, elle vient s'asseoir sur mes cuisses et se met à remuer légèrement le bassin contre moi. Mes doigts, qui se posent peu à peu sur sa peau au niveau de ses hanches, tremblent. Ce contact m'ébranle. Mon buste se soulève difficilement. Les battements de mon cœur se répercutent dans chacun de mes membres. Je suis en train de brûler de l'intérieur. Je retrouve le malaise de mes réveils nocturnes, cette sensation de pression presque douloureuse de mon pénis en érection, celle que je ne supporte pas.

- Que veux-tu ? me souffle-t-elle.

- Qu'on en finisse rapidement.

Oui, je veux en finir. Je veux que toutes mes émotions contradictoires cessent. Ce qui se passe en moi m'est inconnu. Les vagues de chaleur, les tourbillons d'électricité et les frissons qui se diffusent sous ma peau n'ont jamais fait partie de ma vie.

Elle se soulève légèrement et entreprend d'ouvrir la braguette de mon jean. Je l'épie. Tous ses gestes sont minutieux et contrôlés. Elle le fait avec un calme et une agilité déconcertants. Je me surprends à aimer la regarder faire. Il n'y a rien d'alarmant dans son regard. Elle paraît détendue, et le fait qu'elle ne dise rien me permet de me concentrer sur ce que je ressens en faisant le vide dans mon esprit.

Elle fait glisser mon pantalon et mon boxer sur mes cuisses et, lorsqu'elle s'empare de mon sexe érigé, une onde glacée me traverse l'échine. Je tressaute légèrement et mes paupières clignent nerveusement. Elle commence de lents va-et-vient le long de mon membre. Sans me lâcher, elle se penche en arrière pour attraper un emballage argenté posé sur la table, qu'elle ouvre ensuite d'un coup de dent, puis déroule le préservatif autour de moi. L'appréhension de ne pas supporter ce qu'elle s'apprête à me faire est toujours là, ancrée dans mes tripes, mais je suis comme hors de mon corps, transporté par des vibrations agréables.

Elle se lève et ôte son string. Je ne manque rien de ce qu'elle fait. Sa façon de bouger est hypnotique, son corps aphrodisiaque. Elle est belle, très belle.

Une fois nue, elle s'empare d'un flacon et me le tend.

- Tu veux t'en occuper ? me demande-t-elle.

- M'occuper de ?

- De m'en passer. Tu es très mignon, mais tu es aussi très large et, comme tu veux qu'on en finisse rapidement, je ne suis pas certaine de pouvoir t'accueillir comme ça, sans qu'on ait mal tous les deux. (Elle me tend son autre bras) Donne-moi ta main.

Je m'exécute. Elle verse une noisette de liquide froid et translucide sur le bout de mon index et de mon majeur. Elle m'enserme ensuite le poignet pour l'amener vers son entrejambe. Le doux contact de mes doigts contre son sexe m'anime. Mes joues chauffent, ma vue se trouble et mon pénis pulse tellement fort que j'ai l'impression qu'il va exploser.

- Mets-m'en à l'intérieur, insiste-t-elle.

Je recourbe mes doigts, l'explore et la pénètre sans quitter son regard du mien. L'intrusion dans son corps est particulièrement perturbante. C'est aussi plaisant que dérangeant, mais elle semble apprécier ce que je fais. Ses yeux brillent et elle me sourit. Quand elle décide que c'est assez, elle s'écarte, appose ses mains sur mes épaules et vient se mettre au-dessus de moi. Les genoux enfoncés dans les assises, de chaque côté de mes cuisses, elle se cale sur mon membre.

- Tu n'as jamais fait l'amour, n'est-ce pas ? me demande-t-elle.

Je secoue la tête et me contente de lui répondre non.

- D'accord. Mets tes mains sous mes fesses. (J'obéis) Je vais m'empaler, et toi, à l'aide de tes bras, tu vas donner le rythme que tu veux que j'adopte. O.K. ?

Je hoche la tête.

- Détends-toi, me souffle-t-elle. Ce ne sera que du plaisir.

Elle commence à s'enfoncer sur moi. Je retiens un son de gorge. L'élan de dégoût et l'afflux de souvenirs me propulsent dans une angoisse aiguë. J'ai fermé les yeux ; je n'aurais jamais dû. Je revois la prostituée de Robert me faire la même chose. Je stoppe son mouvement et tente de retrouver mon calme en inspirant et expirant vivement. Mon pénis est si dur et si sensible que cela en devient douloureux. Son sexe est chaud, étroit et glissant telle une caresse. Le tout est affolant. Je relâche mes bras et la laisse continuer à sa guise. Quand elle imprime à ses hanches des oscillations plus intenses, ma queue vibre. Je me perds dans un flot de turbulences indéfinissables et, confus, je l'attire vers le bas pour la sentir avec davantage de force et d'impact. La douleur qui m'arrache me fait chavirer dans une jouissance jusque-là insoupçonnée. J'éjacule encore et encore par jets incessants, me tordant, me tendant et réprimant des cris sortis du fin fond de mon âme tant cela me libère d'une profonde léthargie. Mes sens se réveillent, explosent et, contre toute attente, s'extasient.

Cela ne m'est pas arrivé depuis bien longtemps, mais mes lèvres se fendent d'un sourire idiot quand tout cesse. Notre petite affaire conclue, il est temps pour moi de partir. Comment dois-je me comporter avec cette fille ? Dois-je lui demander son prénom ?

- C'est quoi, ton prénom ? finis-je par demander une fois rhabillé, mon sac à dos sur l'épaule et prêt à partir.

- Sam. Samantha.

Je lui tends la main.

- Moi, c'est Reed.

Elle la prend en ricanant.

- Enchantée, Reed. Tu sais ? Tu ne devrais pas fréquenter ces gens-là. Tu n'es pas comme eux. Ça se voit.

Je souris et empoigne la porte, puis je me ravise sous son œil interrogateur. Je ne peux pas partir comme ça, sans la remercier de ce qu'elle a fait pour moi. Alors, je prends mon sac, l'ouvre et en sors ma liasse de billets. J'en prends un que je mets dans la poche de mon pantalon et lui tends le reste.

- Tiens. Il y en a assez pour vivre tranquille des mois, voire des années. Prends-les. Et toi et ton fils partez d'ici. Refais ta vie loin de ça.

- Je...

Vu son hésitation, j'insiste :

- Tiens, c'est à toi maintenant.

Elle me regarde à nouveau comme si j'étais une anomalie du genre humain.

- Merci, susurre-t-elle en s'en saisissant.

Je franchis la porte pour gagner le couloir, mais elle me rattrape par le bras.

- Reed ? Ne négocie pas avec eux. Ils sont mauvais. Pourquoi ne viens-tu pas avec moi ? Il y en a assez pour nous deux, nous trois.

- Ne t'en fais pas pour moi. Je sais ce que je fais. Quand j'aurai amassé assez d'argent, je partirai à New York rejoindre la femme que j'aime, et je lui offrirai la vie dont elle rêve.

J'apprends plus tard, ce soir-là, que j'ai été recruté pour mourir en me battant une semaine plus tard contre le favori invaincu. Sauf que le Destin veut que je gagne ma place auprès d'eux en remportant le combat haut la main grâce à ma rage, les blessures de mon âme et mon amour pour Cara. Ce jour-là, le drame de mon enfance me sauve la vie et, pour la première fois, je peux m'en servir comme d'un tremplin.

Lucas

Je viens de faire un rêve étrange, mêlant réalité, souvenirs et fantasme. Je m'assieds sur mon lit, en sueur, le visage tendu et le cœur tambourinant à vive allure contre ma poitrine.

Quelque chose en moi tente de sortir. Je le sens de plus en plus présent. C'est là, tapi au fond de moi. Hier soir, dans le champ de maïs avec Meredith, cette partie de mon âme vibrait. Je dois la contrôler pour atteindre mes objectifs et, surtout, ne pas flancher avant le bouquet final. J'y ai mis tant d'espoir, tant d'ambition et tant de minutie.

Un an plus tôt... Cornfield, vendredi 1^{er} août 2015

En attendant des nouvelles de Melinda, je tourne en rond dans la cuisine. Il est convenu qu'elle m'envoie une preuve de la mort des parents de Cara avant que j'effectue les virements sur un compte bancaire fictif créé par Vince Malarkey, son oncle. Avec son aide, nous avons mené le plan avec brio.

Je ne sais pas comment Melinda est arrivée à convaincre son oncle, hacker informatique, de nous donner un coup de main, mais je n'ai plus aucun doute quant à son pouvoir de persuasion.

Après de longues recherches, il a retrouvé la trace de Cara et de ses parents. Il n'a toutefois pas réussi à retrouver ne fût-ce qu'un signe de vie de mon frère, mais là n'est pas le plus important pour l'instant. S'ensuivent traçage GPS et puce téléphonique, retrait bancaire et repérage de caméra de vidéosurveillance et j'en passe. Digne des plus grands espions, il a mené sa mission avec une aisance et une efficacité que je lui envie.

La donne est simple : tous les vendredis après-midi, les parents de Cara se rendent au « Golf Club at Chelsea Piers » avec leurs amis huppés new-yorkais et, ensuite, ils empruntent la 11th Avenue afin de se diriger vers la 7th Avenue de Manhattan, là où se trouve l'appartement de Cara pour lui rendre leur petite visite hebdomadaire.

En trois mois de surveillance intensive, nous avons pu remarquer qu'ils ne manquent jamais ces rendez-vous et qu'ils prennent toujours le même itinéraire. Leur prévisibilité est une perche qu'ils nous tendent. Il nous faut ensuite trouver un pigeon. Un type au bord de la rupture mentale et émotionnelle, suite à des problèmes financiers insolubles. Pedro Alvarez est cet homme. Melinda a réussi à le convaincre autour d'un verre dans un troquet et, encore une fois, je me demande comment elle s'est débrouillée. Camionneur depuis des années, criblé de dettes et père de famille, il représente le parfait pantin. Il nous suffit de l'appâter avec un bon pactole. Cela tombe bien : de ce côté-là, je ne suis pas dépourvu. Ayant reçu de l'argent tous les mois par un mystérieux facteur que je soupçonne être Reed, vendu nos terres agricoles en nombre et exercé un tas de petits boulots, j'ai ce qu'il faut. Le plan est ridiculement simple : les heurter de plein fouet avec le semi-remorque.

Je ne sais hélas pas comment il va s'y prendre et cette incertitude dans ma stratégie

me poursuit. C'est pourquoi, je fais les cent pas dans la cuisine. Je n'ai aucune nouvelle de Melinda. Il est déjà plus de vingt et une heures, et l'accident devait avoir lieu aux alentours de seize heures.

Je finis par m'asseoir devant mon ordinateur portable, mon téléphone en main, trépignant d'impatience. Je n'ai jamais été aussi nerveux de ma vie. Si mon plan foire, mes espoirs de revoir mon frère sont vains. Je suis obsédé par son absence. Il me manque. Oui, cette maîtrise que j'ai toujours eue sur lui cause en moi un sentiment de frustration insupportable. Il est le seul être à m'avoir témoigné autant d'intérêt. Je pouvais faire de lui ce que je voulais. Il était toujours là pour me protéger, me trouver des excuses ou me poser sur un piédestal. J'aimais ce sentiment de puissance sur lui et je veux le retrouver à tout prix. Reed doit me revenir. Il est mien. C'est un besoin vital et ma seule solution est d'utiliser le levier Cara, son amour de toujours. Je sais qu'il la suivra où qu'elle aille. Elle est son talon d'Achille et son fil conducteur. J'en suis jaloux et je veux récupérer ce qui m'appartient de plein droit.

Le « ping » sonore de la messagerie de ma boîte mail me sort de mes pensées. Aussitôt, je vérifie l'expéditeur et suis soulagé de voir qu'il provient de Melinda. Je l'ouvre et vois des photos apparaître.

Enfin ! Notre plan a été couronné de succès. Les décès du docteur Paul Avery et de son épouse Katherine ont été prononcés et déjà annoncés à la presse. Je frémis et jubile. Ce n'est plus qu'une question de temps avant que Cara décide de revenir dans les parages pour s'occuper de son ancienne demeure. En conséquence, mon frère ne va pas tarder à faire son grand retour.

Il nous faut maintenant nous en assurer. C'est là qu'entre en scène une amie new-yorkaise de Melinda qui, par le plus heureux des hasards, a également été une connaissance de Cara durant ses années d'université. Mandy Carter sera nos yeux en échange d'une contribution mensuelle sur son compte bancaire.

Cara

Les volets de notre chambre entrebâillés, la lumière matinale trace un halo lumineux sur nos corps nus et enlacés. Les cheveux en bataille et le visage marqué par les draps, Reed dépose une ligne de baisers le long de mon épaule. Ses hanches ondulent à un rythme lent et régulier. Il me possède, me comble, m'aime et me chérit. Dos à lui, j'accueille son corps en fermant les yeux. Son épaisseur et sa longueur se tracent lentement et sûrement un chemin en moi, telle une caresse enivrante et implacable. Je déguste chaque sensation. Sa main experte me prodigue de douces pressions et effleure ma chair sensible. Cette caresse me transporte aux portes du septième ciel. J'adore et j'en redemande.

J'aime entendre son souffle et ses petits grognements contre mon oreille. J'aime sentir sa peau contre la mienne. J'aime sa façon de bouger. J'aime sa chaleur, son odeur grisante. Je l'aime tout court.

– Bonjour, princesse, me susurre-t-il à l'oreille, haletant et d'une voix rendue rauque par sa récente jouissance.

– Coucou, toi !

Je me tourne en esquissant un sourire radieux.

– Tu as encore abusé de ma faiblesse matinale pour me sauter dessus.

– J'aime abuser de toi, princesse.

Il dépose un lourd baiser sur mon front et je ne peux le quitter des yeux. Je suis emportée par une vague d'amour. Les jours passent, et je me sens assaillie par les émotions les plus diverses : je suis à la fois déstabilisée, euphorique, perdue, excitée et inquiète, avec ce sentiment d'urgence qui m'envahit, mêlant la peur de le perdre et le besoin de lui appartenir tout entière à jamais.

– Reed ?

– Hum ?...

– Épouse-moi !

Perplexe, il m'interroge du regard avant de s'exprimer :

– Euh oui. C'est ce qui est prévu, non ? Tu ne portes pas cette bague pour rien, si ?

– Oui, je sais, mais je veux dire : marions-nous ce soir, demain, après-demain ou même le week-end prochain. Je n'en peux plus d'attendre. Je veux devenir Madame Reed Hamilton.

Il a un réflexe de recul face à ce soudain engouement.

– Je peux savoir ce qu’il t’arrive ? Pourquoi ce soudain revirement ? Je pensais que tu voulais attendre l’an prochain.

– Il m’arrive que, jusqu’à présent, je subissais ma vie. Je veux en devenir l’actrice. Tu es l’homme de ma vie, je n’ai plus aucun doute là-dessus. Ces dernières semaines ont été dures, intenses, jonchées de troubles et de désillusions. Mais j’ai beau faire le tour de la question, je ne vois qu’une seule personne pour m’aider à dépasser les aléas de l’existence, et c’est toi. Tu es tellement merveilleux. Contrairement à ce que tu penses, tu n’es pas que noir ou blanc, tu es un nuancier, une palette de couleurs à toi tout seul. Chaque jour, j’aime en découvrir une nouvelle. Il y en a de plus sombres que d’autres, c’est vrai, et elles me touchent, mais il y a aussi des pastels. Ces couleurs-là sont si douces et si agréables que ma vie à tes côtés n’en sera que plus resplendissante.

– D’accord, dit-il simplement en me fixant d’un regard énamouré. On se mariera quand tu le voudras.

Après avoir déposé un baiser sur le bout de mon nez, il se tord pour attraper son téléphone et arrêter la énième sonnerie du réveil.

– Pourquoi as-tu mis le réveil, ce matin ?

– J’ai rendez-vous à neuf heures avec l’agent immobilier pour la visite de l’ancien bar-restaurant au coin de Pines Avenue.

– Tu veux que je t’accompagne ?

S’asseyant sur le rebord du matelas, prêt à bondir hors du lit, il me jette un coup d’œil incertain.

– Non, ça ira. Si jamais ça en vaut la peine, je t’appellerai et tu me rejoindras là-bas pour me donner ton avis. D’ici-là, rendors-toi. Profite de ta matinée.

Il se lève pour rejoindre la salle de bains. Je bondis sur l’opportunité de lorgner son corps robuste et me mords la lèvre inférieure sous l’effet envoûtant que me prodigue la vue de ses petites fesses et de son dos musclés.

– Reed ?

– Hum ?...

– Je suis heureuse que tu veuilles reprendre ce bar, et je suis convaincue que tu feras un excellent patron.

– Je suis content que tu le sois, mais dors ! D’accord ? Tu es casse-pieds lorsque tu n’as pas toutes tes heures de sommeil...

– Mah !... Sal... rouspété-je en lui envoyant l’oreiller dessus.

Il s’esclaffe en évitant le projectile volant à travers la chambre et me nargue :

– Raté !

Je suis surexcitée. Comment pourrais-je me rendormir ? J’ai enfin pris la décision d’aller de l’avant. Oui, rien ne me fera reculer. Nous allons nous marier d’ici quelques jours.

Je vais devenir Madame Hamilton !

Je n'en reviens pas.

Nous avançons, lui avec ses projets d'ouverture d'un bar et moi... ben, moi, en me contentant de vivre, de l'aimer, de me tenir à ses côtés et en l'épaulant du mieux que je le puisse. C'est le rôle d'une épouse, non ? Ma mère était ce genre de femme, et je compte bien lui rendre hommage en m'occupant de mon mari aussi parfaitement qu'elle l'a fait avec mon père.

Pour l'instant, je ne suis financièrement pas dans le besoin. Mes projets professionnels, je les ai un peu relégués au second plan, mais après quelques années à leur accorder la priorité, j'ai bien le droit à une pause.

Je saute du lit et le rejoins sous la douche. Lorsqu'il s'en va à son rendez-vous, je me précipite sur mon ordinateur. Je n'ai aucune idée de comment organiser notre mariage en si peu de temps. Qui allons-nous inviter et où le fêterons-nous ? Je veux quelque chose de simple, mais pas pour autant organisé à la va-vite.

Y a-t-il des *wedding planners* dans le coin ? Je regarde à Atlanta. Je prends note des numéros et me prépare à les appeler.

Mince ! Je n'ai même pas de date.

Je regarde le calendrier et attrape mon téléphone pour envoyer un texto à Reed :

[Le 25, ça te va ?]

Je trépigne d'impatience, mais il est en pleine visite. Je dois sûrement le déranger.

Au bout d'une petite minute, je reçois sa réponse :

[???]

[La date du mariage.]

[Juillet ?]

[Oui.]

[De quelle année : 2018, 2020 ?]

[Idiot !!!]

Je glousse. Il fallait bien qu'il me sorte une bêtise ou me fasse marcher.

[Quand tu veux, princesse.]

Je souris niaisement, reprends la liste des numéros de téléphone et commence ma quête d'un *wedding planner* disponible pour cette période. Mais mon euphorie s'envole au rythme des refus qui me parviennent lorsque j'annonce la date.

« *Trop tard !... »*, « *Pas assez de temps !... »*, « *Nos agendas sont remplis... »* « *Nous sommes surbookées... »*

Je heurte mon front contre la table en réprimant mon envie de hurler de frustration et m'agrippe les cheveux en grognant. Je vais devoir me débrouiller toute seule.

Bon. Premièrement, la liste des invités... qui sera désespérément courte.

Après tout, tant pis ! On n'a pas besoin d'être nombreux pour officialiser notre amour. J'appelle Jenyfer, ma demoiselle d'honneur, pour lui annoncer la date en croisant les doigts pour qu'elle puisse se libérer, car, indéniablement, sans elle à mes côtés, rien ne sera pareil.

Reed

Après avoir fait le tour du local, je suis rassuré en constatant que peu de travaux seront nécessaires et qu'un petit rafraîchissement de peinture fera l'affaire. C'est un bon point. De plus, le prix de vente de cet établissement est loin d'être excessif. Ce qui fait pencher la balance dans mon choix, c'est la pièce adjacente qui servait jadis de salle de restaurant. Elle est aussi large que longue, voûtée et rehaussée d'une marche en son fond. Les vitrines, aujourd'hui troublées de peinture blanche, donnent sur l'avenue. Cet endroit serait parfait pour un commerce ou une galerie d'art.

- Alors, Monsieur Hamilton, cela vous convient-il ? minaude la jeune employée de l'agence immobilière.
- J'aimerais le faire visiter à ma fiancée, si vous le permettez.
- Oh ! Évidemment, dit-elle en cessant de battre des cils. Je vous laisse les clés. Venez me les rendre en fin de journée.

La séduction qu'elle mettait dans nos échanges passe instantanément à la trappe, ce qui me surprend. Mais ce qui me déconcerte davantage, c'est que je n'y ai pas prêté attention jusqu'à présent, alors que, quelques semaines auparavant, j'aurais sans hésiter accepté de participer à son petit jeu. Oui, je l'aurais déjà poussée dans un recoin de la pièce, lui aurais ôté sa jupe crayon, déboutonné son chemisier, et serais en train de la baiser.

Cependant, je n'en fais rien et m'empresse d'appeler Cara pour qu'elle vienne se rendre compte par elle-même combien le lieu est idéal.

Et, comme prévu, elle est subjuguée dès le premier pas à l'intérieur. Amoureuse des œuvres d'art, le superbe comptoir aux poutres de chêne massif et sculptées à la main semble l'éblouir.

- Il y a très peu de matériaux à acheter, expliqué-je vivement enthousiaste tant l'idée d'être propriétaire de ce lieu me réjouit.

C'est un rêve que je nourris depuis tant d'années que je m'en régale d'avance. Passant derrière le bar, je lui fais l'inventaire de ce qu'il me faudra acheter. Après avoir passé au crible les moindres recoins, Cara s'assied sur un tabouret en face de moi, comme une potentielle cliente. Elle m'écoute, le sourire jusqu'aux oreilles.

Lancé dans mon discours retraçant tous les projets que fait jaillir le lieu, je m'interromps dans ma dernière phrase.

Son visage songeur me laisse perplexe.

Je lui demande, intrigué et quelque peu refréné dans mon élan :

– Quoi ? C’est quoi, cette tête ?

– Celle d’une femme totalement conquise par l’homme qu’elle aime et qui se régale à l’écouter parler.

– Êtes-vous en train de me draguer, Mademoiselle ? Je dois vous avertir que je suis fiancé.

Basculant la tête en arrière, elle éclate de rire.

– C’est le discours que tu comptes sortir aux clientes qui te feront les yeux doux ?

Je me penche vers elle et, effleurant son visage de ma bouche, je lui indique dans un sourire charmeur :

– Exactement. Sauf qu’au moment où les travaux seront terminés et où j’aurai obtenu ma licence de débit de boissons alcoolisées, je pourrai leur montrer mon alliance, car je serai un homme marié.

– Je vous le souhaite, Monsieur le patron du... Tu as une idée d’enseigne, au fait ?

Je me redresse. Il est temps de lui dévoiler mes réels projets.

– Non. Avant de trouver un nom, je dois te montrer quelque chose.

Je quitte ma place, restant volontairement énigmatique, et l’invite à se lever.

– Viens, on n’a pas fini la visite.

Devant la porte à double battant, je la prie de fermer les yeux. Amusée et vivement intriguée, elle s’exécute. Je lui attrape la main et l’amène dans la salle d’à côté.

– Tu peux ouvrir les yeux, maintenant.

Une nouvelle fois, elle obtempère sagement et reste sans voix face à cette immense pièce.

– Mon Dieu ! Mais que vas-tu faire d’une telle salle ?

Voyant son air hébété, je l’enlace.

– Tu te souviens du rêve que j’ai fait lorsque j’ai été hospitalisé à New York, celui que tu m’as gentiment soufflé ?

Elle hoche la tête.

– Tu avais une galerie d’art, alors voilà. Mon rêve, notre rêve pourrait se réaliser si tu veux bien prendre en charge cette partie du bâtiment.

– Tu... tu as vraiment tout planifié. Bravo, me complimente-t-elle.

– Tu m’as dit vouloir rester à Cornfield plutôt que de repartir à New York. Alors pourquoi ne pas

construire notre avenir professionnel ici, ensemble ?

Je m'extirpe de notre étreinte et tourne sur moi-même en ajoutant :

– Bon, bien sûr, il faut détapisser, mettre de bons coups de peinture blanche, et le tour est joué. Derrière, tu as une autre grande pièce qui pourra te servir à stocker et qu'on pourra séparer en deux pour y aménager nos bureaux. (Je lui fais à nouveau face) Alors, qu'en penses-tu ? On l'achète ?

Cara reste muette. Elle semble abasourdie, heureuse et enthousiaste à la fois. Elle parcourt la pièce des yeux. Son regard change quand elle le pose à nouveau sur moi. Il étincelle d'une lueur que je connais bien à présent. Sans un mot, elle se rue sur moi, me fait reculer jusqu'à ce que je heurte le poteau de mon dos, puis colle ses lèvres aux miennes, dans un baiser acharné, presque désespéré. Sans me laisser le temps de réagir, elle passe ses doigts sous ma veste et me l'ôte en la faisant glisser de mes épaules, pince le premier bouton de ma braguette, puis tire violemment dessus.

Le désir ardent de Cara se répercute aussitôt sur moi. Le souffle court, je réponds à ses baisers voraces, puis souris contre sa bouche lorsqu'elle relâche la pression.

– Dois-je prendre cette *agression* pour un « oui » ?

– Oui.

Je me baisse et la soulève. La déposant sur une table recouverte d'une bâche plastique, je plonge mes lèvres sur sa peau chaude et frémissante pendant qu'elle s'affaire à me débarrasser de mon jean et boxer. Je marque un temps d'arrêt au moment où elle empoigne mon sexe érigé et déjà impatient. Je lâche un râle de plaisir lorsqu'elle commence à le caresser. Avec minutie, elle me prodigue de longs va-et-vient, me transportant dans une vague d'exaltation, puis, d'un geste autoritaire, elle accélère le mouvement. Mes jambes flageolent ; ma respiration devient sifflante. Je reprends le dessus sur ma frénésie, recule, mettant un terme à ses caresses.

– Tu veux vraiment le faire ici ? demandé-je.

– Oui.

Je lui retire sa robe d'un mouvement brusque. Elle sourit, se mord une lèvre et son regard fiévreux se rive au mien, m'encourageant à poursuivre son effeuillage.

Je me penche sur elle et lui enlève son soutien-gorge. Elle en profite pour me mordiller l'oreille. Je ris et la réprimande d'un regard faussement agressif, puis je viens délicatement lui ôter son string. J'accompagne mon geste d'un effleurage de lèvres le long de ses jambes. Elle s'allonge et gémit, s'arque et en redemande. Sur mon passage, je choie chaque parcelle de sa peau. Le sous-vêtement au sol, je retrace lentement mon chemin en amont. Les mains calées sous ses genoux, je les lui ramène contre sa poitrine, lui écartant les cuisses pour m'ouvrir libre accès à son intimité déjà bien luisante de désir. Elle ne peut réprimer un bruyant soupir quand je viens la laper, la suçoter avec une lenteur tortueuse. Elle tente de refermer les jambes autour de ma tête, mais je l'en empêche, déterminé à la faire jouir contre ma bouche.

Respirant par à-coups, elle se tord, bascule et se tortille, perdue, je suppose, entre le seuil de l'orgasme et le besoin de le sentir éclater en elle. Je poursuis mon assaut langoureux en la maintenant fermement en place, complètement à ma merci. Je m'en délecte, m'en amuse. J'aime la sentir au bord du gouffre et, tandis qu'elle explose, je l'épie en savourant ses réactions.

Je me redresse, la ramène sur le bord de la table et, sans plus attendre, je m'introduis en elle et l'emplis, forçant les spasmes de son orgasme. M'interrompant dans ma progression, je grogne. La sentir si chaude, si douce, est divin. Puis, je me retire pour revenir cette fois tout en force. La bouche formant un O d'extase, un son rauque s'échappe de ma gorge. À nouveau, je m'immobilise. Soudain, je suis pris d'une désagréable sueur froide.

Je pose lourdement une main sur la table et me reprends en secouant la tête.

Que m'arrive-t-il ?

Je reproduis mes mouvements, lentement, doucement, minutieusement, puis j'accélère plus fort, plus vite, rudement. Elle crie, accueille mes coups avec véhémence. Je frémis à nouveau et de la même manière désagréable, quelque chose d'anormal se passe.

Un flash, une image, une voix.

« *Tu aimes ça, mon grand...* »

Mon estomac se tord.

Non !

« *Tu prends ton pied, hein ?* »

Putain !

Je m'écarte. Je ne peux plus. Non ! Je ne peux plus. Bon sang ! Ce n'est pas possible. Je remonte mon boxer et mon pantalon. Je recule, trébuche et bascule en arrière. Je perçois les appels de Cara, mais mes oreilles sifflent et cette voix sortie d'outre-tombe refuse de se taire. C'est atroce. Assis à même le sol, je plaque mes mains sur ma tête. Je répète sans cesse les mêmes mots : que m'arrive-t-il ? Je deviens fou.

Cara se penche sur moi, et pose ses doigts sur ma peau. Ce contact me brûle, me dérange. Je hurle aussitôt :

— Ne me touche pas !

Elle sursaute et me dévisage, éberluée, perdue. Elle ne comprend pas. Hélas, moi non plus. Pourquoi tout cela ressort-il maintenant ? Les souvenirs qui me restaient n'étaient-ils pas suffisants ?

Je veux oublier, tout oublier.

– Reed ? tente-t-elle doucement.

Elle s'accroupit en face de moi, et je m'empresse de l'avertir :

– Ne t'approche pas, s'il te plaît.

– Qu'est-ce qu'il se passe ?

Je ramène mes cuisses contre mon torse et noue mes bras autour de mes genoux, puis y enfouis mon visage. J'ai honte. Je ne veux pas qu'elle me voie dans cet état, faible, anéanti. Je ne ressemble plus à un homme ; je ne suis plus rien.

– Raconte-moi, mon cœur ! Tu m'inquiètes.

– Va-t'en, Cara. Reste pas ici, la supplié-je.

Elle garde le silence un instant, et je l'entends soupirer.

– Non ! Je ne m'en vais pas.

Je sens qu'elle s'assied à mes côtés.

– O.K. ! Tu ne veux pas parler, alors c'est moi qui vais le faire pour toi. Je suis amoureuse d'un homme au comportement plutôt étrange. Tantôt adorable, parfois casse-pieds, tantôt charmant, tantôt agressif, et j'en passe. Mais ça me va ! Oui, parce qu'il est comme ça, et je l'aime, point ! Personne n'est parfait. Regarde, moi je suis une chieuse finie à vouloir changer le monde, à ne voir que le bien autour de moi. Cela me rend peut-être naïve, mais ça me va aussi ! Je suis comme ça. On a tous nos défauts et nos qualités et il faut faire avec. Cela dit, il y a une chose capitale dans la vie, une chose que m'ont inculquée mes parents : la communication. Oui, parce que, même si nous avons nos humeurs, nos comportements visibles à tout un chacun, nous restons fondamentalement un mystère pour les autres puisque, à ce que je sache, la transmission de pensée n'existe pas.

Me laissant le temps de digérer ses paroles, elle se tait, puis reprend :

– Bon, tu n'es toujours pas décidé ? Je vais continuer. Mais il va falloir réagir parce que je vais tomber très rapidement à court de discours moralisateurs, et je n'ai pas l'intention de laisser passer ça sans comprendre ce qu'il t'arrive depuis quelques jours. Même si tu m'as fait divinement l'amour ce matin, hier, tu m'as mis un vent quand j'ai voulu t'embrasser. Ce matin sous la douche, je n'ai pas pu toucher ton dos, et tu m'as semblé écoeuré par mes baisers. Là, nous faisons l'amour et tu t'interromps. Reed ! Je m'inquiète vraiment. Et même si j'ai bien compris ton message, l'autre jour, sur le fait que tu as besoin d'espace et de temps pour calmer ta colère envers ton père et reprendre une vie normale, ne me néglige pas pour autant...

– Je ne te néglige pas, lui coupé-je la parole sans même relever la tête vers elle.

Elle commence à raconter n'importe quoi.

– Oh ! Il parle !

Je souris. Puis, j’incline mon visage pour la regarder d’un œil.

– Et il sourit ! Magnifique !

Elle reprend son sérieux et, arborant sa petite moue adorable, elle me tend les bras.

– Je peux ?

Toujours replié sur moi-même, je m’ouvre à elle et la prends contre moi. Je colle mes lèvres contre son front et m’excuse. Oui, je demande pardon pour mon comportement de ces derniers jours. J’aimerais pouvoir lui dire ce que je ressens, mais j’ai peur de me lâcher. J’ai encore un semblant de contrôle qui me semble plus confortable que les aveux.

Dans mes bras, elle ne bouge plus et garde le silence. Elle attend, je le sais. Elle espère des explications qui éclairciront la raison de mes agissements et, connaissant parfaitement son entêtement, je sais très bien qu’elle pourrait attendre une éternité.

Je remonte ma main pour lui caresser le dos, la nuque, puis les cheveux, et prends mon courage à deux mains.

– Je t’aime, mon amour.

– Je le sais et je t’aime aussi plus que tout.

Je souris contre sa petite tête.

– Je t’ai déjà parlé de ce que j’ai enduré enfant. Ce n’est plus un secret pour toi.

Je penche la tête pour trouver son regard.

– Oui.

– Plus les jours passent et plus je me souviens, dis-je en soupirant. Je ne dis pas que j’avais oublié, mais j’en avais enfoui une partie au fond de moi. Je m’étais créé une carapace, comme tu dis si souvent, pour me protéger, mais pas seulement. La partie qui s’était noyée en moi et qui s’était transformée en hargne était tout simplement le seul moyen que j’ai trouvé pour me couper de mon ressenti. Depuis mon retour ici, tout revient, les souvenirs, mais aussi les détails, les sensations et les émotions.

Je la sens se tendre contre moi. Elle voulait savoir, alors je poursuis sans rien lui épargner :

– Je me souviens de chaque regard pervers, de chaque toucher, de chaque souffle, de chaque soupir répugnant, de chaque douleur atroce, de chaque odeur infecte, puis de la honte, de cette envie de disparaître, de mourir pour que tout cesse enfin. Ces derniers jours, tout repasse en boucle dans ma tête.

Je me tais en serrant la mâchoire et en comprimant Cara un peu davantage contre moi. Me dévoiler

à elle est plus facile que je ne le pensais, mais je perçois ses yeux briller de larmes. Je suis en train de l'attrister, et ça, je ne le veux pour rien au monde.

- Je suis désolée, mon cœur, susurre-t-elle.
- Ne le sois pas. Tu n'y es pour rien.

Elle se redresse et appose délicatement ses mains sur mes joues pour fixer son regard au mien.

– Il ne te fera plus de mal. Ni lui, ni personne, d'accord ? Mais apprends à me parler quand tu ne te sens pas bien. Je suis ta femme. Je suis là pour ça aussi.

Je lui décoche un sourire en guise de réponse.

- Le 25, alors ? demandé-je pour changer de conversation. Tu as fixé la date ?
- Oui. Nous nous marierons le 25.

Balayant, la pièce du regard, je m'enquiers :

- On fait une proposition à l'agence immobilière, alors ?
- Oui. Bien sûr. Je te laisse faire, mon cœur.
- Merci.

Tout est tellement facile avec elle.

New York, 23 mai 2007

Voilà deux ans que je suis au service de San Do. Ce nom revient tout le temps, mais je ne l'ai pas encore rencontré. Ce jour-là, je mets pour la première fois le pied à New York. Depuis Boston, une foule de choses me sont arrivées, et j'ai un peu dévié de mon objectif principal : retrouver Cara.

Je suis resté six mois dans le Massachusetts, puis je suis descendu en Louisiane toujours en compagnie de Kuan Ti, ses deux sbires et Raphael, mon coach sportif. Je travaillais dur en m'entraînant jour et nuit pour garder mon statut d'invaincu. Le Free Fight clandestin est devenu ma dope. Je suis bon dans ce domaine, et je nous rapporte pas mal d'argent. Le temps où j'errais dans les rues, affamé et perdu, est terminé. Je roule désormais dans une Mustang achetée cash et je m'offre ce que je veux, quand je le veux. Et ce que je désire par-dessus tout, en ce moment, est de me vider régulièrement les couilles. Kuan Ti et moi-même sommes très forts à ce petit jeu. Nous enchaînons, à tour de rôle, de belles prostituées, parfois de luxe, parfois de petites nouvelles sorties de la misère par leur mac. Bref, nous trouvons toujours de quoi combler notre besoin compulsif entre deux combats. Kuan Ti, lui, touche à la cocaïne ; moi, non. J'ai essayé, mais ce n'est pas mon trip. Les shoots font ressortir certains épisodes enfouis au plus profond de mon âme, et il n'est absolument pas question que je leur laisse une porte ouverte. Je me cantonne donc à mon bon vieux whisky ou tout autre alcool de ce genre.

Ce soir est organisé mon tout premier combat à New York. Je suis impatient. Je vais entrer dans la cour des grands, et enfin rencontrer mon patron, San Do.

Je suis en route vers le Bronx pour rejoindre l'adresse que j'ai reçue par SMS, là où se déroule le combat de ce soir. Je regarde défiler Manhattan de l'autre côté de la rive et ne peux m'empêcher de me dire que, peut-être, Cara est quelque part au milieu de ce tourbillon citadin. Elle doit avoir, quoi, seize ans, maintenant. Elle doit sûrement être merveilleuse et avoir tous les jeunes hommes à ses pieds. Tous à essayer de la baiser. Je hais cette pensée. Je suis incapable d'imaginer qu'on puisse toucher à ma princesse. Je suis bien conscient que c'est ce qu'il se passe : là, quelque part dans cette ville, elle vit ses premières expériences, ses premières amours, ses premières peines, mais ces pensées me torturent. Je les chasse tant bien que mal pour me concentrer sur autre chose.

Le combat est rapidement expédié. Je soupçonne même San Do de l'avoir truqué, simplement pour me faire connaître auprès de son public. Je le rencontre enfin et suis stupéfait de découvrir un homme, asiatique lui aussi, si peu impressionnant. Je m'en suis fait toute une montagne pour, au final, ne découvrir qu'un petit vieux rabougri.

Après avoir été soigné et m'être douché, on m'emmène dans une chambre. Je connais les traditions de ma nouvelle famille. Je vais recevoir ma récompense : une ou deux prostituées. Je suis simplement étonné de ne pas être convié dans un hôtel, comme nous avons l'habitude. Non, cette fois, je demeure dans ce hangar aménagé où, une demi-heure plus tôt, je me suis battu. La pièce est assez petite, sans fenêtre, décorée d'une horrible tapisserie verte. Cette chambre est en tout et pour tout meublée d'un lit sans draps ni couverture, uniquement muni d'une housse de matelas en plastique, et d'une table et d'une télé. Détaillant davantage le lieu, je suis surpris de constater la présence de quatre caméras suspendues à chaque angle de la pièce.

Où suis-je ?

Je m'assieds sur le matelas et entends le cri d'une femme dans le couloir. Je bondis lorsque la porte s'ouvre. Trois des hommes de San Do poussent sans aucune délicatesse une fille à moitié nue dans la pièce et l'un d'eux referme, nous laissant seuls. Ayant trébuché et s'étant étalée à mes pieds, je lui tends la main, mais, au lieu d'accepter mon aide, elle recule pour aller se terrer dans un angle, recroquevillée sur elle-même. Son visage est dévasté par les larmes et son maquillage dégouline sur ses joues.

- Qu'est-ce qu'il se passe ? dis-je, intrigué. Qui es-tu ?

Elle plante des yeux ravagés et haineux dans les miens.

- L'épouse de l'homme que vous venez d'envoyer dans... dans le coma. Connard !

- Quoi ?

C'était quoi, ce plan ?

Je me précipite vers la porte et, en essayant de l'ouvrir, je comprends qu'ils nous ont enfermés dans cette chambre. J'essaie de défoncer la porte, mais elle résiste. Alors, je frappe et hurle à San Do de me laisser sortir. En vain. Je n'obtiens aucune réponse. Je me retrouve bel et bien cloîtré, pris au piège avec cette femme.

C'est un cauchemar éveillé. Après avoir fait les cent pas en cherchant désespérément une solution, je m'allonge sur le lit. Je suis toujours en possession de mon téléphone portable, mais, évidemment, il n'y a aucun réseau.

- Vous allez me faire du mal ? pleure-t-elle.

Je relève le visage vers elle. Son regard hanté me tord les tripes. Pourquoi me demandait-elle cela ?

- Que t'ont-ils dit ? Que s'est-il passé pour que toi et ton mari en soyez arrivés là ?

- Jared, mon mari devait de l'argent à un type et... et, je ne sais pas. (Elle se passe

les mains sur ses bras et se les frotte nerveusement.) J'étais à la maison. Deux hommes sont entrés et m'ont amenée ici, dans les gradins. À la fin du combat, on m'a mise à l'écart et on m'a dit que... que... je devais vous servir de trophée. Ils m'ont déshabillée dans le couloir et...

Je me lève. Elle se raidit aussitôt.

- Hey ! Du calme. Je vais rien te faire, la rassuré-je du mieux que je le peux.

Je m'avance, ôte mon sweat-shirt à capuche et le lui tends. Elle a froid. Elle me fixe un long moment avant de se saisir de mon vêtement et de s'en vêtir à la hâte.

- Je ne suis pas comme ça, rajouté-je.

Elle murmure en baissant le regard sur ses mains :

- Vous avez tué mon mari.

Je l'observe un instant, puis pars me rasseoir sur le matelas sans relever sa remarque. Je n'ai encore jamais réfléchi aux conséquences de mes actes, jusqu'à présent. Du moins, je me fichais de qui étaient mes adversaires, ce qu'ils devenaient et s'ils avaient une famille. Je me bats et je finis la soirée dans les bras d'une ou deux prostituées, point.

Mais ce qui est certain, c'est que cette fille-là, je ne la toucherai pas, parce qu'elle n'est pas consentante. Alors, nous restons durant des heures chacun de notre côté sans plus parler. Ils finiront bien par nous faire sortir d'ici.

Je me suis vaguement endormi lorsque le fracas de la porte me fait sursauter. Cinq hommes pénètrent dans la chambre. Je reconnais trois des sbires de Kuan Ti, mais les deux autres, je ne les ai jamais encore vus.

Tout se passe très rapidement. Je n'ai pas le temps de réagir que les trois hommes me soulèvent et me bloquent dans un coin de la chambre pendant que les deux autres se chargent de la fille. Je comprends rapidement ce qui va se passer sous mes yeux. J'ai beau me débattre pour lui venir en aide, je n'y arrive pas. Les deux hommes la violent avec brutalité, chacun à leur tour. Ses cris, ses hurlements, ces images restent gravées dans ma tête. Quand ils ont fini, l'un d'eux sort un couteau de sa poche et la poignarde avec froideur, à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'elle ne bouge plus. Ils m'abandonnent là, seul avec la pauvre fille, la porte ouverte. Je suis libre, mais trop tétanisé pour pouvoir fuir ce cauchemar.

Au bout d'un moment, je me précipite vers la fille qui gît dans son sang. Elle pose une dernière fois son regard vide sur moi et rend son dernier souffle, là, dans mes bras.

Après cette nuit-là, je veux tout arrêter, mais une fois de plus, je fais preuve de naïveté. Lorsque Kuan Ti braque son arme sur moi, je comprends qu'il ne s'agit plus du tout d'un jeu. Je suis devenu un pion dans l'échiquier, manipulable et à leur merci. Mais, je suis encore pourvu de mon humanité et de mon bon sens. Hélas, ceci ne dure pas longtemps.

Le samedi suivant, je suis confronté au même scénario. Vainqueur, je finis ma soirée dans cette chambre. Une femme m'est offerte. Je prends sur moi. Je tente une approche amicale, ce qui est ridicule et insensé, je viens d'achever son frère devant ses yeux. Je veux lui expliquer ce qui va arriver si elle se refuse à moi, mais à nouveau sans succès. Les hommes de Kuan Ti la violent et la tuent.

Le week-end d'après, même scénario. Assis sur le matelas, j'attends bien sagement mon lot, décidé à agir. Ou je la viole et me méprise à jamais ou elle meurt. Je suis plus virulent cette fois-ci, mais ne peux arriver jusqu'au bout sans vomir. Ils finissent mon

travail. Elle est tuée.

Semaine après semaine, j'en arrive à me couper de toute émotion. Tel un loup, j'attends ma proie, debout au milieu de la pièce. La respiration courte, le visage fermé et les yeux sombres, je me lance sur la nourriture qui m'est jetée en pâture. Je la frappe et la viole sans ressentir quoique ce soit. C'est machinal, presque bestial. Elle est épargnée, et moi, vidé de toute empathie. Ironie du sort : je suis en train de devenir l'homme que j'ai toujours haï.

Ça a duré des mois, jusqu'à ce qu'on m'affecte à une autre tâche.

Lucas

Dans quelques jours, je fête mon anniversaire. Je n'en ai rien à faire. Disons que, jusqu'à présent, je m'en suis passé. Il est inutile de rabâcher combien le temps passe, mais quelle belle occasion ! Une soirée pour réunir tous les notables de la ville. Je m'en réjouis d'avance. Je vais pouvoir fanfaronner à ma guise. Et surtout, rappeler à certaines personnes les services rendus : au pasteur Shepherd, les rénovations du temple, par exemple. J'irai même jusqu'à avoir une petite conversation avec notre maire au sujet de l'école et de la fuite de l'hiver dernier. J'ai effectué tous ces travaux bénévolement et le leur remémorer subrepticement n'entachera pas ma réputation, bien au contraire.

Ma grandeur d'âme me perdra !

– Lucas ? se risque Meredith en pénétrant dans ma chambre.

Assis sur mon fauteuil en cuir devant mon bureau, je relève la tête en sa direction.

– Quoi ?

Je déteste qu'elle me dérange quand je suis tranquillement en train de méditer, et elle le sait.

– Je viens de finir les invitations pour ta soirée, m'annonce-t-elle.

– Et ?

– Et, je te le dis simplement.

Je balaie l'air de ma main.

– Trouve une autre occupation et fous-moi la paix. T'as des lessives, du ménage, la bouffe à faire. Ne viens pas me voir à chaque fois que tu auras fait quelque chose. (Elle me regarde d'une drôle de façon) Tu veux que je t'applaudisse, peut-être ?

Elle secoue la tête tout en rivant son regard à ses pieds.

– Bien ! Allez, dégage !

Elle tourne les talons et quitte la pièce.

Je reporte mon attention sur l'écran de mon ordinateur et vérifie mes mails. L'orchestre pour samedi me confirme sa venue et le traiteur me renvoie la liste détaillée des produits de qualité que mes invités pourront déguster, me confirmant la présence de plusieurs serveurs et d'un maître d'hôtel pour l'installation et le service du buffet.

Parfait !

Finalement, Meredith sait s'y prendre. Elle s'est occupée de toute l'organisation, je n'ai eu qu'à confirmer. Détendu, je me laisse aller sur le dossier de mon fauteuil et clique sur une publicité qui s'affiche dans un coin de mon écran. Le lien me dirige vers un de ces sites pornographiques où l'on nous promet le nirvana.

Les images sont excitantes, je ne peux pas le nier. Ce sont de jeunes filles, asiatiques, pour la plupart. Leur âge m'importe peu. Elles se touchent, m'excitent. Leur peau semble si douce, si fragile. L'innocence brillant dans leurs yeux me fait vibrer. Je connais ce regard. J'ai vu cette étincelle refléter dans celui de mon frère à de nombreuses reprises quand nous étions gosses.

Me libérer de la tension qui m'envahit tout à coup me fera du bien. J'enfouis ma main dans mon pantalon et me caresse lascivement devant ces vidéos.

– Lucas ?

Putain !

– Bordel ! Fait chier ! je fulmine, à bout de nerfs.

J'ôte ma main de mon boxer et rabats abruptement l'écran de mon ordinateur, dans un geste de pudeur que je ne m'explique d'ailleurs pas.

Écœurée et les yeux révulsés par l'horreur, Meredith me lance :

– Tu visionnes des images pédophiles ? Oh ! Mon Dieu. Tu as déjà...

– Ta gueule ! Qu'est-ce que tu fous là, encore ? je hurle, furieux.

Elle se statufie au son de ma voix brisée par la rage.

– Je... je... essaie-t-elle d'articuler.

– Tu quoi ?

Je ne supporte pas son hésitation.

– Si tu as quelque chose à dire, dis-le !

Je me lève.

Elle pose son regard sur mon entrejambe toujours excité.

– Je... je... bégaye-t-elle encore tout en reculant.

J'attrape le coupe-papier et me dirige vers elle. Je vais lui faire comprendre, une bonne fois pour toutes qu'elle n'a pas à me déranger dans ma chambre.

Elle fait encore quelques pas en arrière. Elle veut s'enfuir. Son esprit semble tourner à plein régime. Elle sait qu'elle a commis une erreur en revenant. La terreur lui voile le visage, mais je suis bien décidé à lui donner une nouvelle correction. Elle fait demi-tour. Je lui agrippe un bras à temps.

– Tu as perdu ta langue ?

– Non... je... lâche-moi, Lucas. Je m'en vais. Je... je...

Je me moque d'elle en l'imitant :

– Je... je... Bon sang ! Je t'ai connue plus loquace.

– Tu me fais peur... Tu es horrible.

– À genoux ! lui craché-je.

– Non !

Elle tente de se dérober de ma poigne. Aussitôt, je lui plante le coupe-papier contre la gorge et siffle :

– Fais ce que je te dis. Tu as pris la stupide initiative de me déranger durant mon moment de détente, tu feras le nécessaire pour remédier à ton manquement à mes règles, et ne m'oblige pas à crier.

Dodelinant de la tête, elle se met à pleurer.

Des pleurs ! Encore des pleurs ! Je méprise sa faiblesse.

Je la secoue et m'écrie.

– À genoux !

Comme elle ne s'exécute pas, je la renverse de force. Elle sanglote plus fort et finit par s'agenouiller. Je la lâche un instant, le temps de glisser mon jean sur mes hanches et d'en sortir mon sexe dressé.

– Suce-moi !

– Non, se plaint-elle à nouveau.

Je lui attrape les cheveux et avec force, je lui colle le visage contre mon entrejambe.

– Suce-moi ! Bordel !

J'ai envie de savoir. Oui, j'ai envie de sentir la puissance de l'emprise que j'ai sur elle. Je veux exploser dans sa bouche. Je veux qu'elle en vomisse, qu'elle se souvienne à jamais de cet instant. Je veux la rabaisser, l'humilier, la marquer.

Meredith

Son sexe dans ma bouche, j'ai la nausée. Cela me dégoûte. Je vais vomir. J'ai mal à la mâchoire mais, quand je la referme, il me plante le coupe-papier sous l'oreille, si fort que la douleur me fige. J'ai peur. Je veux qu'il finisse. Je pleure. Mes larmes coulent d'elles-mêmes, mais cela lui est égal. C'est humiliant. Il me maintient la tête par les cheveux et me force à faire les mouvements de va-et-vient. Mon ventre se tord. Je n'en peux plus. La sensation est horrible. Il bute contre le fond de ma gorge et quand je pense qu'il en a enfin fini, il poursuit.

Seigneur ! J'aimerais être morte à cet instant.

Il grogne et me sort des mots salaces, puis lorsque je sens le liquide chaud et visqueux m'emplir la bouche, je vomis. Il recule et me bouscule comme une vulgaire merde. Je tombe à terre et je vomis encore et encore. C'est insupportable. Je suis à bout. Qu'ai-je fait pour mériter un tel traitement ? Il se plaît à me rabaisser. Il est fou, complètement fou. J'ai peur. Oui, j'ai peur pour ma vie et celle de mes proches. Je ne sais plus quoi faire. Je vis un cauchemar. Un véritable enfer.

Allongée sur le plancher de cette maudite pièce, le visage dans mon vomi, mon corps convulse de dégoût. Je ne rejette plus que de la bile acide.

Penché sur moi, il me regarde. Je vois son sourire. Son sourire qui me glace le corps tout entier. C'est le diable en personne. Il se délecte ouvertement de ce qu'il vient de me faire subir et m'analyse. Que cherche-t-il à faire ? Que suis-je pour lui ? Rien. Il me le répète sans cesse. Je ne suis absolument rien ni personne.

Seigneur ! Que la douleur cesse une bonne fois pour toutes. De simples menaces, il passe à l'acte et sévit de plus en plus souvent. Comme un déséquilibré, il se cherche. Je suis incapable de l'arrêter. Je m'affaiblis de jour en jour et n'ai plus ni l'envie ni la force de lutter. C'en est trop, j'abandonne.

Il veut que j'obéisse ? C'est ce que je fais depuis plusieurs semaines maintenant, mais ce n'est jamais suffisant. Il en veut toujours davantage.

Il bouge, je le sens. Je ferme les yeux. Je ne veux plus le voir. Le bruit de ses pas s'éloigne. Mon corps se détend un peu. Il ne parle pas. Un silence effroyable règne dans la maison. Je ne perçois que le tic-tac agaçant de l'horloge dans le couloir et le craquement de son poids sur les planches. Il revient. Je sens sa présence dans mon dos et me fige à nouveau. Il me touche, m'essuie le visage d'une serviette rêche, passe un bras sous mes genoux et l'autre sous mes épaules pour me soulever. Il me porte jusqu'à cette pièce lugubre qui me sert de chambre, celle où je suis enfermée chaque soir. Il s'assied sur le matelas sans pour autant me lâcher et commence à me bercer contre lui.

Je n'ai même plus de larmes pour pleurer. Je me sens vidée, épuisée. J'aimerais hurler, mais cela m'est impossible. Me débattre ? Mes forces m'ont quittée depuis longtemps.

Il me chuchote des choses à l'oreille en me caressant les cheveux. Je ne les écoute pas. Sa voix me répugne autant que son odeur et que sa soudaine douceur d'aliéné. Je me renferme, me crée une bulle.

Il sort quelque chose de sa poche. C'est un flacon de médicaments. Il ouvre le couvercle et en fait glisser deux dans sa main avant de reposer le tube sur le couvre-lit. Je fixe l'étiquette et m'aperçois qu'il s'agit d'anxiolytiques prescrits au nom de Viviana Hamilton. Il me contraint à les avaler, puis m'allonge sur le lit avant de quitter la pièce.

Je me mets en boule et rive mon regard à la fenêtre. J'ai déjà essayé de la déverrouiller, mais elle est bloquée. Casser la vitre ? J'en rêve chaque soir. Cela dit, le fracas l'alerterait. Il rappliquerait à la seconde où il réaliserait ma tentative d'évasion et sa colère se répercuterait aussitôt sur moi.

Observant cette ouverture vers la liberté, vers mon ancienne vie, les premiers effets des cachets se font ressentir et l'étourdissement ne se fait pas attendre.

Stop ! Je ne peux pas ! Non, ça ne me ressemble pas. Je suis une battante. Je suis Meredith Dayle ! Je ne suis pas rien. Je dois me relever. Je dois me reprendre et lutter.

Engourdie, je me redresse et me hisse difficilement hors du lit. Je n'ai pas entendu le verrou de la porte lorsqu'il est parti. Elle doit être ouverte. Je tiens laborieusement sur mes jambes flageolantes, et m'aide des murs pour me soutenir. Ma tête tourne horriblement. J'ai de nouveau la nausée. Je sors dans le couloir et tends l'oreille. Aucun son ne me parvient. Je me dirige vers sa chambre. La porte est entrebâillée. J'essaie de faire le moins de bruit possible malgré les craquements du vieux revêtement en bois. Il ne semble plus à l'étage. Je fais un pas de plus et me raidis lorsque sa voix traverse le plancher. Il est en pleine conversation téléphonique au rez-de-chaussée. Sa voix est nette. Il doit se trouver dans la cuisine. Je n'ai pas intérêt à faire le moindre faux pas, car tout s'entend dans cette vieille baraque hideuse. Je ne sais pas où il a caché mon portable, mais celui sur son bureau fera l'affaire. Je dois crier à l'aide avant de devenir une loque humaine. Je peine à avancer. Les murs autour de moi tanguent de plus en plus. La pièce tourne et mon cœur pulse contre mes tempes. Je suis si faible. Alors, je puise dans mes dernières forces pour arriver à hauteur du combiné fixe. Je décroche, puis pianote le premier numéro qui me vient à l'esprit. J'ai envie de l'entendre. Il faut qu'il vienne me libérer de ce tortionnaire, de ce fou furieux, de ce malade ! Je sais qu'il le fera, il accourra dans la seconde et je serai enfin libre.

Les tonalités retentissent. C'est long, bien trop long.

– Johnson, me répond enfin Matt. Oui ?

Mon estomac se tord d'espoir. Je ferme les yeux et réprime l'envie de hurler.

– Qui est à l'appareil ? répète-t-il.

Je couvre ma bouche et le combiné de mes mains pour ne pas parler trop fort.

– Matt ? Matt.

– Meredith ?

Je perçois dans sa voix une vive inquiétude.

– Matt, aide-moi, je...

Ma tête est heurtée de plein fouet par un objet qui se brise contre mon crâne.

Je m'effondre.

Lucas

– Espèce de salope ! De sale garce, m’écricé-je après avoir raccroché le téléphone. Putain !

Meredith est à mes pieds, étalée sur le sol, sonnée. J’ai encore relâché ma vigilance et elle me fait un coup de pute. Merde !

Qui a-t-elle appelé ?

Je vérifie le journal d’appels et jure encore en voyant le numéro de Matt Johnson s’afficher. Ce n’est qu’une question de temps avant qu’il ne se pointe ici. Je laisse retomber le dernier morceau de vase qu’il me reste dans les doigts et relève Meredith, la porte et l’amène dans la salle de bains. J’examine sa tête. Elle n’a pas été blessée par l’impact. Je lui donne des claques pour qu’elle se réveille. Elle semble seulement assommée. Sa respiration effleure mon visage quand je l’approche du sien, son pouls est régulier et son torse se soulève normalement. Je la hisse dans la douche, allume l’eau froide et lui mets la tête sous le jet. Elle a un réflexe nerveux, mais ne rouvre pas les yeux pour autant.

Eh merde ! Et encore, merde !

Tant pis, je la redresse, lui entoure les cheveux d’une serviette, la porte à nouveau à bout de bras et l’installe sur son lit.

Je fais les cent pas. Matt va débarquer ici, c’est une certitude. Paniquer si facilement n’est pas dans mon caractère. Cette garce m’a bien eu. Il faut que je m’en débarrasse et rapidement. Pas ce soir, évidemment, mais d’ici peu de temps. J’ai peut-être eu les yeux plus gros que le ventre sur ce coup-là.

Putain ! Je hais ce sentiment de défaite. Je ne supporte pas d’être pris au dépourvu. Je planifie tout et cela fonctionne toujours.

Je quitte la chambre, ferme à clé derrière moi et descends hâtivement au rez-de-chaussée. Je me prépare mentalement à accueillir l’inquiétude et la colère du maire comme il se doit. Cela pourrait se solder par un affrontement musclé. Je connais les lois de mon pays. Il n’a pas à rentrer chez moi, alors tant que Meredith sera évanouie et ne bronchera pas, je suis en sécurité.

Que vais-je lui servir comme bobard ?

J’essaie de me calmer et m’assieds sur le divan. J’allume la télévision et attends. Je suis déjà en train de planifier une stratégie me permettant de faire disparaître Meredith sans que l’on me

soupçonne.

Quelques minutes plus tard, et comme prévu, j'entends une voiture se garer devant la maison. Je me lève et me rends dans la cuisine. Je pousse discrètement le rideau pour observer et peste encore.

Cet enfoiré débarque avec le shérif.

Je souffle un bon coup et vais les accueillir sur le pas de la porte avec courtoisie et politesse en accrochant à mon visage mon sourire de circonstance.

Lorsque les deux hommes sortent du véhicule, je perçois la fureur dans le regard du maire. Ils échangent quelques mots et le shérif pose une main sur le torse de Johnson, lui intimant de le laisser parler, je suppose.

– Lucas, me salue le shérif Snow en accompagnant sa parole par un petit geste de main touchant son chapeau.

– Shérif ! Monsieur le Maire ! Que puis-je pour vous, Messieurs ?

Resté en arrière, Matt ne bronche pas et se contente de me fusiller du regard.

– Nous souhaiterions voir Mademoiselle Dayle.

Le shérif se penche et scrute le hall par-dessus mon épaule. Aussitôt, je referme la porte derrière moi et avance d'un pas sous le porche.

– Désolé, Messieurs, elle ne se sentait pas bien, elle est au lit. Cela m'embêterait de devoir la réveiller.

– Espèce de salopard ! Que lui as-tu fait ? vocifère Matt en bondissant vers moi.

Le shérif l'arrête et lui lance un regard sombre.

– Monsieur Johnson semble avoir eu une conversation subitement interrompue avec votre fiancée et s'inquiète. Je vous demanderai donc de bien vouloir lui dire de passer me voir au poste dès qu'elle ira mieux.

Je joue moi aussi l'inquiétude.

– Ah bon ? Évidemment. Elle viendra. Mais... (je fais mine de réfléchir et me tourne vers Matt)... pourquoi insistez-vous autant, Monsieur le Maire ?

– C'est-à-dire ? me répond le shérif en contraignant une nouvelle fois le maire au silence.

– Ma fiancée se plaint de l'insistance de Monsieur Johnson à son égard.

Matt se raidit, visiblement prêt à se jeter sur moi.

Je ressens physiquement son envie de m'étriper. Je jubile. Cependant, il arrive à garder son calme. Pour un peu, cette maîtrise m'impressionnerait. J'ai affaire à un ennemi à ma mesure. Je le note dans

un coin de ma tête.

– D'accord, lâche simplement Snow.

Puis, il poursuit, après une courte hésitation :

– Vous lui ferez passer le message ?

– Évidemment, Shérif. Elle se rendra au poste dès qu'elle sera remise sur pied.

Le shérif tourne les talons et invite Matt à faire de même, mais ce dernier crache :

– Comme ça, tu auras le temps de lui bourrer le crâne avec tes...

– Johnson ! le reprend Snow. Allons-y.

– Bonne soirée, Messieurs, dis-je, tout sourire.

Je regagne l'intérieur après les avoir observés quitter ma propriété et souffle un bon coup.

Reed

Le processus d'achat du bar-restaurant avance. Cara a viré l'argent sur mon compte en banque et en a profité pour combler mon découvert dans l'espoir que je reparte sur de bonnes bases. Nous avons rempli la paperasse nécessaire pour la demande de licence de débit d'alcool. Je suis un tantinet angoissé à cause de mon casier judiciaire. Arrêté pour ivresse sur la voie publique quelques années auparavant, je crains que cela me coûte ce fameux sésame tant attendu.

Je m'active dans le salon, ramasse les vêtements de Cara, replace les livres sur les étagères, range les magazines près de la cheminée.

- On peut parler ? s'exaspère Cara.
- Parle, je t'écoute !

Elle se plante au milieu de la pièce.

- Ton père pourrait t'aider pour les travaux...
- Non. Non. Et non !
- Pourquoi ?
- Parce que je n'ai pas besoin de lui, m'agacé-je, à deux doigts de faire tomber un vase posé sur la table basse. Je me suis toujours très bien débrouillé sans lui.

Ma maladresse ne lui ayant pas échappé, elle s'emporte :

- Mais qu'est-ce que tu fais ?
- Je range ! Ça ne se voit pas ?
- C'est rangé ! constate-t-elle. Tu deviens maniaque ou quoi ?

Penché pour remettre correctement le vase, je me redresse, les yeux exorbités par la colère et déblatère :

- Oui ! Je suis maniaque ! Oui, je suis chiant ! Oui, je suis violent, alcoolique, un bon à rien, un paumé, un macho, un obsédé. Allô ! Réveille-toi, Cara ! Je suis l'homme que tu vas épouser.

Je me tais, dérouté par le visage tout à coup hilare de Cara. Elle porte sa main à sa bouche, essayant de réprimer un fou rire.

Qu'est-ce qu'il lui prend ?

- Quoi ?

– Tu es surtout perturbé par le fait que ton père va arriver d’une minute à l’autre, glousse-t-elle.

Et voilà, comme d’habitude, elle a mis le doigt sur la cause de mon irritation.

J’admets :

– Aussi, mais pas que.

Le sourire de Cara est communicatif. Je ne peux tenir mon sérieux plus longtemps.

Je la réprimande en avançant d’un pas vers elle.

– Tu te moques de moi. C’est ça ?

Secouant la tête, mutine, elle recule, anticipant ce que je m’apprête à faire. Elle a beau essayer de me devancer, il est trop tard. Je me précipite sur elle, l’entoure de mes bras et la bascule sur le divan pour lui asséner d’infâmes chatouilles. Elle crie, hurle, se tord et se débat. Ses hurlements se muent en rires stridents. Elle est à bout de souffle.

– Arrête, Reed !

M’interrompant, je la fixe d’un regard faussement mauvais.

– Qui a eu l’ingénieuse idée du camping sauvage avec eux ?

Elle rit davantage.

– Moi !

– Je vais te le faire payer, gloussé-je à mon tour en poursuivant mon attaque.

– Mais tu étais d’accord.

Le calme revenu et tous les deux allongés sur le canapé, Cara me passe les mains dans les cheveux.

– Si tu veux annuler, on peut toujours.

– Nope, on y va ! Je ne reviens jamais sur ma parole. Puis, regarde, dis-je en sortant mon téléphone de la poche de mon jean.

Elle s’en saisit et lit le SMS.

[Trop contente de faire du camping avec toi et Cara. Vivement. Bisous. Sarah]

– Désolée, grimace-t-elle, fautive.

– Tu es désolée pour quoi ? Pour avoir refilé mon numéro à ma demi-sœur sans me demander la

permission ? Ou parce que maintenant, je me sens obligé de ne pas briser le cœur d'une gamine ?

– Les deux, avoue-t-elle dans une petite moue adorable.

Me relevant, je claque un baiser sur le front de ma petite effrontée.

– Allez ! On va finir de préparer nos affaires avant que l'envie de te faire payer tes cachotteries par une bonne baise m'empêche de raisonner.

La tente, la glacière, les duvets et les sacs prêts, nous attendons l'imminente arrivée de Miller, Maggie et Sarah. Avec mon accord, Cara a organisé une petite sortie familiale en pleine nature, comme celles qu'elle faisait autrefois avec ses parents.

Les Miller ont bien évidemment accepté et arrivent sur le coup des treize heures.

Rangeant nos affaires dans la malle de sa Chrysler, Miller s'enquiert.

– Vous voulez aller où exactement ?

En guise de réponse, je hausse les épaules et signale avec mon pouce de s'informer auprès de Cara.

– Pas bien loin. Derrière la propriété des Mc Pherson après le Creek bridge, il y a un endroit sympa dans le bois, au bord de la rivière, explique-t-elle en me lançant un regard noir vu que je n'ai pas daigné répondre à mon géniteur.

– D'accord ! Alors, en route !

– Mets-y du tien, me glisse Cara à l'oreille.

Je lui chuchote sans décrocher mon sourire surfait de mes lèvres.

– J'en mets. Je suis là, c'est déjà beaucoup. Alors, profite.

Elle lève les yeux, exaspérée.

– Je peux me mettre à côté de toi dans la voiture, Reed ? me demande Sarah.

Je reporte mon attention sur la jeune adolescente aux cheveux si blonds qu'au soleil, ils semblent blancs.

– Avec plaisir, poupée ! acquiescé-je en lui passant mon bras autour de ses frêles épaules.

Puis, d'humeur taquine, de mon autre main, je lui fauche son Smartphone.

– Mais lâche ça un peu, ça abrutit.

– Non ! Rends-le-moi ! couine-t-elle, horrifiée de ne plus pouvoir pianoter sur sa stupide machine.

Je le mets dans la poche de ma veste, tandis que Cara me fusille à nouveau du regard.

- Papa ? se plaint Sarah.
- Il a raison, Sarah. Pas de réseaux sociaux durant notre sortie en forêt. Allez, en voiture !
- Sérieux ? Vous êtes chiants !
- Sarah ! la réprimande sa mère.

J'éclate de rire. J'adore son tempérament.

Au bout d'une petite vingtaine de minutes, nous arrivons à destination. Miller engage la voiture sur le sentier exigü menant au bord de la rivière et se gare non loin de la berge. Les affaires sorties du véhicule, nous nous affairons à monter les tentes.

Une fois cette tâche fastidieuse terminée, je m'assieds tranquillement sur un tronc d'arbre couché au sol, une bière en main et observe ma princesse discuter avec Maggie et Sarah. Elles improvisent un barbecue sauvage avec les galets ramassés sur la berge.

Depuis ma dernière crise de panique, Cara essaie de me changer les idées. Elle a organisé cette sortie avec la louable intention de m'aérer l'esprit, en somme. Et j'espère que cela va marcher car, depuis, je ne l'ai pas touchée. Cela ne fait que deux jours, mais pour moi qui étais habitué à baiser une, voire deux femmes tous les jours, je suis un peu à cran à ce niveau-là, et je me connais : ça va mal se terminer. Je vais finir par ne plus penser qu'à ça. D'ailleurs, je ne pense déjà plus qu'à lui faire l'amour.

Je secoue la tête pour m'ôter toutes les images de baise perverse qui me viennent en tête et souffle un bon coup avant de porter ma bière aux lèvres.

Deux cannes à pêche en main, Miller me rejoint.

- Tu as déjà pêché ? me demande-t-il en me tendant l'une des deux cannes.

Pêché ? Oh oui ! J'ai déjà pêché par luxure. Dans toutes les positions possibles, d'ailleurs, à deux ou même à plusieurs...

Portant une nouvelle fois ma boisson à la bouche, je me mets une claque mentale, puis, le regard méfiant, je reporte à nouveau mon attention sur Cara. Elle nous observe, un large sourire béat aux lèvres qui trahit ses espoirs.

Des efforts... Des efforts...

Bon sang ! Pourquoi ai-je promis cela ? Je ferais mieux de tourner sept fois ma langue dans ma bouche ou je pourrais peut-être bien la tourner autre part : sur ses tétons tendus par l'excitation ou sur sa chatte. Stop !

Me saisissant de la canne, je crache :

- Évidemment !

Je me lève et le suis.

Passant à côté de Cara, je lui lance un regard lui intimant de s'abstenir de tout commentaire. Elle répond en levant les mains, puis je l'entends glousser dans mon dos.

Au bord de l'eau, le matériel au sol, sans un mot, je m'occupe à équiper ma ligne sous l'œil attentif de Miller. Je sens son regard sur moi, mais n'y prête aucune attention.

Les pieds immergés, sans me soucier d'être trempé, j'avance dans l'eau et lance mon leurre. Avec habileté, je prends le fil de mon index pour le bloquer le long de la canne, puis, en un mouvement progressif, j'accélère et arrête ma canne, tel le pêcheur expérimenté que je suis. L'appât flottant à la surface, j'effectue de vifs coups de poignet pour l'animer et attirer une proie.

- Tu as du style, effectivement. Tu as appris comment ?
- J'ai un chalet dans les Green Mountains. J'ai appris là-bas.
- D'accord. Belle région !
- Effectivement.

Il insiste :

- Tu ne comptes toujours pas te montrer plus loquace avec moi ?

Je souris, puis je prends mon air de sale gosse et lui chuchote en me penchant vers lui :

- On pêche. Et quand on pêche, il faut garder le silence, je crois. Non ? Sinon, les petits poissons, bah, ils se font la malle.

Il oscille la tête, dépité par mon sarcasme.

- O.K., bien vu ! Tu as gagné.
- Merci.

Me regardant du coin de l'œil et esquissant un sourire qui m'est familier parce que j'ai très souvent recours au même, il ajoute :

- Mais je n'abandonne pas pour autant.
- Évidemment. Ce serait trop simple.

Il rit.

Très vite, je remarque qu'il n'y a pas l'ombre d'un poisson dans cette rivière, et cela m'agace. Continuer à discuter avec lui ? Je n'en ai pas vraiment envie. J'ai beau chercher un sujet, le seul me venant à l'esprit est : pourquoi être parti sans moi, il y a vingt-sept ans ? Tant que je n'aurai pas dépassé cela, je serai incapable d'avancer dans cette pseudo-relation.

M'impatientant, je jette un coup d'œil sur Cara et Maggie qui bavardent gaiement, puis mon regard

est attiré par Sarah. Le parfait tableau de famille en camping. Celui que j'aurais rêvé de vivre à l'âge de Sarah en compagnie de mon frère.

À cette pensée, je souris. Nous nous serions sûrement chamaillés à longueur de temps et Lucas aurait fini à l'eau tout habillé. J'aurais pris un malin plaisir à l'y jeter.

Perdu dans cette réflexion, une idée me vient lorsque je vois Sarah s'approcher de ma veste posée sur le tronc d'arbre pour reprendre son téléphone. Bien décidé à l'embêter un peu, je lâche subitement ma canne et me rue vers la berge.

– Non, Sarah ! N'y pense même pas !

Surprise, elle se retourne et n'a que le temps de prononcer « quoi ? » que je la soulève et l'emporte sur mon épaule. Je la fais tourner et l'éloigne de ma veste.

– Pas de portable, voleuse !

– Reed ! crie Sarah, mi-amusée, mi-agacée. S'te plaît. C'est trop injuste, je m'ennuie !

– Tu avais un livre tout à l'heure. Lis, c'est bien plus instructif.

Je la chatouille en l'amenant au milieu de l'eau, sous les yeux rieurs et émus de tout le monde.

– Je viens de le finir, rit-elle. Je veux mon portable.

D'une main, je sors mon propre téléphone de la poche arrière de mon pantalon.

– Tiens ! Prends le mien.

Je lui mets sous le nez pour qu'elle puisse l'attraper.

– Il est pourri, proteste-t-elle en me repoussant le bras. On ne peut même pas aller sur Internet avec cette relique, grand-père !

La laissant légèrement glisser le long de mes jambes, je la menace de lui plonger la tête sous l'eau.

– Tu viens vraiment de me traiter de vieux clou, là ?

– Oui ! T'es un vieux clou, glousse-t-elle en essayant de se retenir à ma cuisse.

Cara

Comme Maggie et Jackson, je ris, émue de voir Reed et sa sœur se chamailler. C'est tellement attendrissant d'assister à ce semblant de complicité fraternelle. Le chemin risque d'être long, mais je suis persuadée qu'il arrivera à dépasser ses craintes.

Je me lève. Les préparatifs du barbecue étant terminés, je me propose pour aller chercher des brindilles pour allumer le feu.

Marchant seule entre les arbres à fouiner dans les feuilles qui jonchent le sol depuis plusieurs minutes, je profite du grand air. Cette atmosphère de camping sauvage me rappelle les week-ends de mon enfance avec mes parents et parfois en compagnie de mes grands-parents. Je me remémore les brochettes de marshmallows, les histoires le soir autour du feu et le pistage d'animaux grâce à leurs empreintes dans la terre humide.

Accroupie pour récupérer deux brins secs de châtaignier, des craquements de pas attirent mon attention. Aussitôt, je relève le nez et scrute l'horizon. La lumière du jour est encore vive, mais il y a des zones d'ombre sous le couvert des arbres, alors j'inspecte chaque buisson, chaque obstacle me barrant la vue, à la recherche d'une présence animale. Je pense à un cerf ou un chevreuil. Je tends l'oreille ; le bruit cesse. Un coup de vent forme un tourbillon de feuilles sèches, ce qui attire une nouvelle fois mon attention. Je me redresse à l'affût de tout autre mouvement. En rebroussant chemin vers le campement, je me sens épiée. À chaque enjambée, l'angoisse me submerge. Ce que je trouve ridicule. J'accélère le rythme, inquiète de me sentir suivie. Derrière moi, les pas martèlent à nouveau le sol et résonnent, me donnant l'impression que mon assaillant a adopté une cadence infernale. Je panique et me mets à courir. Me retournant à maintes reprises, affolée, j'aperçois enfin une silhouette non loin de moi, planquée derrière un tronc d'arbre, vêtue d'un sweat noir à capuche.

Les yeux larmoyants à cause de ma course, je peine à voir s'il s'agit réellement d'une personne ou du fruit de mon imagination. Mon traqueur s'étant arrêté, je ralentis, à bout de souffle. Je marche à reculons sans lâcher du regard cette forme statique. Clignant les paupières, je la fixe. La peur au ventre, je la vois disparaître derrière l'arbre.

Décidée à déguerpir au plus vite, je me retourne, puis heurte une masse imposante.

– Mon Dieu ! m'écrié-je, épouvantée, en laissant tomber les morceaux de bois.

– Hé, princesse, calme-toi ! Ce n'est que moi.

Reed appose ses deux mains sur mes épaules agitées et les descend le long de mes bras pour me les frictionner, puis il me ramène contre lui.

Le souffle saccadé, terrorisée, je tremble de tout mon être.

Que vient-il de se passer ?

– Tu m’expliques ?

Je m’efforce de m’apaiser contre lui, mais, la bouche ouverte, aucun son ne veut s’en échapper. Inquiet, Reed resserre son étreinte et examine les environs.

Il s’écarte et se baisse pour ramasser mon tas de branches éparpillé.

– Quelqu’un me suivait, finis-je par articuler.

S’arrêtant dans son mouvement, il lève des yeux écarquillés et perplexes vers moi.

– C’était sûrement un promeneur. Nous ne sommes probablement pas les seuls dans le coin.

– Il me suivait, moi, Reed. Il m’a couru après.

– Bah, écoute, je croise une fille aussi magnifique que toi dans les bois, je te cours aussi après.

Je sais qu’il essaie de me faire rire, mais cela ne fonctionne pas.

– C’est censé me rassurer ?

– Non, te faire sourire. Mais, apparemment, ça ne marche pas. Allez, rentrons au campement, ajoute-t-il en m’invitant à avancer. Et dorénavant, évite de te promener seule, par ici.

– Oui, papa, raillé-je.

De sa main libre, il me donne une fessée.

– Avance ! Et reste devant moi que je puisse garder un œil sur toi, et ton adorable petit cul.

– Rhô ! Bon sang ! dis-je, en levant les yeux au ciel. Tu es irrécupérable !

– Le grand air m’inspire, rit-il en m’emboîtant le pas.

Il a beau faire le pitre, il semble tout de même soucieux.

– Une simple feuille morte te donne des envies, répliqué-je, amusée.

– Tu n’as pas tort : une simple feuille morte sur ton corps nu, Mmmh !

– Reed !

– Quoi ?

Il laisse tomber les bouts de bois, m’attrape par les hanches et m’arrête pour m’attirer à lui. Surprise, je pousse un petit couinement.

Contre mon dos, il se penche afin d’avoir un accès à mon cou et vient y déposer un ruisseau de baisers. Sans me lâcher, il me fait avancer jusqu’au tronc en face de nous et me contraint à pivoter et à m’y adosser.

Une fois face à lui, je remarque un petit sourire en coin se dessiner sur son visage. Il n'a pas besoin de me le dire, je sais ce qu'il a en tête, et déjà, mon corps s'embrase.

– Là et maintenant ? susurré-je.

Un simple son de gorge vibrant de désir me répond par l'affirmative. Puis il colle à nouveau ses lèvres sur ma peau frémissante. J'aimerais qu'il m'embrasse, mais, depuis sa dernière crise, il ne l'a plus fait. Il ne m'a pas touchée non plus, ce qui ne lui ressemble pas le moins du monde. Mais j'ai compris. Comme tout le reste, il a besoin de temps et, ma foi, sentant son érection se gonfler contre mon ventre à cet instant, je suppose qu'il est à nouveau prêt à faire l'amour. Et je m'en réjouis. L'endroit est peut-être mal choisi. D'autant que je suis persuadée d'avoir aperçu un rôdeur tout à l'heure.

Cette soudaine réflexion fait chuter toute ma libido. Je le repousse.

– Non. S'il te plaît, pas ici.

Il recule le buste, les sourcils froncés.

– Merde, Cara ! Pourquoi ?

– Quelqu'un rôde dans les parages. Il pourrait nous voir ou même pire, nous observer.

Agacé, il insiste sur un ton sarcastique :

– Rhô ! Allez, princesse ! On s'en fiche. Ça lui fera de l'animation.

Je le pousse à reculer et le réprimande du regard.

– Allez ! Retournons au camp.

– Avec l'envie et l'érection que je me paie, dit-il en tirant sur son jean, je ne suis pas près de pouvoir m'y pointer.

Gloussant, je secoue ma main droite en l'air.

– Tu sais ce qu'il te reste à faire, répliqué-je, en me tordant de rire.

Le visage faussement furieux, il s'élance sur moi et nous entamons une course-poursuite tels deux adolescents, criant et riant.

Ce moment de légèreté me fait vite oublier ma frayeur, et les branches devant servir à allumer le barbecue.

La nuit tombe peu à peu. Assis autour du feu flamboyant et crépitant, nous grillons nos brochettes de marshmallows en discutant de sujets anodins. Après un échange de regards entendus, Maggie et moi avons stratégiquement engagé une conversation sur le base-ball, seul atome crochu, après la pêche et leur foutu caractère paraît-il, entre Jackson et Reed. L'unique but de les faire partager leurs

points de vue respectifs sans que des remarques acerbes fusent dans tous les sens. Du moins, cela a le mérite d'éviter les sujets délicats, car la tension entre les deux hommes est toujours aussi palpable.

Assise sur les genoux de Reed, lovée contre lui, je l'écoute lancer ses pronostics sur la fin de saison. bercée par sa voix et ses balancements nerveux, je me concentre sur les mouvements de sa bouche, le battement de ses longs cils noirs et la profondeur de son regard aussi bleu qu'un lagon. Je me perds dans mes pensées. Je profite de cet instant de pur bonheur dans ses bras. Rien ne peut m'affecter. Rien ne peut plus m'atteindre.

Je me souviens...

Quelques semaines plus tôt... New York, juin 2016

Sur le trottoir en bas de chez moi, j'assiste, impuissante, à l'effroyable scène. Reed reçoit le premier coup de batte en plein ventre. Je hurle. L'horreur continue par une droite bien placée au niveau de son menton et d'une béquille qui lui fait perdre momentanément l'usage d'une jambe. Je m'époumone. Je les supplie d'arrêter. J'implore ses agresseurs au moment où, tel un pantin désarticulé, Reed s'effondre sur le trottoir.

Ses assaillants partis, je me rue et m'agenouille à ses côtés, complètement paniquée par l'état dans lequel ses agresseurs l'ont laissé. Je prends peu à peu conscience de la gravité de ses blessures. Après avoir appelé une ambulance, je lui pose la tête sur mes cuisses et, tout en caressant ses cheveux et son visage meurtri, je hurle à m'en briser la voix.

- Reed ? Reed ! S'il te plaît, ouvre les yeux, répété-je sans cesse. S'il te plaît. N'abandonne pas, ne m'abandonne pas.
- Mademoiselle ? Que vous arrive-t-il ? Qu'y a-t-il ? s'inquiète un passant.
- Il... Ils l'ont... Ils...
- Vous avez prévenu les secours ?

Perdue et ne trouvant plus mes mots, je hoche vivement la tête, puis reporte mon regard noyé de larmes sur Reed, inconscient.

Les lèvres tremblantes, j'articule.

- Il n'a pas le droit de m'abandonner, je... je... je n'ai plus qu'eux. (Les yeux maintenant fixés dans le vide, sous le choc, je poursuis) Je voulais l'embrasser...
- C'est votre petit ami ?

La bouche ouverte, prête à donner des explications, je me ravise. Je n'en ai tout simplement plus le courage et finis par à nouveau hocher la tête.

- L'ambulance ne devrait plus tarder, maintenant. Parlez-lui. Votre voix l'aidera à tenir bon.
- Vous croyez ? demandé-je, hébétée.
- Oui.

Les secours arrivent et le prennent rapidement en charge. Dans un état critique, il est transporté au Bellevue Hospital Center, aux urgences. Après toute une batterie d'exams : bilan sanguin, neurologique, suivi d'un scanner et d'une I.R.M. diagnostiquant de multiples fractures, un traumatisme crânien avec perte de conscience établissant un type de coma stade 2, Reed est admis au service de soins intensifs et de

réanimation.

Le bip rythmé du monitoring m'accueille lorsque je suis enfin autorisée à lui rendre visite, plusieurs heures après. Branché à de multiples appareils médicaux, il est allongé sur ce matelas, le visage tuméfié. Il semble dormir profondément.

J'avance doucement en l'observant attentivement. Cet homme d'apparence robuste paraît si faible et si fragile à cet instant. Je ravale un hoquet nerveux. Les yeux gonflés par mes larmes et la fatigue, je renifle. Ce que j'ai vécu au cours de la soirée est si terrifiant que je peine encore à assimiler les raisons.

Je m'assieds sur le fauteuil non loin du lit et continue de l'épier. Vêtu d'une chemise blanche aux imprimés ronds et bleu pâle, celles dont on affuble les patients, Reed est toujours d'une beauté à couper le souffle. Je fixe les allées et venues de sa poitrine se soulevant paisiblement, à un rythme régulier.

Hésitante, je finis par rapprocher mon assise et enserre sa main posée le long de son corps meurtri.

Que puis-je pour lui ?

D'après les médecins, son état reste critique. Il faut attendre de voir son évolution au cours des prochaines heures, m'ont-ils dit.

- Reed, commencé-je. Tu te souviens de notre cabane dans le grand chêne ?

Je marque une pause, puis souris.

- Qu'est-ce que tu pouvais être casse-pieds à toujours nous interdire d'y monter lorsque tu voulais rester seul. Nous, on voulait simplement s'amuser. Alors, avec Lucas, on tournait autour du tronc en criant pour t'en faire sortir. (J'émetts un faible et triste rire à cette évocation.) Avec du recul, je pense qu'on était bien plus casse-pieds que toi.

Posant lourdement mon front sur son avant-bras et resserrant ma poigne, je ravale un sanglot. J'ai peur, très peur que ce soit la dernière fois que je puisse lui parler. N'ayant pas pu dire au revoir à mes parents, je souhaite rester là, à lui tenir la main et à lui communiquer mon ressenti. S'il doit partir cette nuit, je serai présente. Il ne mourra pas seul.

- Reed ! Ne nous abandonne pas. On a encore besoin de toi. Tu as toujours été notre pilier. Je te pardonne toutes tes paroles. Je les comprends mieux à présent. S'il te plaît. Reste avec nous.

Entrelaçant mes doigts aux siens, je poursuis :

- Je t'ai menti, Reed. Oui, je t'ai menti. Tu as raison, je ressens bien quelque chose pour toi, mais tu me fais peur. J'ai peur de t'aimer, alors que je me suis engagée avec Lucas. Je ne veux faire souffrir aucun de vous deux. Un jour, peut-être. J'ai besoin de stabilité. Tu représentes tout sauf ça, Reed. Laisse-moi le temps. Et je te promets qu'un jour, on tentera quelque chose. J'imagine déjà le tableau : on aura une belle petite maison. Tu auras le métier de tes rêves, et moi : une galerie d'art. On se mariera. Tu feras un sublime marié, j'en suis certaine. Puis, on aura un magnifique petit garçon. Il aura tes yeux, oui, tes magnifiques yeux bleus. Il jouera dans une équipe de base-ball, comme toi lorsque tu étais petit. J'ai toujours rêvé d'appeler mon fils Noah. Je suis persuadée que ce prénom te plaira...

Je me tais en me sentant ridicule et reporte mon regard larmoyant sur son visage. Emportée par ma peine et une irrépressible envie, je me redresse lentement, puis viens déposer mes lèvres sur les siennes. Ce contact chaste m'anéantit un peu plus. J'aurais dû

y céder bien avant.

Mon baiser provoque un gémissement profond de Reed, puis, un mouvement imperceptible de sa tête.

Surprise, je recule et me précipite à la porte.

- Il vient de bouger ! m'écric-je aux infirmières assises derrière leur bureau.

Aussitôt, elles accourent dans la chambre. Après un examen de la motricité oculaire et de sa réactivité, l'infirmière se tourna, navrée, vers moi, puis secoue négativement la tête.

- Il arrive que certains patients réagissent à différents stimuli extérieurs, mais votre...

- Ami, précisé-je.

- Mais votre ami est toujours en sommeil. Vous l'avez touché ?

- Oui. Il a gémé et bougé la tête.

- Où l'avez-vous touché ?

- Je... je l'ai embrassé, avoué-je, honteuse.

L'infirmière ne peut réprimer un sourire et, sortant de la pièce, elle ajoute :

- Continuez. Vous êtes peut-être son ancre...

Secouée par Maggie et toujours lovée contre Reed, je sors de ma bulle.

- Tu viens m'aider ?

Maggie me désigne la bassine remplie de couverts et casseroles.

- Avec plaisir !

- Sarah, viens aussi, s'il te plaît, poursuit Maggie.

- Oh non, Maman ! J'ai trop froid, je vais choper la mort !

- La belle excuse !

J'interviens. Sarah semble réellement frigorifiée.

- Laisse-la rester avec les hommes, Maggie, on est bien assez de deux.

- Ce n'est pas lui rendre service de céder, mais bon, passons pour une fois. D'accord, tu peux rester, mais surveille les hommes, alors, lui intime-t-elle sur le ton de la plaisanterie. Qu'ils ne se bagarrent pas !

Sarah hausse simplement les épaules et rajuste sa couverture autour d'elle.

Me délogeant des bras de Reed, discutant toujours de sport avec son père et intensément observé par sa demi-sœur qui semble vénérer chacun de ses mots, je dépose un baiser sur sa tempe, puis suis Maggie sur la berge.

Une assiette en main, je m'enquiers :

- Je peux vous poser une question assez intime ?
- Oui. Bien sûr.
- Comment avez-vous su que Jackson était l’homme qu’il vous fallait ? Je veux dire... Vous l’avez connu en prison, cela ne vous a-t-il pas effrayée ?
- Tu as des doutes en ce qui concerne Reed ?
- Non. Je n’ai pas de doute. Je l’aime, je veux l’épouser, mais il est... il me...
- Il te fait peur ?

Je hoche la tête, confuse. Il ne me fait pas réellement peur, mais je n’arrive pas à toujours bien le gérer.

- Il te fait peur ? Ou tu as peur d’un avenir avec lui ?
- Honnêtement, son passé me fait peur. Il a eu une vie hors norme, et moi, une vie bien rangée...

Maggie me coupe la parole.

- Vous vous complétez, Cara. Ne cherche pas plus loin. Tu as besoin de vivre, il a besoin de stabilité.
- C’est ce que vous avez vécu avec Jackson ?
- Jackson a vécu des choses horribles en prison. Étant son infirmière, je pansais ses plaies. Il se battait tout le temps. Il ne se passait pas une journée sans qu’il ne vienne à l’infirmierie. C’est un bel homme ; je n’étais pas insensible à son charme. Mais tu comprends bien que ma place de soignante était délicate. Jamais je n’aurais pensé tomber amoureuse d’un patient et encore moins d’un détenu, mais au fil des jours, quand Jackson n’a plus eu d’excuses valables pour justifier ses bagarres, j’ai compris qu’il ne le faisait que dans un seul but : venir me voir. J’étais devenue son accroche à une vie saine. Un espoir.
- Et que représentait-il à vos yeux ?
- L’interdit, le danger, la passion. Il me mettait sur un tel piédestal que je me sentais vivante, intéressante, aimée. Je ne voyais plus que par lui. Tout le reste m’importait peu.
- Et à sa sortie ?
- À sa sortie, cela n’a pas été très facile. Incarcéré durant quinze ans, il devait se réadapter. Je l’ai épaulé du mieux que je le pouvais. Il me cachait beaucoup de choses. Il disparaissait des jours entiers. Lorsqu’il rentrait, je n’avais que le droit à quelques grognements, ricane-t-elle. Depuis peu, j’ai compris qu’il recherchait simplement son fils.

Rangeant le dernier couvert dans la bassine, Maggie se tourne vers moi et, m’enserrant le poignet, elle poursuit avec un regard bienveillant :

- Ma fille. Je ne suis pas ta mère et je ne sais pas ce qu’elle t’aurait conseillé, mais ne te pose pas toutes ces questions, vis ! Si tu es heureuse avec lui, profite. Essaie de ne pas le voir comme une cause perdue qu’il faut à tout prix sauver, accepte-le tel qu’il est. Je ne te dis pas de tout lui passer et de ne pas l’aiguiller, mais n’essaie pas de le changer, tu finiras par te perdre toi-même.

Buvant chaque mot, je prends conscience qu’effectivement, je tente encore trop souvent de le

changer plutôt que d'apprendre à le connaître en profondeur. Je lui mets un tel poids sur les épaules que je peine à savoir si je serai capable de le supporter moi-même.

– Merci, Maggie !

– De rien, ma belle. Tu peux me parler quand tu le souhaites, d'accord ? Allez ! Allons rejoindre nos hommes et la petite lâcheuse, tu veux ?

Reed

Je bois une autre gorgée de ma bière en écoutant Miller me ressasser les exploits d’Alex Rodriguez, joueur de troisième but de l’équipe des Yankees de New York. Je suis d’accord avec lui, Rodriguez est le joueur en activité comptant à son actif le plus de matchs joués, de passages au bâton, de circuits, de points produits et j’en passe. Et en plus il affiche le total de buts le plus élevé durant cette saison. En revanche, je trouve ridicule le fait que les médias le portent sur un tel piédestal.

Au moment où je souhaite lui dire qu’il ferait mieux de faire quelque chose de plus utile à la société avec tout le pognon qu’il gagne à chaque match, les filles reviennent de la vaisselle.

S’asseyant à cheval sur mes cuisses, Cara passe les mains dans ma chevelure ébouriffée par le vent.

- On vous laisse, les jeunes ! Jackson et Maggie prennent congé.
- Sarah, viens te coucher. Laisse les amoureux tranquilles !
- Rhô, sérieux ? Je n’ai pas envie de dormir, il est à peine onze heures.
- Allez, ne discute pas ! s’énerve Miller.

Grommelant, elle finit par nous faire la bise et rejoindre leur toile de tente familiale.

Je m’enquiers aussitôt en voyant la petite bouille énamourée de Cara.

- De quoi avez-vous parlé ?
- De Jackson. De toi.
- Ne me dis pas que tu lui as vanté mes performances sexuelles, plaisanté-je. Parce que si ma belle-mère se met à fantasmer sur moi, cela va devenir un peu glauque.

Cara recule le buste, sidérée.

- Ta belle-mère ?
- Ce n’est pas comme cela qu’on appelle la femme qui fricote avec son géniteur ?

Elle acquiesce dans un large sourire attendri *made in Cara*, ravie de m’entendre sortir ce genre de débilités.

- Tu as les mains gelées ! remarqué-je lorsqu’elle met ses mains sur mon cou.

Elle glousse.

- Oui. L’eau de la rivière est glacée.
- Je vais aller te réchauffer sous la tente, dis-je en la soulevant pour l’emporter avec moi.

Elle ricane de plus belle en s’enroulant autour de moi.

Je ne l’ai pas embrassée sur la bouche depuis ma dernière crise. Cela dit, ses petites lèvres ourlées qu’elle se pince avec les dents pour ne pas rire trop fort me rendent fou. J’en ai envie, mais les souvenirs que ce contact fait remonter m’en empêchent. J’étais pourtant arrivé à dépasser ça et je pensais qu’embrasser Cara ne me dégoûterait jamais.

Je la dépose devant la tente en la faisant glisser le long de mon corps avide du sien sans relâcher mon étreinte, puis me penche vers son petit visage qui se tend d’hésitation. Je viens chercher sa bouche avec lenteur et douceur en faisant le vide dans mon esprit, mais c’est peine perdue.

Cornfield, 31 janvier 2004

Allongé nu et anéanti sur le divan, mes larmes ne veulent plus couler. J’attends, les mains attachées dans le dos et les chevilles aux pieds du canapé, terrorisé par ce qu’ils vont encore pouvoir me faire. J’ai fermé les yeux, je ne veux plus les voir. Leurs cris, leurs gémissements et les bruits de peau moite claquant l’une contre l’autre m’écœurent déjà bien assez. Cette femme pue le tabac froid, le whisky à plein nez et un parfum de fleurs – ou de je ne sais quoi – répugnant. C’est une horreur.

Je les entends chuchoter et le crissement de cuir du fauteuil m’indique qu’ils se lèvent. Ils doivent avoir fini leur affaire, et je suis conscient que c’est mon tour.

– Attends, dit Mc Garret. Tiens-lui la tête.

Je me raidis en sentant les doigts aux ongles crochus de cette femme se planter dans mes joues. J’essaie en vain d’échapper à sa poigne, mais ma position m’empêche d’utiliser plus de force, alors j’abandonne. Moins je me débattrai, plus ce sera rapide. D’un œil ouvert, je vois Mc Garret s’approcher de moi son sexe en main au moment où sa partenaire me monte dessus et pose ses genoux de chaque côté de mes hanches. Je sens ses fesses dévêtues sur mes cuisses ainsi que son sexe mouillé se frotter contre mon pénis, pendant que lui se masturbe au-dessus de mon visage.

Un liquide chaud et visqueux s’épand sur ma bouche. La prostituée se penche sur mon buste, vient me lécher les lèvres et force la pénétration de ma bouche de sa langue mélangeant salive et sperme. Un haut-le-cœur s’empare de moi. Je ressens le besoin de vomir, mais j’en suis incapable. Elle continue, encore et encore. Je n’ai plus que le goût fétide de sa salive partout dans ma bouche.

– Mon cœur, me secoue Cara, tentant de me sortir de mon cauchemar éveillé. Si tu n’en as pas envie, ne le fais pas. D’accord ?

Je ne m’étais pas aperçu que je n’avais fait que coller mes lèvres contre les siennes et que je ne bougeais plus.

– J’en ai envie.

Elle fronce les sourcils et s’écarte de moi.

Je vois à son expression qu’elle est déçue et ne comprend pas mon comportement. Mais qui peut la blâmer ? Moi-même, je ne me comprends pas. Je ne suis plus dans cette ferme maudite, entouré de ces personnes infectes, alors pourquoi je réagis comme cela ?

– Attends, dis-je en la retenant par le bras avant qu’elle ne se glisse sous la toile de tente.

Je la ramène contre moi et je l’embrasse. Mes mains sur ses petites joues froides, je lui donne, cette fois-ci, un baiser fougueux en faisant le vide dans mon esprit.

Le désir égoïste, voilà ce qui m’a animé durant des années, voilà ce que j’ai perdu ces derniers temps et que je dois retrouver. Mais puis-je trouver un juste milieu entre l’égoïsme et les besoins de Cara ?

Sous la tente, nos langues s’entremêlent encore. Allongé sur son corps fragile, je bifurque sur son cou que je mordille, lèche. Je brûle, me consume. Elle agrippe mes cheveux, se frotte contre moi en m’excitant davantage. Je descends sur elle, lui soulève son pull qu’elle finit par ôter pendant que je parcours son ventre qui se creuse et se gonfle par saccades. Je remonte sur sa peau et lui ôte son soutien-gorge. Encore une fois, je ne réfléchis plus, je suis juste poussé par mon besoin primaire : la prendre jusqu’à l’extase. Je me saisis d’un de ses seins au téton vivement tendu et viens le sucer, puis le tirer du bout de mes lèvres en glissant une main sous sa culotte. Elle mouille déjà et je frémis en introduisant un doigt en elle. Ses légers gémissements étouffés me rendent dingue. La pression dans mon boxer s’intensifie. Je m’empresse de me dévêtir et finis par lui enlever son jean, son sous-vêtement, puis je me cale à nouveau sur elle, entre ses cuisses qu’elle écarte. Dans une poussée brute et sauvage, je la pénètre. Elle crie, je lui appose une main sur la bouche et la réprimande du regard. Elle ne doit pas faire de bruit. Ses yeux me sourient et brillent de désir. Je poursuis et imprime à mes hanches un mouvement sec et profond.

Je lutte pour garder le contrôle autant sur mon besoin d’éjaculer que sur mon esprit qui laisse une porte ouverte aux souvenirs. Je ferme les yeux, plisse même les paupières à chaque coup de reins. Je noie mes grognements dans ma gorge. Sa chaleur, son odeur, sa façon d’accueillir ma brusquerie m’ancre à la réalité ; il faut que je m’accroche à ça. À elle et à mon désir. J’essaie de penser à quel point il est bon d’être en elle, de sentir mon sexe glisser contre le velours du sien et être enveloppé dans sa tiédeur.

Elle se cramponne à moi et plante ses ongles dans ma peau, je la sens venir. Il lui est de plus en plus difficile de retenir ses cris et son corps se contracte davantage autour de ma queue, ce qui me catapulte aux portes d’un orgasme euphorique et rocambolesque. Je jouis avec elle, ma bouche contre la sienne afin d’étouffer mutuellement nos râles d’extase.

Je peine à trouver le sommeil. Cara n’arrête pas de gigoter et de souffler.

- Bon sang, Cara. Dors !
- Tu ne dors pas ? s’enthousiasme-t-elle.

Je grogne.

- J’essaie.
- Il y a des bruits bizarres dehors, des bruits de pas.

Me redressant légèrement sur mes coudes, je lui lance :

– On est dans un bois. Il y a des animaux sauvages qui chassent, qui vivent la nuit, Cara ! Dors parce que demain, nous serons réveillés tôt par le soleil. Et arrête de psychoter !

Elle soupire une nouvelle fois, puis se cale contre mon dos lorsque je me retourne pour adopter une meilleure position. Je finis par m’endormir jusqu’à ce qu’un cri strident me sorte du sommeil.

Le cœur cognant vivement contre ma poitrine, je bondis.

- Qu’est-ce qu’il y a ?

Je pivote vers Cara et répète ma question :

- Qu’est-ce qu’il se passe ?

Elle ne me répond pas, je poursuis :

- Tu as fait un cauchemar ?

Elle secoue la tête et me montre du doigt l’extérieur.

- Quelqu’un, peut-elle seulement prononcer.

Rondement agacé, je m’assieds, m’extirpe du duvet et enfile mon jean.

Cette petite entêtée n’arrivera pas à dormir tant que je ne lui aurai pas prouvé que personne ne rôde dehors.

- Où tu vas ? s’inquiète Cara en me maintenant par le bras.
- Dehors !
- Non ! Et s’il...
- Il n’y a personne dehors, Cara ! C’est ton imagination débordante qui te joue des tours !
- Il y avait une main contre mon visage !

Ahuri, je répète :

- Une main ?

Elle hoche la tête, le regard révolté par la peur.

Soucieux, je me dégage de sa poigne, ouvre la fermeture et me faufile hors de la tente après avoir enfilé mes chaussures.

Prudent, je me lève et inspecte les alentours, une lampe torche à la main.

– Qu’est qu’il vous arrive ? retentit la voix de Jackson.

– Rien, grogné-je en ne voyant que l’obscurité de la nuit nous entourer.

Miller sort la tête dehors.

– Pourquoi hurlait-elle ?

– Cara se refait sa propre version de *Blair Witch*, raillé-je en balayant les arbres de la lampe.

– *Blair Witch* !?

– Un film d’épouvante où de *viiiilaines* sorcières que l’on ne voit jamais terrorisent des adolescents stupides en mal de sensations fortes, m’emporté-je, trouvant tout ceci parfaitement ridicule.

– J’ai vu une main, Reed ! Elle me touchait au travers de la toile, explique Cara en s’extirpant prudemment de la toile de tente.

Irrité, je reporte mon regard et la lampe sur elle.

– Toi ! Tu fais demi-tour, tu te mets la tête sous le duvet et tu dors !

– Une main ? reprend Jackson, étonné.

Je m’emporte encore.

– Évidemment que non ! Ce n’était pas une main. Il n’y a personne ici. Allez ! Rendormez-vous. S’il faut, je reste un peu là.

Esquissant un sourire forcé en direction de Cara, j’ajoute :

– Rassurée ?

– Attends ! Ramène la lampe par ici, c’est quoi, par terre ? se tracasse Jackson en me désignant une trace à ma droite.

Au bord de la crise de nerfs, je m’exécute en râlant.

– Vous êtes sérieusement en train de me les cass...

Je me tais et m’avance en pointant le faisceau lumineux sur ce qui ressemble à un cercle tracé au sol à l’aide d’un bout de bois sorti des braises. Le survolant avec davantage d’attention, je peste. Putain ! C’est quoi ce cirque ? Je ne mets pas deux secondes avant de voir rouge.

– C’est quoi ? demande Jackson.

– Un cœur.

Je secoue la tête, bouillonnant de l'intérieur, fulminant.

– Quoi ? répètent Cara et Jackson, à l'unisson.

– Un cœur entourant une putain de lettre C ! vociféré-je.

Jackson et Cara sortent à la hâte des tentes pour me rejoindre.

– Je veux partir, Reed, lance Cara. Je veux partir d'ici.

Maggie et Sarah nous rejoignent et s'horrifient à leur tour. Un craquement de branches retentit. Je remonte aussitôt la lampe en direction du bruit et, porté par la rage, je laisse tomber la torche à mes pieds, puis pique un sprint droit devant moi.

J'ai vu une silhouette entre deux troncs se cacher juste avant que la lumière ne l'atteigne.

Fou furieux, hors de moi, je cours à travers les buissons, contourne les troncs, saute les obstacles. Je ne vois rien, je poursuis le néant.

M'immobilisant au milieu d'une petite clairière, je hurle :

– Montre-toi, connard ! Tu veux t'en prendre à Cara ? Passe-moi d'abord sur le corps ! Tu m'entends ?

Je prends une longue bouffée d'air et tourne sur moi-même les bras tendus devant, invitant ce connard à se montrer.

– Allez ! Viens ? Bâtard ! Ça te fait bander d'effrayer une fille ? Hein ? Tu prends ton pied ? Tu reposes tes putains de pattes sur elle, je te crève ! Tu entends ? Je. Te. Crève ! Je te pends par les couilles et je te saigne !

N'entendant que mes battements de cœur heurter violemment ma poitrine et le vent m'effleurer les oreilles, je fais demi-tour et regagne le campement sous les regards inquiets des Miller et de Cara.

À hauteur de ma tente, j'agrippe la première corde et fais sauter la fixation.

– On dégage d'ici ! grogné-je.

Un cinglé s'amuse avec Cara. Ici, je n'ai aucun moyen de la protéger.

New York, janvier 2009

J'ai enfin retrouvé la trace de Cara, grâce à un article relatant les exploits de son père au cours d'une périlleuse opération couronnée de succès. L'article mentionne le nom

de l'hôpital où bosse Monsieur Avery. Je m'y suis donc rendu et je l'ai discrètement suivi à sa sortie du travail. Les parents de Cara habitent un joli quartier bourgeois dans le New Jersey. Leur maison est grandiose et reflète leur aisance. Je passe alors plusieurs jours sur le trottoir d'en face, planqué dans ma voiture, à observer les moindres mouvements, les moindres allées et venues en espérant, un jour, y voir arriver Cara.

Un dimanche neigeux. Mon attente est enfin récompensée.

Le coude appuyé sur la portière, au volant de ma Mustang, je patiente en écoutant la radio. Il est presque midi, et mon ventre commence à gronder. Je mets le contact, décidé à partir manger. Mais je l'éteins aussitôt quand je vois arriver une Ford grise conduite par une jeune fille. Elle se gare devant l'allée qui monte au garage des Avery. Les vitres de son véhicule étant semi-teintées, je ne suis pas encore certain qu'il s'agit de Cara. Cependant, au moment où une merveilleuse et magnifique jeune femme sort, emmitouflée dans un blouson, mon cœur éteint reprend vie.

Elle est si belle. Ses longs cheveux, à moitié cachés par un bonnet en laine, forment une cascade sur son manteau. Sa petite bouille, la même qu'autrefois, est rafraîchissante et respire la joie. Je peux percevoir l'étincelle de malice dans son regard. Cette même étincelle que j'ai eu le bonheur de voir durant mon enfance.

Ma respiration s'emballe instantanément. Je suis saisi d'un intense élan d'amour. Un sentiment que je n'ai plus ressenti depuis des années. Je veux courir vers elle et la prendre dans mes bras. Je souhaite tellement pouvoir la serrer contre moi, sentir son odeur et entendre sa voix. Elle est là, devant moi, bien vivante, et son sourire me signifie qu'elle est heureuse.

Agrippant la poignée de ma portière, prêt à aller la rejoindre, un éclair de lucidité me traverse l'esprit. Elle est heureuse et les choses doivent rester ainsi. Mon univers est devenu bien trop sombre pour elle. Même si la revoir a réactivé en moi une once d'humanité, je ne suis plus un homme, mais une brute assoiffée de sexe, enrôlée dans une spirale infernale de trafics, de crimes, d'abus et de corruption. Je ne peux décemment pas l'entraîner dans ce monde. Le sien transpire la sécurité, l'amour et la bienveillance. Je ne suis plus que l'ombre de moi-même, un type arrogant et violent. Elle est si pure, presque intouchable. Nous marchons sur deux chemins parallèles, dans le même espace-temps mais si lointains l'un de l'autre.

Si je veux l'approcher, il me faut prendre une autre direction. C'est à moi de le faire, non à elle. En attendant d'y arriver, je dois m'assurer que rien ne change dans sa vie. Je dois la protéger de tout ce que j'ai pu vivre. Je dois l'aider à réaliser ses rêves, même si cela me coûte de rester dans l'ombre pour l'instant.

Je l'ai enfin retrouvée et ne la lâcherais plus.

... Plus jamais...

Nous sommes le 31 janvier 2009, jour de mon vingt-troisième anniversaire, et c'est l'un des plus beaux jours de ma vie, le plus merveilleux des cadeaux.

Lucas

Dans les bois proches du campement des Miller, de Cara et de Reed, le sourire incrusté aux lèvres, j'écoute mon frère déblatérer ses futilités menaces :

– Allez ! Viens ? Bâtard ! Ça te fait bander d'effrayer une fille ? Hein ? Tu prends ton pied ?... Tu reposes tes putains de pattes sur elle, je te crève ! Tu entends ? Je. Te. Crève ! Je te pends par les couilles et je te saigne !

Mon épaule calée sur l'écorce d'un arbre, je le regarde faire demi-tour.

Je ne savais pas qu'ils s'étaient organisé une petite virée camping en famille. Je me sens presque jaloux de ne pas avoir été invité...

Oh, quel con !...

Je me fais rire tout seul.

Jaloux de leur ridicule simulacre de famille, moi ? Jamais. Je vais même m'offrir un malin plaisir à tous les anéantir un par un.

Pourquoi ? Juste par plaisir, ou pour me faire bander, comme le dit si bien mon abruti d'aîné qui ne pense qu'à sa queue. Cela dit, on ne peut pas lui ôter que sa queue a toujours été fascinante. Je ne suis pas homosexuel ; je n'ai jamais été attiré par aucun autre homme que mon frère. En fait, je n'ai aucune orientation sexuelle. Je suis juste poussé par mes désirs. J'en ai peu, mais ils sont bien là.

Chaque chose en son temps. J'ai découvert leur petite escapade dans les bois cet après-midi en voyant Cara se balader. J'étais venu chercher des cordes au cabanon pour m'aider à fixer les tentes du comité des fêtes qui me serviront à accueillir mes invités demain lors de mon anniversaire. Ces idiots m'ont livré les toiles et l'armature sans le nécessaire pour les tendre. J'ai donc dû trouver une solution d'urgence.

Bref, mon chemin a croisé celui de Cara et j'ai, en conséquence, décidé de jouer un peu avec les nerfs de ce cher Reed. Et, ma foi : jackpot ! Pari amplement réussi !

Son impulsivité, son besoin incessant de protéger les personnes qu'il aime lui ont par le passé coûté bien des choses, mais il s'entête. Enfant, je ne comprenais pas pourquoi mon père le menaçait sans cesse de s'en prendre à moi. Je pensais qu'il ne m'aimait tout simplement pas. Mais aujourd'hui, je comprends. Il utilisait seulement l'empathie de Reed comme levier pour arriver à ses fins qui n'étaient autres qu'assouvir ses désirs, ses pulsions, identiques à ceux que je ressens aujourd'hui.

Cornfield, 2 juillet 2003

La gorge enserrée par la main de mon assaillant, j'essaie de me dégager. Mais Robert est bien trop fort pour moi.

- Fais ce que je te dis ! crie-t-il à mon frère.

Reed hésite, les yeux larmoyants et exorbités par la terreur. Il se tient à deux mètres à peine et passe son regard sur nous, tour à tour. L'horreur et la peur s'y reflètent quand il le pose sur Robert, et la pitié, l'empathie ou autre, quand il le pose sur moi.

J'attrape le poignet de celui que je pense être mon beau-père. J'ouvre la bouche pour respirer le peu d'air que peuvent encore engloutir mes poumons, et je supplie Reed afin qu'il obéisse.

Robert est encore rentré ivre du Joey et, comme à chaque fois, il a des envies et, comme à chaque fois aussi, mon frère doit s'y atteler. Je ne comprends pas trop pourquoi Robert a cette tendance à toujours vouloir que Reed lui donne du plaisir. Ce que je sais en revanche, c'est que mon frère lui plaît physiquement. Il le répète sans cesse.

Je sens ma tête tourner. Je suis à deux doigts de tourner de l'œil quand Reed s'écrie :

- C'est bon, lâche-le, je vais le faire.

Robert finit par s'exécuter en me laissant filer, un grand sourire collé au visage, tandis qu'il déboutonne déjà son pantalon.

Et, comme chaque jour, j'assiste au viol de mon frère. Et, comme chaque jour, je finis par trouver ça de moins en moins dérangeant. Cela arrive même à m'exciter. Adolescent, mes hormones sont en ébullition et, je commence à découvrir le plaisir de l'orgasme.

Après ma petite farce dans les bois, je rentre à la maison. Meredith enfermée dans sa chambre, je suis tranquille pour faire mes petites affaires. Je passe la nuit sur le divan, devant la télé, et, le lendemain, je me réveille avec les premières lueurs du soleil.

Ce matin, nous devons passer au poste du shérif avec Meredith afin de calmer les esprits échauffés. Je lui ai bien fait comprendre que si elle ne se comportait pas comme je l'entendais, je la punirais. Je choisis minutieusement sa tenue pour qu'elle paraisse la bonne petite femme sage et propre sur elle, puis, nous nous y rendons.

Je gare la voiture devant le bâtiment et, coupant le contact, je m'enquiers :

- Tu te souviens de ce que tu dois dire ?

Elle baisse le regard et observe ses doigts qu'elle tripote nerveusement. Aussitôt, j'y appose ma main pour qu'elle cesse ce tic agaçant.

- Arrête de te montrer si nerveuse ! Réponds ! Que dois-tu dire ?
- J’étais malade et je me suis trompée de numéro en appelant.

Elle se tait en déglutissant.

J’insiste sévèrement. Elle n’est pas du tout convaincante.

- En appelant qui, Meredith ! Qui ?
- Le maire Johnson.
- Bien ! dis-je en ouvrant ma portière. On y va.

À l’intérieur, nous sommes amenés à attendre bien sagement devant la porte du bureau d’Edward Snow. Je suis impatient. Nous avons un tas de choses à faire pour la fête de ce soir. Après ce petit entretien, je dois impérativement passer à la supérette et finir mon escapade au Joey afin de récupérer les pompes à bière, et ensuite retourner à la ferme pour surveiller les installations.

- Meredith, Lucas, nous accueille poliment Snow. Suivez-moi, je vous prie.

Dans son bureau, nous nous asseyons en face de lui.

Je m’enquiers aussitôt :

- Shérif, vous souhaitiez nous voir ?
- Alors, dit-il en se raclant la gorge et scrutant Meredith. Je souhaitais voir Mademoiselle Dayle au sujet du mystérieux appel de l’autre soir. (Il reporte son attention sur moi). Vous pouvez nous laisser seul à seule un instant ?

Je l’avais bien entendu anticipé, et normalement Meredith doit instantanément répliquer :

- Je n’ai rien à cacher à mon fiancé. Je souhaite qu’il reste, dit-elle d’une voix bien trop vacillante et haut perchée à mon goût.

Mais quelle piètre comédienne !

Il hésite, mais n’insiste pas.

- D’accord. Poursuivons, alors.

Il prend son stylo et appuie à plusieurs reprises sur le bouton-poussoir avant de continuer :

- Que s’est-il passé ? Monsieur le Maire affirme vous avoir eue au téléphone et, je cite ses dires : « vous lui auriez demandé de l’aide ».

La poitrine de Meredith se soulève rapidement. Je lui agrippe la main et serre ses doigts pour l’inciter à déballer ce qui est convenu. Sa nervosité est bien trop palpable. Je tente de rattraper son manque de crédibilité :

– Vas-y chérie, dis-lui ! N’aie crainte.

Aussitôt, elle plante des yeux incertains dans les miens. Nous dévions du plan initial, mais ai-je le choix ? Cette dinde n’est même pas foutue de jouer un rôle durant deux minutes.

– Vous avez quelque chose à me dire ? insiste Snow.

De but en blanc, elle lui sort :

– J’étais malade, je me suis trompée de numéro.

Parfait ! C’est encore moins crédible ! Mais quelle idiote !

Je souffle, puis je souris poliment au shérif qui se gratte l’arcade sourcilière suspicieusement, sans quitter Meredith du regard.

– D’accord, et vous n’avez rien à rajouter ?

Elle secoue négativement la tête en baissant les yeux.

J’essaie une nouvelle fois de rattraper le coup en changeant de conversation.

– Vous avez reçu mon invitation, Shérif ?

Il peine à reporter son attention sur moi et scrute les moindres faits et gestes de Meredith.

– Hum...

– J’espère que vous nous ferez l’honneur de venir ?

Rivant enfin ses yeux aux miens, il pose un coude sur son bureau et porte son poing contre ses lèvres avant de marmonner :

– Je viendrai, oui.

– Parfait ! (J’empoigne les accoudoirs de mon siège, prêt à partir). Vous souhaitiez savoir autre chose, shérif ?

– Si Mademoiselle Dayle n’a plus rien à dire, c’est bon, vous pouvez disposer.

– Chérie ?

Elle secoue à nouveau la tête.

– Bon, nous partons.

Je me lève et tends une main vers lui.

– Shérif !

Il l'attrape.

– Lucas. Nous nous voyons ce soir.

Je souris.

– Avec grand plaisir.

Reed

Accoudé à la table de la cuisine, je sirote mon café en feuilletant le journal. J'essaie de me concentrer sur l'article que je lis, mais les événements de la veille me poursuivent.

Était-ce une blague d'adolescents campant dans les bois ou une véritable menace ? Pourquoi Cara ? Était-ce Lucas ? Nous en avons vaguement parlé en rentrant dans la nuit après le départ des Miller. Cara semble persuadée de l'implication de mon frère dans cette mauvaise farce. Mais pourquoi jouerait-il à ça ?

Je laisse ces questions de côté, repose le journal, et passe une à une les enveloppes du courrier de la veille. Au milieu de factures, l'une d'entre elles attire mon attention. Non cachetée de la poste et manuscrite aux noms de Cara et Reed Hamilton, je l'ouvre, curieux.

Un apéritif dînatoire suivi d'un bal animé par l'orchestre Évasion sera organisé en ce samedi 11 juillet à 19h00 à la ferme Hamilton en l'honneur du vingt-huitième anniversaire de Lucas.
Mesdames, veuillez vous parer de votre plus belle robe de cocktail, et vous, Messieurs, de revêtir votre plus beau costume.
Lucas et Meredith

Je ris.

– Qu'est-ce qui te fait autant rire, mon cœur ? demande Cara en pénétrant dans la pièce.

Encore ensommeillée, elle vient se lover contre moi pour lire à son tour le carton d'invitation que je lui tends, puis elle soupire.

– Effectivement, c'est drôle.

Je repose le papier et enlace Cara.

– Tu es arrivée à bien dormir, finalement ?

– Oui.

Elle m'embrasse, puis me scrute de haut en bas d'une mine boudeuse.

– Tu es déjà habillé ?

– Oui, j'allais partir rendre visite à Monsieur « soirée mondaine. »

– Le rôdeur des bois, tu veux dire ?

– Cara !

Elle hausse les épaules.

– Dommage, dit-elle la bouche en cœur et se tortillant contre moi.

J’arque un sourcil et raille :

– Seigneur ! J’ai transformé ma petite amie en monstre insatiable de sexe.

– Tout à fait, Professeur Frankenstsexe.

Glissant son index sous la ceinture de mon jean et l’élastique de mon boxer, elle recourbe son doigt et tire le tout vers elle pour y plonger un œil intéressé.

– Miam, magnifique ! Je suis affamée, ce matin.

Ôtant mon tee-shirt, je rétorque :

– La vie m’a appris à ne jamais abandonner une demoiselle en détresse. Grincheux attendra.

Basculant la tête en arrière, elle éclate de rire.

Avant de me rendre à la ferme, comme prévu, je fais une halte au Joey. Après une courte discussion avec la serveuse et buvant une lampée de mon bourbon au comptoir, mon regard est attiré vers une jeune femme blonde aux cheveux légèrement bouclés en train de commander un thé.

– Melinda ! la salué-je, d’une voix méprisante.

Elle me jette un rapide coup d’œil. Son visage, jusque-là souriant, se ferme et, contre toute attente, elle me rejoint sa boisson à la main.

– Reed, minaude-t-elle. Tu n’es pas avec ta copine ?

– À moins qu’elle se cache dans ma poche, tu vois bien que non !

– Toujours aussi aimable, à ce que je vois.

– Effectivement !

– Comment fait-elle pour te supporter ?

Je bois une gorgée de ma boisson et ne relève pas sa remarque.

– Bon, et toi ? Tu as fini de crier au loup et de pleurnicher auprès de ton idiot de frère ? demandé-je.

– Tu n’as pas été tendre, ce soir-là, je te rappelle.

– Je suis comme ça. Je t’avais prévenue, non ?

Sous mon œil perplexe, elle se hisse sur un tabouret à mes côtés.

Je crache :

- Qu'est-ce que tu veux ? Tu n'as pas un autre type à harceler ?
- Te parler de ton frère.

Déjà rondement agacé, je soupire.

- Qu'est-ce que tu lui veux ?
- Je veux lui faire rompre ses fiançailles avec Meredith.

Aussi stupéfait qu'amusé, j'éclate d'un rire profond. C'est ridicule.

- Ah bon ! Et pourquoi ça ?

Ma voix trahit mon sentiment, alors, avec tout le dédain dont je suis capable, je la toise de haut en bas avant de porter une nouvelle fois mon verre à la bouche.

- Parce que je suis amoureuse de lui.

Je recrache ma gorgée et m'étouffe, hilare.

– Non, mais tu es sérieuse, là ? (Elle garde le silence). Et que veux-tu que cela me foute ? Mon frère a autre chose à faire que de s'enticher d'une gamine et une emmerdeuse dans ton genre. Meredith est peut-être pénible, mais elle, au moins, elle sait baiser, alors que toi... Un sac de pommes de terre serait plus réactif.

Je suis interrompu par une gifle, qui, je dois l'avouer, me prend au dépourvu. Vexée, Melinda descend du tabouret.

Je secoue la tête. La garce ! Elle a de la force.

Je lui saisis le bras avant qu'elle ne s'en aille, puis la ramène brusquement vers moi.

Les yeux emplis de hargne, je fulmine :

- Laisse mon frère tranquille. Laisse-nous tous tranquilles, tu piges ? Va jouer à la poupée avec tes petites pestes de copines et...
- Hamilton ! Lâchez-la, intervient le shérif Snow.

Je me retourne, puis siffle :

- Shérif.

Je m'exécute en accompagnant mon geste d'un regard foudroyant. Edward Snow s'accoude aussitôt au comptoir.

Avec toute la politesse dont je suis capable à cet instant, je lui propose :

- Je vous offre un verre, Shérif ?
- Non, merci. Pas pendant mon service.
- Comme vous voulez.

Attrapant le verre d'eau que lui tend la serveuse, Snow reporte à nouveau son attention sur moi.

- Dites-moi ? Vous avez pour habitude de violenter les jeunes filles ?
- Seulement celles qui me giflent.
- Et elles vous giflent souvent ?

Affichant un sourire arrogant, je ne peux m'empêcher de railler :

– Boh, vous savez, lorsque vous êtes un spécimen aussi remarquable que moi, vous suscitez inmanquablement la jalousie, la dépendance, les cris, l'hystérie. S'ensuivent le vol de petites culottes, les cris aigus, les évanouissements. C'est fatigant. Mais dès que vous ne leur accordez plus suffisamment d'attention, elles se mettent en colère, et là, c'est le drame ! Rien de plus normal. (Je fixe mon regard brillant de sarcasme dans le sien). Mais je ne pense pas que vous puissiez comprendre, Shérif !

Je ponctue ma parole par un clin d'œil.

- Vous vous trouvez drôle ? réplique-t-il.
- Boh, ma foi, je me débrouille assez bien. J'ai cru entrevoir l'ombre d'un sourire sur votre visage.
- Vous avez eu des nouvelles de votre beau-père ?

Je me raidis, mais tente de rester impassible, et choisis une nouvelle fois la voie de l'humour.

– Nope ! Mais, maintenant que vous le dites, j'aurais peut-être dû lui envoyer une carte postale pour fêter son anniversaire. Mince, mais quel distrait je suis !

Je me tourne en sentant une présence derrière moi.

– Snow ! Hamilton ! nous salue Matt Johnson en s'asseyant à ma gauche.

Je râle. Je voulais être tranquille : c'est loupé !

- Monsieur le Maire, bonjour, répond Edward.
- Vous devriez aller faire un tour du côté de la vieille fonderie. Des plaintes ont encore été déposées à la mairie, ce matin. Au sujet de rôdeurs.
- Évidemment ! J'y vais. (Il fait un léger signe de main). Messieurs, bonne journée.

Je pense qu'il en a fini, mais il se penche sur moi.

– Toi et ton frère, je vous ai à l’œil.

Snow prend rapidement congé, non sans me lancer un dernier regard suspicieux. Je finis le fond de mon verre, prêt à partir pour rejoindre la ferme.

– Comment va Cara ? s’enquiert rapidement Matt.

Agacé qu’il se préoccupe tant d’elle, je rétorque sèchement :

– Écoutez ! Si vous pouviez vous occuper de vos affaires et laisser ma fiancée tranquille, je vous en serais vraiment reconnaissant, sinon cela pourrait très vite dégénérer, maire ou pas.

Sur ma menace, je me lève. Matt me retient en posant une main bienveillante sur mon épaule.

– Cara est effectivement une très belle jeune femme, et vous avez énormément de chance d’être avec elle, mais vous n’avez aucun souci à vous faire quant à mes intentions. Elle ne m’intéresse pas le moins du monde.

– Alors, arrêtez de lui tourner autour !

Il change de sujet.

– J’ai entendu dire que vous souhaitiez reprendre le bar sur Pines Avenue ?

– Oui, et quel est le rapport ?

– Je peux vous aider à obtenir la licence, lance-t-il. J’ai vu passer votre dossier, et il semblerait qu’il contienne un détail assez gênant, mais qui pourrait être rapidement oublié.

– Et ? Je perçois comme une sorte de chantage. Quel est votre intérêt dans l’histoire ?

– M’aider.

– Décidément, c’est la journée ! Allez-y, déballez votre sac !

Résigné et n’ayant pas réellement le choix, je me rassieds.

– Votre frère et Meredith.

Exaspéré, j’ironise aussitôt :

– Oh ! Comme c’est original. Vous ne pouvez pas leur lâcher les baskets ?

– Vous comme moi avons remarqué le changement de comportement de Meredith, non ?

– Oui, et alors ? Elle voulait être avec Lucas ; elle a eu ce qu’elle voulait ! Quand elle baisait avec moi, elle devait sûrement baiser avec vous et espérait se taper mon cadet. Conclusion : c’est une salope ! Passez à autre chose ! Vous vous êtes fait pigeonner comme un bleu.

Matt semble perdre patience, cependant, il garde son sang-froid. Ce mec est fort ou complètement à côté de la plaque en ce qui concerne Meredith.

– Vous pouvez penser ce que vous voulez d’elle, mais elle n’est pas comme vous la décrivez. Je...

je l'aime et la voir dans cet état me tue. Vous pouvez comprendre ? S'il arrivait la même chose à Cara ? Si quelqu'un de malfaisant s'en prenait à elle et lui infligeait une sorte de lavage de cerveau.

– Primo, je vous signale que vous parlez de mon petit frère ! Et ensuite, Cara n'est pas Meredith ! Elle est bien plus intelligente et sensée !

– Comme vous voulez, mais vous ne vous inquiéteriez pas, à ma place ?

– Si quelqu'un s'en prenait à Cara, il serait mort dans la seconde qui suit ! Et, je vous répète que Meredith a eu ce qu'elle voulait, autrement dit mon frère ! Elle a été claire sur ses intentions à ce sujet, il y a des mois. Donc, remballiez vos sentiments et tout le paquetage qui va avec, elle vous a pris pour un abruti. Point ! Ça fait mal, mais c'est comme ça.

Je lui tapote l'épaule et rajoute :

– Ça passe avec le temps.

– Vous êtes toujours aussi con ? se défend Matt, légèrement offensé.

Je quitte à nouveau mon assise, bien décidé à partir, cette fois-ci.

– C'est mon passe-temps favori, oui, répliqué-je avec un sourire narquois.

Je n'ai pas fait trois pas que Matt remet le couvert :

– Vous savez où est passé Robert Mc Garrett ? Votre beau...

Putain !...

– Je sais qui est Mc Garret, merci, lui coupé-je sèchement la parole, en pivotant sur moi-même pour à nouveau lui faire face.

Le regard désormais hostile, je poursuis :

– Il est loin d'ici. Pourquoi cet intérêt soudain pour un homme disparu depuis de nombreuses années ?

– Il était autrefois marié à ma grande sœur.

– Quoi ?

Je tombe des nues. C'est quoi encore, cette histoire ?

– Je suis originaire d'Athens, s'explique Matt. Je suis venu à Cornfield dans l'espoir de le retrouver, mais, il y a onze ans, il n'était déjà plus là.

– Pourquoi vouloir à tout prix le retrouver ?

– Il y a environ vingt-cinq ans, ma sœur aînée a disparu, six mois après son mariage avec Mc Garret. Il a été lavé de tout soupçon, mais je reste convaincu qu'il n'est pas tout blanc dans l'affaire. Elle était pleine de vie avant lui. Puis, tout à coup, son comportement a changé. Elle nous fuyait. Nous. Sa famille. Elle a commencé à se négliger, puis ne s'est plus rendue à son travail. Cela ne vous rappelle pas quelqu'un ?

Je souffle en rassemblant les pièces du puzzle.

– Meredith.

– Oui. Et d’après elle et votre frère, vous seriez directement impliqué dans la disparition de Robert.

Qu’est-ce qu’il raconte ? Je serre poings et mâchoire.

– C’est-à-dire ?

– Monsieur le Maire ! s’écrie Lucas en pénétrant, tout guilleret, dans le bar. Frangin ! Quelle bonne surprise.

Et merde ! Il ne manquait plus que mon teigneux de petit frère.

De quoi parlait Matt ? Le fait que j’aie été convoqué l’autre jour au poste serait-il de sa faute ? Serait-il décidé à tout déballer ?

Matt grogne et tourne les talons. La vue de Lucas paraît vraiment le dégoûter, mais ce dernier l’intercepte en affichant un sourire indubitablement surfait.

– Vous nous quittez déjà ?

– J’ai des tonnes de dossiers à la mairie, et vu l’absence de Meredith depuis quelques jours, j’ai le double de travail, répond-il, la mâchoire serrée.

– Oh ! Meredith ? Elle couvait une petite grippe.

N’en croyant pas un mot, Matt le reprend sur un ton dédaigneux.

– Elle couvait une petite grippe ! Évidemment, comme c’est pratique.

Lucas ignore volontairement la remarque acerbe et s’exclame :

– Tant que je vous tiens, tous les deux. Vous avez dû recevoir mon invitation. Ce soir, Meredith et moi organisons une fête à la ferme pour mon anniversaire. Frangin, toi et Cara êtes conviés (il se tourne vers moi). Ainsi que vous, Monsieur le Maire.

D’une voix exagérément enjouée, il précise :

– Nous mettons les petits plats dans les grands. Alors, enfiler vos plus beaux atours, Messieurs !

L’assurance et la suffisance de Lucas excèdent Matt au plus haut degré. Je le vois trépigner.

– Et pourquoi participerais-je à ta mascarade ?

– J’ai invité toute la ville. Il serait éminemment regrettable que notre honorable maire ne se joigne pas à ses administrés (il sort un prospectus de sa poche et le lui tend).

Les nerfs à vif, il rive son regard hargneux au sien et s’en va sans une autre parole, nous laissant

seuls. Je le suis du regard et vois au travers de la vitre que Meredith se trouve dans sa voiture, à patienter. Lorsque Matt sort, ils échangent de longs regards troublants, mais elle détourne les yeux, mal à l'aise.

Je reporte mon attention sur Lucas.

- J'allais venir te voir.
- Et que me veux-tu ?
- Déjà, te féliciter pour tes fiançailles, dis-je, sarcastique.
- Je devrais en faire autant, paraît-il ?
- Effectivement.
- Parfait ! Et ensuite ?
- Ensuite, ton petit plan de vengeance prend forme ?

Lucas ricane amèrement.

- De suite, les grands mots ! La vengeance est un plat qui se mange froid, dit-on, non ?
- Ce n'est pas faux. Ceci dit, fais attention à l'indigestion ou à l'intoxication. Ce serait dommage que tu te retrouves cloué au lit le jour de ta petite fiesta.
- Ah, ah ! Toujours le mot pour rire.

Lui claquant amicalement la joue, je rétorque :

- J'essaie, j'essaie. C'est tout un art, p'tit frère.

Il recule, agacé par mon geste.

Je poursuis :

- Et sinon, ta petite balade nocturne dans les bois t'a plu ?
- Hum ? Je peux savoir de quoi tu parles ?

Lucas s'accoude nonchalamment au comptoir. J'adopte la même position et oscille de la tête.

- Tu sais quoi ? Ton incapacité à jouer les innocents m'a toujours désespéré.
- Peut-être, mais je ne vois toujours pas de quoi tu parles. Désolé. (Il lève le bras vers la serveuse.) Sally, je viens chercher les pompes à fûts. J'ai appelé hier.

Cette dernière acquiesce et disparaît dans la réserve.

- Comment se porte ta belle Cara ? continue-t-il.
- Bah, ma foi, plutôt bien. Elle est heureuse, je le suis aussi. On vit d'amour et d'eau fraîche. C'est le bonheur, raillé-je avant de rajouter d'un ton plus sévère : entre deux menaces, on forme le parfait petit couple.

Lucas prend un faux air stupéfait.

– Oh, vraiment ? On vous menace ? Mais c'est horrible. Qui peut bien se prêter à une chose pareille ? De nos jours, les gens sont d'une telle cruauté.

Vivement irrité par sa façon d'agir, je m'emporte, me redresse et lui attrape le col de sa chemise pour le plaquer au comptoir.

Il commence vraiment à me mettre en rogne, avec ses petits airs hautains. Je rêve de lui mettre une raclée depuis New York, après la gifle à Cara.

– T'as fini ton petit jeu minable ? Qu'est-ce que tu veux ? Vas-y, crache le morceau !

Sans bouger d'un pouce et pas même un brin effrayé, Lucas me répond calmement :

– Reprendre ce que tu m'as volé, et bien plus encore.

Refermant ma poigne plus fermement et lui remontant le vêtement sous le menton, je fulmine :

– C'est Cara ? C'est ça ? Tu la veux, elle ? Tu...

Lucas part dans un profond éclat de rire.

– Bon sang ! Que tu es misérable ! Ce n'est pas parce que tu fais une fixette sur elle depuis toujours que le monde entier est à ses pieds. Ouvre les yeux, mon pauvre !

– Oh ! Les gars ! intervient Sally. Allez régler vos comptes dehors.

Elle lui tend ce qu'il était venu chercher.

– J'y allais, siffle Lucas. Si mon cher frangin me laisse partir, évidemment.

Je le lâche et recule d'un pas. Je bous et ne comprends pas la haine de Lucas. C'est totalement incohérent. Qu'ai-je fait pour subir sa rancœur ?

Tuer Robert ? C'est Lucas, lui-même, qui lui a porté le premier coup.

L'abandonner ? Oui, c'est la seule chose que je me reproche, mais ne me suis-je pas racheté en veillant à son confort toutes ces années ?

Remettant sa chemise en place, Lucas me lance, plein de dédain :

– Ravi d'avoir discuté avec toi.

Qu'il se barre ou je lui en colle une.

– Dégage !

Je lui fais signe de déguerpir sur-le-champ.

Dans un sourire narquois et adoptant une allure décontractée, Lucas tourne les talons.

Arrivant sur le seuil, prêt à partir, il se tourne et croise mon regard noir.

– Tu feras un bisou à Cara de ma part et tu lui diras de prendre garde au grand méchant loup dans les bois.

Il ponctue sa phrase en joignant ses deux pouces et ses deux index pour former un cœur et part dans un rire strident.

C'en est trop. Putain ! C'était bien lui !

Je vais l'étrangler. Bar ou pas, témoin ou non, je vais lui mettre une raclée, le remettre à sa place une bonne fois pour toutes. Dans mon élan, je le bouscule, lui fais perdre l'équilibre. Lucas tombe en arrière et roule sur le gravier pour venir percuter de la tête un pneu arrière de son pick-up. Il n'a pas le temps de se redresser que je suis déjà sur lui, prêt à frapper, le poing fermé et menaçant au-dessus de son visage.

Je cogne un coup rapide et précis. Lucas ne réagit pas.

– Qu'est-ce que tu lui veux à Cara ? grogné-je. À quoi tu joues ? Réponds !

Paniquée, Meredith sort du véhicule.

– Reed ! tente-t-elle de me calmer.

Je n'y fais pas attention et frappe encore.

– Reed, laisse tomber, continue-t-elle.

Toujours sans se défendre, Lucas encaisse en esquissant un léger sourire, puis un plus large révélant ses dents ensanglantées. Il se met à rire.

Je m'énerve davantage en le secouant.

– Qu'est-ce qui te fait rire ?

– Toi.

Je me redresse :

– Va te faire foutre, Lucas ! Je ne sais pas ce que tu cherches à prouver, mais fais attention à toi.

Lucas se lève péniblement et plonge un regard méprisant dans le mien.

- Je peux en dire autant et, je serais toi, je garderais un œil sur Cara.
- Tu la menaces, maintenant ?

Lucas s'emporte enfin :

– Oui ! Je vais réduire à néant tout ce qui te rend heureux jusqu'à ce qu'il ne te reste plus que tes yeux pour pleurer sur ta misérable et merdique existence.

Hargneux, je fulmine :

- Tu veux vraiment en arriver là ? Tu veux vraiment jouer à ce petit jeu avec moi ?
- Je m'en délecte d'avance...
- Lucas, rentrons, supplie Meredith en l'attrapant par le bras. S'il te plaît.

Je croise le regard de cette dernière et y perçois quelque chose de désespéré et d'inquiétant.

Cara

Je ne récupère pas mon homme, mais une véritable boule de nerfs. Il vient encore de se battre avec son frère. Que puis-je faire ? Rien. J'abandonne et me répète ce que m'a dit Maggie : cela ne sert à rien d'essayer de le changer. Un rien l'énervé, il s'empporte facilement. Il est comme ça. Point !

La radio calée sur ma station favorite, je prépare le déjeuner lorsqu'il redescend de la salle de bains après s'être une énième fois bandé la main. Il vient se loger dans mon dos. Je me tourne pour lui faire goûter la sauce bolognaise. Il penche la tête et avance le menton, mais évite la louche pour effleurer mon visage.

Je recule en protestant :

- Hé ! Goûte, s'il te plaît !
- Tu en as sur la bouche. Je préfère savourer la sauce sur tes lèvres.
- Oh !

Je frémis jusqu'à la racine des cheveux et le laisse finalement faire. Dès que sa langue vient méticuleusement lécher la commissure de mes lèvres, je m'enflamme. Il y met beaucoup de lenteur et de douceur, et accompagne son geste d'un regard brûlant.

- Mmh, délicieux.

Mon Dieu ! Cet homme est un brasier ambulant ! Il a suffi d'une fraction de seconde et d'un léger contact pour que mon corps monte en température. Je fonds, me liquéfie et cesse de respirer. Remuant son bassin contre moi, il me prend à pleine bouche, puis me fait reculer contre la gazinière. J'aime qu'il m'embrasse et qu'il ait retrouvé l'envie de le faire me rassure.

Une fois bloquée entre lui et le meuble, il me contraint à me tourner et se cale une nouvelle fois derrière moi. J'incline la tête sur le côté pour lui laisser un libre accès à mon cou qu'il frôle et mordille après l'avoir dégagé de mes cheveux.

- Je dois finir de cuisiner.
- Finis, finis, susurre-t-il. Je reste discret.
- Je ne peux pas me concentrer avec tes baisers et tes caresses.

Je me tais lorsqu'il glisse une main baladeuse le long de mon ventre et l'enfouit dans ma culotte. Un gémissement étouffé s'échappe de ma gorge. Je bascule la tête en arrière et la pose sur son épaule.

- Tu n'écoutes jamais rien, dis-je d'une voix que le désir fait vaciller.

– Je sais.

Je lâche un « ah » de plaisir quand il introduit un doigt en moi et je frémis.

– Et tu aimes ça, relève-il en souriant entre chaque baiser.

Incapable de réfléchir une minute de plus et de prononcer un seul mot, je hoche la tête. Je me laisse aller à ses va-et-vient délicieux et à ses caresses, puis je commence à onduler des hanches afin d'exacerber son désir.

– Frotte-toi plus fort contre mon érection.

Je le fais. Sentant l'ivresse de la jouissance monter en moi, je suis prise d'un vertige puissant. Mes jambes fléchissent. Il le sent et me retient fermement dans ses bras. Il accentue autant la pression de son pouce sur mon clitoris que les pénétrations et les caresses de son index. Je tremble. Je me perds, m'abandonne et jouis. Il s'en montre ravi, en souriant plus largement et me laisse reprendre mes esprits en me chuchotant à l'oreille :

– Tu es vraiment la plus belle femme du monde. Je suis vraiment le plus chanceux des hommes.

Surprise et encore toute pantelante, je pivote pour lui passer mes bras autour du cou.

– Le plus chanceux ? Que t'est-il arrivé entre le hall et la salle de bains pour que tu sois si... optimiste, tout à coup ? Tu es tombé sur la tête ?

Je passe mes mains dans ses cheveux pour m'assurer qu'il n'ait pas de bosse.

– On m'a fait la réflexion, ce matin.

– La réflexion ? Quelle réflexion ?

– Que je suis chanceux de t'avoir.

– Et qui t'a fait cette remarque, par ailleurs très judicieuse ? ricané-je fièrement.

– Le maire.

Il détourne le regard.

– Ton pote, ajoute-t-il amèrement, avant de jouer l'émerveillement en prononçant son prénom. Matt ! Pour les intimes.

– Reed ! Arrête de faire ton jaloux, cela ne sert à rien.

– Je n'aime pas qu'il te tourne autour. Point !

Je préfère changer de sujet. Je m'échappe de son étreinte pour remuer le plat mijotant à feu doux.

– Bon. Et vous avez parlé de quoi ?

Il recule et se hisse sur l'îlot afin de s'y asseoir.

- Tu avais raison, on va l’aider.
- L’aider ? dis-je, étonnée, en me retournant, un large sourire aux lèvres.
- Pour Meredith et Lucas.
- Explique ?
- Le maire, Matt, sourit-il, s’inquiète pour elle. Et, après mon altercation...

Ne pouvant m’en empêcher, je le réprimande :

- Après t’être bagarré, tu veux dire !

Il grimace.

- Si tu veux. Bref ! Vous aviez tous les deux raison. Il se trame quelque chose de louche avec mon frère.

- Que proposes-tu ?

- On va aller à leur super fiesta ce soir, et on va la faire parler.

- Il ne va sûrement pas la lâcher de toute la soirée. Cela risque d’être difficile.

- C’est pour ça qu’on ne sera pas de trop tous les trois. Il faut lui faire relâcher sa garde en le distrayant.

- Tu as une idée ?

- On va lui jouer la plus grosse et intense dispute qu’il n’ait jamais vue, toi et moi. Il va jubiler, et pendant ce temps, Matt s’occupera de sa belle.

- Tu penses que ça marchera ?

Il hausse les épaules, incertain.

- Je crois avoir compris qu’il ne supporte pas de nous voir heureux, alors je pense qu’on peut tenter le coup. Ça ne coûte rien.

- Mais, Reed, la ville entière va être témoin de notre dispute !

- On s’en fout, non ? Ce sera du bluff. Mais si tu as une meilleure idée, vas-y, je t’écoute.

Peu enthousiasmée à l’idée de me disputer avec mon fiancé devant tout le monde à deux semaines de notre mariage, je finis par abdiquer. Je ne trouve pas d’alternative pour aider Meredith.

- Et s’il s’avère que Lucas agit bel et bien comme l’a fait Robert avec la sœur de Matt ?

- On lui tendra un piège pour qu’il réponde de ses actes devant la justice.

Je viens me caler entre ses jambes et, rivant mes yeux aux siens, je me désole :

- Je suis navrée, mon cœur.

Il arque un sourcil, dérouté.

- Pour ?

- Pour ton frère.

– Ne t'en fais pas.

Il soupire, puis dépose un baiser sur mon front.

Reed

Je réajuste ma chemise et termine de la boutonner.

– Mon cœur, tu peux m’aider à fermer ma robe ?

Jusque-là en train de se préparer dans la salle de bains, elle apparaît et interrompt sa course en pénétrant dans la chambre.

Perplexe quant à la mine décontenancée qu’elle affiche, je lui demande :

– Quoi ? Quelque chose ne va pas ?

Elle porte sa main à la bouche.

– Tu es époustouflant, merveilleux, sublime, bafouille-t-elle avant de poursuivre. Sexy, atrocement sexy, indéniablement à couper le souffle ! Waouh ! Je reste sans voix.

– Tu viens pourtant de déballer tous les synonymes possibles et imaginables du dico.

Je ris et me baisse pour attraper ma veste. Je l’enfile. Cara s’approche de moi, puis remet correctement le col de ma chemise en affichant une petite moue attristée.

– Tu ne peux pas aller à cette fête habillé comme cela, lâche-t-elle.

– Et pourquoi ça ?

– Elles vont toutes se jeter sur toi. De plus, on est censé se disputer, elles vont en profiter, et se dire que nous sommes proches de la rupture. Donc, elles ne se gêneront pas pour te draguer.

Apposant mes mains sur ses épaules, je la fais se retourner pour lui fermer son vêtement. Elle décale ses cheveux sur une épaule pendant que je lui remonte avec délicatesse la fermeture de sa robe mauve.

– Et que devrais-je dire, moi ? Cette robe te fait des fesses d’enfer et un décolleté bien trop plongeant à mon goût, dis-je en embrassant son épaule tout en la regardant dans le reflet du miroir devant nous. Je n’ai pas envie de me battre contre tous les hommes de la ville qui tenteront de te sauter dessus.

– Je n’ai que cette robe de cocktail, ici. Le reste de mes affaires est encore à New York.

Je souris contre sa peau.

– Et moi, je n’ai que ce costume.

Elle pivote dans mes bras, songeuse.

– Et d’ailleurs, comment cela se fait-il que tu aies un costume ? (Elle se redresse sur la pointe des pieds et tire sur l’intérieur du col pour lire l’étiquette de ma veste.) De couturier, qui plus est ?

– Cara, j’ai été gigolo. J’ai emmené des femmes pleines aux as dans des palaces new-yorkais durant des...

Elle me fait taire en apposant sa main sur ma bouche.

– C’est bon. Je me souviens. Tu m’en as déjà parlé.

Voulant éviter le sujet qui fâche, je change de conversation. Cara ne supporte pas cette partie de ma vie. Elle ne supporte aucune partie de ma vie, d’ailleurs, mais celle-là la dérange tout particulièrement parce qu’elle est consciente du fait que c’était pour moi une partie agréable, et que j’en garde de bons souvenirs d’ivresse et de plaisir charnel dans les bras de ces femmes.

– Bon, tu es prête ?

– Oui.

– À mon signal, tu me balances une gifle ou ton verre au visage, comme tu veux. Tu te souviens du signal ?

Elle hoche la tête.

– Tu vas me demander de me taire.

– De la fermer, princesse, rectifié-je avant de l’embrasser.

Haussant les épaules et boudant, elle relève :

– C’est la même chose.

– Allez ! Allons-y, dis-je, accompagnant ma parole d’une claque sur son joli postérieur que mes yeux peinent à quitter.

Nous nous y rendons tranquillement à pied. Je sens Cara tendue. Notre querelle programmée l’inquiète. Mais je pense que c’est la meilleure option pour attirer l’attention de Lucas.

En arrivant sur le chemin de terre, nous sommes impressionnés par le nombre de voitures stationnées sur le bas-côté. Toute la ville semble avoir répondu à l’invitation de Lucas. Dans la plaine, le son de l’orchestre résonne. Le parking devant la grange a été redécoré de lampions formant une allée jusqu’à l’entrée d’un chapiteau. Une scène où jouent les musiciens s’élève près de la maison qui a, elle aussi, été décorée de guirlandes multicolores.

– Eh ben, il n’a pas fait les choses à moitié, ricane Cara. La ferme est méconnaissable.

Lâchant sa main, je l’étreins, puis scrute les alentours. Mon regard s’attarde sur un petit attroupement sous le porche de mon ancien domicile.

– Viens, dis-je en lui montrant Lucas. On va aller saluer Grincheux.

Cara acquiesce et sort de son sac à main le cadeau que nous lui avons acheté dans l'après-midi.

Lui aussi sur son trente et un, Lucas s'enthousiasme en nous voyant.

– Cara ! Frangin ! Merci d'être venus.

– Tu nous as invités, c'est la moindre des choses, lâche-t-elle sèchement en lui rendant sa bise.

Elle lui tend le présent.

– Tiens, nous t'avons pris un petit quelque chose.

Il attrape le paquet. Curieux, il s'empresse de l'ouvrir après nous avoir remerciés. Lisant la jaquette du DVD, Lucas se met à rire jaune en comprenant l'allusion et le message.

– *Revenge* de Tony Scott avec Kevin Costner, rit-il encore. Je ne sais pas pourquoi, mais je reconnais ton humour Reed. Ai-je tort ?

Lui tapotant l'épaule, je jubile :

– Que veux-tu ? J'ai peur que tu sois à court d'idées. Je voulais t'offrir le bouquin « La vengeance pour les nuls », mais il n'existe pas.

– Très drôle.

Je poursuis dans mon élan de sarcasme en remarquant la plaie sur une de ses lèvres due à mes coups de ce matin.

En me comportant comme le dernier des imbéciles, j'espère le chauffer un peu. Son self-control m'horripile.

– Que t'est-il arrivé ? Meredith t'a mordu ? Vous vous adonnez au sadomasochisme, maintenant ?

Hélas, Cara ne lui laisse pas le temps de répliquer, et s'interpose physiquement entre nous pour saluer Meredith qui apparaît derrière Lucas.

– Meredith !

Cara ne peut empêcher un hoquet de surprise en remarquant sa tenue.

Oh, putain !...

Je tourne la tête pour cacher mon hilarité, puis jure à voix basse :

– Nom de Dieu !

Affublée d'une horrible robe de bonne sœur à fleur et collants ressemblant plus à des bas de contention, elle est ridicule. Même les grenouilles de bénitiers de l'église de Cornfield ont un semblant de modernité dans leurs tenues et savent que la mode du dix-septième siècle n'est plus en vogue.

Elle nous accueille poliment et discrètement, sans un mot de plus que « bonsoir ». Le peu d'assurance qu'elle dégage, la gêne qu'elle semble ressentir en se présentant ainsi vêtue et la distance qu'elle met dans ses échanges m'intriguent autant que le regard perçu ce matin. J'ai été habitué à plus de prestance de sa part. J'en éprouve presque de la peine, voire de la pitié. Elle n'a jamais représenté qu'une partenaire de baise pour moi. Cependant, je ne lui veux aucun mal.

Je remarque, espérant susciter une réaction chez Lucas :

– Tu as perdu du poids, on dirait.

Elle se contente d'esquisser un sourire forcé.

– Meredith, veux-tu aller ranger le cadeau de Reed et Cara avec les autres, s'il te plaît ?

Lucas lui tend le DVD et lui fait signe d'un indicible mouvement de tête de rentrer dans la maison.

– Évidemment, Lucas, murmure-t-elle en tournant des talons après s'être saisie du présent.

Aussitôt, Cara lui emboîte le pas, mais mon frère l'arrête en posant une main sur son épaule.

– Où vas-tu ? lui demande ce dernier.

– Discuter avec Meredith.

– Depuis quand es-tu amie avec elle ?

Effrontée, elle lui rétorque du tac au tac.

– Et en quoi cela te regarde-t-il ? Je parle avec elle si j'en ai envie !

Percevant l'électricité entre elle et mon frère, j'agrippe Cara par les hanches et la tire contre moi pour lui souffler à l'oreille :

– Relax, princesse. Ce n'est pas le moment.

– Non ! se rebelle-t-elle. Je ne vois pas pourquoi je...

Je lui coupe la parole et la pousse à descendre les escaliers.

– Cara, Cara, Cara. Viens, on va... danser.

– Je n'ai pas envie de danser, rouspète-t-elle encore.

Je lui fais de gros yeux sévères.

– Si tu en as envie. Allez !

De force, je l’entraîne vers la piste improvisée pour l’occasion. À destination, je la fais tourner sur elle-même, m’éloigne et la ramène brusquement contre moi, ce qui lui rend immédiatement le sourire.

– Il m’énerve ! râle-t-elle dans un éclat de rire. Tu ne peux pas savoir à quel point ! J’ai envie de le gifler.

Elle appose sa main gauche sur mon épaule droite et entrelace ses doigts aux miens pour démarrer notre danse.

Je lui indique :

– Tu comprends enfin mon sentiment et mes débordements ?

– Oui, c’est vrai. Puis, tu as vu la tenue de Meredith ? On dirait une... une...

– Nonne ?

– Voilà.

– On attend patiemment l’arrivée de Matt, et après, on enclenche notre plan. D’accord, princesse ?

Elle hoche la tête avant de la poser contre la mienne. Le groupe rejoue la ballade de One Republic : « Secrets ». L’un contre l’autre, nous nous frôlons tendrement dans de lents mouvements sensuels. Chacun égaré dans nos pensées, nous profitons de ce moment, enlacés au milieu de parfaits inconnus. L’énervement ressenti par Cara semble déjà s’être envolé. Mon inquiétude s’est également volatilisée. Nous sommes dans notre bulle, celle que nous chérissons et dont nous nous nourrissons ces dernières semaines.

– Mon amour, tu te souviens de notre première danse ? dis-je en souriant contre sa tempe.

Relevant légèrement le visage, elle croise mon regard.

– À la soirée du printemps ?

Je grimace au souvenir de l’abruti que j’étais avec elle à cette période-là.

– Non. Pas celle-là.

Elle fronce les sourcils, perdue.

Cornfield, résidence Avery, mars 2002

Le salon des Avery est grandiose et magnifiquement décoré pour la petite fête. J’aime beaucoup venir ici. Mais plus les jours passent, moins j’en ai l’occasion. Monsieur Avery me regarde toujours d’un œil de travers. Je pense qu’il a compris mes sentiments pour sa fille. À ses yeux, je suis devenu un adolescent aux hormones en ébullition prêt à

corrompre son bébé. Sauf que c'est tout le contraire. J'ai la maturité d'un gosse de cinq ans en ce qui concerne mes rapports avec les filles. Je suis amoureux de la sienne, oui, mais je ne sais pas exactement ce que cela veut dire. J'aime la regarder, j'aime sa présence, son sourire, sa voix, son rire. Je pense à elle tout le temps et cherche à être le plus souvent possible avec elle. C'est ça, pour moi, être amoureux, et je ne souhaite rien d'autre que sa compagnie.

C'était le jour de son anniversaire et elle nous a invités, Lucas et moi, à sa petite fête. Ce que j'aime aussi chez Cara est que même si mon frère et moi ne sommes pas spécialement appréciés des autres enfants de Cornfield et même si elle a d'autres amis, elle nous fait toujours passer en priorité. Nous sommes ses meilleurs amis comme elle se plaît à le dire si souvent.

Assis sur l'accoudoir du canapé, je regarde les autres s'amuser en piochant dans un sachet de bonbons. Je suis le plus âgé et ai été missionné par Monsieur Avery pour les surveiller afin, je cite, « qu'ils ne fassent pas de bêtises le temps de son absence ».

Perdu dans le fil de mes réflexions, une main s'enroule autour de mon cou.

- Alors, rien à signaler, mon grand ? me demande Monsieur Avery.

Je me dégage aussitôt de sa poigne.

- Non, M'sieur. R.A.S.

- Parfait. Descends de l'accoudoir, tu vas l'abîmer.

- Oui, M'sieur.

Je m'exécute.

Debout à mes côtés, il se penche sur moi et attrape l'arrière du col de mon tee-shirt. Je m'extirpe une fois de plus.

Il se soucie :

- Tu t'es blessé ?

Je reporte ma main sur ma nuque pour cacher ma blessure et secoue la tête.

- Non, M'sieur.

- Reed ! Tu as une plaie.

- Je m'suis battu avec Lucas. Il m'a griffé.

Ce n'est bien évidemment pas une griffure faite par Lucas, mais je ne veux pas qu'on sache que je suis « la pute » de mon beau-père. J'en ai honte, et je préfère mourir plutôt que les gens l'apprennent. Si je parle, Robert s'en prendra à mon petit frère et je vais devenir la risée de Cornfield. Déjà que je suis le pauvre Hamilton, le sale qui amenait les poux à l'école. J'en encaisse bien assez.

- C'est vrai de vrai ce que tu me dis, là ?

- Oui. M'sieur.

- Papa ! s'écrie Cara en arrivant comme une furie devant lui. C'est ma fête ! Va-t'en de là. Retourne dans ton bureau.

Monsieur Avery éclate d'un rire profond et, poussé par sa fille, il part.

- Reed ? m'appelle Lucas.

Je l'interroge du regard.

- Viens !

Il l'accompagne sa parole d'un geste. Je me lève et le rejoins.

- Quoi ?
- Arthur veut venir voir les doubles de tes cartes de base-ball, ce soir...

Je l'interromps.

- Non. Lucas. Personne ne met les pieds à la maison.
- Oh ! Sérieux ! Tu es vraiment chiant. Personne ne vient jamais.

Je tourne les talons. Cara change la musique et met des slows. Il est temps pour moi d'aller faire un tour au jardin.

- C'est à cause de toi ! me lance-t-il.

Je m'arrête et pivote pour à nouveau lui faire face.

- C'est à cause de toi, si on n'a pas d'amis, poursuit-il.
- Ne dis pas n'importe quoi ! On a Cara.
- C'est une fille !
- Arrête de faire l'imbécile ! Tu connais parfaitement les raisons. Robert ne voudra pas.
- Je m'en fous, je lui ai dit de venir.

Mon ventre se tord. Il ne va pas me faire ça, quand même ?

- Si Arthur vient, je vais...
- Va te faire foutre Reed !

Il me bouscule d'un coup d'épaule et se fait interrompre sur son chemin par Cara.

- Tu viens danser avec moi ? lui propose-t-elle timidement.

Il refuse sans aucune délicatesse et quitte le salon en la laissant seule et triste.

Comment peut-il lui faire ça le jour de son anniversaire ?

Elle trouve mon regard et rougit. Elle a honte. Je ne peux pas la laisser comme ça, mais je suis incapable de l'inviter à danser, pourtant, j'en crève d'envie.

- C'était à ta fête d'anniversaire. (Je réfléchis un instant.) Tes onze ans, je crois. Juste avant que tu ne partes pour New York.

- Oh ?

- Oui. J'avais osé t'inviter à danser. Ce qui représentait un exploit pour l'époque. J'ai dû me répéter mille fois la simple et ridicule question « Cara, veux-tu danser avec moi ? » avant de pouvoir te le demander et, bien évidemment, tu as mis longtemps, très loooongtemps avant d'accepter. J'étais pétrifié. Je devais avoir seize ans et j'étais déjà transi d'amour pour toi. Et toi, de Lucas. Tu n'avais d'yeux que pour lui et il avait refusé de danser avec toi.

- Seigneur que j'étais bête, lâche-t-elle, honteuse, en se cachant le visage au creux de mon cou. Je suis désolée.

- Désolée de ?

- De ne pas t'avoir prêté plus d'attention avant.

Je la serre contre moi.

- Je n’étais pas très intéressant à cette époque, ne t’en fais pas. J’étais timide, réservé et trop...
- Brisé ?

Haussant une épaule, je dépose un baiser sur ses cheveux.

- On va dire ça comme ça.

– Je m’en veux pour ça aussi. J’étais témoin de votre souffrance. J’aurais dû insister auprès de mes parents. Ils auraient fait quelque chose. Je leur ai bien dit pour la violence, mais si j’avais été au courant de ce que tu subissais, mon père aurait réagi, il...

- Il est venu, Cara.

- Qui ?

- Ton père. Un soir, il est venu à la ferme parler à Robert.

Étonnée, elle recule le buste pour plonger des yeux dubitatifs dans les miens.

- C’est vrai ? Et ?

– Et l’autre enfoiré n’était pas si idiot que ça. Il a joué le veuf éploré sans un sou, dépassé par l’éducation de deux gamins à l’imagination débordante. Ils ont fini par boire une bière ensemble et, quand ton père est parti, Robert m’a fait subir une des pires humiliations de ma vie.

La main sur la bouche, elle s’horrifie.

- Mon Dieu, je suis désolée.

- Ce n’est pas ta faute, O.K. ? C’est du passé.

La chanson terminée, je quitte ses bras et ajoute, en lui désignant le banquet.

- Tiens, regarde qui est là.

Elle reporte son regard sur Matt dégustant, du bout des lèvres, un verre de champagne.

- Viens.

– Non. Attends ! lâche-t-elle en me retenant par le bras. Je ne suis pas certaine de pouvoir me disputer avec toi. Je n’en ai pas envie. Je n’y arriverai pas.

Revenant contre elle, je lui applique les paumes de mes mains sur ses joues et d’un regard profond, je l’encourage :

– On ne va pas vraiment se disputer, princesse. Tu vas être géniale, je n’ai aucun doute là-dessus. D’accord ?

- Et si on s’emporte, comment vais-je savoir que ce que tu me dis n’est pas la vérité ?

– Cara ! Hé ? Je t’aime. Je t’aime plus que tout, tu le sais ? Tout ceci ne sera que du cinéma pour distraire Lucas.

En guise de réponse, elle esquisse un pâle sourire plein de tristesse, puis nous nous faufile entre les danseurs pour rejoindre Matt. Nous attendons que ses administrés finissent de l'accaparer.

Après une bise furtive à Cara, il nous offre deux coupes de champagne happées sur le plateau d'un serveur et nous lui exposons notre plan.

– D'accord, ça me va, acquiesce-t-il.

Je balaie les alentours du regard à la recherche de mon cadet. Quand je le trouve en pleine discussion avec le vieux Mc Pherson près de la fontaine à champagne, Meredith non loin d'eux, j'indique :

– Il suffit de trouver le bon moment, maintenant.

– Le mieux est d'attendre que Meredith soit un peu en retrait, pour que tu puisses lui parler sans que Lucas s'en aperçoive, explique Cara à Matt.

Il acquiesce une nouvelle fois et, la mâchoire crispée par la hargne, il relève :

– J'ai remarqué qu'elle allait lui chercher des petits fours de temps à autre.

– Parfait, donc on va attendre qu'elle y retourne, dis-je en levant mon verre. À la vôtre. Santé !

Formant une ligne devant les buffets couverts de monts et merveilles gastronomiques, nous trinquons pendant qu'autour de nous, la fête bat son plein. L'air de rien, nous observons discrètement les moindres faits et gestes de Meredith et de Lucas, ce dernier se pavanant devant les notables de la ville.

– Maintenant, signale Matt en posant son verre sur la table derrière lui avant de s'éclipser dans la foule.

– À nous d'entrer en scène, princesse, murmuré-je.

Je me déplace de quelques pas et tonne :

– Bon sang ! Ferme-la, Cara !

Comme prévu, elle me jette le reste de sa boisson au visage en hurlant bien plus fort qu'elle ne semblait vouloir le faire au vu de sa grimace, mais cela attire l'attention sur nous, donc c'est parfait.

Sauf qu'elle peine à garder son sérieux. Alors, j'enchaîne avec beaucoup plus de fermeté dans la voix pour rester crédible en m'essuyant le liquide qui coule sur mon visage.

– Quand je te dis de la boucler, tu la boucles, merde !

Nous aurions peut-être dû mettre au point un sujet de dispute, car, même avec la meilleure volonté du monde, je ne trouve rien à lui reprocher, faux ou non.

– Va te faire foutre, Reed !

Matt

Décidé, je me dirige vers Meredith près du buffet en m'assurant, du coin de l'œil, que Lucas a repéré la dispute de Cara et de Reed. En effet, ce dernier, un large sourire de jubilation aux lèvres, s'est avancé pour profiter du spectacle comme tous les autres curieux.

Ce mec me sort par les yeux avec ses airs de parfait gentleman. Je vais lui faire bouffer sa cravate et ses faux-semblants s'il continue à agir de cette manière. J'étais trop petit pour me souvenir avec précision de Robert Mc Garret, mais j'en garde la même appréhension, Lucas irradie les mêmes vibrations malsaines.

À hauteur de Meredith, je lui agrippe le coude. Elle ne m'a pas vu arriver, alors elle sursaute.

- Meredith, viens avec moi.
- Matt ! Non, tente-t-elle de résister.

Je dois être rapide et concis. Pourquoi m'a-t-elle demandé de l'aide ? Il faut que je le sache. Tant pis, je la force à me suivre en essayant de me montrer le moins directif possible. Le shérif est dans les parages et j'ai remarqué qu'il nous tenait à l'œil. Le lavage de cerveau à la Lucas Hamilton paraît avoir opéré sur lui aussi. Il commence à me soupçonner d'actes aussi insensés que le harcèlement moral.

Une fois à l'écart et à l'abri des regards, dans l'ombre, je m'arrête et la coince de tout mon corps contre le mur de la demeure Hamilton.

- Meredith, il va falloir que tu me parles, et tout de suite !

Affolée, elle se débat.

- Non ! Je ne peux pas. Laisse-moi partir ! S'il ne me...

Elle se tait.

- S'il ne te, quoi, Meredith ?

Je m'énerve. Nous n'avons pas une minute à perdre. Le temps nous est compté.

- Vite !

Elle craque et fond en larmes.

– Il va s’en prendre à ma famille, à toi, à Reed et Cara. Matt ! Je ne peux pas te parler. Je dois faire ce qu’il me demande.

Meurtri de la voir dans cet état de détresse, je prends son visage en coupe et mon intonation se fait plus douce, presque suppliante :

– Qu’est-ce qu’il te fait, Meredith ?

Elle fuit mon regard. Je la contrains à relever la tête. Elle me manque tellement. Qui aurait pu prévoir qu’en plein divorce avec Valérie, je serais tombé amoureux de cette magnifique rousse. Mes sentiments se sont manifestés au fil des discussions, seul à seule et tard le soir, au gré des regards échangés discrètement et inconsciemment. Meredith est intelligente et responsable, même si quelque peu névrosée, mais cela a toujours eu le don de me faire sourire. Elle a toutes les qualités que je recherche chez une femme et elle ferait une excellente belle-mère pour Theo et Beth. J’ai pu voir à maintes reprises le magnétisme qu’elle exerce sur les enfants. J’espérais tant retrouver une vie équilibrée et heureuse auprès d’elle. Cette situation me rend fou, car, au final, je n’ai plus rien et ce sale con a tous les atouts dans son jeu, et il en abuse. Il la menace. Pourquoi ? Dans quel but ? Comment peut-on faire ça à une fille aussi géniale qu’elle ?

– Il te frappe ?

Détournant une nouvelle fois les yeux, elle garde le silence.

– Il te force à...

L’idée qu’elle soit violée me tord l’estomac, je ne peux poursuivre.

– Parle-moi. Dis-moi. On peut t’aider, mais pour cela, il faut que tu me répondes et que tu dises la vérité au shérif. N’aie pas peur de lui. Ce n’est qu’un manipulateur.

– Je... je... Il... il a tué les parents de Cara !

...Quoi ?...

Elle s’effondre à mes pieds à bout de nerfs et secouée par les spasmes de la tristesse et du dégoût.

Je recule, j’encaisse le choc. La rage bout dans mes veines. J’hésite, fais un pas de côté, prêt à céder à toutes les extrémités que la douleur et l’horreur me dictent. Je reporte un court instant mon attention sur elle, à terre et anéantie.

Puis, le visage tendu, rouge de fureur, je me rue vers le buffet.

Je hurle :

– Hamilton !

Mon hurlement couvre la musique et répand la stupeur dans l’assemblée. Dans un même

mouvement, Reed et Cara se tournent vers moi comme la plupart des personnes dans mon sillage. Prêt à bondir sur Lucas, Reed m'intercepte avec une rapidité telle que je ne le vois pas venir. Il m'envoie une droite précise et maîtrisée en pleine mâchoire. Je bascule et tombe dos à une table qui se brise en deux sous mon poids.

Sonné par le coup et blessé au bras par un éclat de verre, je me redresse avec peine en me plaignant de douleur, puis fulmine, les yeux écarquillés par la stupéfaction :

- Non, mais, ça va pas ? Qu'est-ce qu'il te prend ? Idiot ! Je vais le, Il va me...
- Chut ! me souffle Reed.

Il s'avance et me tend la main afin de m'aider à me remettre sur pied, mais, furieux qu'il m'ait empêché de me ruer sur Lucas, j'esquive son geste.

- Qu'est-ce qu'il se passe ici ? intervient Lucas, fier comme un paon.

Debout, je vocifère :

- Je vais te...
- Rien ! Rien, tout va bien, me coupe Reed en m'agrippant par le bras et me poussant à quitter les lieux par de brèves bourrades.

Je me débats, lui fourre des coups de coude, prêt à lui en coller une à mon tour.

Reed me pousse loin des oreilles baladeuses et s'emporte :

- On se calme, mec !
- Je vais étripier cette merde et personne ne m'en empêchera.

Je le bouscule à mon tour mais, d'une main sur mon torse, Reed me bloque à chaque pas que je tente.

- Oh ! s'écrie-t-il pour me raisonner.

Je reprends mon souffle et reporte mon attention, jusque-là vissée sur Lucas, sur Reed.

Je peste, hargneux :

- Putain ! Pourquoi m'en avoir mis une ? C'est quoi ton problème ?
- Ça y est ? T'as fini ? s'agace Reed, le regard sombre. Tu ferais mieux de me remercier au lieu de t'énerver contre moi. Je viens de sauver tes putains de fesses d'abruti de ton putain de fauteuil confortable de la mairie. Bordel, réfléchis un peu ! La dernière chose à faire, continue-t-il en haussant la voix, est de se montrer plus con que con ! O.K. ? Que je passe pour le méchant de l'histoire ne pose aucun problème, mais toi ? Tu as une place à maintenir.

Une fois sa tirade terminée et furieux, je déblatère :

– Ton taré de frère la séquestre, la frappe et la viole probablement ! Et tu ne connais pas la meilleure ? Il serait impliqué dans le meurtre des parents de ta fiancée ! Oui, Reed ! De-ta-fian-cée ! De Cara ! (J’essaie de me calmer en reprenant mon souffle.) Alors, mairie ou pas, je vais le tuer de mes propres mains, le torturer et le faire souffrir.

Reed a cessé toute résistance. Son visage jusque-là colérique vire au gris pâle et se ferme. Il fait un lourd pas en arrière et me fixe comme si j’étais une abomination.

Il lâche, stupéfait :

– Quoi ?

– Les garçons ? Où est Meredith ? demande Cara, alarmée, en arrivant à nos côtés.

– Je l’ai laissée derrière la maison. Pourquoi ?

– Lucas, articule-t-elle, essoufflée. Lucas a compris notre manège et je pense qu’il est parti à sa recherche.

Lucas

Ces enfoirés m'ont eu ! Putain ! Et cette garce, cette salope a encore fait des siennes. Je suis hors de moi. J'ai la rage. Mon sang bout, je le sens. Il brûle dans mes veines. Je vais lui faire payer sa désobéissance. Je vais lui faire déguster son manquement à mon autorité. Elle veut vraiment me mettre en rogne, c'est ça ? Elle va voir. Elle va comprendre. Elle n'est rien. Je suis tout. Je vibre de colère. Je suis en transe et ressens un indéfinissable mélange entre haine et excitation. C'est fort, très fort. Une envie, un besoin vraiment puissant que je dois assouvir à tout prix.

Maintenant !

Je la retrouve, assise derrière la maison, en pleurs, comme toujours. Je la relève de force. Elle se plaint, comme toujours. Je la pousse à avancer vers la grange en passant derrière l'orchestre. Je croise du monde. Je l'étreins et cette idiote résiste, mais c'est bénéfique pour moi. Elle paraît ivre, et j'en joue.

- Lucas, ça va ? me demande... je ne sais plus son nom et à vrai dire je m'en tape.
- Oui, oui. Rien de grave, je ramène ma fiancée chez elle. Elle a un peu trop bu.

Je sens qu'elle va l'ouvrir, alors je m'empresse de lui planter un doigt entre deux côtes.

Elle se tord de douleur et râle :

- Lucas, arrête, tu...
- Tu vas vomir, chérie ? dis-je en mettant le plus de douceur possible dans ma voix.

Monsieur l'inutile s'enquiert à nouveau :

- O.K., mais tu reviens après ?

Je souris poliment.

- Évidemment, je ne vais pas quitter ma fête.

Abruti !...

- Monte ! ordonné-je à Meredith en arrivant à hauteur du pick-up.
- Où va-t-on ?
- Je t'ai demandé de l'ouvrir ?

Elle baisse le regard.

– Bien ! dis-je. Monte !

Elle s'exécute et je fais de même.

J'emprunte le chemin de terre qui contourne ma propriété pour plus de discrétion et prends la direction des bois. Meredith n'apprécie pas mon silence et me bassine de questions que je n'écoute pas. Elle parle encore et encore, elle hausse la voix, mais ce n'est qu'un incessant brouhaha pénible qui résonne dans ma tête. Je ressens les ondes fascinantes de son angoisse, de sa panique, de sa peur. Je suis maître de ses réactions. C'est une sensation stimulante. Je suis conscient de toucher à mon but dans la vie. Pourquoi ai-je attendu ? Pourquoi aujourd'hui ? Je n'ai pas la réponse à ces questions. C'est quelque chose qui grandit en moi. Comme une mère couvant son enfant au creux de son ventre durant neuf mois et qui subit les premières contractions. Il veut sortir. Cette chose, cette force, cette facette de moi veut sortir, et je sais que je ne pourrai lutter plus longtemps.

Dans les bois, après avoir garé mon véhicule dans une clairière à l'abri des regards indiscrets, je la fais descendre alors qu'elle continue à me résister. Elle tombe, je la traîne par les cheveux, par les bras, par n'importe quelle partie de son corps me passant sous la main. Elle tombe à nouveau, je m'en fiche, je la tire. Elle hurle, je la frappe. Elle perd ses chaussures, je les ramasse avec la furieuse envie de les lui enfoncer au fond de la gorge pour qu'elle se taise. Ses jambes sont écorchées à vif par les ronces, les branches, elle crie. Je la gifle, encore et encore. Je grogne, jure et peste.

Cette pute a parlé. Je vais la punir.

Je vais lui donner une énième leçon identique à celle que mon père donnait à Reed quand il désobéissait ou qu'il était trop bavard, comme la fois où le Docteur Avery était venu demander des comptes sur les rumeurs de maltraitance.

Arrivés au vieux cabanon de chasse où, autrefois, Robert distillait secrètement son whisky et s'amusait avec mon frère, je la pousse à l'intérieur. Elle s'entrave dans une vieille caisse en bois. Terrorisée, elle se réfugie, recroquevillée contre le mur dans un coin sombre en bredouillant, en bégayant, suppliant que je l'épargne. Encore une fois, ses suppliques me font vibrer. J'aime l'impact que cela produit sur moi. Ses sanglots agissent sur moi comme une douce mélodie mélancolique et nostalgique. Celle d'autrefois, celle qui a bercé mon enfance. J'en redemande. Je vénère ce son. Je l'ai rêvé, fantasmé.

Il est temps pour moi d'accomplir le rituel, alors je prépare la mise en scène au détail près de ce que j'ai pu observer, enfant. Je prends un vieux chiffon, l'enroule et me penche sur elle pour la bâillonner. Elle hurle, mais le son est vite étouffé. Je n'ai hélas pas le temps de m'extasier devant cette œuvre d'art. Je la déshabille. Elle se débat. Je la frappe à nouveau jusqu'à l'étourdir, puis la soulève à bout de bras pour la poser sur les caisses que je viens d'aligner. Je lui attache les mains à l'aide d'une corde et les fixe à la poutre scellée au milieu de la petite pièce. Je m'arrête un instant

pour contempler les marques de griffure, celles laissées par mon frère, puis je l'allonge ventre contre bois, les genoux écartés et repliés au sol en position de prière, les bras tendus devant elle.

J'attrape le tisonnier, celui qui entaillait la chair de Reed, enfant.

– Tu as désobéi, murmuré-je d'une voix très douce. Tu dois être punie.

Possédé par les souvenirs de mon enfance, je défais le bouton et la braguette de mon pantalon de costume. Je plonge ma main dans mon caleçon pour en sortir mon sexe peu apprêté à ce que je dois faire. Elle ne m'excite pas pour deux sous. Je frémis pourtant. J'ai tant de fois rêvé de reproduire cela, mais je fantasmais d'avoir mon frère pour partenaire de jeu, alors, je me concentre sur cette image, sur le visage et le corps de mon aîné en m'excitant d'une poigne ferme.

Le désir monte.

L'outil servant à attiser le feu dans mon autre main, je commence à tracer des lignes sur le dos de ma victime qui se tord et pousse des cris, des hurlements de souffrance noyés dans le chiffon.

L'appétit m'irradie.

Sa peau devient rapidement rouge. Je poursuis en espérant voir jaillir le sang.

Le plaisir explose.

Mes gestes sont précis, contrôlés et maîtrisés. Je m'en réjouis et comprends enfin pourquoi j'ai dû assister à cela, enfant. Tel un maître, Robert m'apprenait le plaisir, me montrait la manière de procéder pour atteindre l'extase.

Enfin prêt et assoiffé de pouvoir enfin goûter à ce bonheur, je me cale entre ses fesses, la maintiens de mes doigts enfoncés dans sa peau au niveau de sa hanche gauche et la sodomise brutalement. Elle est mienne, elle est ma propriété, ma chose. Je la contrôle. En transe, je suis au bord du précipice, j'alterne griffures et pénétration. Lorsque le sang coule de ses plaies, je le fixe, satisfait. Ce qui déclenche une profonde jouissance, une délivrance que je n'ai jamais atteinte auparavant. Grognant d'exaltation, je lâche le tisonnier et me penche sur elle pour accomplir le grand final. Comme mon père le faisait à l'époque, je lape méticuleusement chaque goutte de son sang.

Il serait fier de moi, j'en suis certain. Et ce sentiment décuple mon plaisir.

Elle ne bouge plus. Je l'ai dominée et possédée. Je croise son regard éteint, vide. Je me suis approprié son âme. Je vais lui montrer ma reconnaissance, la récompenser. Je me retire d'elle, m'essuie de ma main, me lèche les doigts pour goûter nos corps et me rhabille. Je lui attrape les jambes, les décale et pousse son buste pour que je puisse m'asseoir sur une caisse. Puis, je la prends dans mes bras et la positionne, assise sur mes genoux. Telle une poupée désarticulée, elle est molle et n'a plus aucune réaction. Je suis fasciné par l'effet que cela a eu sur elle. Je la berce et lui caresse les cheveux. La peur semble avoir quitté son corps.

Je la félicite en susurrant aux creux de son oreille :

– Tu as été parfaite.

Elle ne réagit toujours pas, et j’aime cette soumission. Comme j’aime sa respiration calme.

– Tu ne dois pas parler, Meredith. Car, si tu parles, ils vont salir ma réputation, et s’ils le font, ils saliront la tienne aussi. Tu ne voudrais pas être la risée de tout le monde ?

Je lui empoigne la main gauche et fais tourner sa bague autour de son doigt.

– Tu es ma fiancée. Ce qui m’atteint t’atteint aussi. Tu comprends ? Bon, maintenant, je vais aller régler le problème. Tu vas rester bien sagement ici. Tu vois la trappe là ? Je vais te mettre dedans le temps d’arranger les choses. (Elle a un mouvement nerveux et lâche un couinement.) Chut, reste calme, cela ne sera pas long.

Je la détache de la poutre, lui laisse les poignets liés, la soulève et la dépose sur le lit de camp le temps de lui attacher les chevilles. Probablement épuisée par ma correction, elle se laisse faire et j’apprécie ce calme, cette sérénité. Encore une fois, je revois mon père agir de la même manière avec mon frère. Je n’aimais pas ce moment, car je voyais tout l’amour qu’il lui portait. Mon père ne me regardait jamais de cette façon. Il ne me berçait pas. Il ne me caressait pas les cheveux. Il était strict et menaçant. Il ne me touchait pas.

Une fois Meredith posée au fond du trou, elle s’agite et me regarde avec de grands yeux emplis de détresse. L’angoisse et la peur semblent reprendre le dessus, son visage est à nouveau baigné de larmes.

Je referme la trappe après y avoir jeté ses vêtements, replace le vieux tapis et le lit de camp dessus et m’assure que l’on n’entende rien qui trahirait sa présence. Puis je m’empare de son téléphone portable que je ne quitte jamais et écris un message à sa mère.

[Lucas et moi, nous nous sommes un peu disputés,
mais rien de grave, ne t’inquiète pas, ça passera.
Je vais dormir à mon appartement.
Je vous fais de gros bisous. On se voit lundi.]

Mince ! Dois-je mettre « je t’aime » ? Je ne sais même pas si ces idiots se disent ce genre de mièvreries, alors je préfère ne pas l’alarmer au cas où ce ne serait pas une habitude.

Je sors, remets la chaîne au loquet de la porte et referme le cadenas avant de retourner à ma petite fête, l’air de rien, sifflotant.

Malgré ma satisfaction, je suis légèrement déconcerté. Ce que j’ai ressenti ce soir était fantasmagorique et euphorisant. J’y ai trouvé un pur plaisir, une sensation d’extase explosant tous les baromètres.

Cela dit, maintenant, j'éprouve comme une sorte d'accablement à revêtir mon costume de Monsieur-tout-le-monde.

Reed

Bien que je reste sceptique quant au fait que Lucas soit impliqué dans l'accident des parents de Cara, je suis malgré tout soucieux. Mon cœur me dit de ne pas y prêter attention ; en contrepartie, ma raison doute. Il n'est plus le Lucas d'autrefois. Il a toujours été plus ou moins nerveux, mais de là à commanditer un assassinat, c'est insensé !

Je fais le tour des pièces de mon ancienne demeure à la recherche de Lucas et Meredith pendant que Matt et Cara s'occupent de l'extérieur. Je ne trouve personne au rez-de-chaussée, donc je monte à l'étage. Personne. En arrivant devant la dernière porte au fond du couloir, la chambre que je m'étais aménagée il y a de ça quelques mois lors de mon retour à Cornfield, je suis étonné de la trouver verrouillée.

À plusieurs reprises, je force sur la poignée, mais rien n'y fait. Pourquoi Lucas l'aurait-il fermée ? D'autant que j'y ai encore quelques affaires.

Je recule, cherche une solution. Il ne m'en vient qu'une seule.

Je m'élance et, d'un pied en avant, je la défonce. Le verrou cède sous ma force et emporte avec lui un morceau du chambranle.

À première vue, rien ne paraît alarmant. La pièce est telle que je l'avais laissée. Je m'avance et inspecte les recoins. Je m'assieds sur le bord du lit et remarque la paire de lunettes de repos de Meredith. Lorsque je les attrape, mon pied heurte quelque chose sous le matelas. Je me penche et découvre une valise que je fais glisser devant moi. Je l'ouvre. Elle est remplie de vêtements féminins : ceux de Meredith, apparemment. Je trouve cela étrange. Pourquoi ses affaires seraient-elles dans cette chambre, et non dans celle de Lucas ?

Sur cette question, je me lève, fouine dans les tiroirs de la commode et y trouve le reste de mes pantalons et de mes pulls.

Avant de quitter les lieux, je balaie une dernière fois la pièce du regard, puis, rejoignant l'escalier, je ne peux m'empêcher de jeter un coup d'œil dans la chambre de Lucas.

Étant donné que c'est l'ancienne chambre de Robert, je prends sur moi en y pénétrant tant je hais cet endroit. Le souffle court de voir cette tapisserie, certains meubles, j'essaie de ravalier la crise de panique qui menace.

Je marque un temps d'arrêt et inspire profondément.

– Bon ! Que caches-tu, Lucas ? dis-je.

Je me dirige vers le bureau jonché de plusieurs monticules de papiers, d'un ordinateur portable, d'un téléphone et autres objets en tout genre. Je m'assieds sur le fauteuil et, avec un pincement au cœur, je me saisis du cadre photo de ma mère portant Lucas, bébé, dans ses bras.

Notre mère était une très belle femme aux cheveux châtain et aux yeux verts, semblables à ceux de Lucas. J'ai peu de souvenirs d'elle. Je n'ai que des bribes et un ressentiment que je peine à expliquer. Je ne me souviens pas non plus si Robert m'avait déjà fait subir des sévices en sa présence. Mon premier souvenir est le jour de l'enterrement de ma mère où, pour une raison encore trouble, il m'a violemment giflé.

Emporté par une vague de haine, je repose le cadre, puis relève l'écran de l'ordinateur, secoue la souris pour animer l'écran et, évidemment, je bute sur un code de sécurité. Sans grande conviction, j'essaie de rentrer plusieurs combinaisons bateau comme sa date de naissance, puis, celle-ci associée à son prénom et ensuite à ses initiales, mais sans grand succès.

Je me laisse aller contre le dossier du fauteuil en réfléchissant à une autre solution. J'ouvre le premier tiroir à ma gauche en espérant trouver des indices. Il aurait pu écrire son code quelque part sur un pense-bête. Je fouille, mais je n'y trouve que du papier, des stylos et autres objets de bureau. Je m'empare de la poignée du deuxième et dernier tiroir. Il bloque : lui aussi verrouillé. Instinctivement, je glisse ma main dessous et ris en sentant la clé sous mes doigts.

– Pas très malin, frangin !

J'ôte le scotch qui la retient au bois et m'empresse de découvrir ce qui nécessite la fermeture de celui-ci. Je mets d'abord la main sur un pistolet automatique.

Beau bijou !

Je n'y accorde pas davantage d'attention. Qui n'en a pas de nos jours ? Le mien ? Il est dans la boîte à gant de ma Mustang. Je soulève ensuite un porte-dossier qui ne contient qu'une feuille blanche et récupère un vieux cahier que je me dépêche de feuilleter. Cela ressemble à un journal intime. J'en lis quelques lignes au hasard sur les dernières pages.

« Ils vont me rendre folle... folle... folle... Suis-je folle FOLLE !?!?! »

Je t'aime, il m'aime. Il ment de temps en temps.

Je ne suis pas folle. FOLLE. Je hais ce mot.

Ce cafard s'en prend à mon petit Lucas. Tout est sa faute.

Ma mère était complétement folle. Je soupire et referme.

– Reed ?

Je relève le visage et vois apparaître Cara sur le seuil de la pièce. D'un pas hésitant, elle gagne la chambre et s'avance.

– Qu'est-ce que tu fais ? Tu fouilles dans son bureau ?

Je rabats l'écran de l'ordinateur, referme le tiroir, remets la clé à sa place et quitte ma place pour la rejoindre.

Je lui tends le cahier.

– Tiens, mets ça dans ton sac, s'il te plaît.

– C'est quoi ? demande-t-elle en s'exécutant.

– Les mémoires d'une tarée.

Elle arque un sourcil perplexe, je rectifie :

– Le journal intime de ma mère.

– Oh !

– Allez, bougeons d'ici.

– Il va s'apercevoir que tu le lui as pris.

– Et ? dis-je en lui adressant un regard interrogateur.

Qu'est-ce que cela peut me faire ?

– Et on ne fouille pas dans les affaires des autres, glousse-t-elle.

– C'est un prêt pour un rendu, non ? C'est bien lui qui est venu piquer les dossiers de ton père.

Prête à tourner les talons, je vois qu'une idée lui traverse l'esprit.

– Les dossiers de mon père !

Sur cette parole, elle se dirige vers le bureau et commence à fouiner sous les piles de papiers. Je secoue la tête et souris. Elle est aussi téméraire et audacieuse que moi.

Seigneur ! Que j'aime cette fille !

Je raille en l'imitant d'une voix aiguë :

– On ne fouille pas dans les affaires des autres, Reed ! Ce n'est pas bien !

Penchée, elle redresse le visage et me lance un regard houspilleur.

– Tu m'aides ou tu te fous de moi ? Non, parce que ce sera plus rapide à deux !

Je ris et m'y mets.

- Je suppose que vous ne les avez pas retrouvés ? dis-je en me rendant devant la bibliothèque.
- Qui ?
- Lucas et Meredith ?

Elle secoue la tête.

- Non et le pick-up a disparu avec eux.

Commençant à passer les étagères au peigne fin, je m'enquiers, perturbé par le fait que Matt aurait pu lui faire part de ses suppositions au sujet de ses parents, mais vu qu'elle ne semble pas plus troublée que cela, j'en doute.

- Matt t'a expliqué ?
- Pour Meredith ?
- Oui.
- Il m'a expliqué ce qu'elle lui a dit, oui.

Elle fait tomber le téléphone par terre et jure.

- Et ? Tu en conclus quoi ? demandé-je ensuite.
- Que, hésite-t-elle. Que toi comme moi avons connu Lucas avant, et qu'il n'était pas capable de faire de mal à une mouche, alors je suis partagée entre l'inquiétude et le fait de refuser de croire qu'il puisse être aujourd'hui capable de faire ça. En d'autres termes, je suis perdue et je doute.

Soulevant quelques livres, je m'enquiers encore :

- Tu doutes de quoi ?

Une liasse de papiers à la main, elle s'assied lourdement sur le fauteuil.

- Je ne sais pas comment t'expliquer. Disons que nous nous faisons peut-être mener en bateau par Matt. C'est une hypothèse à ne pas négliger. Mais, d'un autre côté, il y a les faits. Meredith ressemble de plus en plus à une poupée façonnée de toutes pièces et, quand j'étais avec Lucas, il avait des accès de colère assez perturbants que je mettais sur le compte de ses amnésies, mais là aussi, tout n'était que mensonge.
- D'accord.

Je soupire et passe ma main sur le haut du meuble, puis le balaie d'un geste rapide et, dans un nuage de poussière qui me fait éternuer, un porte-documents identique à celui dans le tiroir du bureau tombe à mes pieds.

Je m'accroupis pour le ramasser et rassembler ce qui s'en est échappé : des papiers et une petite clef.

Je lis la première feuille qui me passe sous la main.

Dr Avery,

Suite à votre demande du 19/09/1985, je vous confirme par la présente que le rapport d'expertise génétique, réalisé par notre laboratoire Atlanta DNA Labcorp le 11/01/1986 dans le cadre de vos recherches, a conclu à la paternité de Monsieur Jackson L. Miller à 99,997 % à l'égard de l'enfant Reed Samuel G. Hamilton et a conclu à la non-paternité de Mr. Jackson L. Miller à 99,997 % à l'égard de l'enfant Lucas Steven Hamilton.

– C'est bon, Cara. Je l'ai trouvé, dis-je en m'asseyant sur le plancher après avoir relu deux fois cette lettre.

Je le savais. Cara me l'avait dit et je la croyais, mais j'en ai maintenant la confirmation. Lucas est mon demi-frère.

Mais qu'importe ? C'est la même chose.

Cara me rejoint et s'accroupit.

– Alors ?

Je lui tends le papier et regarde la clef qui ressemble plus à celle d'une boîte aux lettres qu'à celle d'une porte. Puis, je reporte mon attention sur un petit bout de papier déchiré et froissé où sont inscrites deux adresses new-yorkaises. Cara étant concentrée sur sa lecture, je l'enfouis discrètement dans ma poche. Je ne peux m'empêcher de faire le lien avec ce que m'a dit Matt. En rentrant à la maison, je vérifierai quels sont ces lieux.

Je me redresse, le porte dossier en main.

– Allez, Cara, partons d'ici avant qu'il ne revienne.

Elle me rend le papier et me demande :

– Ça va aller ?

– Oui. Oui. Ce n'est pas une surprise, dis-je avant de m'enquérir. Tu souhaites reprendre le dossier ?

– Non. Remets-le à sa place. Cela vous concerne, je n'en ferai rien.

Nous rejoignons la fête et retrouvons Matt discutant avec le shérif. Je crains qu'il ne lui parle des parents de Cara. En fait, je suis obsédé par cette histoire. Je n'arrive pas à me l'enlever de la tête et me pose de nombreuses questions plus insensées les unes que les autres. Je dois absolument parler à Lucas, seul à seul, avant que tout ne dégénère. Il va bien finir par revenir. Il ne peut pas désert sa propre soirée.

– Princesse, dis-je en l'étreignant. Lorsque Lucas reviendra, j'aimerais pouvoir avoir une discussion avec lui, entre frères, d'accord ?

Elle plonge un regard troublé dans le mien, mais acquiesce en hochant la tête.

– Ne vous battez pas, s'il te plaît.

Je ris.

– Je ne te promets rien.

– Reed !

– Je te promets d'essayer.

Je l'embrasse sur les cheveux, puis remarque les phares d'un véhicule arrivant sur le chemin de terre derrière la grange.

Je m'extirpe de ses bras.

– Il arrive.

Elle me retient par le coude avant que je n'aie le temps de faire deux pas.

– Reed, promets-moi de ne pas trop t'énerver.

Sa petite mine tracassée m'attendrit. Je dépose un bref baiser sur le bout de son nez et souris.

– J'essayerai.

Elle secoue la tête, dépitée, et me laisse partir.

Je contourne la grange et, lorsque j'arrive près du pick-up, il éteint le moteur.

Les regards que nous échangeons n'ont rien de bienveillant. Il finit par sortir de sa voiture, fier et droit comme un i.

Nous nous fixons, nous défiant du regard sans bouger.

– Où est Meredith ? lancé-je en premier.

– Cela ne te regarde pas.

– Où étais-tu ?

– Encore une fois, cela ne te regarde pas.

Je m'avance d'un pas. Il recule et heurte de son dos la carrosserie.

– Réglons cette histoire d'homme à homme, Lucas, une bonne fois pour toutes.

Il rit.

- Tu veux qu'on se batte ?
- S'il faut en arriver là...
- Je sais pertinemment bien que tu auras le dessus alors pourquoi je m'y risquerais ?
- Alors, parlons ? proposé-je en haussant les épaules.

Il croise ses bras contre sa poitrine et s'adosse confortablement contre la portière.

- De quoi veux-tu parler ?
- Commençons par ce que tu m'as dit ce matin.
- Et que t'ai-je dit ?
- Oh, ça y est, tes amnésies te reprennent ? raillé-je, irrité.
- Écoute, commence-t-il en se redressant.

Il avance d'un pas vers moi avant de poursuivre.

– J'ai des invités ce soir. Je me suis absenté suffisamment longtemps, ce qui manque à tous mes devoirs. Alors, si tu en as fini avec tes questions, laisse-moi retourner à ma fête, tu veux ?

Il se poste devant moi, le regard sombre et le visage à quelques centimètres du mien.

– Je n'ai pas fini, Lucas.

Posant une main sur mon épaule, il lâche :

– Alors, reviens me voir demain.

Je me décale d'un pas chassé pour l'empêcher de fuir. Agacé, il baisse la tête et se tripote nerveusement le front en soupirant.

– Laisse-moi passer, Reed !

De mes deux mains contre sa poitrine, je le bouscule en arrière.

- Sinon quoi ?
- Sinon rien...

Je réitère mon geste afin de l'énervé. Son impassibilité et sa désinvolture me font enrager. Il va bien finir par réagir.

Comme s'il était capable de lire dans mes pensées, il me sort :

– Je ne m'énervé pas, Reed. Ne te fatigue pas.

D'accord, changement de tactique. Je plonge ma main dans la poche de ma veste et en extirpe le

morceau de papier trouvé dans le dossier.

Je lui montre.

- C’est quoi ça ?
- Tu fouilles dans mes affaires, maintenant ?

Je m’emporte :

- *Arrête* de répondre à mes questions par d’autres questions ! C’est quoi ces adresses ?
- Tu es grand, non ? Va chercher tes réponses sur internet.

Dans un élan, il me percute l’épaule et tente de partir, je le retiens par le bras.

- Es-tu impliqué dans l’accident des parents de Cara ?

Son visage se tord d’hilarité, puis, en une fraction de seconde, il se ferme. Il avance le menton pour venir à nouveau frôler mon visage.

Fixant ma bouche, il lance, en articulant distinctement chaque mot :

- Va. Te. Faire. Foutre.

Cara

Matt et le shérif Snow ont une discussion animée. Je me tiens à l'écart, mais les gestes et les paroles échangés me paraissent secs et peu cordiaux. Reed est parti depuis dix bonnes minutes. Je m'inquiète. Et toujours aucun signe de vie de Meredith. Ses parents, que j'aperçois dans la foule, ne semblent pas alarmés. Ils discutent tranquillement avec ce bon vieux Bill, le patron de la quincaillerie de Cornfield.

Curieuse, je me dirige vers eux. Je ne leur ai pas parlé depuis des années. Pourtant, ma mère s'entendait bien avec Madison Dayle ; elles se retrouvaient souvent ensemble au club de lecture.

- Madison, Conrad, les salué-je en me postant devant eux.
- Cara ! s'écrit joyeusement Madison. Ma toute belle, comment vas-tu ?

Elle m'étreint vivement. Je lui souris et me retourne vers Monsieur Dayle.

Nous échangeons une bise courtoise.

- Toutes nos condoléances, ma grande, se désole Madison.
- Merci.

Elle poursuit sur le même ton exagérément empathique :

- Comment te portes-tu ?
- Bien, merci.
- Ça va, ce n'est pas trop dur ?

Je hoche la tête et change de conversation. Sa compassion est tellement surfaite qu'elle me hérise les poils.

- Dites-moi, vous n'auriez pas vu Meredith ? Je la cherche.
- Je viens de recevoir un message sur mon portable. Elle s'est disputée avec...

Elle se tait, et je vois passer dans son regard quelque chose qui me perturbe, une sorte de pitié. Elle se méprend. Elle paraît ne pas vouloir me faire de peine. Je pense qu'elle est au courant de mon flirt avec Lucas et doit sûrement penser que la relation de Lucas et Meredith m'affecte.

Alors, je m'empresse de relever :

- Oh ! Elle s'est disputée avec Lucas ?

J'insiste sur son prénom pour lui signifier que je m'en fiche éperdument.

– Oui. Oh ! Rien de grave. Cela s'arrangera sûrement. Une simple querelle d'amoureux. Ils sont si bien ensemble.

– Ah ! Vous trouvez ? dis-je avec l'envie de rire.

– Oui. Lucas est un homme bon. Il fait tellement pour la paroisse et pour la ville. Meredith ne peut être qu'heureuse avec lui.

Je reste perplexe, un instant. Elle semble tellement séduite que c'en est presque déroutant.

Ai-je été comme cela, il y a quelques mois ? Mon Dieu, oui ! J'ai été aveuglée par Lucas.

– Et toi, ma grande, que deviens-tu ?

Enthousiaste, je lève ma main gauche pour lui montrer ma bague de fiançailles.

– Je vais me marier avec Reed.

Elle m'interroge du regard.

Je précise :

– Reed Hamilton. (Elle affiche le même air ahuri.) Le frère aîné de Lucas.

– Oh ! Lui, prononce-t-elle comme si elle crachait sur de la vermine.

– Oui. Lui.

– Félicitations, dit-elle sans enthousiasme.

Balayant les environs du regard à la recherche d'une échappatoire, car, de toute évidence, cette conversation n'était pas une bonne idée, je vois Lucas sortir de derrière la grange, suivi de Reed. Je suis soulagée de les voir en un seul morceau.

Après un sourire poli, je prends congé des Dayle pour rejoindre mon futur époux qui semble troublé.

– Tu as pu lui parler ? m'empressé-je de lui demander.

Il hausse les épaules.

– Il s'entête. Je ne peux rien en tirer.

J'aimerais aussi lui demander le sujet de leur discussion, mais je vois dans son regard que ce n'est pas le moment.

Passant ma main dans son dos, je m'enquiers :

– Tu veux qu'on rentre à la maison ? Tu as l'air épuisé.

– Ouais. Rentrons.

Sur le chemin du retour, main dans la main, suivant la route, nous marchons en silence jusqu'à ce que j'essaie de le faire parler.

– Tu ne m'as pas dit ce que, toi, tu pensais de toute cette histoire. Alors, tu crois Matt, et tu penses que Lucas la maltraite vraiment ?

Il soupire longuement, le front barré par l'angoisse et un autre sentiment qui m'échappe.

– Sincèrement, je n'en sais rien. Mais si c'est le cas : où est passé mon petit frère ? Qu'est-il devenu ? Pourquoi ce changement radical ? Je n'aurais jamais dû...

Il se tait.

– Pourquoi j'ai l'impression que tu t'en veux ?

– Parce qu'il y a douze ans, j'ai abandonné la personne qui avait le plus besoin de moi... Pourquoi ? Parce que j'ai eu la trouille, parce que j'étais une mauviette, voilà pourquoi, Cara ! Rien de bien héroïque, hein ? reprend-il en se moquant de lui-même.

Affectée par sa réponse et sa mine défaite, je relève :

– Tu as tué un homme pour lui, tout de même.

– Je ne l'ai pas tué pour lui, mais parce que c'était ou Robert ou moi, avoue-t-il. J'ai préféré rester en vie.

À la maison, je gagne directement la chambre pour me dévêtir de cette robe que je pensais encore à ma taille, mais elle m'a été insupportable à porter durant toute la soirée. Je me regarde dans la glace.

Aurai-je pris du poids ? Je devrais peut-être me mettre à courir avec Reed, le matin. Je souffle. Moi qui hais le sport. Je me regarde sous toutes les coutures, rentre le ventre et le gonfle. Mon Dieu ! Je suis énorme.

Une fois confortablement revêtue de ma nuisette, je descends rejoindre Reed qui ne semble pas décidé à venir se coucher. Je le trouve dans la cuisine assis à la table, devant mon ordinateur, débraillé, sa veste posée sur le dossier de la chaise, sa chemise sortie de son pantalon et ouverte.

Je m'étonne :

– Que fais-tu ?

Il est loin d'être adepte de l'informatique et accro du Web, alors le retrouver à surfer sur le net m'intrigue.

Calée dans son dos, je l'entoure de mes bras sur ses épaules et reporte mon attention sur l'écran

après avoir déposé un baiser sur ses cheveux.

- Pourquoi te renseignes-tu sur le Golf Club At Chelsea ?
- Tu connais ?
- Oui, mes parents en ont été membres pendant des années, pourquoi ?

Je le sens se raidir et m'en inquiète. Je viens m'asseoir à califourchon sur ses cuisses pour lui faire face et j'enfouis mes doigts dans sa chevelure.

- Pourquoi regardes-tu cette page internet, Reed ?
- Je ne regarde pas spécialement cette page, je suis tombé dessus au hasard. Je cherchais une agence de déménagement.
- De déménagement ?

Tapotant nerveusement son doigt contre la table, il m'explique :

- Ouais, pour mes meubles du studio et ceux qu'il te reste au garde-meubles. Tu ne voulais pas les déménager ?
- Si, dis-je, perplexe. Mais pourquoi tu t'en occupes à cette heure-ci ?

Son visage se fend d'un large sourire, et je comprends rapidement que je l'agace avec toutes mes questions.

Je ris.

- Je suis chiante, c'est ça ?
- Non, princesse, réplique-t-il en avançant le menton. Embrasse-moi.

Sa demande me fait instinctivement frémir jusqu'à la racine des cheveux. Je sais qu'il peine à me témoigner ce genre de geste d'affection en ce moment, et je suis plus que reconnaissante qu'il fasse autant d'efforts pour moi. Ses yeux mi-clos, son magnifique visage attendant patiemment que je m'exécute et ses lèvres, cette bouche si appétissante – mmh – me transportent et me font chavirer dans une vague de désir.

Je le prends à pleine bouche pour lui démontrer l'ampleur de mon amour. Dans un gémissement, sa langue trouve la mienne, me caresse et glisse sur mes lèvres. Je me délecte de son goût, de sa saveur. Je fonds et m'y perds. Il soulève ses hanches contre moi pour me montrer à quel point notre baiser l'excite, à quel point son sexe me veut, combien lui me veut. Le feu s'empare de mon être. Les muscles de mon entrejambe se serrent. Je le veux moi aussi, et tout de suite. Je gémis à mon tour et suis complètement sous son emprise, telle une droguée, j'en redemande encore et encore.

Son pouls s'accélère, je le sens sous mes doigts qui parcourent son cou et je sens son torse se soulever par saccade. Je romps le contact de nos bouches et heurte son front du mien. Il reste pendu à mes lèvres, les yeux fermés, les paupières crispées.

– Ça va, mon cœur ?

Il rouvre les yeux et fixe un regard larmoyant dans le mien. En guise de réponse, il me décoche un sourire radieux, puis, d'un bond, il se lève en m'emportant avec lui. Aussitôt, j'enroule mes jambes autour de ses hanches et m'agrippe à ses épaules.

– Où m'emmènes-tu ? demandé-je.

– À l'étage. (Il claque un baiser sur une de mes joues.) Sous la douche.

Nous montons les marches. Je passe une main dans ses cheveux et le scrute avec attention. Mon homme est une pure merveille, si rude et si doux à la fois, puis si fort et si écorché. Je l'aime plus que tout et m'inquiète toujours pour lui. Je ne peux m'en empêcher.

– J'aimerais tellement pouvoir savoir ce que tu penses mon cœur.

Il hausse un sourcil et émet un léger rire.

– Là ? À te faire l'amour.

– Non, pas spécialement maintenant.

Devant la porte de la salle de bains, il me laisse glisser le long de son corps.

– Tu finirais dans un asile, Car'. Alors, pour ta santé mentale, il ne vaut mieux pas, raille-t-il en gagnant la pièce.

Il se dirige dans la cabine de douche pour ouvrir l'arrivée d'eau et la caler sur une température agréable. Je n'insiste pas, bien trop fascinée par sa façon de bouger et, maintenant, de me regarder avec des yeux brûlants.

Lentement, il s'approche de moi, se penche, survole mon visage du sien et ses doigts viennent effleurer mes cuisses. Il m'a à peine touchée que déjà, je m'enflamme. Il attrape l'ourlet de ma nuisette et me l'ôte. Je suis nue. Nue et bouillonnante.

Il recule d'un pas.

– Déshabille-moi, me demande-t-il d'une voix rauque.

Je m'exécute et enfouis mes mains sous sa chemise, tout contre sa peau et la fais glisser de ses épaules. Il ne bouge pas. Il me dévisage de son regard intense, les pupilles tellement dilatées que le bleu de ses iris forme un léger trait à peine visible. Ébranlée, je défais minutieusement sa ceinture et, en douceur, il se tourne, dos à moi. Je reste perplexe, un instant.

– Continue, souffle-t-il en apposant ses deux mains contre le mur.

Mon cœur marque un raté lorsque je reporte mon attention sur les multiples cicatrices qui lacèrent sa peau. Même si son dos est fascinant à regarder avec ses larges épaules et ses muscles

distinctement dessinés, je ressens une pointe de dégoût, non pas pour lui, mais pour ce qu'il a subi. Pourrais-je m'y faire un jour à cette vision bien trop dure à supporter ?

Je rive mes yeux sur son tatouage et poursuis. Je descends son pantalon sur ses hanches et ce dernier tombe à ses chevilles, il l'enjambe et le pousse à l'aide de son pied, puis reprend la même position. Les paumes contre la faïence, les jambes légèrement écartées et la tête baissée, tel un... Oh ! Mon Dieu !

- Vas-y, Cara, continue. Colle-toi à moi, je veux te sentir dans mon dos.
- Reed, je...
- Continue, je t'en prie !

La boule au ventre d'avoir capté qu'il est dans un genre d'état de soumission, et que cela lui est insupportable, je viens malgré tout me caler contre lui.

De mes doigts tremblants, je me saisis de l'élastique de son boxer et, avec le plus de délicatesse dont je suis capable, je le glisse le long de ses cuisses. Le son de sa respiration devient horriblement saccadé. Ce qui devait être une partie de plaisir vire à la torture. Pourquoi me fait-il ça ? Pourquoi a-t-il besoin de ça ? Ça ne l'excite pas le moins du monde et moi non plus.

Débarrassé de son sous-vêtement, il inspire et expire profondément. Je reviens me caler contre lui sans trop savoir que faire, appose ma joue entre ses omoplates et l'enlace.

- Je ne veux pas te faire souffrir, susurré-je.
- J'en ai besoin.
- Pourquoi ?
- Pour dépasser ça.
- Ça, quoi ?
- J'ai combattu ma peur du sexe par le sexe. Je veux vaincre mes souvenirs par des souvenirs, et tu es la seule à pouvoir m'y aider.

Je ravale un hoquet nerveux et plisse les paupières.

- Tu... Tu ne veux tout de même pas que je te...

Je me tais. Je ne peux prononcer les mots fatidiques.

- Non, Cara. Je te désire, tu ne me violeras pas. Je veux juste que tu reproduises certains gestes.

Emportée par l'écœurement, je m'écarte de lui.

- Non ! Reed. Il est hors de question que je te fasse subir quoi que ce soit.

Il se tourne enfin et je suis aussitôt dévastée par les larmes qui coulent sur son visage. Je porte une main sur ma bouche et recule.

D'une voix abominablement douce, il rétorque :

– Tu vois la tête que tu fais, là, maintenant ? Je ne veux plus jamais la voir. Tu dois m'aider à surmonter ça. Je dois pouvoir être à nouveau capable de faire l'amour à ma femme et d'y éprouver du plaisir, d'y mettre des sentiments. Te baiser ? Oui, je peux le faire. Je m'y suis entraîné et formaté durant des années. Tu comprends ?

– Quelle est la différence ?

– Quoi ? Entre te faire l'amour et te baiser ?

– Oui.

– Ce qu'il se passe dans ma tête.

– C'est-à-dire ?

– Être une machine rodée à se vider les couilles ou un homme amoureux de sa femme, ouvert et désireux de lui donner son âme et bien plus encore.

– Mais tu me donnes déjà beaucoup, je ne comprends pas. Regarde ce matin, dans la cuisine ? Tu as été parfait.

– Tout est calculé, millimétré. Je suis encore cette machine à sexe qui essaie de trouver un juste milieu.

– En gros, tu veux que je te reformate en... en quoi ? Je ne comprends toujours pas. Car jusqu'à présent, tout allait bien, enfin presque bien. Pourquoi maintenant ?

Il hausse les épaules.

– Je ne sais pas. Peut-être le fait d'être ici. Mon frère... son comportement... les environs... toi.

– Moi ? m'estomaqué-je.

Il se reprend :

– Mon amour pour toi, le fait d'essayer de devenir quelqu'un de meilleur pour toi. Je bois moins, je suis moins violent et tout ça, pour toi.

– Est-ce que tu te forces à faire tout ça ? dis-je, paniquée de lui imposer d'être ce qu'il n'est pas.

– Je ne sais pas. Je veux juste être quelqu'un de normal. Pour toi.

Pour une raison qui m'échappe, je m'emporte :

– Arrête de faire les choses pour moi, merde ! Fais-les pour toi !

– Je le fais pour nous, et tu dois m'aider.

Je me baisse et ramasse ma nuisette. Je ne peux pas. Non. Je ne peux vraiment pas faire ce qu'il me demande. C'est trop pour moi. Puis, à quoi bon le faire souffrir en reproduisant des actes qui l'ont profondément meurtri ? Tout ceci est insensé.

– Désolée, Reed, je n'en ai pas la force. C'est... c'est au-dessus de mes moyens.

Alors que je suis prête à tourner les talons, il me rattrape par le bras.

- Mon amour, il le faut. Prends ça pour... pour un jeu...
- Un jeu ? Non, mais ça ne va pas !

Il me contraint à venir contre lui et prend mon visage en coupe.

Le regard désespéré, il m'explique :

– Celui qui subira le plus c'est moi. Tu n'auras rien de bien méchant à faire. Juste à me toucher à des endroits que je ne supporte pas, me... me soumettre à toi. Jouer à des jeux sexuels que beaucoup de couples pratiquent tous les jours. M'attacher, par exemple. Ce n'est qu'une question de domination. Et je suis prêt, Cara. Je veux que tu remplaces toutes ces horreurs dans ma tête par des souvenirs de toi.

- Jusqu'où es-tu prête à aller ?
- Avec toi, n'importe où.

Reed

Je conçois que ce que je lui demande est au-dessus de ses capacités, mais il faut qu'elle comprenne que je suis comme un boulet de canon lancé à pleine vitesse, détruisant tout sur son passage. Et ce ne sont pas seulement mes propres remparts qui se brisent, mais bien ceux de mon entourage, donc, par conséquent, les siens.

– Je ne suis pas du tout convaincue de trouver du plaisir à te faire endurer ces épreuves.

L'embrassant sur le front, j'essaie de la convaincre :

– On peut y aller en douceur, ma puce, essayons. Si jamais tu ne le supportes pas, on trouvera un autre moyen, d'accord ?

Elle baisse le regard et soupire.

– D'accord.

– Merci.

– Bon. Que dois-je faire ? se résigne-t-elle.

Je lui décoche un sourire.

– Aller sous la douche.

– Et ?

– Te doucher avec moi.

Elle rive ses yeux voilés par le trouble sur les miens, puis, percevant sûrement mon changement d'humeur, elle m'envoie une bourrade dans les côtes.

– Idiot !

Elle me bouscule et fonce sous le jet d'eau.

Je ne sais pas comment cette fille incroyable arrive à voir quelque chose de valable en moi, mais ce qui est certain, c'est que, sans elle, je ne serais absolument rien.

Ma vie commence avec elle et finira avec elle.

– Cara ?

Se saisissant du shampoing, elle se tourne vers moi, l'œil interrogateur.

– Hum ?...

– Je t’aime.

– Je t’aime aussi, mon cœur. (Elle me tend les bras en accompagnant son geste d’une petite moue adorable.) Viens dans mes bras.

Je m’exécute sans plus attendre. Elle a le don de me rendre meilleur, et je suis persuadé qu’elle arrivera à m’arracher à mes démons. Après ça, je pourrai enfin toucher à ce bonheur auquel j’aspire tant et que j’espère depuis si longtemps.

Contre elle et le menton calé sur le haut de son crâne, je me laisse aller aux balancements de notre étreinte, tout en fermant les yeux.

J’ai de nouveau envie d’elle. Enfin, à vrai dire, j’ai toujours envie d’elle, mais j’ai peur de ne plus être à la hauteur. J’éprouve la même honte qu’autrefois, mais à un degré différent. La sentir contre moi est comme toucher un objet précieux et infiniment délicat. Or je me leurre, le plus fragile de nous deux, c’est moi. Toutefois, mes sens primaires prennent le contrôle de mon esprit et mon corps s’électrise. J’ai le sentiment qu’elle réagit un peu de la même manière. Oui, j’ai l’impression d’être désiré comme je ne l’ai jamais été auparavant. Pas de cette manière, j’en suis certain.

– Tourne-toi, je vais te laver le dos, m’annonce-t-elle en s’extirpant de mes bras.

J’appose un bref baiser sur son front, me décale sous l’eau pour me mouiller et adopte la position demandée. Elle s’empare du savon et commence par me laver méticuleusement les épaules. Je pense qu’elle a saisi la gêne que j’endure lorsque quelqu’un se trouve dans mon dos. Alors, comme je le lui ai demandé, elle se presse contre moi, son ventre contre mes fesses. Un réflexe nerveux me parcourt. Une main cajolant mon ventre à hauteur de mon nombril, l’autre me frottant les omoplates, elle s’applique dans un silence déstabilisant. Je tente de contrôler ma respiration qui s’affole quand elle descend au niveau de mes reins.

C’est Cara. Elle me lave, et j’ai envie d’elle.

Je dirige ses doigts, jusque-là posés sur mon ventre, vers mon sexe peu apprêté à quoi que ce soit. Je veux qu’elle me touche et qu’elle m’excite.

Parce que c’est Cara, que je l’aime et que j’en ai envie.

Elle prend mes testicules au creux de sa paume et commence à effectuer de douces palpations pendant que son autre main arrive à la frontière du supportable.

Je ravale mon besoin de tout stopper.

Simplement parce que c’est Cara, ma fiancée, et qu’elle fait ces gestes pour me donner du plaisir.

Je ferme les yeux et bascule la tête en arrière pour me concentrer sur mes sensations. Je dois les

affronter. Je dois oublier. Je dois la laisser me contrôler, et surtout, je dois aimer cela. Mes bras tendus le long du corps, je serre les poings et lâche un son aigu lorsqu'elle me passe le savon là où je n'ai permis à personne de me toucher depuis plus de dix ans.

Mon corps tout entier est à elle. Je suis à elle. Je veux être à elle, et non à lui. Cela fait des années que je ne suis plus à lui. Je ne suis plus sa chose. Je n'ai jamais été sa chose. Je suis un homme, un être humain doté de sentiments, et non un jouet sexuel.

Elle me rince tout en poursuivant ses caresses sur mes testicules et mon pénis qui peine décidément à durcir. Elle remet le pommeau à sa place et revient se caler derrière moi pour poursuivre. J'expire tout l'air de mes poumons lorsque, délicatement, elle vient déposer une guirlande de baisers sur mon dos et retrace d'un ongle l'une des griffures gravée à jamais dans ma chair.

Puis, je me cambre en avant, percuté de plein fouet par des bribes de souvenirs. Je veux rouvrir les paupières, mais je dois lutter. Il faut que je combatte mon passé comme si je m'attaquais à un adversaire sur un ring, yeux dans les yeux. Sauf que l'angoisse s'approprie mon être. Mon estomac tourne en vrille et mes membres se mettent à trembler. La colère, la rage se mélangent à ma peur et mon envie de fuir. Je ne sais plus quelle émotion domine.

Je panique.

C'est Cara, c'est Cara, c'est Cara, et je l'aime. Je dois suivre Cara. Aveuglément. Elle est mon salut.

– Cara, soufflé-je.

– Je suis là. C'est moi.

Je baisse la tête et me laisse aller contre la paroi, me soutiens de mes mains et inspire, puis bloque ma respiration, soupire, puis me répète mes dernières pensées comme un mantra, jusqu'à ce que celles-ci prennent le dessus. Mon sexe commence à réagir. Je sens mon sang pulser, s'y engouffrer, et mon pénis se tendre sous ses doigts. Toute mon attention se concentre sur cet effet délectable. Le plaisir grimpe, le désir augmente, je reprends peu à peu pied dans la réalité et le présent.

Parce que c'est Cara et qu'elle représente tout pour moi.

Je souris, emporté par un élan de joie. Je me consume, brûle si intensément que chacune de mes cellules crépète.

Je la veux. Je veux me noyer en elle et sentir la chaleur de son amour, de notre amour plus fort que tout sur cette putain de terre. Ce n'est même plus une évidence, c'est une certitude, un fait avéré. Je suis la nuit, elle est le jour. Je deviens vide, elle me comble aussitôt. Nous sommes deux astres opposés, gravitant sur deux orbites différentes autour de la même étoile, et lorsque nous entrons en collision, notre puissance est telle que rien ne peut plus nous atteindre.

Je me retourne, lui prends le visage et la fais reculer contre la paroi. Une fois bloquée entre le mur et moi, je lui suçote et mordille la mâchoire, lui lèche le contour de ses lèvres avant d'entremêler nos langues. Je la sens fondre sous l'effet de mon baiser aussi enragé que passionné. Elle gémit, je lui réponds par des grognements. Je plaque mon érection contre son ventre et m'excite en roulant légèrement des hanches. Au bord de l'égarement, je prends un de ses seins dans ma main et le porte à ma bouche. Je mouille son téton de ma salive et le titille soigneusement, délicatement. Je glisse mes doigts jusqu'à arriver sur son entrejambe, chaud et impatient de m'accueillir. Finalement, j'en oublie ma délicatesse et introduis sans ménagement mon majeur, puis mon index en elle. Elle lâche un petit cri et me fixe d'un regard brûlant, tout en se mordant une lèvre sous le supplice de mes caresses.

– Je... Je vais déjà jouir, lancine-t-elle en se tortillant.

Son corps se tend. J'aime la voir. J'aime l'entendre haleter, geindre. J'aime le fait qu'elle m'agrippe le cou comme si son équilibre ne dépendait que de moi, de mon unique présence. Elle est si belle, si parfaite. Elle finit par trembler en laissant échapper de petits cris et se laisse retomber contre mon torse quand elle explose. Ses jambes la lâchent, je la retiens. Je la sens sourire. Elle relève la tête, trouve mon regard, et je ne m'étais pas trompé, elle sourit.

Sa main vient à nouveau trouver mon pénis. Ma gorge se serre un court instant. Mon cœur bat plus vite.

– Attends, dis-je.

Je recule, me penche pour attraper son peignoir de bain, ôte la ceinture et la lui tends.

– Attache-moi.

Ses yeux s'écarquillent. Je lui désigne la barre d'appui. Lorsque je vois sur son visage qu'elle est prête à s'y résigner, je me baisse et m'assieds à même le sol, puis lève les bras en croisant mes poignets. Assis devant elle, soumis, la position est humiliante, mais je dois m'y tenir. Jamais je n'aurais cru me résoudre à cette extrémité, moi qui suis si dominant. Mon érection retombe, mais je ne m'en inquiète pas, je sais qu'elle saura y faire pour m'exciter.

Elle m'entoure les poignets du cordon en satin bleu, les lie entre eux et les fixe à la barre d'appui au-dessus de ma tête, puis tire sur le nœud sans aucune douceur. Elle serre tellement fort que je raille pour détendre l'atmosphère :

– Mmh, tigresse !

Elle se mord une lèvre, puis grimace.

– Oups, c'est trop serré ?

– Non. Continue, princesse.

Cela va être une torture de ne pouvoir la toucher, mais l'important n'est pas là. Je dois fermer les

yeux et me replonger dans ce qui m’effraye le plus : l’absence de contrôle sur mes sens.

J’expire profondément lorsqu’elle s’assoit sur mes cuisses. Elle prend mon visage dans ses petites mains et vient déposer un doux baiser sur mes lèvres.

– Ça va aller, mon cœur ?

Je hoche la tête et avance le menton pour qu’elle recommence à m’embrasser. Aussitôt, nos bouches se scellent et sa langue vient jouer avec la mienne. J’aime son goût et m’y accroche. Ses mains toujours sur mes poignets descendent lentement le long de mes bras, mes aisselles, mes flancs et remontent sur mon torse qui se soulève difficilement. Jusque-là, je me sens bien, même très bien. Mon désir pour elle revient comme s’il n’était jamais parti. Les yeux mi-clos, je les ferme et lâche prise. Mon esprit fend des flots de souvenirs et de moments présents lorsque Cara se positionne de façon à frotter son entrejambe chaud et glissant contre mon pénis qui ne demande plus qu’à se noyer en elle, mais qui lutte entre deux mondes.

Ses doigts viennent délicatement m’entourer et me prodiguer de longs va-et-vient si doux et si soignés. J’aime la brusquerie. J’aime avoir mal parce que la douleur physique me fait oublier la douleur mentale. Je sombre un court instant, mais n’ouvre toujours pas les yeux. Si mes mains n’étaient pas liées, j’aurais pu trouver une échappatoire, j’aurais pu la soulever et la caler sur moi pour la pénétrer brutalement et ainsi reprendre le contrôle. Ceci dit, je suis forcé de subir comme je subissais autrefois, et je hais cette émotion qui m’envahit plus que tout.

Au moment où je suis à la limite de lui ordonner d’arrêter, elle se place de manière à s’empaler sur moi et elle le fait avec une lenteur insoutenable, mais paradoxalement très enivrante. Cette étrange sensation me pousse à me décoller du sol, à l’aide de mes jambes que je replie, afin de pouvoir m’enfoncer en elle.

Cependant, ma petite maligne a bien compris ce que je mijotais, alors elle me bloque le bassin et me susurre au creux de l’oreille de la laisser faire. Soupissant un bon coup, je souris et elle poursuit, lentement, doucement.

Putain, c’est atroce, mais si bon en même temps ! Je veux la serrer contre moi. Je veux la baiser. Je veux la faire hurler, mais non, à la place, c’est moi qui me fais baiser. Je grogne, tends tous mes muscles. Elle ne va pas jusqu’au bout de nos corps, je râle. Elle remonte et redescend sur ma queue sans jamais vraiment l’autoriser à atteindre le fond d’elle. Instinctivement, je tire sur mes liens. La frustration de ne pouvoir l’emplir, la posséder totalement me rend fou.

Je me plains.

– Plus fort, Cara. Plus fort !

Mais ce n’est pas pour autant qu’elle s’exécute. Elle continue en me chuchotant de me laisser aller. Je n’y arrive pas. Je ne sais pas exactement pourquoi, mais je commence à paniquer, à m’agiter. Je perds pied, autant d’affolement que d’envie de jouir. Je bande si fort, si intensément. Mais si je jouis

de cette manière, en étant si vulnérable et que j’y éprouve du plaisir, cela fera-t-il de moi à nouveau un esclave ? Non ! Je ne peux pas...

– Non ! Non. Arrête, je t’en prie, arrête, m’alarmé-je.

Les paupières toujours closes et crispées, la tête baissée, je sens qu’elle s’interrompt et me prend la mâchoire d’une main pour me relever le visage vers elle.

– Hey ! Reed, c’est moi. Ouvre les yeux, regarde-moi !

Je les rouvre doucement et rive mon regard trouble au sien.

– Mon cœur, commence-t-elle avec un tendre sourire. Un jour, une personne merveilleuse m’a demandé de ne jamais la quitter du regard, et tu sais pourquoi elle m’a dit cela ? Parce que j’avais peur, j’étais terrorisée. Cette personne avait entièrement raison. Il m’a suffi de plonger mes yeux dans les siens, si beaux, si magnifiques, si tendres et aimants, pour arriver à oublier l’enfer de la situation à laquelle j’étais confrontée.

Le souffle court, ébranlé, j’ironise en sachant très bien de qui elle parle :

– Et qui était ce petit génie ?

– Toi.

Je lui rends son sourire en tentant de calmer mon angoisse.

– Continue.

– Tu veux que je te détache ?

– Non, dis-je, à nouveau combatif.

Elle imprime à nouveau de lents mouvements à son bassin, et moi, je ne la quitte plus du regard. Je ne vois plus que son regard. Je ne bouge plus. Je bouillonne intérieurement. Je transpire extérieurement. Je suis sien. Elle est mienne. Je lui donne le contrôle de mon corps et lui offre non seulement ma confiance, mais lui livre mes pensées, mes souvenirs, mon âme.

Je jouis comme jamais auparavant. C’est une véritable thérapie. Une délivrance et un abandon total. Elle me détache. Je peux enfin la serrer contre moi. Je ne la lâche plus. Je ne pourrai plus jamais la lâcher.

Cara

Trois jours plus tard

– Tu es certain de vouloir y aller maintenant ?

Debout au milieu du salon, j'étreins mon homme avec force et amour.

– Oui, ma puce. Comme ça, tout sera réglé et on n'en parlera plus.

– Cela ne peut pas attendre après le mariage ? dis-je en faisant ma moue de petite fille capricieuse.

– Je dois de toute manière me rendre à New York pour voir Kurt, si je veux lui demander d'être mon témoin.

Il trouve son excuse un peu plate. Je sors mon portable de ma poche et le secoue devant son nez.

– Il existe des téléphones de nos jours.

– Cara ! me réprimande-t-il d'une grosse voix. Laisse-moi y aller, je vais organiser le déménagement de nos meubles et voir Kurt, rien de plus. Ce n'est qu'une question de trois ou quatre jours.

– Je sais, mais j'aurais aimé t'accompagner.

Il m'indique, du menton, notre table basse jonchée de magazines dédiés au mariage. Ceux que j'étais en train de feuilleter avant qu'il ne descende de l'étage avec son sac à dos, prêt à partir.

– Tu as autre chose à faire, je crois, m'énonce-t-il.

– Oui et d'ailleurs, à ce propos, vu ton peu d'implication, je me demande si tu es sûr de vouloir toujours te marier avec moi ?

Je n'ai pas totalement tort. Depuis sa demande, on ne peut pas dire qu'il déborde d'enthousiasme. Il me pousse à tout organiser, et, quand je lui en parle, il ne fait rien pour m'aider alors que la date butoir se rapproche méchamment.

Il appose un lourd baiser sur mon front.

– Je suis absolument certain de le vouloir. Je veux que tu sois officiellement ma femme. Je veux que le monde entier sache que tu es à moi, rien qu'à moi, Cara. N'en doute jamais. Je t'aiderai à mon retour. On a encore deux semaines devant nous.

– Dix jours, dis-je en boudant.

Il me scrute d'un regard menaçant.

– Cara ! Arrête, tu deviens casse-pieds.

Je quitte ses bras et vais me rasseoir lourdement sur le divan, déçue. J'aurais tellement voulu faire ce voyage avec lui. Et puis, depuis que nous sommes ensemble, c'est notre première séparation. Je me suis habituée à sa présence, à dormir auprès de lui. Bref, à toutes ces choses qui font de nous un couple fusionnel.

Il vient s'asseoir près de moi et me ramène contre lui.

– Princesse, commence-t-il en apposant un baiser sur ma tête. Tu as Maggie et Sarah pour t'aider, non ?

Je hausse les épaules en ravalant mon envie de pleurer. Ce matin, je suis à fleur de peau, irritable, je ne sais pas ce que j'ai. Certes, Reed est sur le point de partir quelques jours, et je suis triste, mais ce n'est pas une raison suffisante pour me mettre dans un tel état.

Je viens poser ma tête au creux de son cou et en profite pour humer à pleines narines son parfum.

– Allez, je vais y aller, sinon je vais finir par rater mon vol, ajoute-t-il.

– Pourquoi tu ne veux pas que je t'accompagne à l'aéroport. Je reprendrai ta voiture comme ça, et tu ne devras pas dépenser une somme astronomique en parking.

– Je ne suis pas vraiment fan des au revoir larmoyants, tu le sais bien.

– Tu n'es fan de rien, de toute manière !

Il me lâche et recule brusquement, le regard perplexe et le front barré.

– Outch ! Celle-là, je me la suis prise. Tu m'expliques ce que tu nous fais, là ?

Je soupire.

– Excuse-moi, je suis un peu fatiguée.

– Je vois ça, ouais.

Il se lève et ramasse son sac à dos posé sur le sol.

– Bon, j'y vais.

– Reed ? Tu n'oublieras pas de me téléphoner dès ton arrivée ?

Il se dirige vers la porte d'entrée.

– Je n'oublierai pas de t'appeler quand je débarquerai, quand je ferai un pas, quand je parlerai à quelqu'un, quand je croiserai la moindre personne, et même quand j'irai aux toilettes ! Ou quand je respirerai... Cara ! Relax ! Détends-toi !

Sans relever l'ironie de sa remarque, je le rejoins dans le hall, toujours envahie par cette même étrange envie de pleurer.

– Embrasse-moi, dis-je.

Il m'enlace, me soulève, puis me donne un lourd baiser.

– Je t'aime, Princesse.

– Je t'aime aussi.

Il me repose sur le plancher et, lorsqu'il file, je ne le lâche pas une seule seconde du regard. Je le fixe jusqu'à ce que sa voiture quitte mon champ de vision. Je referme la porte et m'y adosse un instant.

Je récupère mon téléphone et lui envoie un message :

[Tu me manques déjà mon cœur <3]

Il me répond presque instantanément.

[Toi aussi.]

[Ne me réponds pas en conduisant !!!]

[Alors, ne m'envoie pas de SMS
en sachant que je conduis.]

Je secoue la tête et grogne. Quelle tête de mule !

Puis, d'un coup, je me mets à sangloter. Seigneur, que m'arrive-t-il ? Je suis ridicule. Il ne part que pour quatre jours, tout au plus. Je lève les yeux au ciel en tentant de retenir mes larmes en vain. Elles coulent d'elles-mêmes. Bon sang, j'aime cet homme ! Est-ce cela, le grand amour ? Est-ce cette sensation de vide quand il n'est pas là ? Est-ce cette inquiétude tenace de ne plus jamais le voir rentrer à la maison ?

Si, autrefois, on m'avait dit que l'homme de ma vie serait Reed Hamilton, j'aurais ri aux éclats. Pourtant, aujourd'hui, sans lui, je serais la femme la plus malheureuse au monde.

Reed

New York, me revoilà !

Mon avion atterrit à seize heures à l'aéroport J.-F.K. Je prends un taxi et file chez moi à Brooklyn.

À peine arrivé, j'appelle Cara qui m'a déjà laissé une dizaine de messages... Rien que ça !

- Ma puce, c'est bon, je suis au studio.
- Ton voyage s'est bien passé ?
- Oui. Impeccable, soufflé-je, tout de même exténué.
- Super. Qu'as-tu prévu de faire ce soir ?

Je raille en percevant l'inquiétude dans sa voix.

- Oh... Boh, aller voir quelques prostituées et...
- Reed ! s'énerve-t-elle. Ce n'est pas drôle.

Je me laisse tomber sur le lit et place un bras derrière ma tête, décontracté.

- C'est donc, ça. Tu ne me fais pas confiance ?
- Si, mais...

Elle se tait.

- Mais non, dis-je à sa place.

Elle soupire.

- Mets-toi à ma place. Avec ton passé, tes besoins, tes...
- Car', princesse ! Est-ce que, depuis notre relation, tu m'as vu draguer qui que ce soit ou constaté un faux pas de ma part ?
- Tu n'as pas besoin de draguer. Un seul regard et elles se jettent toutes à tes pieds. Tu es si beau, si attirant. Tu ne te rends pas compte à quel point.
- Alors, est-ce que tu m'as déjà vu prêter attention à des regards d'autres filles ?
- Non, pas en ma présence.
- Et ignores-tu que quand je ne suis pas à tes côtés, je ne fais que penser à toi ?
- J'espère.
- Cesse d'espérer, imprime !

Je change de conversation.

– Bon, qu’as-tu fait après mon départ ?

Elle me raconte les avancées de l’organisation du mariage. Elle me liste les invités et m’annonce que sa tante Rebecca de Los Angeles sera finalement présente. Cette nouvelle ne me fait pas bondir de joie, mais c’est la seule famille qu’il lui reste, alors je ravale mes commentaires. Elle finit par me dire qu’elle se sent un peu patraque et qu’elle pense couvrir quelque chose. Cela m’inquiète un peu. Je n’aime pas la savoir malade et loin de moi. Ceci dit, je suis là pour une bonne raison. Non pas pour le déménagement, qui me prendra tout au plus une journée, mais trouver qui est le propriétaire de la deuxième adresse, apparemment résidentielle, que Lucas a noté sur le morceau de papier.

Après avoir raccroché, je me douche, je me change et appelle un taxi pour me rendre au Bianquiz, le bar de mon pote Kurt.

Lorsque j’ai rencontré Kurt, San Do me laissait tranquille du moment que j’exécutais ses ordres et lui ramenait les infos nécessaires à ses magouilles, grâce à mon physique lors des rendez-vous qu’il m’imposait avec de riches femmes et épouses d’hommes d’affaires. Je m’étais trouvé un travail afin d’avoir une couverture. Je bossais depuis peu au Bianquiz, un bar musical. Je l’avais découvert en suivant Cara chez elle. Il se trouvait à un pâté de maison de son appartement. Kurt, le patron, et moi avions sympathisé. Il était fou, un mec bien, mais complètement à la masse. Il se foutait de tout. Il vivait à cent à l’heure sans aucune limite.

Sauter en parachute du haut de l’Empire State building en défiant sécurité et police ne l’aurait pas effrayé. Il l’aurait fait sans la moindre hésitation, et c’est ce qui me plaisait chez lui. J’étais un peu ainsi. Non. J’étais exactement comme lui. Fonceur et irréfléchi. Nous sommes rapidement devenus de bons potes, et il ne me posait aucune question sur mes autres activités lorsque je lui demandais de prendre certaines soirées.

J’arrive au Bianquiz. Il est plus de vingt heures. La salle est bondée. Je me faufile au milieu de la foule pour atteindre le comptoir. Je commande un bourbon à la charmante serveuse, blonde et pulpeuse à souhait. Je ris. Kurt a toujours trié ses employés au physique. « *C’est la vitrine, mec !* » me disait-il. « *La vitrine doit être attirante. Elle doit donner envie et faire fantasmer. Quand tu portes ton verre à tes lèvres, tu dois t’imaginer les porter sur sa chatte.* »

– Bordel, Hamilton ! Tu ne peux plus te passer de moi ? me lance sa voix rauque.

Je me retourne, empoigne la main qu’il me tend et lui donne une accolade virile.

– Mec ! Comment vas-tu ? dis-je.

Je recule. Il me donne une claque amicale sur la joue.

– Bien ! Et toi ?

Il me scrute de haut en bas.

Je lui réponds :

- Bien ! Tout va bien, merci, vieux.
- Parfait ! Qu'est-ce que tu fous ici ?
- Je fais quelques recherches.
- Ici ? Au Bianquiz ?
- Non. À New York.
- Je peux t'être utile ?

Il ne me laisse pas le temps de lui répondre et poursuit.

- Prends ton verre et passons dans mon bureau. C'est moins bruyant.

Dans son bureau, je m'assieds en face de lui.

- Alors ? commence-t-il. Tu as besoin d'aide pour tes recherches ?
- Non, Kurt. Je dois juste trouver le propriétaire d'un appartement. Je m'en chargerai demain. Je suis au Bianquiz pour autre chose.
- D'accord, ça me fait plaisir que tu viennes. Tu l'as mise où la petite de l'autre fois ?
- Cara ?
- Oui. (Il hésite.) La copine de ton frère, c'est ça ?
- Oui, enfin non, plus maintenant. Je suis venu te voir pour ça, en fait.

Il m'interroge du regard.

- Je vais l'épouser, lui précisé-je.

Kurt s'étouffe et part dans un éclat de rire, vif et profond.

- Tu déconnes ? lâche-t-il ensuite lorsqu'il reprend un tant soit peu son sérieux.

Je ne peux pas lui en vouloir de réagir de cette manière. Moi-même en lui annonçant la nouvelle, je me trouve ridicule étant donné tout ce que nous avons fait, vécu et dit sur la gent féminine, lui et moi. Nous avons été les pires connards que la terre ait portés.

- Nope ! Je suis sérieux.

Il se laisse lourdement retomber sur le dossier de son siège et me détaille.

- Eh ben ! Qui l'aurait cru ! Toi ? Te marier ? J'ai dû louper une chiée d'épisodes.
- Ouais, je sais, c'est surprenant.

D'un bond, il se lève.

- Allons fêter ça, alors !
- Attends ! Je voulais savoir : tu accepterais d’être mon témoin ?
- Oh ! Euh. Ouais, évidemment ! C’est prévu quand ?

Je me passe une main dans les cheveux et grimace.

- Pas ce samedi, mais le suivant.
- Ah ouais ! C’est du rapide, dis donc !
- Quand on est sûr de soi, pourquoi attendre ?
- O.K. Compte sur moi, acquiesce-t-il en se penchant sur son bureau pour entourer le 25 juillet sur son calendrier.
- Je n’en reviens pas. Hamilton maqué et bientôt marié, ajoute-t-il.

Effectivement, il semble ne pas en revenir. Nous retournons au comptoir. Il me paie un autre verre, et nous discutons de ma récente acquisition et de mon futur job de patron de bar. Puis, nous nous remémorons nos souvenirs de baise et de bagarre. Entre-temps, je rappelle Cara et lui envoie des SMS.

Les heures passent, les conversations et les verres aussi. Nous trinquons, nous partons dans des éclats de rire entre potes, comme au bon vieux temps.

Je suis rapidement ivre, mais cet état me fait un bien fou. Les filles viennent se frotter contre moi, viennent me frôler, viennent m’aguicher, m’offrent des coups à boire. J’en accepte, j’en refuse. Je suis fier de pouvoir tenir une distance.

Je parle avec une certaine Jessica lorsque le groupe sur scène arrête brusquement de jouer. Le grésillement du micro retentit dans un son atroce. Je me retourne et aperçois Kurt sur l’estrade. Il me fixe.

L’enfoiré ! Il ne va pas faire ça ?

– Mesdames, Mesdemoiselles. Ce soir est un soir spécial et l’heure est grave. Mon pote, ici présent (la lumière se pose sur moi et Kurt me désigne du doigt) est sur le point de sauter le pas d’une vie bien rangée et, croyez-moi, ça ne lui ressemble pas. Mesdames, Mesdemoiselles, si vous aviez en tête de vous le faire, j’ai le pénible devoir de vous annoncer que ce temps est révolu. Je vous présente mes sincères condoléances à toutes. Mais passons. Nous allons fêter ça comme il se doit.

Je secoue la tête, dépité et encaisse la remarque. Il me fait signe de venir le rejoindre.

– Allez, mec, viens ! Comme à l’époque.

Je sais très bien ce qu’il veut que je fasse. Je soupire, puis me décide. Après tout ! Pourquoi pas ?

Je le rejoins sous les sifflements des mecs et les cris des filles.

Kurt continue et, comme autrefois, chauffe la salle, le temps que je puisse m'installer au milieu de la scène.

– Les filles, ce soir au Bianquiz, ce beau spécimen fait de muscles et d'un sex-appeal indéniable vous est gracieusement offert. (Il baisse son micro pour m'inciter.) Donne-leur un petit avant-goût.

Je ris.

– Sérieux, tu abuses.

– Allez, Hamilton, une dernière fois.

J'obtempère. Je soulève partiellement mon tee-shirt et commence à onduler des hanches pour leur montrer la tension de mes abdos. Les hurlements envahissent la pièce. Un attroupement de femmes de tous âges se réunit dans la fosse, devant moi.

– Allez, les filles, poursuit Kurt. Vous ne trouvez pas que son tee-shirt est de trop ? (Elles hurlent.) Cinq dollars de mise pour venir le lui ôter. Cinq dollars ? Qui dit mieux ?

Très vite, les enchères montent.

– Dix !

– Vingt-cinq !

– Vingt-cinq pour la demoiselle au débardeur bleu, s'écrie-t-il. Rejoins-nous.

La petite brunette rondelette s'empresse de monter sur scène et je me prends au jeu. Sur une reprise de Royal Deluxe, « I'm gonna do my thing », je viens me déhancher contre elle, l'exciter, l'aguicher. Je l'attrape ensuite par la taille, la fais se retourner et me frotte contre ses fesses. Sans délicatesse encore, je la fais se tourner face à moi. Elle hésite à poser ses mains sur moi, alors je les lui enserre et les lui plaque sur mon torse, les lui descends sur mes flancs. De ma bouche contre son oreille, je lui murmure sensuellement :

– Ôte-moi mon tee-shirt, poupée.

Je la sens vibrer. Je la sens fondre. Elle finit par s'exécuter et je poursuis mon show en venant survoler sa bouche de la mienne, puis m'écarte pour la raccompagner jusqu'aux marches. Tout émoustillée, elle retourne vers ses copines. Pendant ce temps, Kurt installe une chaise. La suivante enchérit à 50 dollars pour une petite danse sexy avec moi. Elle s'assied et je m'assois sur elle. Plus audacieuse que la précédente, elle me touche, me caresse. Je prends le contrôle de ses mains et les place sur mes hanches, puis furtivement sur mon entrejambe. Elle bout. Ses joues prennent une teinte rouge et son corps monte en température. J'en finis avec elle, en lui prenant le visage en coupe et lui calant la bouche contre ma braguette.

– Attention, attention, s'élève la voix de Kurt. Mesdames, Mesdemoiselles. On ne plaisante plus ! Cinquante dollars pour venir lui ôter son jean et... plus si affinité.

Ayant chaud, je profite de cet intermède pour demander à l'un des musiciens si je peux lui prendre sa bouteille d'eau. Il me la tend et lorsque je m'en asperge au-dessus de la tête, une ovation de hurlements et d'applaudissements fait trembler la scène. Je ris et secoue la tête, amusé de voir à quel point je les excite. Bien décidé à aller jusqu'au bout de mon spectacle, j'étale les gouttelettes sur mon torse et me caresse, ce qui provoque d'autres cris bien plus stridents, cette fois-ci.

Les enchères continuent de monter. Pendant ce temps, j'entame une autre petite danse suggestive, augmentant la tension dans la salle.

- Soixante-quinze !
- Cent ! hurle une femme.
- Cent vingt ! crie une autre.
- Cent cinquante, surenchérit la première.

Kurt répète la somme, une fois, deux fois...

- Trois cents ! survient la voix d'une autre fille.

Sa surenchère crée la stupéfaction et un mouvement dans la foule. Le régisseur lumière balaie le public du faisceau pour y dénicher l'intrépide. La lumière s'arrête sur une jeune femme vêtue d'une veste en jean, le bras en l'air et le regard fixé sur moi. Le spot qui me fait face, m'éblouit. J'étrécis les yeux pour davantage la détailler.

Je me statufie.

... *Heather... ?! Nom de Dieu !*

- Trois cents pour la beauté en jean, s'enthousiasme Kurt. Une fois...

Je reprends mes esprits et fais signe à Kurt de couper court au jeu.

- Deux fois...

Je bondis sur lui pour lui arracher le micro des mains, mais il est trop tard.

- Trois fois ! Il est à vous, beauté.

Kurt hausse les épaules en me regardant, puis me glisse à l'oreille :

- Profite, vieux ! C'est de la bombe, celle-là.

Il quitte la scène et récupère la liasse de billets que lui tend Heather avant que cette dernière ne monte me rejoindre.

- Heather, la salué-je.
- Reed.

D'une démarche féline et assurée, elle s'approche de moi. Je la dévisage, tendu. J'avais oublié à quel point cette fille était sublime. Concentré sur elle, j'entends à peine les applaudissements et sifflements qui fusent, puis le groupe, derrière nous, entame un nouveau morceau. Elle ôte sa veste et la laisse lascivement retomber sur les planches. Mes yeux se rivent à son décolleté mis en valeur par un top violet épousant ses formes généreuses comme une seconde peau. Son regard brille et reflète la malice. Je m'attends au pire. Va-t-elle en profiter pour se venger de ce que je lui ai fait quatre ans auparavant ?

Sans un mot, elle vient poser ses mains sur mon torse et commence à remuer au rythme d'« American Woman » de Lenny Kravitz. Elle descend ses doigts jusqu'au bouton de mon jean.

Je lui attrape le poignet, me penche sur elle et lui siffle :

– À quoi joues-tu ?

Elle se recule et, d'un large sourire mutin, elle lance :

– Je récupère mon dû, Monsieur le tombeur de ces dames.

Je la ramène contre moi.

– Quel dû ?

– Voyons, Reed, relax ! À quoi penses-tu ? Juste ce à quoi j'ai droit en ayant payé trois cents dollars.

Elle repousse le bras qui la maintient, puis revient agripper la braguette de mon jean qu'elle tire violemment. Sa brusquerie m'attire contre elle.

Doucement, elle relève ses yeux emplis de gourmandise sur moi et se mord une lèvre, puis elle se tourne lentement pour venir coller ses fesses rebondies contre moi. Ensuite, elle s'incline en avant, cambre le dos et joue à soulever son haut afin de me montrer sa délicieuse chute de reins. Sûrement satisfaite de l'effet qu'elle a sur moi, elle se redresse et vient apposer l'arrière de sa tête contre mon épaule. Je me fige et essaie de réprimer l'érection que me provoque sa gestuelle, son corps et ses frottements.

Elle m'enserme les mains et les porte à son ventre. À son contact, mon sang bout, mon cœur fait des ratés. En transe, je baisse la tête et viens frôler de mes lèvres son épaule, son cou. J'ai envie d'y planter mes dents. J'ai envie de plonger ma bouche entre ses seins qu'elle remonte volontairement et ostensiblement sous mon nez. J'inspire profondément. Mes narines frétilent sous son parfum entêtant, parfum qui m'est inconnu et qui n'est pas... celui de Cara.

Je me secoue mentalement et la pousse, me baisse pour attraper mon tee-shirt et quitte la scène sous la huée du public.

Je me rue vers Kurt et aboie :

- Rends-lui son fric.
- Merde, mec ! Qu'est-ce que tu fous ?
- Je fous que je connais cette fille et que cela ne m'amuse pas du tout.
- Oh ! C'est bon. Ta copine n'est pas là, tu ne fais rien de mal.
- Ma femme ! Kurt, ma femme !
- Arrête, tu la connais depuis quoi ? Un mois ? Il est passé où le Reed que je connaissais ? Elle t'a vraiment retourné les couilles, cette gonzesse.

Furieux, je le fais taire en lui envoyant une droite en plein menton et file avant que cela ne dégénère. Dans la rue, je marche droit devant moi, en colère, hors de moi. Le son de la musique bourdonnant encore dans mes oreilles, la tête tournant, je m'arrête et m'adosse contre un mur. Je m'en veux. Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je failli faire ? Je me passe les mains sur le visage et peste.

Des talons claquent contre le bitume et attirent mon attention.

- Reed, attends !
- Non, Heather. Laisse-moi.
- Non ! Pas cette fois.

Forest Lake, Green Mountains, juillet 2011

La journée a été un réel cauchemar. L'enterrement de Molly terminé, je suis parti sans dire au revoir à Mira et Heather. J'en étais tout bonnement incapable. J'ai grand besoin d'évacuer ma rage contre cette chienne de vie et ma peine. M'avouer que j'éprouve une grande tristesse quant à la perte de cette enfant dont j'ai fait la connaissance il y a un mois à peine me met dans un état secondaire.

Comment ai-je pu m'attacher à cette gamine ?

J'ai laissé la porte ouverte à l'émotion. J'ai passé ces dernières années à commettre des choses ignobles avec des personnes ignobles. Ce regain de vie paisible et de normalité m'a affecté. Je me hais, je me maudis. Je dois reprendre le dessus sur cette faiblesse passagère.

Après avoir marché et m'être arrêté au bord d'un magnifique lac perdu au milieu de nulle part où j'ai médité un moment, je reviens au motel où je loue une chambre.

Longeant le parking, j'aperçois Heather patientant, assise sur une chaise de la terrasse, toujours vêtue de la robe noire qu'elle portait durant la cérémonie funèbre. Je prends un instant pour l'épier. Elle est magnifique avec ses longs cheveux bruns, son visage rond, ses yeux couleur de feu et son teint hâlé. C'est une évidence, je ne peux le nier, même si elle n'est pas la femme que j'aime, je la trouve belle.

- Ça va ? s'enquiert Heather d'une voix faible lorsque j'arrive à sa hauteur.

Elle poursuit alors que je passe devant elle sans lui adresser un regard :

- Pourquoi es-tu parti si vite ?

À l'intérieur de ma chambre, je me jette sur le lit, croise me bras sous ma tête pour fixer le plafond.

- Reed ? s'inquiète-t-elle. Parle-moi...
- Je n'ai pas envie de parler.
- Je pars demain.
- Je sais, dis-je simplement.
- Et c'est tout ? Tu t'en fiches ?

Je prends une longue inspiration, me passe une main dans les cheveux et plante des yeux sombres dans les siens. Je dois être bref et concis, mais lorsque je pose les yeux sur elle, je ne parviens pas à être le parfait enfoiré que je suis en temps normal.

- Cela à l'air de t'étonner.
- Je... ce soir, continue-t-elle en se voilant la face, il y a le bivouac sur la plage. On en a parlé pendant des jours.
- Écoute, Cara...
- Cara ?

Et merde !... Je me reprends.

- Heather. Je suis resté pour ta cousine. Je t'ai promis de vous aider. C'est ce que j'ai fait. Maintenant, j'ai mes obligations envers ta tante au Loop's. Si tu dois partir, pars, je ne te retiendrai pas.

Troublée par mon erreur de prénom, elle se scandalise :

- Bien évidemment, tu penses encore à elle !
- À qui ? grogné-je.
- À ta fichue Cara, bon sang !

Je soupire. Le temps des reproches est arrivé. Je souhaite pourtant éviter le mélodrame.

- Va-t'en, lâché-je sèchement, en ponctuant ma phrase d'un mouvement de tête lui indiquant la sortie.
- Tu ne...
- Fous le camp d'ici !

Surprise par ma hargne, elle recule.

- Qu'est-ce qu'il t'arrive ?
- Casse-toi, je t'ai dit !

Troublée et abattue par la dureté de mes mots, elle gagne l'extérieur.

- Je te rembourserai, lance-t-elle avant de franchir la porte.
- Rembourser quoi ?
- L'argent des soins de Molly.
- Je n'en veux pas de cet argent, m'écricié-je.

Un mois auparavant, j'ai accepté de l'accompagner ici, sur un coup de tête. Un coup de tête qui se résume encore et toujours à Cara. Elle est en train de poursuivre tranquillement sa vie paisible loin de moi. Je ne lui en veux pas, mais la voir fréquenter ce nouveau type m'a décidé à suivre Heather. Au départ, je n'ai pas tout à fait compris pourquoi elle voulait que je l'accompagne, et surtout pourquoi elle avait tant insisté. Elle ne me connaissait pas ; je ne la connaissais pas. Je pensais qu'elle voulait vivre le grand frisson avec un inconnu. Mon look de bad boy attire de nombreuses filles en manque de sensations fortes, alors j'en ai tiré cette simple conclusion, sans plus. Sauf qu'en arrivant à Forest Lake, je me suis vite rendu compte qu'elle m'avait poussé dans un traquenard. Elle souhaitait simplement me présenter à sa famille pour y jouer le rôle de petit ami de seconde zone et dans la finalité de leur hérissier les poils. Heather est la rebelle de sa famille et veut s'y imposer en tant que telle. Bien

que les débuts de cette petite comédie aient été difficiles, je suis très bon comédien et, bien que mon devoir fût de jouer les moins que rien, donc ma vraie personnalité, j'ai retourné la chose à mon avantage et suis devenu le parfait faux petit ami. Ce qui nous a valu de bonnes prises de bec avec Heather. Cela dit, j'adore me disputer avec elle. Elle a un caractère de feu, une vraie lionne ! Les remarques et les réparties bien pesées fusent, et nos disputes se sont finies dans des éclats de rire.

Nous sommes un peu comme frère et sœur. Nous avons passé des journées, des soirées et des nuits ensemble sans qu'aucune ambiguïté ne croise notre chemin. Et cela me va à merveille, car je suis incapable d'aimer une autre personne que Cara. Et, malgré nos fous rires, nos promenades en bateau, les apéritifs, les barbecues sauvages à manger et à boire jusqu'à l'ivresse et les bains de minuit dans le lac, j'ai su garder mes distances avec elle. Certes, nous nous sommes adonnés à de petits jeux sexuels éducatifs, mais nous ne sommes jamais allés plus loin. Les limites étaient claires. Hélas, je perçois que son regard change de jour en jour. Peu à peu, elle ne me voit plus comme un ami, et je dois donc mettre un terme à cette relation avant qu'elle ne parte.

Quelque chose me pousse à la rejoindre dehors.

- Heather ? dis-je, en arrivant à sa hauteur. Ne pleure pas, s'il te plaît.

Je suis immédiatement heurté par son visage baigné de larmes lorsqu'elle se retourne.

Je lui tends les bras pour qu'elle vienne s'y réfugier. Ce qu'elle fait sans hésitation.

Passant une main affectueuse sur ses cheveux, je m'excuse :

- Pardonne-moi. Je ne voulais pas te parler comme ça.
- Pourquoi ? demande-t-elle entre deux sanglots.
- Pourquoi, quoi ?
- Pourquoi elle ?

Reculant légèrement le buste pour croiser son regard larmoyant, je lui souris.

- Je suis impressionné. Tu as tenu cinq semaines avant de me poser la question fatidique, Mademoiselle l'experte en homme amoureux.

Elle lâche un léger rire contenu à l'évocation du baratin qu'elle m'avait sorti lors de notre première rencontre.

- Réponds, s'il te plaît. Ça m'aidera peut-être à comprendre.
- Je veux bien te répondre, sauf que je ne suis pas un expert, moi. Je n'ai été amoureux que d'elle, alors, te donner des raisons, j'en suis incapable.
- Dis-moi ce que tu ressens. Qui est-elle pour toi ? Que représente-t-elle ?

Resserrant mon étreinte, je pose mon menton sur le haut de son crâne, puis réfléchis un instant.

- Pour moi, elle est comme un symbole, un espoir d'une vie meilleure. Je l'ai dans mon cœur, dans mes veines depuis toujours. Je pense à elle jour et nuit et je t'avoue qu'elle me manque. Un mois sans savoir ce qu'elle fait et où elle est, ça me rend dingue. De plus, j'ai promis à Mira de finir la saison au Loop's, alors je ne sais pas quand je pourrai la revoir.
- Qu'a-t-elle fait pour être si importante à tes yeux ?
- Rien, elle est juste elle.

Je lui souris à nouveau, puis reprends :

- Enfant, j'ai vécu certaines choses qui m'ont... hum... comment dire ça ?... m'ont...

détruit.

- Tes marques dans le dos ?

- Oui, avoué-je avant de poursuivre. Cara a toujours été là pour me rappeler que le bonheur était possible. Un sourire d'elle, et j'en oubliais la misère de mon existence. (J'émetts un léger rire.) Si tu veux tout savoir, elle m'a séduit avec une ridicule petite peluche.

- Ah ? s'interloque-t-elle.

- Gosses, nous nous sommes connus parce qu'elle était la fille du médecin et que nos parents avaient un passé commun. Mais nous fréquentions aussi la même école primaire. J'avais cette fâcheuse habitude de me bagarrer contre un idiot du village qui essayait, tous les jours, de faucher le goûter de mon petit frère et...

- Tu as un frère ? me coupe-t-elle la parole, ahurie de l'apprendre seulement à ce moment.

- Oui. Il s'appelle Lucas. Bref, ce jour-là, on s'est battu, Jim et moi. On a été puni. Ce qui est normal quand on y pense. Et pendant que je ruminais dans mon coin, cette petite entêtée d'à peine cinq ans, coiffée de deux petites couettes sur la tête est arrivée la bouche en cœur et m'a tendu sa peluche toute dégoulinante de chocolat qu'elle trimbalait partout en me disant que sa foutue boule de poils avait des pouvoirs magiques.

Prise dans mon récit, Heather fronce les sourcils.

- Des pouvoirs magiques ?

- Elle était persuadée que tenir dans ses bras son doudou pouvait éradiquer tous les malheurs du monde.

- Et c'est cela qui t'a séduit ?

- En partie, oui, mais aussi parce qu'elle m'a témoigné énormément d'attention et m'a tenu tête, puis n'a pas bougé d'un pouce durant toute ma punition, malgré le fait que je me sois montré exécrable avec elle et qu'elle aurait pu rejoindre ses camarades de classe. Mais elle s'était donné pour mission de me faire sourire. Pourquoi ? Je ne sais pas. Simplement parce qu'elle est comme ça. Et elle y est arrivée avec brio.

- D'accord, dit-elle en reniflant.

- Je pense être amoureux d'elle depuis ce jour-là, et ce sentiment ne m'a plus jamais quitté. Je m'y suis toujours accroché.

- Je t'en prie, Reed. Rentre à New York avec moi.

- Je...

- S'il te plaît, je te le demande comme une faveur. Ma tante comprendra et tu pourras revoir ta Cara.

Elle relève la tête pour trouver mon regard.

- Non, refusé-je en expirant bruyamment. Je ne peux pas venir avec toi.

- Allons tout de même au bivouac ? insiste-t-elle en proie à un vif espoir.

Je commets sûrement la plus grosse erreur de ma vie, mais j'en ai envie. Oui. Je veux passer cette dernière soirée avec elle.

Je recule pour mettre un terme à notre étreinte et la scrute de haut en bas.

- Va te changer. Prépare tes affaires. Je passe te prendre dans une heure. Ça marche ?

Elle se redresse sur la pointe des pieds et vient coller un baiser sur ma joue.

- Merci.

- Allez, file !

- Encore merci, répète-t-elle.

Je lui fais de gros yeux.

- File !

Le sourire retrouvé, elle s'en va.

Même si la journée est particulière pour elle, je vois bien que sa tristesse est due au fait qu'elle nourrit des sentiments à mon égard. Elle espère plus. Néanmoins, cette situation est malsaine, j'en suis conscient. Je me suis servi d'elle sans vraiment le vouloir. Cette vie à Forest Lake a été un intermède à mon existence régie par mes obligations envers San Do.

Une heure plus tard, je me gare devant le chalet de Mira, sa tante. Heather m'attend, assise sur une marche menant au jardin de la propriété.

En voyant le monticule de sacs et la glacière sur le trottoir, je raille :

- Bon sang ! Tu comptes rester toute une semaine au bord du lac ?

- Tu me connais, j'ai toujours froid, donc j'ai emporté deux autres couvertures avec mon duvet. J'ai aussi pris des vêtements plus chauds dont mon super et génialissime pyjama sexy dont tu raffoles.

- Non ! Tu n'as pas pris ton vieux pyjama de grand-mère ?

- Si, si, glousse-t-elle. Celui avec les éléphants. (Je lève les yeux au ciel, mi-amusé, mi-désespéré.) Mira nous a fait des tonnes de sandwiches pour ce soir et de quoi manger demain matin. Puis (elle ouvre fièrement la glacière), nous avons deux packs de bière !

Je jette un coup d'œil à l'intérieur et attrape les sacs en riant de plus belle, puis les range dans le coffre.

- Tu as pensé à tout, comme toujours. Par contre, tu aurais pu oublier ton pyjama !

- Tu n'as rien pris ?

- Mon duvet et un coussin, précisé-je.

- Tu n'as même pas pris ton maillot de bain ?

D'un sourire en coin et d'un sourcil arqué, je rétorque :

- En aurai-je vraiment besoin ? Je me baignerai nu pour montrer à ces petits boutonneux qui est le chef, ici.

Dépitée, elle secoue la tête.

- Quoi ? dis-je, innocent.

- Tu es prétentieux.

- Alors là, je t'arrête. Toi-même, tu m'as dit que j'étais muni de la plus grosse queue...

Elle s'empresse de me couper la parole en apposant sa main sur ma bouche et me réprimande du regard. Je hausse les épaules, puis, emporté dans un élan de folie, je me baisse pour lui attraper les jambes et la soulève à bras-le-corps. Mon geste la surprend autant que moi, et je vois à ses yeux brillants d'amour que je me suis laissé emporter. Pourtant, ce n'est pas la première fois que je la porte, mais je ressens comme une gêne. Je la repose immédiatement au sol.

Une fois toutes les affaires dans le coffre, nous partons sur l'autre rive en direction de la plage sauvage, là où est prévue la petite fiesta. Chaque année, les jeunes du village organisent des bivouacs. Tous s'y rejoignent, et la fête dure jusqu'au petit matin. Entre beuverie et baignades nocturnes, ils profitent de leurs derniers instants ensembles. Heather connaît ces manifestations pour y avoir participé à de nombreuses reprises autrefois en tant qu'organisatrice. C'est tout naturellement qu'elle m'a bassiné pendant des jours pour qu'on y assiste.

Aux abords de la berge, je gare la voiture sur un terre-plein de graviers en bord de route. Le chemin menant au rivage est jonché de 4X4, pick-up et autres véhicules. La nuit

tombe à peine sur les montagnes. Diverses musiques sortent des enceintes. Les rires et les cris rugissent ici et là. Certains sont déjà en train de se baigner tandis que d'autres boivent, jouent au volley-ball sur un terrain improvisé, et des cercles de discussion se forment autour de feux de camp crépitant dans leur foyer de galets.

Je reconnais plusieurs personnes croisées en servant au Loop's. Je les salue, puis m'installe avec Heather près d'une vieille carcasse de barque ensevelie dans la terre sablonneuse. Nous profitons du panorama de ce magnifique coucher de soleil, l'un contre l'autre. Suzy, une amie d'enfance de Heather, nous appelle pour qu'on se joigne à son petit groupe. Nous asseyant autour du feu, nous proposons de partager nos bières. Les conversations anodines s'enchaînent et nous faisons brûler nos brochettes de marshmallows entre deux fous rires.

Deux types face à moi roulent des joints et les deux gonzesses, Vera et Mary, m'observent avec des yeux gourmands. Elles m'aguichent du regard et par leurs positions suggestives. Je n'ai pas baisé depuis quelques jours et, ma foi, me taper l'une d'elles ne me dérangerait pas. Il me suffira de m'écarter un peu du groupe. Mais Heather a tendance à me suivre partout, alors j'attends le bon moment.

Je reporte mon regard sur Heather et Suzy. Après un clin d'œil, cette dernière lui tend sa canette de bière pour qu'elles trinquent, puis elles partent dans un éclat de rire avant de boire une longue gorgée.

L'un des fumeurs de joints fait tourner son pétard. Heather s'en saisit.

- Hep, jeune fille, lâché-je en lui ôtant le mégot de la bouche. Ce n'est pas beau, une femme qui fume ce genre de choses.

- Rabat-joie ! Amuse-toi un peu.

- Et c'est ce que je compte faire, dis-je en me levant. Mais moi, je compte garder les idées claires.

Sans y toucher, je tends le joint à l'un des types et reporte mon attention sur Heather.

- Tu viens te baigner ?

Comme je l'ai anticipé, elle grimace et refuse.

- Non. Je suis gelée.

- Comme tu veux.

J'ôte mon tee-shirt, lui jette sur la tête, juste histoire de la taquiner et de faire baver Vera et Mary qui me dévorent toujours du regard, puis me dirige vers le ponton en inclinant indécemment la tête pour signifier aux deux filles de me rejoindre.

- Attends, on vient avec toi, s'écrie Mary en se levant à son tour, suivie par sa copine.

Bon, pour la discrétion, c'est cuit...

Sur le ponton, je m'avance et finis de me débarrasser de mon jean que je laisse tomber sur les planches. En boxer, je m'élance, cours et, d'un bond, je fais un saut périlleux pour plonger dans l'eau.

Revenant à la surface, je repère notre petit groupe et reporte mon attention sur Mary et Vera qui arrivent à ma hauteur.

- Alors, tu viens d'où ? commence Vera.

- D'ici et d'ailleurs...

D'un tempérament plus direct, Mary demande :

- Tu es en couple avec Heather ?
- Non. Je suis avec personne.
- Tu es donc totalement libre ?
- Libre comme l'air, m'enthousiasmé-je en basculant en arrière les bras écartés.

Me redressant et rabattant mes cheveux collés à mon front, je souhaite aller droit au but, alors je m'enquiers :

- L'une de vous est intéressée, peut-être ?
- Nous le sommes toutes les deux.
- Oh ! Je vois.
- Tu as quelque chose contre la bisexualité ? tente Mary.

Je ris, puis scrute tour à tour les deux jeunes femmes. Au vu de leur expression formelle, cette question est on ne peut plus sérieuse.

- Pourquoi ? Toutes les deux, vous ?

D'un même mouvement, elles hochent la tête.

- O.K. Maintenant ?

Elles réitèrent leurs hochements de tête.

Vera s'approche de moi et, posant une main délicate sur mon torse, elle m'explique :

- Nous avons entendu parler de tes petites pauses sexes aux toilettes du Loop's.
- Je vois.

Je suis du regard ses doigts fins s'immerger sous l'eau. Bouillonnant, je déglutis bruyamment quand elle vient prendre en coupe mes parties intimes. Elle y va franco. Ça me plaît.

- Moi qui pensais avoir été discret, ajouté-je en entourant d'un bras la fine taille de Vera pour la ramener contre moi.
- Tu as ravi une de nos copines, alors on a été au courant qu'un spécimen hors du commun rôdait dans les parages.

Venant à son tour plus près de moi, Mary insiste.

- Alors, notre deal te convient ?
- Comment vous refuser ça, Mesdemoiselles ! Puis, c'est si gentiment demandé, remarqué-je en faisant allusion aux caresses que me prodigue Vera.

Prise d'un élan de désir en sentant mon sexe se gonfler sous sa paume, cette dernière relève le menton afin d'accéder à mes lèvres, mais je tourne aussitôt la tête et mets les choses au clair en levant mon index.

- Pas si vite. Une règle importante à respecter : vous ne m'embrassez pas sur la bouche, d'accord ?

Perplexes, les deux filles s'échangent de longs regards, puis haussent les épaules.

- C'est la seule règle ?
- Oui. La seule.
- Ça nous va !
- Parfait, dis-je, tout sourire.

S'écartant, je fais un geste leur indiquant le rivage.

- Après vous, Mesdemoiselles.
- On l'emmène où ? demande Mary à sa copine.
- Au muret, non ?
- O.K.

Les deux filles partent en brasse vers la berge. Rondement excité à la perspective de baiser avec ces deux jeunes femmes, je les suis. Puis, après les avoir averties, je bifurque pour aller récupérer des protections dans la poche de mon jean. Je me hisse légèrement sur l'embarcadère à l'aide de mes coudes, attrape mon vêtement et jette un coup d'œil sur Heather. En pleine conversation avec son amie, elle ne paraît pas s'ennuyer. En possession des préservatifs, je rejoins les filles.

À l'écart, dans une petite crique reculée proche d'un mur soutenant la route, elles m'attendent. Nous sommes à peine à deux cents mètres de la fête, mais une avancée d'arbres et de buissons nous cache des regards indiscrets.

- Dis-nous ? On n'a pas le droit de t'embrasser, mais nous, on peut, cela ne te dérange pas ? minaude Vera.

Sortant de l'eau, je réponds dans un rictus en coin.

- Si vous aimez ça, allez-y ! Je n'y vois aucun inconvénient, au contraire.

Je n'ai pas fini ma phrase qu'elles se prennent déjà à pleine bouche. Leurs postures et leur gestuelle sans équivoque m'aguichent au plus haut point. C'est un réel plaisir pour les yeux de voir ces deux femmes se chauffer. Je m'avance dans le sable sans rien rater du spectacle qu'elles m'offrent. Vera est un peu trop maigre à mon goût, mais sa poitrine généreuse et, à première vue, artificiellement gonflée, ajoute du piquant à sa silhouette. Quant à Mary, elle est sculptée comme une déesse. Pulpeuse, une taille fine, mais des hanches volumineuses et une paire de fesses rebondies à faire pâlir d'envie.

Je fais le tour pour les observer avec davantage d'attention. Puis, passant mes mains dans le dos de chacune, je défais les attaches de leurs hauts de maillot pour les leur ôter tour à tour. Je me place ensuite derrière Mary, plaque ma queue rondement excitée entre ses fesses et imprime à mes hanches de légères oscillations en lui mordillant l'épaule, puis le cou. Satisfait de l'effet provoqué, je reviens entre elles, me baisse afin de venir choyer du bout de mes lèvres et de ma langue un des tétons vivement tendu de Vera. Elles interrompent leur contact et se tournent pour me faire face. Je prends son autre sein en bouche, et Mary se serre contre moi. Elle m'effleure le torse en retraçant chacun de mes muscles. Pectoraux et abdos, elle n'omet aucune parcelle de ma peau et vient redessiner le contour de mon nombril. De son ongle, elle suit le trait fin de mes poils et enfouit difficilement sa main sous mon boxer trempé et collé à cause de l'eau. Elle commence par me palper, ensuite me caresser et finit par m'attraper avec poigne. Je suis déjà dans une transe rocambolesque et n'espère plus qu'une chose : les prendre, les baiser, les faire jouir à en hurler à tour de rôle. Mais pour cela, il me faut calmer leurs ardeurs, et la mienne au passage.

- Doucement, ma belle.

Je m'éloigne d'elles et les invite à ôter leur bas. Elles s'exécutent sagement. Je recule encore sur l'herbe et m'y allongeai après m'être débarrassé de mon boxer.

- Caressez-vous, lancé-je en croisant mes bras derrière la tête.

Mary surenchérit :

- Toi aussi.

J'arque un sourcil.

- Tu veux que je me branle devant vous ?
- Exactement ! Je ne vois pas pourquoi tu serais le seul à profiter du spectacle.

Je n'aime pas tellement cela, mais je veux jouer le jeu.

- Ma foi ! Allons-y.

Je m'enserme et me prodigue de longs va-et-vient sans jamais quitter des yeux les deux femmes. Obéissantes, elles se touchent, se frôlent et se frottent. Se parcourant l'une après l'autre de leurs mains, elles finissent par à nouveau s'embrasser. Mon pénis n'est plus que fournaise, mon esprit un vide immense.

- Venez là, susurré-je sous l'effet du plaisir.

Je les fais s'agenouiller devant et dos à moi. Pendant qu'elles s'y affairant, je déroule le préservatif sur mon érection un tantinet trop large pour ce fichu morceau de latex. Je ne rêve que d'une chose : les prendre en levrette l'une après l'autre, une en même temps que l'autre si cela avait été possible. Je n'en peux plus. Je veux sentir et comparer leurs petites chattes tièdes, mouillées et prêtes à recevoir ma queue. Leurs fesses offertes à moi, je me mets derrière Mary et me cale entre ses lèvres chaudes. D'une main agrippée à sa hanche, je m'enfonce doucement en elle, tandis que je pose mon autre main sur l'entrejambe de Vera, désespérément avide de mes caresses et de l'intrusion de mon doigt en elle. Après quelques allées et venues, je me dégage de Mary, pour pénétrer Vera. Leurs gémissements, leurs couinements sont intenses et se répercutent sur moi comme un appel désespéré à la jouissance. Je suis en feu, prêt à exploser.

- Espèce d'enfoiré ! Tu... tu...

Se tenant entre deux buissons, les yeux assassins posés sur nous trois, Heather tente de réprimer sa colère, sinon sa hargne. Elle reste figée un instant en nous passant tour à tour du regard.

Je stoppe tout, me redresse.

- Heather, je...

Elle secoue la tête.

- Non ! Tais-toi ! Tu n'es qu'un connard, un enfoiré... Je... je... je te hais !

Elle fait demi-tour.

- Bordel, Heather ! Qu'est-ce qu'il te prend ? Merde !...

Je happe mon boxer en me levant. Je retire le préservatif et enfile mon sous-vêtement à la hâte, puis pars à sa poursuite.

- Heather, s'il te plaît. Attends-moi !

Elle s'arrête brusquement et fait volte-face, puis fulmine :

- Je ne veux plus te voir ! Je veux que tu te barres d'ici, maintenant !

Je fais un pas de plus.

- Dégage ! hurle-t-elle ensuite.

- Oh ! Tu te calmes !

- Va te faire foutre !

- Hey ! Tu m'expliques ? Tu me fais quoi, là ? Une scène ?

- Tu veux que je t'explique ? dit-elle stupéfaite. Tu as vraiment de la merde dans les yeux ou quoi ?

Perplexe, je l'interroge du regard.

Pointant un doigt accusateur sur moi, elle avance.

- Tu veux savoir ce qu'il y a ? Il y a que je n'aurais jamais dû t'accoster à cette soirée ! Il y a que tu me dégoûtes. Il y a que... que je ne te comprends pas !
- Putain, mais qu'est-ce que tu ne comprends pas ?
- Je suis amoureuse de toi ! s'emporte-t-elle. C'est si dur à comprendre ?

Sa parole reste en suspens. Cet aveu n'a rien d'une révélation pour moi, je le sais déjà. Je l'ai perçu depuis un moment, et Molly me l'avait confirmé lors d'une petite discussion. J'avais pris pour habitude de la mettre au lit tous les soirs, et nous en profitions pour bavarder. Bien évidemment, Molly espérait que sa cousine trouve en moi son prince charmant, mais je suis à mille lieues de cet idéal typiquement féminin. Je suis un prince maudit, et tout ce que je touche, je le détruis.

Je me passe une main sur le front, perdu.

- Heather, je suis...
- Non ! Ne dis rien. Ce n'est pas la peine. Tu aimes ta Cara, et personne d'autre. Je me suis fait mes films. Je pensais bêtement que ce soir, on... et que demain, tu me suivrais. Enfin, voilà, j'ai été stupide !

J'incline la tête, puis soupire.

- Tu espérais quoi, Heather ?
- Laisse tomber, abandonne-t-elle en fuyant sur la plage.

Je m'élance, décidé à mettre un terme à cette ambiguïté. Lui empoignant le coude, je la force à se retourner.

- Non, Heather, la conversation n'est pas finie !

Ma brusquerie la surprend. Trop visible aux regards des fêtards pour ce que je compte faire, je la contrains à me suivre à l'orée du bois.

- Tu voulais quoi ? aboyé-je en la plaquant contre le tronc d'un arbre.

Elle me repousse de ses mains contre mon torse.

- Rien ! C'est ridicule.
- Tu voulais baiser avec moi ? C'est ça ?
- Reed ! S'il te plaît, laisse-moi rejoindre les autres.
- Non ! Tu voulais baiser avec moi ? On va baiser !
- Non, Reed ! Pas de cette manière. (Je tire sur la ficelle de son bas de maillot de bain et le lui ôte.) Qu'est-ce que tu fais ? Arrête ! Non !

De toutes ses forces, elle m'écarte. Je recule d'un pas en refrénant ma violence. Hors d'elle, elle me gifle. Je me calme et plante un regard empli d'un désir sauvage sur elle, puis je me colle à nouveau contre elle, lui appose mes mains sur les joues en heurtant son front du mien.

- Je suis comme ça, Heather. Je ne suis pas un mec pour toi. Je suis une ordure, et je ne changerai que pour une seule et unique femme. Tu n'es pas elle. Mon cœur est pris, mais pas mon corps, alors si, ce soir, tu le veux, il est à toi. Ne me demande rien d'autre.

Doucement, elle pose ses doigts sur mon abdomen et soulève légèrement le menton pour venir frôler mes lèvres des siennes. Ma respiration s'accélère, puis je me crispe. Je hais que l'on m'embrasse. Ça me répugne et même si je suis à la limite de faire une

exception cette fois-ci, je décale mon visage.

Elle insiste en m'agrippant la mâchoire.

- S'il te plaît, embrasse-moi. Tu me dois bien ça, susurre-t-elle.
- Je déteste ça.
- Je sais, tu me l'as déjà dit. Mais, s'il te plaît, juste une fois ?

Elle se lève sur la pointe des pieds et vient délicatement sceller sa bouche à la mienne. Dérangé par ce geste d'affection, je gémis et plisse les paupières en ne lui rendant pas son baiser.

Elle recule et passant ses bras autour de mon cou, elle me murmure :

- Que t'est-il arrivé, Reed, pour que tu sois comme ça ?

Je ne réponds pas et plonge mes lèvres au creux de son cou, puis lui mords légèrement la peau. Heather s'enflamme en une fraction de seconde et, continuant à la parcourir de ma bouche, je lui relève une jambe, puis me cale entre ses cuisses en remuant lentement le bassin pour l'exciter davantage. Elle enfouit ses doigts dans mes cheveux et me les tire en arrière, puis glisse ses mains le long de mon dos. Nos corps se pressent et se frottent dans le même rythme langoureux. Passant ses deux pouces sous l'élastique de mon boxer, elle le fait glisser sur mes hanches pour libérer mon érection.

Pris dans la frénésie, je la soulève à bout de bras et, sans aucun préliminaire, je la pénètre d'un coup de reins rude. Emportés par le désir et l'ivresse, nous en oublions de nous protéger. Nous ne sommes plus que fusion, sens affolés et frissons. Mes grognements se mêlent à ses gémissements. Je la pilonne encore et encore, imprimant à mes hanches un puissant mouvement de va-et-vient ferme. Elle crie, je grogne. Je suis brusque. Je ne cherche que ma propre jouissance.

Dans un râle rauque, je la cloue d'un dernier coup de reins libérateur contre le tronc, puis je prends quelques secondes pour me reprendre.

- Merci, lâché-je en me retirant.

Perplexe et vivement déçue que j'en finisse de cette manière, elle s'interloque.

- Merci ?

Elle se baisse pour récupérer son bas de maillot.

- Merci de m'avoir vidé les couilles, lancé-je, en remettant mon boxer.

Mes paroles sont ignobles, mais je n'ai pas le choix. Je dois le faire. C'est mieux ainsi.

- Quoi ?

Fuyant son regard, je me répète.

Ayant très bien entendu la première fois, elle me coupe la parole.

- Si c'est encore ton humour décalé, là, ce n'est pas drôle du tout.
- Ce n'est pas de l'humour, Heather. Tu m'as interrompu tout à l'heure. Fallait bien que j'achève ce que j'avais commencé et, sincèrement, je ne suis pas adepte de la branlette.

Elle me gifle. Je ris amèrement.

- Ne te fâche pas. C'est ce que tu voulais, non ? (Je prends une voix suraiguë et

moqueuse.) « Oh Reed ! Vas-y baise-moi ! Oh oui, Reed ! Je suis folle de toi, blablabla. » Oh, bon sang ! Tu étais ridicule, et le pire dans l’histoire est que je n’ai eu besoin que de te sortir un baratin mielleux pour que tu écarter les cuisses.

Bouillonnante de rage, elle s’élançe sur moi, prête à me gifler une fois de plus. Mais, cette fois-ci, j’intercepte le geste et la bouscule en arrière, puis raille pour la pousser à bout :

- Mmm, hargneuse ? J’adore ça !
- Casse-toi ! Dégage ! hurle-t-elle au bord des larmes.
- Qu’est-ce qu’il se passe, ici ? intervient un type venu récupérer le ballon de volley ayant roulé jusqu’à nous.
- Rien, grogné-je. Si ça te dit, elle est à toi. Moi, j’en ai terminé.

Je pars en laissant Heather me crier dessus et m’insulter. Je récupère toutes mes affaires et rejoins la voiture. Devant la Mustang, loin des regards, je craque. Un mois d’amitié, de rires, de légèreté et de plénitude retrouvés pour finir sur cette note d’amertume, de souffrance, de désarroi et de brutalité. Tout ça pour finalement redevenir qui je suis vraiment : un vrai connard sans cœur et brutal.

M’énervant contre le pneu de mon véhicule, je peste. Pourquoi cela m’affecte-t-il autant ? Pourquoi ai-je autant de mal à m’endurcir ? En suis-je arrivé à ressentir une once de sentiment pour elle ? Je dois ôter rapidement cette émotion de ma tête.

Je me persuade d’avoir agi comme il le fallait. Elle finira par m’oublier, me détester, me haïr. Je le suppose. C’est ce que je souhaite, ce que je recherche en agissant de la sorte. Détester quelqu’un est bien plus facile que d’éprouver des regrets, et j’en suis plus que conscient.

Le lendemain, je reprends mes activités et n’ai plus aucune nouvelle de Heather Adams. J’achète le chalet de son grand-père, perdu dans les bois, que je retape durant le reste de l’été, jusqu’à ce que je finisse mon contrat saisonnier au Loop’s.

Heather s’avance. À ma hauteur, elle se plante, droite comme un I devant moi, et croise ses bras contre sa poitrine.

- On peut avoir une discussion digne de ce nom ? lance-t-elle.
- À quoi bon ?

Jusqu’à présent adossé au mur, je me redresse et fais un pas. Elle me bloque d’une main posée sur mon torse.

- Ma tante m’a dit qu’elle t’avait vu au Loop’s au mois de juin dernier avec ta... comment tu appelais ça à l’époque ? « Copine » ? Non. Ton « plan cul » ?
- Ma future femme, annoncé-je. Cara.

Elle rit et secoue la tête.

- Tu y es finalement arrivé.
- Arrivé à quoi ?
- À l’avoir ta Cara.

Elle remonte sa main sur moi. Je ne lâche pas son geste du regard. Elle la met sur mon épaule et se rapproche de moi jusqu'à me frôler.

Je soupire.

– Heather. Recule !

– Non.

Je trouve à nouveau son regard et plante des yeux noirs dans les siens, toujours aussi brillants d'amour pour moi.

– Qu'est-ce que tu veux ? sifflé-je.

– Savoir pourquoi.

– Savoir quoi ?

– Pourquoi toutes ces filles et pas moi ?

– Quoi ? demandé-je, ahuri.

– Après mon départ, j'ai su tout ce que tu as fait dans mon dos. Pourquoi le faire avec elles, et pas avec moi ? Tu savais que je ne refuserais pas.

– Tu étais amoureuse de moi.

Elle me coupe vivement la parole.

– Arrête ! Qu'est-ce que t'en avais à foutre que je sois folle de toi ?

Je la bouscule. Je sais où elle veut en venir. Elle me retient par le coude. J'envoie valser son bras.

– Dis-moi pourquoi, Reed ! hurle-t-elle alors que je traverse la ruelle.

J'entends ses talons claquer sur le bitume et me retourne abruptement. Elle se rue sur moi. Je l'attrape par les bras et la fais reculer contre la carrosserie d'une voiture stationnée le long du trottoir.

– Laisse-moi tranquille, Heather ! craché-je, furieux.

Sans bouger et sans éprouver la moindre crainte, elle insiste.

– Dis-moi, Reed ? Je veux juste l'entendre et je te laisserai tranquille.

Je fixe son cou. Sa respiration est courte, les pulsations de sa carotide sont visibles tant sa gorge est tendue. Je glisse ensuite mes yeux vers sa bouche à demi ouverte. Je me secoue mentalement pour réprimer l'envie de l'embrasser en me maudissant.

Elle susurre à nouveau.

– Dis-le-moi, je t'en prie. Pourquoi toutes ces filles et pas moi ?

– Heather, soupiré-je.

– Dis-le-moi.

Je la lâche. Je ne supporte plus de l’avoir en face de moi. Je fais demi-tour et poursuis mon chemin vers je ne sais où.

Elle me suit.

– Je vais le dire à ta place, m’avertit-elle.

Je garde le silence.

– Tu avais, toi aussi, des sentiments pour moi, Reed.

J’interromps ma route.

Dos à elle, je baisse la tête et me frotte le front, puis lui demande.

– Et qu’est-ce que ça change de te l’avouer maintenant ?

– Tout.

Elle appose à nouveau une main sur mon épaule et tente de me forcer à me retourner.

– Pourquoi ne pas me l’avoir dit ? s’enquiert-elle encore.

Excédé par toutes ses questions, je fulmine en lui faisant enfin face.

– Te dire quoi ? Que j’avais des sentiments pour toi ? Oui, j’en avais, et alors, qu’est-ce que ça change ? Rien. Donc, lâche-moi les baskets avec ça. Dans dix jours, je me marie avec la femme que j’aime et que j’ai toujours aimée. Point !

Elle riposte aussitôt et répète.

– Je veux savoir pourquoi tu ne me l’as pas dit.

À bout et à deux doigts de vraiment m’en prendre à elle tant elle m’énerve, je déblatère.

– Parce que ! Ça aurait été comme avouer que j’étais en train de tromper Cara, et l’admettre aurait été accepter que toute ma vie n’est qu’une mauvaise blague. Que tout ce que j’ai pu endurer ou fait endurer pour la retrouver n’avait aucun sens.

Sur ces derniers mots, je tourne les talons et poursuis ma route. Je suis soulagé de ne pas l’entendre me suivre.

– Reed ? hurle-t-elle à nouveau. Ne l’épouse pas ! Elle n’est qu’un fantasme, pour toi. Tu fais la plus grosse connerie de ta vie.

Reed

Épouser Cara : une erreur ?...

De toute manière, ma vie n'est qu'une erreur. Je suis une erreur de la vie. Et ça, rien ni personne ne pourra le changer.

Je cogite un bon moment sur ce que vient de me dire Heather, puis j'appelle un taxi pour rentrer chez moi après avoir réprimé mille fois l'envie d'appeler Cara afin d'entendre sa voix et lui dire combien je l'aime. Il est déjà deux heures du matin, et ma soirée s'est révélée être un véritable fiasco. Entre doutes insensés et comportements à la limite du raisonnable, j'ai tout foiré.

Sur le chemin du retour, nous passons devant le club de golf noté sur le morceau de papier pris dans les affaires de Lucas. Autant finir ma soirée sur quelque chose d'utile. J'indique au chauffeur de changer de cap et lui annonce la deuxième adresse qui se trouve, à ma connaissance, dans l'Upper East Side. Le quartier le plus snob de Manhattan.

Pourquoi mon frère a-t-il inscrit cette adresse sur ce morceau de papier ? Le club de golf avait un lien avec les parents de Cara, mais cette adresse ?

Le taxi s'engage sur la 3th Avenue et m'annonce que nous sommes bientôt arrivés. Il se gare le long d'un trottoir et se retourne vers moi.

– Vous n'avez pas le style du coin, ricane-t-il en fixant mon tatouage.

Sans mot dire, je lui tends les billets. Non, je n'ai pas le style du quartier, et je me demande ce que mon frère a à voir avec aussi. Je descends et me rends devant l'immeuble portant le numéro 1245. C'est un bâtiment résidentiel semblable à tous ceux qui se trouvent ici : un portier devant l'entrée et aucun moyen d'y pénétrer sans invitation.

Y aller au bluff ? Oui, pourquoi pas, sauf que je ne disposerai que d'une seule et unique chance. Le coup du « John Smith » est limite. Si seulement c'était une femme à la place du portier, j'aurais pu jouer de mes charmes. Je fais donc un rapide tour du pâté de maisons en essayant de trouver un moyen de pénétrer dans l'immeuble. L'entrée du parking souterrain est aussi surveillée par un gardien de nuit. Je me poste discrètement derrière un escalier et l'observe attentivement. Dix, vingt minutes, il ne bouge toujours pas. Puis, une voiture arrive, une Bentley noire. Elle s'engage dans la descente et s'arrête devant le portique. Il m'est impossible de voir le conducteur à cause des vitres teintées. Le gardien de nuit le salue d'un geste de main et lui ouvre l'accès.

La voiture s'avance et disparaît rapidement. Cinq minutes plus tard, je remarque que le gardien de

nuît s'active et prend quelque chose derrière lui. Je prie pour qu'il sorte de sa cabine, mais, à ma grande surprise, c'est une femme qui arrive à sa hauteur, une femme que je connais très bien, et que j'ai quittée, il y a à peine une heure.

Putain, Heather ! Décidément ! Qu'est-ce qu'elle fout là ?

Je m'élançe et m'écrie :

– Heather !

Elle se retourne, ainsi que le gardien. Ce dernier s'empresse de sortir de la cabine et pointe un pistolet taser dans ma direction.

– Reculez ! m'ordonne-t-il.

Je n'y prête pas attention et continue ma route vers elle.

– Reed ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Monsieur, reculez ! insiste le gardien en avançant vers moi, menaçant.

Heather s'interpose entre nous.

– C'est bon, Pitt. Je le connais.

Je fulmine.

– Et toi, qu'est-ce que tu fiches ici ?

– J'habite ici ! s'insurge-t-elle.

– Quel numéro ?

– Quoi ? Quel numéro ? En quoi cela te regarde ?

Je crie, hargneux.

– Donne-moi le putain de numéro de ta porte, Heather !

– M'selle Adams, vous êtes certaine que ce monsieur ne vous importune pas ? s'enquiert Pitt.

– Non, Pitt. Vous pouvez retourner à votre poste.

Je m'obstine, furieux d'envisager un quelconque lien entre Heather et Lucas.

– Réponds !

– 45, déclare-t-elle, hébétée. Maintenant, tu m'expliques ?

Je vois rouge. La colère m'ébranle. C'est bien son adresse. Je sors le morceau de papier de ma poche et le lui tends.

– Pourquoi mon frère a noté ton adresse, Heather ? Et évite de me mentir, car je suis à deux doigts

de vraiment péter une durite et de t'en coller une. Je hais qu'on se foute de ma gueule !

– Ton frère ? lâche-t-elle, ahurie.

Je hurle.

– Oui ! Mon frère ! Pourquoi ?

La hargne perceptible dans ma voix la fait sursauter et se reculer. Elle lève ses mains devant elle et me fait signe de me calmer.

– Je te promets que je n'en ai aucune idée, Reed. Je ne connais pas ton frère.

Je change de stratégie. Elle ne me dira rien.

– Pourquoi tu étais au Bianquiz ? Tu me suis ?

– Non ! C'était une coïncidence. Je fêtais l'anniversaire d'une amie qui a l'habitude d'aller dans ce bar. C'est la première fois que j'y mets les pieds, je t'assure. Quand je t'ai vu sur scène, je n'en ai pas cru mes yeux. Jamais je ne pensais te revoir. Comme je te l'ai dit, la dernière fois que j'ai eu de tes nouvelles, c'est quand ma tante m'a appelée il y a de ça quelques semaines, et m'a dit qu'elle t'avait vu au Loop's en compagnie d'une fille et que vous sembliez très amoureux l'un de l'autre.

– Comment s'appelle ton amie ?

– Maria. Pourquoi ?

Je me calme et essaie de faire le lien, mais rien ne coïncide. Ou elle me ment, ou Heather n'est qu'un pion ou, troisième option, Lucas n'a rien à voir dans l'accident des parents de Cara.

– Je te ferais bien monter chez moi pour régler ce malentendu, mais... mais mon mari ne sera pas enchanté de te voir.

– Ton mari ? Tu... tu es mariée, en plus ?

– Oui. Depuis deux ans.

Surpris, je regarde sa main gauche.

– Tu ne portes pas d'alliance.

Elle grimace et fouille dans son sac à main.

– Je l'enlève quand je sors, avoue-t-elle, gênée, avant de la remettre à son doigt.

Je finis par secouer la tête et éclater de rire.

– Pourquoi cela ne m'étonne pas de toi ? dis-je.

En guise de réponse, elle hausse les épaules et me sourit.

– Tu veux qu'on aille marcher un peu ?

- Ton mari ne va pas s’inquiéter de ne pas te voir rentrer ?
- Eh bien ! Reed, se stupéfie-t-elle. Sortant de ta bouche, cela fait bizarre d’entendre ça.

J’émets un autre petit rire.

- Ah bon, et pourquoi ?

Une nouvelle fois, elle hausse les épaules.

- Je t’ai connu moins préoccupé par les sentiments des autres, simplement.
- C’est vrai, mais on change avec le temps, non ?
- Il paraît.

Elle se dirige tranquillement vers la sortie du parking. Je la suis.

- Alors comme ça, tu es mariée depuis deux ans ? relevé-je pour engager la conversation.
- Oui. Désespérée de ne pouvoir avoir l’homme que je voulais, j’ai fini par en trouver un qui a bien voulu de moi.
- L’homme que tu voulais ?

Elle me fait de gros yeux pleins de sous-entendus. Je comprends alors qu’elle parle de moi.

- Désespérée ? Tu abuses un peu. C’était quoi ? Une amourette de vacances, rien d’autre.
- Tout le monde n’a pas ta chance, Monsieur Cara par-ci, Cara par-là.
- Ma chance ?
- Tu as aimé cette fille inconditionnellement toute ta vie. Tu en as rêvé, tu l’as espérée et, finalement, tu l’as eue, puisque tu vas te marier avec elle. Alors, je pense que oui, tu as de la chance.

Marchant côte à côte le long du trottoir, un silence s’installe entre nous. J’essaie toujours de trouver la relation entre l’adresse de Heather et Lucas, mais je ne vois vraiment pas. Je tourne plusieurs possibilités dans ma tête, mais en vain.

- Je m’excuse pour tout à l’heure, me lance-t-elle tout à coup.
- T’excuser de quoi, au juste ?
- De t’avoir dit que tu commettais une erreur en l’épousant. Ma jalousie a pris le dessus. Désolée.

Je souffle et me passe une main dans les cheveux.

- S’il y a quelqu’un qui doit s’excuser ici, ce n’est pas toi. Alors, excuses acceptées.

Elle relève le visage vers moi et me détaille un court instant.

- Ce sont des excuses ?

Je raille.

– Ne rêve pas !

Aussitôt, elle me lance une bourrade dans l'épaule en gloussant.

– Mah ! En fin de compte, tu n'as pas changé. Tu es toujours aussi con !

Je fais semblant d'être offusqué.

– Merci pour le « tu es toujours aussi con ». Je retiens.

Je ris, puis murmure.

– Pardonne-moi.

Sautillant comme une gamine, elle s'avance de plusieurs pas devant moi et me fait face en marchant à reculons.

Un large sourire sur le visage, elle relève :

– C'est tout ?

– Tu ne veux pas que je me prosterne à tes pieds, quand même ?

Elle fait mine de réfléchir.

– Hum... pourquoi pas ?

– Jamais de la vie !

Elle s'arrête et je fais de même.

Croisant ses bras contre sa poitrine et tapotant son index sur la manche de sa veste, elle me fixe.

– J'attends.

D'humeur taquine, je fais demi-tour et me prépare à revenir sur nos pas, mais elle me rattrape par le coude.

– Reed ! Ne fuis pas.

Ricanant, je me retourne pour à nouveau lui faire face.

– Pardonne-moi de m'être comporté comme le dernier des imbéciles avec toi, Heather, finis-je par lui dire.

Elle me reprend.

– Le dernier des imbéciles et le plus gros enfoiré que la terre ait porté, assorti d'un ignoble

connard...

– Oui, bon, là, ça suffit, lui coupé-je la parole.

Elle esquisse une petite moue.

– O.K. ! Excuses semi-acceptées.

– Semi ?

Tendant le bras dans une direction, elle m’indique :

– Oui. Deuxième épreuve : accepte de boire un café avec moi. Il y a un snack-bar ouvert toute la nuit, plus loin.

Je suis son geste des yeux et regarde les néons verts d’un établissement nommé The Little Cork, puis soupire, dépité. De toute manière, je n’ai pas le choix si je veux arriver à tirer cette histoire au clair. Je m’y résigne et nous filons nous installer autour d’une table, sur des banquettes, après avoir commandé deux cafés.

Si l’on fait abstraction d’un vieil homme dormant la tête enfouie dans ses bras posés sur le comptoir au fond de la pièce, l’établissement est désert.

– Bon, alors, raconte. Où est ta belle ?

– À la maison, dis-je simplement.

– Vous habitez dans le coin ?

J’entrelace mes mains et les pose sur la table.

– Non. En Géorgie.

– En Géorgie ? Ce n’est pas là où vous avez grandi ?

– Si.

– D’accord. Donc, tu es retourné vivre là-bas avec elle ?

J’avais oublié à quel point Heather était une véritable pipelette ne supportant pas les blancs dans les conversations.

– C’est un interrogatoire ? répliqué-je.

– Non. Je me renseigne. C’est tout. Cela fait cinq ans, Reed. Il s’en passe des choses en cinq ans. Je veux savoir ce que tu deviens.

– Je deviens l’homme que j’ai toujours voulu être : le mari de Cara et j’espère, un jour, le père de ses enfants.

Exaspérée par ma réponse, elle se laisse retomber contre son dossier et sourit amèrement en fixant ses doigts.

– Qu’est-ce que tu fais à New York ? demande-t-elle encore, sans me regarder.

Je ressors le bout de papier de la poche de mon jean et le lui tends pour le secouer sous ses yeux.

– Ça ! Découvrir pourquoi mon frère a inscrit ton adresse sur cette feuille.

– Je te répète que je ne connais pas ton frère, et que j’ignore la raison pour laquelle il possède mon adresse.

– Tu connais la deuxième adresse ? m’informé-je en posant le papier sur la table et le glissant sous son nez.

Elle s’en saisit et l’inspecte avec attention.

– C’est un club de golf huppé. J’y ai fait une soirée, il y a deux ou trois ans, avec mon mari. Enfin, à cette époque, il était mon futur époux.

– Est-ce que quelqu’un t’avait abordée ?

– Comment veux-tu que je m’en souviene ? Évidemment, j’ai dû parler avec plusieurs personnes, là-bas.

– Personne ne t’a demandé de renseignements sur moi ? Sur Cara ? Ou sur les Avery ?

– Avery ?

– Les parents de Cara.

– Non ! Reed, s’agace-t-elle. Personne ne m’a...

Elle se tait.

Je vois passer un voile de doute dans son regard. Aussitôt, elle fouille dans son sac et en sort son téléphone portable, puis le pianote, le front barré par la préoccupation.

Je m’en soucie.

– Qu’est-ce qu’il t’arrive ?

– Je ne sais si cela à un rapport, mais il y a environ un an, je crois, quelqu’un m’a contactée en message privé sur mon compte Facebook au sujet d’une de mes photos de couverture.

J’écарquille les yeux sans comprendre où elle veut en venir. Elle poursuit tout en passant son doigt sur l’écran de son iPhone.

– J’avais mis une photo de nous deux avec Molly sur le bateau à Forest Lake.

– Qui t’a contactée et que voulait cette personne ? demandé-je, plus sévèrement que je ne l’aurais voulu.

Elle relève de gros yeux assassins vers moi.

– Oui, bah, tu attends ! Je cherche.

Je recule sur mon siège et patiente en buvant le café que vient de nous amener le type du snack-bar.

- Là ! Ça y est, annonce-t-elle au bout de quelques minutes.
- Montre-moi !

Elle me le tend :

M. Carter_Bonsoir, une amie que nous avons en commun m'a montré ta photo de couverture et l'homme à tes côtés est une de mes connaissances. Je cherche à le retrouver, aurais-tu une idée d'où je peux le trouver ? Merci.

- Tu ne lui as pas répondu ? m'informé-je.
- Non. Tu vois bien.
- C'est qui, votre amie en commun ?
- Je n'en sais rien. Regarde, cela doit être écrit.
- Je n'y capte que dalle à cette merde, râlé-je en lui retournant son téléphone. Fais-le, toi.

Elle rit et s'en saisit, puis se lève. Elle fait le tour de la table et me rejoint sur la banquette pour s'asseoir à mes côtés.

- Reed et la modernité ! Ça aussi, ça n'a pas changé, se moque-t-elle.

Je lui lance un sourire surfait lui signifiant : « je me passerais bien de tes commentaires ».

- Bon, apparemment, je n'ai pas ou plus d'amie en commun avec cette fille. Si, toutefois, c'en est bien une.
- C'est-à-dire ?
- Il n'y a aucune photo d'elle sur ce compte.
- C'est un faux compte ?

Elle scrute avec attention son écran.

- Hum. non, je ne crois pas. Les publications postées en public sont commentées par beaucoup de monde et le compte ne semble pas récent. Du moins, il n'a pas été créé il y a un an, mais bien avant. Je dirais : 2008.

Je soupire. Je suis dans une impasse et ne comprends toujours pas le lien entre les parents de Cara, Heather, Lucas et cette ou ce Carter ?

- Il y a un moyen de voir qui commente ces photos ? demandé-je.

Elle écarquille les yeux, et je perçois qu'elle réprime un sourire.

- Quoi ?
- Rien, rien, lâche-t-elle avant de me montrer. Tu cliques sur la photo et les commentaires de ses amis s'affichent là.

Je fais donc ce qu'elle m'a indiqué et farfouille ce compte Facebook à la recherche de je ne sais

quoi. Je regarde les noms inscrits et ne vois toujours aucune correspondance jusqu'à ce que je clique sur un cliché de la statue de la liberté que cette personne avait mis en photo de profil.

Melinda Logan_ Yeah !! Ma belle, tu te souviens du type au chapeau ?

J'aime – Répondre – 26 février 2015, 21 : 56

M. Carter_ Ouiiii !!! Quel fou rire !

J'aime – Répondre – 26 février 2015, 21 : 58

– Qu'est-ce qu'il t'arrive ? C'est quoi, cette tête ? s'enquiert Heather.

Je n'en reviens pas. Melinda Logan ? Qu'est-ce que cette cruche a à voir avec tout ça ? Et qui est ce M. Carter qui prétend me connaître ? Le lien se resserre autour de moi et mon frère, mais la dernière fois que j'ai vu Melinda et Lucas dans la même pièce, c'était en avril dernier quand cette dernière s'était plainte à son abruti de frère sur ma façon, un peu brutale, je le reconnais, de baiser.

Je demande en lui montrant le commentaire :

– Est-ce que tu connais cette Melinda Logan ?

Elle reprend son téléphone et observe le profil de Melinda.

– Non. Je ne la connais pas. Mais toi et Cara, oui.

Je fronce les sourcils et la détaille, ahuri.

– Comment tu sais ça ?

– Regarde ? Derrière ce type.

Elle retourne l'écran en ma direction pour me montrer une photo. Je suis à nouveau stupéfait de voir, tout d'abord, mon frère en premier plan discutant avec le vieux Mc Pherson ; et ensuite, en deuxième plan, Cara et moi, enlacés, non loin d'eux. Cette photo a, semble-t-il, été prise lors du 4 juillet. Et si l'on observe attentivement le cadre, l'objectif était dirigé vers Lucas.

– Ce type, précisé-je. C'est mon petit frère, Lucas.

– Non ! Sérieux ? Vous ne vous ressemblez pas, mais il est plutôt pas mal. Le sex-appeal est génétique chez vous.

Je la regarde du coin de l'œil, arque un sourcil, puis raille :

– D'une, il est en fait mon demi-frère, et de deux, il est en couple. Alors, évite de baver sur ton téléphone.

– Tu me laisses rêver, oui ? Je n'aurai pas l'un des frères Hamilton, je peux bien espérer avoir l'autre.

– Et ton mari ?

Elle grimace.

– Oublie-le.

– Heather ! la réprimandé-je.

Elle me dévisage comme si j'étais une bête curieuse.

– Où est passé l'ancien Reed ? Celui qui se foutait de tout et de tout le monde ?

Agacé par ce genre de remarque, je ne lui réponds pas.

De toute évidence, je ne trouverai aucune réponse, ici, à New York. Retour à la case départ : Cornfield.

– Finis ton café, je vais rentrer, lui déclaré-je, perdu dans mes pensées.

– Déjà ?

– Déjà ? Il est presque trois heures du mat. J'ai un déménagement à organiser demain.

– D'accord, mais explique-moi quand même pourquoi mon adresse est sur ce papier. Explique-moi aussi pour ce compte Facebook. Quel est le rapport avec ton frère ? J'ai le droit de savoir, non ? Je suis apparemment, et sans le savoir, impliquée dans cette histoire.

– Heather ! Moins tu en sauras, mieux ça sera. (Je lui fais signe de se décaler.) Allez, pousse-toi ! Je rentre à Brooklyn.

Elle ne bouge pas d'un pouce. Je lui fais les yeux ronds mais mon regard ne semble pas l'effrayer.

– Non ! Tu me racontes d'abord ce qu'il se passe.

Me passant une main sur le visage, je soupire.

– Mon frère fait des siennes, en ce moment. Je ne comprends pas son comportement, et Cara s'en inquiète. Et quelqu'un accuse Lucas de meurtre. Voilà, tu sais tout, alors maintenant, laisse-moi passer.

– De meurtre ? s'estomaque-t-elle.

– Oui, de meurtre ! Tu as très bien entendu.

– Qui aurait-il tué ?

– Heather ! Tu me casses les couilles, alors dégage de là pour que je puisse sortir.

Elle finit par se lever.

– Dis-moi, Reed ! Je te signale qu'il a mon adresse.

– Il avait, dis-je en secouant le morceau de papier avant de le glisser dans la poche arrière de mon jean. Je l'ai maintenant.

– Il a pu la noter autre part.

Je l'interromps, énervé par son insistance et la panique perçue dans sa voix.

– Écoute, tout ceci n'est peut-être que des conneries, alors reste calme, d'accord ? Mon frère est en Géorgie, loin de New York, et je suis persuadé que tout ceci n'est qu'une mauvaise blague.

Je m'avance vers la sortie, mais elle me bloque aussitôt le chemin.

– Je veux en être !

– Non ! Tu n'en seras pas.

Je l'évite et sors.

Sur le trottoir, je me saisis de mon portable pour appeler un taxi.

– Reed ! Ne pars pas maintenant, s'il te plaît !

Je secoue la tête et lève les yeux au ciel. Elle me rattrape, alors que je file droit devant moi. Dès qu'elle m'enserme le bras pour me retenir, je me retourne, lui agrippe les épaules et la fais reculer contre le mur de briques.

Menaçant, j'essaie de me montrer persuasif et de l'éloigner définitivement de moi. Je la sais têtue et si je ne suis pas convaincant, elle va persister.

– Tu me laisses, O.K. ? Toute la soirée, tu ne m'as pas lâché les baskets et là, tu me les brises. vraiment. Je voulais simplement connaître le lien entre ton adresse et mon frère. Apparemment, c'était juste pour me retrouver. Je ne sais pas par quel moyen mon frère a su pour toi, et pourquoi Melinda est impliquée là-dedans, mais je compte bien le lui demander, et pour cela, je n'ai aucunement besoin de toi. Si je te revois me tourner autour ou autour de n'importe qui de mon entourage, je te ferai passer un très mauvais quart d'heure. Pigé ?

Elle tente de se dégager de ma poigne. Ma proximité la rend nerveuse. J'en joue en rapprochant mon visage du sien et la dévisage de haut.

– Pigé ? insisté-je en lui secouant les épaules.

Elle hoche sagement la tête.

Je souffle.

– Bien.

Je reporte mon regard sur ses lèvres qu'elle mordille.

– Embrasse-moi, Reed, murmure-t-elle.

Je la lâche et recule.

- Non !
- Une dernière fois.
- Au revoir, Heather, dis-je en m'éloignant d'elle.

Elle s'écrie :

- Si jamais ça ne marche pas avec ta Cara, tu sais où me trouver.

Dépitée, je lui lance :

- Tu n'es qu'une garce, Heather.
- Qui se ressemble s'assemble...

Reed

Le lendemain matin, je trouve une entreprise de déménagement qui peut s'occuper de nos affaires. Je rejoins ensuite mon studio, emballe rapidement quelques affaires dans des cartons. Heureusement, je n'en ai jamais beaucoup laissé ici. Il est surtout question de vaisselle, livres, linges et vêtements. Une fois le tout empaqueté, il est déjà plus de 13 heures, alors je file me chercher de quoi manger au stand à hot-dog du parc non loin de chez moi.

Assis sur un banc, j'en profite pour appeler Cara.

– Salut, ma puce. Comment vas-tu, aujourd'hui ?

Elle souffle.

– Ça fait du bien de t'entendre.

Sa petite voix m'inquiète.

– Ça ne va pas mieux ? Va chez le médecin, si tu ne te sens pas bien.

– Non. Ça va aller, je ne suis pas malade. Je suis juste fatiguée. Bon, raconte-moi ta soirée.

Je plisse les paupières et grimace. Que vais-je lui dire ?

– Tu ne veux pas savoir pour le déménagement ?

Je ne suis qu'un lâche.

– Si, n'importe ! Commence par ce que tu veux.

Évidemment, elle n'abandonnera pas.

– Bon, ben, pour le déménagement, j'ai pu trouver une agence disponible. Ils prennent d'abord tes affaires chez le garde-meubles, et ensuite les miennes. Ils partent pour Cornfield dans la soirée. Ils devraient être à la maison demain soir.

– Super ! Et toi tu rentres quand ?

– Si je trouve un vol de dispo, je rentre ce soir.

– Génial ! Tu veux que je regarde sur internet ?

– Non. Je vais aller directement à l'aéroport.

– Comme tu veux. Et donc, tu as fait quoi, hier soir ? Tu es resté longtemps au Bianquiz ?

Je soupire à mon tour.

– Jusqu’à trois heures.

– Ah oui, quand même !

Elle se tait et reprend, craintivement :

– Tu n’as pas fait de bêtises ?

Je grimace encore et, n’ayant pas tellement le choix, je me lance.

– Si.

– Quoi ?

Je sens ses poils se hérissier d’ici, tant la frayeur fait vibrer sa voix. Je l’imagine même s’être levée et faire les cent pas en se triturant les cheveux.

– Rien de grave, Cara. N’aie crainte.

– Qu’as-tu fait ? Je t’écoute.

– J’ai fait un strip-tease, et j’ai frappé Kurt.

– Tu as, quoi ? s’écrie-t-elle, furieuse.

– Je...

Je me tais. J’entends des bruits étranges. Elle respire fort et bouge ou frotte son téléphone sur quelque chose.

– Cara ? Mon amour ?

Je tends à nouveau l’oreille et perçois comme une porte qui claque, puis un vacarme indéfinissable.

– Oh ! Bon sang, Cara ? Qu’est-ce qu’il se passe ?

Je me lève du banc, paniqué, tourne sur moi-même et hurle dans ce putain de téléphone.

– Réponds !

Le silence s’ensuit. Mon cœur bat si vite dans ma poitrine et cogne si fort contre mes tempes que je ne suis pas certain d’entendre quelque chose d’autre.

– Cara, me lamenté-je, dans le plus grand désarroi.

À nouveau, je perçois quelque chose qui frotte le micro.

– Cara ? Cara ? Réponds-moi, s’il te plaît !

Je distingue enfin son souffle. Soulagé, je soupire.

– Oui, je suis là, dit-elle d’une voix faible et d’un ton sec.

– Qu’est-ce qu’il se passe ?

– Tu as raison, je vais aller voir un médecin. (Elle renifle.) Rentre, Reed. On reparle de tout ça à la maison.

Elle me raccroche au nez.

Je reste perplexe un instant. Puis, la colère m’emporte. Je la rappelle.

– Oh ! Tu ne me raccroches pas au nez comme ça sans me dire ce qu’il vient de t’arriver. Je m’inquiète, merde !

– Tu t’inquiétais quand tu faisais ton strip-tease ? Au revoir, Reed !

De nouveau, elle coupe la communication.

Je réprime mon envie d’envoyer valser mon portable contre le mur en face de moi.

Putain !...

Je bous. Je fais les cent pas et m’entête.

– Reed, arrête de m’appeler ! Je suis en colère contre toi. Je suis même carrément furieuse. Je ne peux pas te faire confiance une seule seconde. Tu te barres à l’autre bout du pays pour aller te frotter contre des salopes, si ce n’est pas plus, et te battre avec ton connard de pote !

Je profite qu’elle reprenne son souffle pour en placer une.

– Tu me laisses parler, oui ?

– Non, non et non ! Je ne veux plus t’entendre. Ne me rappelle pas. De toute manière, je ne décrocherai plus.

Une nouvelle fois, elle raccroche.

Et merde !

Hors de moi, j’envoie un coup de pied contre une poubelle et quitte le parc. J’appelle un taxi, retourne au local de l’entreprise de déménagement pour leur déposer les clefs de mon studio. Je leur explique que je ne peux pas rester plus longtemps contrairement à ce qui était prévu, et leur indique la marche à suivre pour rendre les clefs à l’agence immobilière qui me le louait. Je file ensuite à l’aéroport me prendre un vol à destination d’Atlanta. J’arrive à en avoir un pour 17h30.

En salle d’embarquement, je m’assieds et décide d’écrire un message à Cara. Elle ne veut plus répondre à mes appels ; un texto, elle le lira peut-être.

Je n'ai jamais été expert pour exprimer mon ressenti ou m'excuser, mais vu que j'ai une bonne heure devant moi, j'y réfléchis sérieusement.

[Mon amour...]

Ma princesse ? Mon amour ? Elle préfère quoi ?

[Je ne voulais pas te blesser...]

Quel idiot ! Évidemment, j'allais la blesser en lui avouant mes frasques d'hier !

[Je te promets que je n'ai rien fait de bien méchant...]

Non ! Là, je m'enfonce. Bon sang ! Qu'est-ce que je peux bien écrire ?

[Ma princesse, pardonne-moi ma sincérité,
mais tu dis ne pas pouvoir me faire confiance.
J'essaie de te prouver le contraire.
J'ai effectivement fait quelque chose de blessant
pour toi, et je m'en excuse.]

C'est bien ça, non ? Peut-être un peu court, puis, le « J'essaie de te prouver le contraire » est malvenu, vu qu'en fait, je lui ai prouvé que je ne savais pas me tenir. Et va chier !

J'efface tout et recommence pour finir par simplement écrire :

[Princesse, je t'aime.]

Voilà, ça, c'est parfait. Direct et concis.

J'appuie sur envoyer et j'attends en espérant qu'elle me réponde, mais je sous-estime la rancœur de Cara. Elle ne me répond pas. Je prends mon vol et, trois heures et demie plus tard, je suis à Atlanta. Je récupère ma Mustang, paie le parking et file en direction de Cornfield.

Il est tard quand j'arrive devant la maison. La lumière du salon est encore allumée. Elle ne doit pas être couchée, ce qui me soulage. J'ai tellement envie de la prendre dans mes bras et de la serrer contre moi.

Je pénètre dans le hall et la vois aussitôt.

Allongée sur le canapé, habillée de son jogging et d'un tee-shirt, un livre en main, elle sirote un verre de vin rouge. Comme je l'avais pressenti, elle ne lève pas les yeux vers moi. Elle est furieuse et je vais passer un sale quart d'heure. Je dépose mon sac sur le plancher contre le chambranle de la porte et m'avance dans le salon.

– Coucou, tenté-je.

Je dépose un baiser sur le haut de son crâne. Elle ne réagit pas.

Je fais le tour du canapé, me penche pour soulever ses jambes afin de me faire une place sur le divan, mais elle ne me laisse pas la toucher et plie ses genoux pour les ramener contre elle.

– Tu fais la tête ? murmuré-je, en m’asseyant.

Toujours sans me regarder, elle finit par me dire :

– Non. Évidemment que non ! Je suis super contente de retrouver mon futur mari incapable de passer deux jours sans se frotter à une fille. Je respire la joie de vivre, ça ne se voit pas ?

Elle boit une gorgée de sa boisson et repose le verre sur la table basse, puis replonge le nez dans son livre.

Je ne fais pas attention à sa remarque et me soucie plutôt de sa santé.

– Qu’est-ce qu’il t’est arrivé, tout à l’heure ? Tu as fait un malaise ?

Elle pose enfin son livre et trouve mon regard. Le sien me fusille.

– Si tu veux tout savoir, j’ai vomi. Je suis barbouillée et très fatiguée, car je n’ai pas dormi de la nuit en te sachant en train de faire la fête. Et apparemment, j’ai eu raison de m’en soucier.

Sa respiration se saccade, sa gorge se serre et ses yeux deviennent brillants.

Elle poursuit :

– Tu... tu as couché avec une fille ? finit-elle, en larmes.

Mon ventre se retourne, je m’estomaque :

– Non !

J’essaie de lui attraper le bras pour la faire venir contre moi. La voir en larmes par ma faute me tue.

Elle m’évite et se lève.

– Ne me touche pas !

– Cara ! Écoute-moi, je...

– Non, Reed ! Je ne veux rien savoir. Je vais aller me coucher. Je pensais vouloir entendre tes explications, mais, en fait, je n’en ai pas le courage.

Je me mets en rogne.

– Bordel, Cara ! Je n'ai fait que danser sur une putain de scène ! Rien d'autre ! Ce n'est pas la fin du monde ! Si ?

– Tu as dansé avec des filles ?

– Oui.

– Elles t'ont touché ?

– Oui.

– Alors, oui ! C'est la fin de mon monde. (Elle se penche et ramasse un coussin qu'elle m'envoie dessus.) Dégage !

– Bon sang, mais...

– Dégage ! Va-t'en !

– Tu me fous à la porte, c'est ça ?

Elle ne me répond pas et se dirige déjà vers les escaliers. Je me rue sur elle. Je ne supporte pas qu'elle soit fâchée contre moi. Sa réaction est exagérée, excessive. Je l'enserme par la taille, la contrains à se retourner et la bloque contre le mur. Entre la cloison et moi, elle est prise au piège, mais elle se débat et râle. Je lui immobilise les bras. À bout de force et de souffle, elle se calme, puis fond à nouveau en larmes. Son corps, jusque-là tendu, se relâche. Je recule.

– Princesse, écoute-moi, s'il te plaît. Je m'excuse, d'accord ? (Je prends son visage et le soulève pour qu'elle me regarde.) Pardonne-moi. Je ne voulais pas te blesser. Je n'ai effectivement pas réfléchi aux conséquences de mes actes. J'avais bu. Ce n'est pas une excuse valable, mais je te promets que je n'ai rien fait d'autre. Je t'aime trop et te respecte trop pour ça, d'accord ?

De mes pouces, j'essuie les larmes qui coulent sur ses joues et lui embrasse le front. Je me baisse et la soulève pour la porter dans mes bras.

– Que fais-tu ? gémit-elle.

– Je t'emmène au lit.

J'entame l'ascension des escaliers.

Elle se plaint.

– Je sais marcher. Pose-moi.

– Je sais, et d'ailleurs, à ce sujet, je pense sérieusement à te couper les jambes pour que tu évites de m'échapper.

Elle cale son front au creux de mon cou et murmure.

– Ce n'est pas drôle.

Je décale ma tête pour essayer de jeter un coup d'œil à son expression.

– Alors, pourquoi tu souris ?

Elle se cache le visage de ses mains.

– C’est faux.

– Tu souris ! insisté-je.

– Non. Je suis énervée.

– Menteuse.

À l’étage, je nous dirige vers la chambre, ouvre la porte à l’aide de mon pied et la dépose délicatement sur le lit.

Elle me tourne aussitôt le dos.

– Cara ! Arrête de bouder. (Je me penche sur elle.) Et embrasse-moi !

– Non ! dit-elle en se mettant sous la couverture.

Bien décidé à gagner au jeu du plus têtu, je retire mes chaussures, je tire sur la couette pour la lui ôter et viens m’asseoir au-dessus d’elle.

Elle rouspète.

– Non ! Laisse-moi tranquille.

De ses mains, et en gigotant, elle tente désespérément de me repousser, mais en vain. Elle a autant de force qu’une petite fille.

Je ris et la charrie en la regardant batailler sans même me faire bouger d’un millimètre.

– Tu essaies de faire quoi, là ?

Je vois à ses traits davantage détendus qu’elle n’est plus vraiment fâchée contre moi.

– De te pousser.

– Et tu penses y arriver ?

De mon pouce et de mon index, je lui pince son biceps droit en ajoutant :

– Avec ces tout petits bras, sans rire ?

Elle râle en réprimant un sourire.

– Bon sang, Reed ! Tu m’énerves.

Je me penche sur elle et survolant son visage du mien, je réitère ma demande.

– Embrasse-moi !

– J’ai envie de te mettre une claque, me sort-elle en gloussant.

Je tends ma joue.

– Vas-y. Mais après, tu m’embrasses.

Elle ne me gifle pas, en revanche, elle vient déposer un rapide baiser sur ma joue.

– C’est tout ? protesté-je en redressant le buste. Je n’ai le droit qu’à ce simple et tout petit bisou de rien du tout ?

– Oui. C’est tout. D’une, parce que je suis fâchée, et de deux, parce que je suis malade et que je risque de te refiler mes microbes.

Je ricane en voyant sa bouille mi-amusée, mi-vengeresse, mais *je ne tiens plus*.

– Je m’en fiche de tes microbes. S’ils veulent venir, qu’ils viennent, je les attends, raillé-je en me penchant à nouveau sur elle.

Cette fois-ci, je ne lui laisse pas le choix et l’embrasse. J’en ai tellement envie. Sa petite bouche me manque et ce besoin, pour moi, est signe que je vais de mieux en mieux.

Elle se laisse faire et gémit lorsque ma langue vient caresser la sienne. Je la sens frémir sous moi et, malgré le fait qu’elle soit encore en colère, je perçois qu’elle a autant envie de moi que j’ai envie d’elle.

Quand je quitte ses lèvres pour reprendre mes esprits divaguant en d’autres lieux, elle me murmure :

– Déshabille-toi.

– Tu m’aides ? dis-je en me laissant retomber sur le côté du lit.

Elle se place sur son flanc droit, maintient sa tête d’une main, me scrute et, d’un sourire espiègle, elle me dit :

– Non ! Pourquoi n’aurais-je pas droit à un strip-tease, moi aussi ?

Je la réprimande du regard. Va-t-elle me resservir mon erreur encore longtemps ?

– Cara !

– Reed ? (Elle sourit plus largement) Allez ! Hop, hop, hop, à poil ! Et j’exige une petite danse sensuelle.

Je finis par me lever, m’exécuter et lui faire l’amour. Et, bon sang ! Faire l’amour à la femme que l’on aime est la chose la plus merveilleuse et enivrante au monde. Je voudrais rester dans son corps des heures, des jours et davantage, si cela était possible.

Le lendemain matin, Cara se lève avant moi et, lorsque je descends à la cuisine, un véritable festin m'attend sur la table : pancakes, jus d'orange fraîchement pressé, tranches de bacon grillées et œufs brouillés. J'ai faim, mais pas que de nourriture.

Concentrée sur sa tâche, elle passe l'éponge sur le plan de travail. Je viens me caler derrière elle et dépose un baiser au creux de son cou, puis sur son épaule à laquelle le col bateau de son tee-shirt me laisse un libre accès.

– Coucou, princesse, susurré-je, sans quitter sa peau de ma bouche.

Elle rabat sa tête contre la mienne.

– Salut, toi.

– Tu vas mieux, ce matin ? m'inquiété-je pour sa santé délicate de ces derniers jours.

Elle sautille en pivotant dans mes bras.

– Oui.

– Tu devrais quand même aller consulter un docteur, non ?

– Promis ! Si je ressens d'autres symptômes, j'irai.

Son visage rayonnant de bonheur m'interpelle.

– Qu'est-ce qui te rend si joyeuse ?

– Ne me dis pas que tu as oublié ? boude-t-elle tout à coup.

– Oublier quoi ?

– On va chercher Jenyfer à l'aéroport en fin d'après-midi.

– Arf... oui.

– Cache ta joie !

Je préfère ne pas poursuivre cette conversation qui tournera de toute évidence à la discorde, alors je prends place devant mon petit déjeuner.

Je regarde l'heure et la préviens :

– Vu qu'il est tôt, j'irai voir Grincheux, ce matin, à la ferme.

Elle s'accoude à l'îlot central et, soutenant son menton d'une main, elle s'enquiert :

– Ah bon ? Pourquoi ?

– Pour parler.

– De ?

Je m'agace.

– Je ne sais pas, Cara. Je veux juste lui rendre une visite et parler.

– O.K. ! Je n’en saurai pas plus.

Elle se redresse et finit de laver les poêles qu’elle pose ensuite sur l’égouttoir.

Qu’elle n’insiste pas me laisse perplexe.

– Tu as prévu quelque chose, ce matin ? demandé-je.

– Non.

– D’accord.

– Par contre, ce soir, j’avais en tête, peut-être, de sortir en discothèque.

– Quoi ? m’estomaqué-je, surpris. On pourrait rester tranquillement ici, non ? Ta copine ne vient pas pour sortir en boîte de nuit, tu ne crois pas ?

– Oh, mais rassure-toi ! Toi, tu resteras ici. Tranquille. Le « on » ne concernait que Jenyfer et moi. C’est-à-dire une soirée entre filles.

Je m’étouffe avec ma bouchée de bacon.

– Hors de question ! dis-je en avalant difficilement le morceau de viande.

– Je ne te demande pas l’autorisation.

Sentant la colère me comprimer l’estomac, je lâche mes couverts dans l’assiette et réplique sèchement.

– Tu n’iras pas en boîte de nuit sans moi, Cara ! Tu oublies ça tout de suite !

– Et pourquoi ? s’indigne-t-elle.

– Parce que ! Tu n’iras pas. Point !

– Tu m’as demandé l’autorisation pour aller au Bianquiz ?

– Arrête ! Je t’ai prévenue.

– Ben, moi aussi, je te préviens ! s’emporte-t-elle. J’irai en discothèque avec ma copine, que tu le veuilles ou non !

– Ce n’est pas la même chose !

– Ah bon, et tu m’expliques la différence ?

– Tu n’y vas que pour te venger de ma petite virée.

– C’est faux. Je te fais confiance. Tu me fais confiance !

– Ce n’est pas la même chose, répété-je.

– Je t’écoute ? En quoi n’est-ce pas la même chose ?

– Tu es une fille !

– Et ?

– Et si je ne suis pas là, je ne peux pas te protéger !

– Me protéger ou me surveiller ? Ce n’est que de la jalousie, Reed ! Je n’ai pas besoin de ta protection. Je m’en suis bien passée jusque-là !

– Que tu dis ! J’ai toujours été derrière toi pour éloigner tous les connards qui ne voulaient que te baiser ! Et, crois-moi, il y en a eu un bon paquet !

Elle reste ahurie un instant, puis se reprend.

– Eh ben, tu feras autrement pour une fois ! Tu feras confiance à ma capacité à me défendre toute seule et au fait que je ne ferai rien d'autre que la fête avec ma copine. Tu feras comme moi quand je t'ai laissé aller seul à New York.

Sur ces mots, elle quitte la pièce.

– La discussion n'est pas finie, Cara ! m'écrié-je.

– Si !

Je peste en tapant du poing contre la table.

– Putain !

Lucas

Mon frère m'obsède de plus en plus. En admettant qu'il s'agisse bien d'un ressenti, je n'arrive pas à le décrire. C'est un combat intérieur, une lutte incessante entre les deux facettes de mon être. J'ignore comment agir. C'est une dépendance. Un instinct. Un besoin qui s'empare de mon esprit à longueur de journée. Certains appellent cela de l'amour, d'autres, de la fascination ou de l'idolâtrie. Moi, je pourrais le qualifier de fragilité...

Je dois m'en libérer au plus vite avant de perdre le contrôle. J'ai déjà frôlé la catastrophe. Je ne veux pas que cette regrettable erreur se reproduise.

La massue en mains, je me défoule sur les poteaux de la clôture du jardin. J'ai besoin d'évacuer toute la tension tapie au fond de moi. Ce matin, j'ai reçu le faire-part de mariage de mon frère et de Cara. J'ai tout d'abord ri, ensuite je me suis posé la question de savoir si cette absurdité irait jusqu'au bout. Puis, je me suis dit qu'il fallait que j'accélère la cadence, et qu'il était grand temps pour moi de mettre un point final à cette histoire tout en changeant mes plans, comme lorsque mon frère est parti pour New York rejoindre Cara.

Je dois finir ce que ma mère a commencé, et je dois rendre mon père fier de moi. Je dois m'accomplir et tourner cette page occultant toutes mes pensées.

Le bruit d'une portière qui claque me sort de mes réflexions. D'un revers de main, j'essuie la sueur dégoulinant sur mon front, laisse tomber l'outil sur l'herbe et fais le tour de la maison pour intercepter l'intrus avant que Meredith ne fasse encore une bourde.

Habillé d'un tee-shirt blanc et d'un jean, Reed descend de sa voiture et s'avance vers moi. Il m'a déjà repéré et son regard sombre m'indique que sa virée à New York lui a apporté des réponses à ses interrogations.

- De retour ? le salué-je.
- Comment es-tu au courant de mon départ ?

Je réponds simplement :

- Cara.
- Cara ?
- Je l'ai croisée hier à la supérette. Elle ne te l'a pas dit ?
- Ne t'en déplaie, tu n'es pas notre sujet de conversation favori.

Je hausse les épaules.

– Comme c’est dommage. Vous devez vous ennuyer à mourir.

Il s’arrête à quelques centimètres de moi, le torse bombé et le regard menaçant.

– Nous devons parler, lâche-t-il, toutefois serein.

– Je t’écoute.

– Heather ?

Je recule et m’assieds nonchalamment sur le tas de planches derrière moi, puis je soupire.

– Tu l’as revue ?

– Là n’est pas la question. Pourquoi es-tu en possession de son adresse ? Que sais-tu d’elle ?

– Je souhaitais te retrouver et, une chose en amenant une autre, nous sommes tombés sur cette belle Heather, qui, devrais-je relever, ressemble étrangement à quelqu’un que je connais. (Je fais mine de réfléchir.) Oh ! Mais suis-je bête ! Cara. Encore et toujours ta Cara !

– Nous ? Melinda et toi ?

J’applaudis.

– Bravo, frangin ! Tu es en lice de devenir le meilleur détective du pays. Ou pas ! Tu es tout de même bien moins doué que moi.

– Je te l’accorde, mais éclaire ma lanterne. Qui est Melinda pour toi ? Et qui est cette Mandy ?

Je soupire à nouveau. Son étroitesse d’esprit me met en rogne. Comment ne peut-il pas tirer sa propre conclusion ? Comment ne peut-il pas voir clair ? Il a tous les éléments à sa disposition. Vais-je devoir me fatiguer à tout lui raconter ? Je pensais qu’il avait un peu plus de jugeote que cela.

Je croise mes bras contre ma poitrine et étends mes jambes devant moi avant de lui balancer de but en blanc :

– Melinda est ce que l’on appelle dans le jargon des gens lambda une « petite amie », depuis trois ans maintenant.

– Quoi ?

– Tu as parfaitement entendu. Dois-je me répéter ?

Il lève une main pour me signifier de me taire, et je perçois toutes les questions qui lui passent par la tête. Il ouvre la bouche, prêt à parler, mais se ravise.

Je prends les devants.

– Bon, pas qu’elle revête grande importance à mes yeux, mais elle m’a beaucoup aidé ces dernières années. Je dois au moins lui reconnaître ça.

– Et Meredith, dans l’histoire ?

- Meredith est une garce, mais ça, tu es bien placé pour le savoir, non ?
- Mais qu'est-ce qui cloche chez toi ?
- Tu es venu pour faire ma psychanalyse ou obtenir des réponses ?
- Tu es prêt à répondre à toutes mes questions ? dit-il, suspicieux.

Je me déloge de mon siège improvisé et lève les bras.

- Oui. Vas-y, je suis tout à toi.
- As-tu un rapport de près ou de loin avec l'accident des parents de Cara ?

Je soupire et baisse la tête, atterré.

– Reed, mon cher et adoré grand frère, aie au moins l'ingéniosité de ne pas commencer par le plus intéressant. Tu gâches tout mon plaisir. Je ne me suis pas trituré la cervelle pendant toutes ces années pour que tu en arrives à cette simple et stupide conclusion. Approfondis, je...

Il m'interrompt en me bousculant, puis il hurle :

- Réponds ! Oui ou non ?

Prêt à essuyer sa colère, je lâche :

- Oui.
- Oui, quoi ? hurle-t-il à nouveau, les poings serrés.
- Oui, j'ai commandité la mort des parents de Cara.

Son visage se tord. Ses yeux se révulsent d'horreur. Je ne rate aucune de ses réactions, tant je suis fasciné par sa douleur et la stupeur que provoque mon aveu. C'était exactement ce que je recherchais et le voir enfin dans le regard de mon frère m'emporte dans une transe indescriptible.

- Pour... pourquoi lui as-tu fait ça ? pleurniche-t-il presque. Qui, qui es-tu ? Qu'es-tu devenu ?
- Oh allez ! Ne fais pas ton outré, tu as fait...

Il m'envoie une droite en plein menton. Sur le coup, je vacille et tourne sur moi-même. Je tangué et perds l'équilibre. À la force de mes bras, je me rattrape au monticule de planches, sonné. Il se positionne au-dessus de moi, agrippe l'arrière du col de mon tee-shirt afin de m'étrangler et, de sa main libre, m'écrase le visage contre le bois.

Criant à s'en briser la voix, il fulmine :

- Pourquoi lui as-tu fait ça ?
- Pour te faire revenir, dis-je, la respiration coupée. J'ai fait ça pour toi. Je savais qu'en faisant revenir Cara ici, tu la suivrais. Je n'avais que ce moyen...

Il me soulève, me contraint à me retourner et m'écrase à nouveau contre les planches.

Penché sur moi, il m'enserme le cou, puis, son visage à quelques centimètres du mien, il vocifère :

– Pourquoi tenais-tu tant à ce que je revienne ?

– Tu es à moi, Reed !

Pris d'une frénésie, je soulève légèrement le menton et viens sceller mes lèvres aux siennes, mais je n'ai pas le temps de savourer ce baiser qu'il bondit d'un pas en arrière.

– Qu'est-ce qui te prend ? crache-t-il, le front barré de dégoût, les yeux dévastés par l'incompréhension.

Quitte à faire tomber mes barrières et tout lui dévoiler, je lui avoue en me redressant à l'aide de mes coudes :

– Je te veux de la même manière que mon père t'a eu. Je veux qu'il soit fier de moi. Tu ne m'as pas laissé le temps de le faire.

– Tu es complètement taré ! hurle-t-il. Et arrête de dire que c'est ton père. Tu n'en sais absolument rien.

Je m'énerve à mon tour. Comment peut-il fermer les yeux, alors qu'il a toutes les réponses à ses questions ?

– Tu m'as volé le journal de maman, aie la décence de le lire, au moins !

– Elle était folle !

– Non ! Elle ne l'était pas ! Elle était malade et perdait la mémoire, alors elle notait tout ! Tout ce que tu dois savoir, Reed !

Reculant d'un pas, les yeux dans le vague, il répète :

– Elle était complètement folle, et c'était une salope, une pute, crie-t-il, le visage déformé par la fureur.

Emporté par la hargne d'entendre ces mots qualifier notre mère, je me lève et fonce sur lui tête la première, puis tonne :

– Ce n'est pas vrai !

Sous ma force et mon poids, il percute le portail de la grange, mais il riposte aussitôt et m'enserme par la taille, fauche mes mollets de sa jambe. Je tombe dos au sol. Ma respiration se coupe. La poussière vole autour de moi. Mes oreilles sifflent, je tousse et me tourne sur mon flanc droit. Je n'ai pas le temps de me redresser qu'il se met une nouvelle fois au-dessus de moi et cogne. Il frappe fort, encore et encore. Je l'entends hurler, mais les sons sont disproportionnés tant ma tête s'est transformée en caisse de résonance.

Il arrête, recule, et ses jambes semblent le lâcher. Il s'assied lourdement sur le gravier, puis

s'adosse contre la grange, et je perçois des larmes marquer son visage couvert de poussière.

– Pourquoi lui as-tu fait ça ? répète-t-il encore, abattu.

Ces mots ne me sont pas destinés, il encaisse. Du moins, il essaie. Sa réaction est telle que je l'avais prévue. Il entrevoit enfin la profondeur de mon esprit, le gigantisme de mes aptitudes. Il voit le Lucas qu'il a façonné lui-même, en me protégeant de tout, même de l'amour de mon père qu'il jugeait hors norme, pour finalement m'abandonner dans un monde qui n'était pas le mien sans lui.

À bout de force, je me hisse et vais à mon tour m'adosser au bâtiment. Je me sers de mon tee-shirt pour essuyer le sang qui coule sur mon visage.

– Que fais-tu à Meredith ? lance-t-il soudain.

– Ce ne sont pas tes affaires.

– Si tu es violent avec elle, ce sont mes affaires, Lucas !

– Occupe-toi plutôt de ta Cara et fous-moi la paix.

– Je vais aller voir les flics, Lucas. Je ne peux pas te laisser continuer, tu as besoin d'aide.

Je tourne la tête vers lui et jauge sa détermination, puis, pris d'une crise d'hilarité au vu du sérieux de son expression, je me fends d'un rire incontrôlable.

– Tu serais prêt à m'envoyer en taule, alors que moi, j'ai passé ces dernières années à couvrir le meurtre de mon père pour toi ? Tu ne crois pas qu'il y a comme une injustice ? Tu m'es redevable.

Péniblement, il se lève et me fixant, affligé, il lâche :

– Tu dois répondre de tes actes, et s'il faut que je paie pour Robert, je paierai.

– Tu n'as aucune preuve, Reed ! C'est ta parole contre la mienne, et j'ai bien plus d'éléments à ton encontre que tu n'en as contre moi.

– Tu oublies Meredith ? Melinda ? Tu penses être à l'abri d'aveux ?

J'émetts un rire crispé. Il me sous-estime.

– Meredith a déjà menti pour moi, et je m'assurerai qu'elle continue. Quant à Melinda, elle est prête à tout. Résultat des courses, mon très cher frère : tu peux tenter tout ce que tu veux, tu es seul !

Je me lève à mon tour. Ma tête tourne. Je m'aide du mur pour me soutenir. Il recule et se tourne pour rejoindre sa voiture.

Je n'en ai pas fini avec lui, alors je lui lance :

– J'ai reçu votre faire-part de mariage, ce matin. Cette mascarade va durer encore longtemps ?

Il ne relève pas ma remarque et poursuit sa route.

– Tu es conscient que tu vas tout gâcher comme tu l'as toujours fait ? Pourquoi lui fais-tu endurer

ça, à ta belle Cara ? Tu sais que tu vas la détruire. Tu saccages tout sur ton passage, Reed ! Cara ne sera pas épargnée ; ce sera même la première à en souffrir. Tu vas lui promettre fidélité et sécurité. Quelle ironie !

Il ralentit et s'arrête.

J'en profite pour ajouter :

- Tu penses réellement en être capable avec tes pulsions et moi dans les parages ?
- Ce sont des menaces ? demande-t-il en me faisant à nouveau face.
- Oui. Je ne m'arrêterai que quand j'aurai obtenu ce qui m'est dû.
- Et qu'est-ce qui t'est dû, exactement, Lucas ? crie-t-il.
- Toi ! Tu vas arriver à te le rentrer dans la tête ?
- Mais, pourquoi ?!
- Parce que je t'aime !

Il reste ahuri un instant, me scrute comme si j'étais fou, puis continue son chemin en secouant la tête.

– Tu es en plein délire...

– Tu vas annuler ton mariage, Reed ! Tu vas la quitter, sinon Cara est morte, tu m'entends ? Je tuerai tous ceux qui se mettront entre nous ! Parce que tu es à moi !

Cara

Une fois Reed parti voir son frère, je me précipite aux toilettes. Je ne sais pas pourquoi, mais je suis certaine d'une chose : leur rencontre va mal finir, comme toujours. Ceci dit, c'est le moment où jamais, je dois en avoir le cœur net. Je devais le faire ce matin en me levant, comme me l'a conseillé hier la pharmacienne, je n'en ai pas eu le courage. J'ai préféré m'occuper l'esprit en cuisinant un petit déjeuner digne des plus grands festins. J'ai comme un pressentiment. C'est d'ailleurs plus qu'un présage, vu tous les symptômes. Mais comment cela pourrait-il être possible ? J'ai pourtant pris mes précautions. Je prends la pilule.

Le bâtonnet en plastique entre mes mains et assise sur la petite chaise de la salle de bains, j'attends les cinq minutes prescrites en relisant la notice : un trait bleu, je ne suis pas enceinte ; deux traits bleus, je suis enceinte.

Un trait bleu : je serai soulagée ou peut-être déçue.

Deux traits bleus : je serai dans une situation délicate ou simplement heureuse.

Et Reed ? Mon Dieu, Reed ! Si je suis enceinte, comment va-t-il le prendre ? Sera-t-il heureux ou effrayé ? C'est trop tôt ! Autant pour lui que pour notre couple.

Et moi ? Qu'est-ce que je souhaite ? Évidemment, je veux un enfant, j'en ai toujours voulu. Fonder une famille a toujours été un but essentiel dans ma vie.

Je suppose que les cinq minutes sont passées, cependant, ma main collée sur mes yeux ne veut pas s'ôter de mon visage pour que je puisse vérifier le résultat de ce test de grossesse qui, s'il est positif, changera ma vie et celle de Reed à tout jamais.

Je finis par souffler un bon coup et m'armer de courage. J'ouvre les yeux, et les larmes me montent aussitôt en voyant les deux traits.

Je suis enceinte.

Malgré tout, un doute subsiste : et si le test était erroné ?

Je n'ai pas suivi à la lettre ce que m'a dit la pharmacienne. Je devais le faire en me levant ce matin. Je me fais peut-être une fausse joie.

Joie ? Suis-je heureuse ? Seigneur ! Oui, je le suis. Je pleure. Et ce sont indéniablement des larmes de joie. Je veux cet enfant. Je le veux plus que tout au monde. Alors, je me rue au rez-de-chaussée,

ouvre mon ordinateur et cherche un cabinet de gynécologie. Seul un médecin pourra confirmer ma grossesse.

Après plusieurs appels, j'arrive à avoir un rendez-vous pour mardi et je prends l'ultime décision de n'en parler à Reed que lorsque je serai certaine de ma grossesse. Je ne veux pas l'alarmer pour rien. Mais vais-je arriver à tenir ma langue durant trois longs jours ? Devrais-je en parler à Maggie ? Je devrais, oui, elle pourrait m'aiguiller. Heureusement, Jenyfer arrive dans quelques heures. Je vais pouvoir me confier à elle. Seulement, je l'entends déjà me faire la morale : « Il est trop tôt ! Reed va flipper, et peut-être te quitter. Fais attention à toi. Et si tu deviens mère célibataire ? Tu vas arriver à gérer un enfant toute seule ? Il faut que tu y penses, Cara ! ».

Oh, et puis merde, je n'ai que faire de ses réflexions ! Je veux juste extérioriser mon bonheur.

Je tourne en rond, range et prépare à manger, puis je regarde l'heure sur mon portable. Il est midi passé, et Reed n'est pas rentré. Je m'inquiète, mais ce qui m'angoisse le plus, c'est que, lorsqu'il va rentrer, il verra que quelque chose cloche. Il me connaît par cœur et je ne sais pas mentir, je ne sais pas lui mentir...

Reed

Les champs de maïs défilent ; l'intersection de la maison passe. Au volant de ma voiture, je peine à encaisser ce qu'il vient de se passer avec mon frère. Je devrais rentrer pour accompagner Cara à Atlanta chercher sa copine à l'aéroport, mais je ne tourne pas. Je n'ai pas le courage de l'affronter maintenant. Elle me connaît trop. Continuer à lui cacher ce que je sais fait que je ne peux même plus me regarder dans le rétroviseur de ma bagnole, alors je continue mon chemin, sans vraiment savoir où je vais.

Mon téléphone sonne. Évidemment, il s'agit de Cara. J'hésite, me gare sur le parking du Joey et finis par décrocher.

– Où es-tu ? Tu ne rentres pas manger ?

Je ne réponds pas et soupire.

– Tout va bien ? s'inquiète-t-elle.

L'altercation avec Lucas tourne en boucle dans ma tête. Ira-t-il jusqu'au bout de ses menaces ? Je suis perdu. Et s'il avait raison ? Si j'étais incapable de me montrer à la hauteur du mariage ? Suis-je simplement le larbin de tout le monde ? Ce que j'ai été, depuis toujours, en fait : l'esclave sexuel de Robert, le punching-ball de Kuan Ti, l'homme à tout faire de San Do, le jouet de Li Ming, la cause perdue de Cara. Et, pour couronner le tout, l'obsession malsaine de mon frère...

– Oui. Oui, tout va bien. Écoute, ma puce, ne m'attends pas pour manger. Tu... tu dois aller chercher Jenyfer. Ne te mets pas en retard pour moi, d'accord ?

– Tu ne m'accompagnes pas ?

– Non, tenté-je de faire de l'humour. Je passe mon tour pour cette fois, et, vu que je m'en faisais une immense joie, je regrette infiniment de rater ces si émouvantes retrouvailles entre copines.

Elle me réprimande, déçue :

– Reed ! Pourquoi ne viens-tu pas ? Tu fais quoi ?

– Je...

Je regarde par la vitre au moment où Matt se gare à deux voitures de la mienne.

– Je suis au Joey, avoué-je avant de mentir. Je parle avec Matt.

– Mais tu n'étais pas avec Lucas à la ferme ?

– Si ! Je te laisse, princesse. Je dois l'aider à soulever... une bonbonne de gaz, et j'ai besoin de

mes deux mains.

– Une quoi ?!

– Bye, à plus, princesse.

Je raccroche, jette le téléphone sur le siège passager et sors de ma Mustang.

– Hamilton ! me lance Johnson avant de grimacer et me scruter de haut en bas. Oh ! C'est quoi, cette dégaine, qui as-tu égorgé ?

Mon tee-shirt étant maculé de sang, mon allure ne laisse effectivement pas inaperçue.

– Pour l'instant, personne, mais ça ne devrait tarder.

– Houla ! dit-il en me tendant la main. Je dois m'inquiéter ?

Je lui serre la main et lâche, dans un sourire crispé :

– Non.

– Ça tombe bien que je te croise, en fait. J'allais venir vous voir, m'explique-t-il.

– Pour quelle raison ?

– Ton dossier a été accepté.

– Mon dossier ?

– Ta licence de débit d'alcool pour ton bar.

– Oh ! prononcé-je, ravi d'entendre enfin une bonne nouvelle. Merci. Et moi, j'ai du nouveau.

– Du nouveau ?

– Sur Meredith et Lucas.

– Oh ! Et ?

– Et, suis-moi ! Je te paie un verre.

D'un mouvement de tête, je lui fais signe de pénétrer dans l'établissement.

Cara

Finalement, qu'il ne m'accompagne pas est une bonne chose. J'aurais été incapable de lui dissimuler ma probable grossesse tant je ne pense qu'à ça. Je dois me changer les idées avant de pouvoir l'affronter.

L'avion de Jenyfer a atterri. Je l'attends tranquillement dans le hall central. Je suis surexcitée par sa venue, car nous nous sommes quittées brutalement à New York. Je pense qu'il est temps pour moi de tout lui révéler. Elle est ma meilleure amie depuis des années. Nous n'avons jamais eu aucun secret l'une pour l'autre. Je m'en veux d'avoir eu à lui cacher les réelles raisons de la vente de mon appartement, l'arrêt de mon entreprise florissante et mon départ précipité pour Cornfield.

– Caraaaaaa ! s'élève une voix stridente au-dessus du brouhaha environnant.

Une folle furieuse blonde perchée sur de hauts talons aiguilles et vêtue d'un tailleur bleu se jette dans mes bras.

– Jen ! Comment vas-tu ? Ton vol s'est bien passé ?

– Oui, ma belle, sautille-t-elle. Je suis tellement heureuse de te voir. (Elle recule et procède à sa traditionnelle inspection sur ma personne.) Mon Dieu, ma belle, que l'air de la campagne te donne bonne mine. C'est quoi, ton secret ?

Tant pis, je voulais attendre encore un peu, mais c'est plus fort que moi, ça sort tout seul.

– Je suis enceinte !

Elle me lâche et recule encore d'un pas, puis porte sa main à la bouche. Je vois défiler une ribambelle d'expressions sur son visage et, comme je m'en doutais, l'inquiétude prend le dessus.

– Tu en es certaine ?

– Pas exactement, mais le test est positif. J'ai pris rendez-vous pour avoir confirmation. J'y vais mardi. Tu m'accompagneras ?

– Évidemment. (Elle me prend à nouveau dans ses bras.) Félicitations, ma belle, murmure-t-elle.

Puis, elle s'enquiert en se penchant pour attraper la poignée de sa valise :

– Le père est au courant ?

Je grimace.

- Non, pas encore. Je veux en être certaine avant.
- Avant de le faire fuir, sort-elle machinalement.

Je la fusille du regard alors que je vois qu'elle regrette déjà ses paroles.

- Désolée.
- Jen ! Reed a changé.
- J'espère pour toi, ma belle. Bon ! Tu me montres ton nouvel univers de beaux cow-boys aux corps de rêve ?

Je jette un coup d'œil à ses talons aiguilles et ironise :

- Rassure-moi, tu as pris d'autres chaussures ?
- Pourquoi ? s'étonne-t-elle.
- Pour éviter de crotter tes élégants escarpins dans les bouses de vache.

Elle pâlit.

- Il y en a tant que ça ?

D'un sourire espiègle, j'apaise ses craintes.

- Non, Jen ! Je plaisantais.
- Et des cow-boys ? Dis-moi qu'il y en a !
- Je n'ai pas vraiment fait attention, je t'avoue.
- Évidemment ! Miss aveuglée par son Reed.
- Jen !

Elle lève les mains.

- O.K. J'ai rien dit !
- Parfait.

Sur le chemin du retour, je lui raconte ma nouvelle vie, ici, en Géorgie. Je lui montre certains endroits de mon enfance importants à mes yeux. Bien sûr, Jenyfer ne peut s'empêcher de faire des remarques acerbes. En authentique citadine, elle ne comprend pas qu'on puisse vivre à plus d'une heure d'un centre commercial ou qu'il n'y ait pas de boutique Chanel à portée de main. Nous rions beaucoup et elle me donne des nouvelles de New York.

Lorsque nous passons devant le Joey, je scrute le parking pour apercevoir la voiture de Reed, mais elle n'y est pas, et je suis agréablement surprise de la voir garée devant la maison.

- Attends, laisse-moi faire, me dit Jenyfer au moment où je sors sa valise du coffre.
- Laissez ça, les filles, s'écrie Reed en dévalant les marches du porche.

Jen et moi nous tournons.

Fraîchement douché et changé, Reed vient à notre rencontre, dépose un rapide baiser sur ma joue et s'empare de la valise.

- Jenyfer ! lance-t-il pour toute bienvenue.
- Reed !

L'atmosphère entre eux est déjà électrique.

Légèrement irritée par mes hormones un tantinet instables, je m'emporte :

- Vous avez l'intention de passer une semaine à vous ignorer ?
- Non, princesse, me répond Reed, tout sourire.

Son comportement me laisse perplexe. Ce matin, nous nous sommes disputés au sujet de ma sortie avec Jenyfer prévue ce soir. Il est ensuite allé voir son frère, ce qui a d'habitude pour conséquence qu'il rentre enragé à la maison. Bizarrement, aujourd'hui, il est tellement serein que c'en est déroutant.

Je reporte mon attention sur Jenyfer qui se contente de hausser les épaules, innocemment.

Je n'insiste pas.

Reed

Cara et Jenyfer finissent de se préparer pour sortir. Elles ont finalement décidé d'aller au Joey, ce qui me convient à merveille finalement. Une soirée spéciale musique country y est organisée ce soir, et, dès qu'elle l'a appris, Jenyfer a insisté pour que Cara l'amène à cette animation locale, bien décidée à découvrir les cow-boys du coin. J'ai abondé dans son sens et, après une conversation animée, Cara a accepté de s'y rendre. Les déménageurs sont ensuite arrivés et cela m'a occupé un bon moment.

Le journal de ma mère en main, je m'allonge sur le lit avant de me plonger dans ses écrits.

« 23 août 1987,

Aujourd'hui est un jour particulier. J'ai rencontré un ange à la supérette. Il ne peut être qu'un ange, vu sa beauté. Puis, il est si fort. Il m'a aidée. Je ne pense qu'à lui. Je veux le revoir. Il m'a souri, mais il est marié, j'ai vu son alliance. Seigneur, faites que je le revoie. »

« 30 août 1987,

Je suis une pécheresse devant l'Éternel. Mon désir pour cet homme m'obsède. Je dois aller confesser mes mauvaises pensées. Mes envies de sexe emplissent mon esprit et polluent mon âme. Le Seigneur ne m'accueillera pas auprès de lui, si je ne me repens pas de mes péchés. »

« 6 septembre 1987,

Le cafard ira à la garderie cette année. Je ne le supporte plus. Il pleure, pleure, pleure encore et toujours. Il pue. Il est l'enfant du diable. J'en suis certaine. »

« 7 septembre, 1987,

Robert était là. Robert ♥ Quel magnifique prénom ! Il m'a parlé. J'aime quand il me parle. Je l'aime. Oui. Je l'aime bien plus que ce pauvre ivrogne et bon à rien. »

On frappe à la porte.

– Mon cœur, retentit la voix douce de Cara.

Elle entrebâille la porte et son visage apparaît partiellement derrière.

– Nous partons au Joey.

Je referme le cahier et saute du lit pour la rejoindre.

– D’accord.

– Tu nous y retrouves plus tard, comme prévu ?

– Oui. Je vais continuer de lire un peu et j’arrive, d’accord ?

Elle pénètre entièrement dans la pièce, ferme la porte derrière elle et regarde sur le lit.

– Tu lis le journal de ta mère ?

– Oui, dis-je en la scrutant de haut en bas. Tu es magnifique.

– Oh ! rougit-elle. Ce n’est qu’un jean et une chemise de cow-boy. (Elle reporte à nouveau son regard sur le cahier.) Ça va aller ? Ce n’est pas trop pénible de le lire ?

Je l’enlace et hausse les épaules.

– Boh, elle était folle. Elle ne m’aimait pas. Elle n’aimait pas mon père. Rien de bien nouveau en somme. Ne t’inquiète pas et file t’amuser un peu avec ta copine.

Elle se hisse sur la pointe des pieds et m’embrasse, puis recule pour quitter mes bras.

– Cara ? l’interpellé-je avant qu’elle quitte la chambre.

– Hum ?

– Je t’aime. Ne l’oublie jamais, d’accord, princesse ?

Elle me jauge un court instant, puis me sourit en hochant la tête.

– Je t’aime aussi.

Elle finit par partir et, lorsque j’entends la voiture s’éloigner, je descends au salon, le cahier en main. Je me sers un verre de whisky en pensant que j’en aurai bien besoin pour ce que je m’apprête à faire et m’assieds sur le divan.

Avant de reprendre ma lecture, j’envoie un SMS à Lucas.

[Rendez-vous dans une heure au Joey.
Viens sans poser de questions.]

« 20 septembre 1987,

Il doit quitter son épouse. Il ne l’aime pas. Il n’aime que moi. Je ne veux plus le partager. Il m’a dit vouloir quitter sa salope, mais que ce n’était pas évident pour lui. Jackson a repris la ferme. Je ne le vois presque plus, et tant mieux. Il prend son fils avec lui aux champs et tant mieux, car ce cafard braille sans arrêt. Si je pouvais les rayer de ma vie, ce serait tellement plus simple. »

« 25 septembre 1987,

Le week-end, Robert doit retourner à Athens voir sa salope. Je hais les week-ends. Il me manque. Je voudrais qu'il emménage ici, à Cornfield, mais sa salope est encore et toujours un obstacle. Je la veux morte ! »

« 1^{er} octobre 1987,

Je hais Coraline. Je la déteste. Je veux qu'elle crève »

« 4 octobre 1987,

Katherine nous a surpris. Elle sait pour moi et Robert. Elle ne le comprend pas, car elle et Paul sont si heureux. Mais c'est ma meilleure amie. Elle ne dira rien. J'aimerais tellement avoir un enfant avec Robert. Je sais qu'il veut un enfant. Avec un enfant, mon enfant, Robert serait à moi et rien qu'à moi. »

J'interromps un instant ma lecture. J'encaisse. Elle était bien plus cinglée que je ne le pensais. Comment mon père pouvait-il rester avec une folle pareille ? Pour moi ?

Je me lève et me ressers un verre que je bois cul sec, prends la bouteille avec moi et me rassieds pour continuer ces conneries. Entre deux gorgées, je lis les délires d'une aliénée qui aurait largement mérité la camisole. Génétiquement, Lucas n'avait aucune chance de naître normal.

« 20 novembre 1987,

Je viens d'annoncer ma grossesse à Robert. Je suis heureuse, car je sais que le Seigneur approuve désormais notre union. Par ce don du Ciel, il nous a pardonné nos offenses. Même si Robert est lui aussi heureux, il a tout d'abord pensé que cet enfant était de l'ivrogne. Mais moi, je sais qu'il n'est pas de lui. L'ivrogne ne me touche plus parce que je ne veux plus. Il me dégoûte. Robert s'en fiche, de toute manière. Il aime beaucoup le cafard. Robert adore les enfants. Moi, le cafard, j'aimerais qu'il meure. J'ai tenté de le supprimer, mais Robert m'en a empêchée. »

« 5 décembre 1987,

Robert a enfin pris la décision de quitter Coraline. Je suis heureuse. Bientôt, elle ne sera plus un obstacle. Nous nous occuperons ensuite de l'ivrogne. Mais Robert dit qu'il y a un temps pour chaque chose, et qu'après, nous serons libres de nous aimer. Car nous nous aimons plus que tout. »

Je me passe une main sur le visage et laisse tomber le cahier à mes côtés. Je bois une dernière gorgée pour me donner du courage puis, je saisis le journal et file au Joey.

La fête bat son plein. Un groupe de musique country installé près des billards enchaîne les tubes. Tout Cornfield semble avoir fait le déplacement. La salle est noire de monde. Des bottes de foin ont été éparpillées ici et là et des selles de chevaux ont été suspendues aux murs pour donner à l'ambiance une note plus champêtre et texane. En gagnant la salle, mon premier réflexe est bien

entendu de chercher Cara du regard. Je l'aperçois rapidement. Assise à une table dans un coin de la pièce, elle rit avec sa copine en sirotant un soda. Nos regards se croisent. Elle me fait de grands gestes accompagnés d'un large sourire. Je lui réponds d'un clin d'œil, puis me faufile jusqu'au comptoir.

– Hey, mec ! dis-je en tapotant l'épaule de Matt.

Je m'assieds à ses côtés. Il s'empresse de me demander :

– Alors ?

– Tiens.

Je fais glisser le journal de ma mère sur le comptoir et le préviens.

– Planque-le avant qu'il n'arrive.

Il s'exécute et l'enfouit dans la poche intérieure de sa veste.

J'ajoute :

– Tu y trouveras des réponses au sujet de ta sœur.

– Tu l'as lu ?

– Je ne l'ai pas terminé, mais j'ai eu mon compte.

Il me tend un verre que j'attrape aussitôt.

– Ça va aller ? se soucie-t-il.

J'affiche mon sourire surfait.

– Ouai ! J'ai vécu bien pire, ça ira.

Je me retourne lorsque je sens une main se faufler sous ma veste.

– Salut, beau gosse, vous êtes seul, ce soir ? ricane Cara.

Je passe mon bras autour de ses épaules et l'attire à moi.

– Salut, beauté.

Déposant un baiser sur son front, je m'enquiers.

– Elle est où, ta copine ?

– Aux toilettes.

– Tu passes une bonne soirée ?

– Oui.

– Parfait !

Elle me dévisage, avec une petite bouille soucieuse.

– Tu as beaucoup bu ?

– Quelques verres.

Je n'ai pas le temps de lui dire qu'il ne faut pas qu'elle s'inquiète pour cela, que Jenyfer déboule comme une furie derrière nous et attire Cara vers elle.

– Cara ! Allez, décolle-toi de lui, un peu. On a dit « soirée entre filles » ! Et, aux dernières nouvelles, ton copain, ou devrais-je dire « futur mari », n'est pas une fille, si ?

Cara éclate d'un rire franc, puis m'embrasse avant de se désoler.

– J'y retourne, mon cœur, sinon je vais me faire étripier.

– Vas-y, princesse.

Elles partent rejoindre leurs places en gloussant telles deux gamines. J'aime la voir de si bonne humeur, loin de tout problème. Cela me rappelle les années où je la suivais et me délectais de la voir faire la fête, insouciance.

Matt me secoue l'épaule.

– Ho ! Tu es toujours avec moi, vieux ?

– Quoi ?

– Je te parlais...

– Désolé, j'étais ailleurs. Tu disais ?

Il me sourit, puis se répète :

– Tu penses qu'il va venir ?

– Oui.

Il lève son verre pour que je trinque avec lui.

– Merci, au fait.

Je plante mes yeux troublés dans les siens.

– Tu me remercieras quand tout sera fini. OK ?

– Messieurs, bonsoir, retentit la voix assurée de mon frère.

Nous nous tournons. Sur ma gauche, Lucas s'accoude nonchalamment, dos au comptoir.

Voyant son visage tuméfié, Matt ironise en grimaçant.

– Hamilton, tu es passé sous un rouleau compresseur ?

Sa lèvre inférieure est gonflée et entaillée, le contour de son œil droit est teinté de bleu, résultat de mes coups de ce matin. Il ne répond pas à la provocation de Matt et se contente de me fixer.

– Qu’est-ce que tu veux, Reed, maintenant que je suis là ?

Matt se racle la gorge et se lève de son siège en jetant des billets près de son verre vide.

– Bon. Moi, je vous laisse. Reed, bonne soirée. Lucas (Il hésite.). Va crever en enfer !

Je lui fais un indicible signe de tête pour le saluer, et me concentre à nouveau sur mon frère.

Une fois Matt parti, je soupire et lui lance :

– Je marche !

Il fronce les sourcils, ne comprenant pas où je veux en venir.

Je précise, la gorge serrée :

– Je vais rompre avec Cara et tu feras ce que tu veux de moi, si c’est ce que tu souhaites.

Il rit.

– Vraiment ?

– Oui.

Il se penche sur moi.

– Tu me prends pour le dernier des imbéciles ? murmure-t-il. Quel est ton intérêt ? C’est quoi, ce plan foireux, encore ? Et ne me dis pas que tu le fais de gaieté de cœur. Ce serait vraiment te foutre de ma gueule.

– Je le fais pour Cara.

– Évidemment ! lâche-t-il, sensiblement crispé.

– Qui me dit que ce n’est pas encore un de vos plans tordus ? Le coup de la dispute a marché une fois, ça ne fonctionnera pas deux fois. Ne me prends pas pour un con.

Je lui montre les deux filles.

– Regarde Cara ! Tu la connais autant que moi.

– Oh ! Jenyfer est là, relève-t-il.

Je poursuis.

– Regarde-la bien : elle s’amuse, elle rit, elle est heureuse. Crois-tu vraiment qu’elle sache

qu'elle est sur le point de se faire larguer devant toute la ville ?

Il hausse les épaules.

– J'attends de voir.

Je bois ma dernière gorgée, repose le verre et me lève de mon tabouret puis je m'assure :

– Je romps avec elle, tu la laisses tranquille ?

– Un deal est un deal.

– Je veux te l'entendre dire, Lucas !

– Tu romps définitivement avec elle : je ne m'en préoccupe plus. Tu as ma parole.

Je ferme un instant les yeux, inspire profondément et me répète mentalement que je le fais pour nous, pour notre futur. Les tripes retournées, je m'avance sur l'espace aménagé en piste de danse et évite de poser mes yeux sur Cara. Si je le fais, je n'aurai pas le courage d'aller jusqu'au bout. Je croise cependant le regard de Matt, assis à l'autre bout du comptoir. Il m'encourage d'un geste. Nous avons mis au point cette stratégie afin de faire tomber Lucas, ensemble, ce matin, et je sais que, durant les jours qui vont suivre, il sera là pour Cara en cas de besoin. C'est ma seule consolation, et je m'y accroche comme à une bouée de secours.

Je repère une proie facile. Une jeune fille, la vingtaine, blonde, elle danse. Elle semble un tantinet ivre. Son état d'ébriété m'aidera à accélérer mon plan. Je me poste derrière elle et pose une main sur son ventre. Elle sursaute et fait volte-face. Son visage furieux se détend rapidement après m'avoir détaillé avec attention. J'esquisse mon petit sourire en coin, et de ma main sur sa chute de reins, je l'attire contre mon corps. Je m'attends à essuyer la fureur légitime de Cara d'un instant à l'autre, alors, autant que ce soit pour quelque chose d'horrible.

Je remonte ma main libre sur la joue de cette fille qui me laisse aussi froid qu'une tombe et la lui caresse. Elle se laisse faire, et ne me quitte pas des yeux. Son regard est brillant d'ivresse et de désir, et est rivé sur mes lèvres.

– Je peux savoir ton prénom, bel inconnu ? finit-elle par me demander.

De mon index, je lui remonte le visage et le frôle du mien.

– On s'en tape de mon prénom ! Embrasse-moi.

– Tu es plutôt direct comme mec. Mais ça me plaît, affirme-t-elle avant de poser sa bouche contre la mienne.

Je prie pour que ce baiser finisse le plus rapidement possible tant il me dégoûte. J'y mets d'ailleurs un terme en sentant les regards posés sur moi. À nouveau, je croise celui de Matt, et son air désolé m'indique que, si je me retourne, je vais rencontrer celui de mon amour, de ma princesse. Je crève rien qu'à imaginer le mal que je lui fais en embrassant cette inconnue.

Je reporte mon attention sur elle qui vient de passer ses bras autour de mon cou.

Je les lui ôte et lance :

– Merci.

Elle recule et me dévisage bizarrement. Je prends mon courage à deux mains et me tourne lentement en direction de Cara. Son visage est tel que je le prévoyais. Ma princesse est dévastée. Elle s'est levée de son assise et ne bouge plus. Elle me fixe, les yeux larmoyants. Je crispe la mâchoire, et mon cœur se brise en même temps que le sien. Je vois passer sur son magnifique visage toute sa déception, sa colère, sa haine et son envie de s'effondrer. Je ressens la même chose. Je me hais plus que tout, mais je dois continuer. Je perçois qu'elle essaie d'encaisser sa peine. Je vois qu'elle retient ses larmes. Je m'attends à ce qu'elle vienne vers moi pour me gifler, mais elle porte sa main à la bouche. Son expression de dégoût me transperce les entrailles. Ses jambes la lâchent. J'ai le réflexe de faire un pas pour accourir la soutenir, mais je me fais violence pour rester en place. Jenyfer est là. Elle me fusille du regard en la maintenant droite. Elles se parlent. Je n'entends pas, mais Jenyfer la pousse vers la sortie, alors que les gens s'écartent sur leur passage, l'air compatissant, après avoir assisté à toute la scène. C'est le problème dans ces petites bourgades : rien ne passe jamais inaperçu.

Je ne peux pas les laisser filer sans que Lucas ait eu son compte. Je reporte d'ailleurs mon attention sur lui. Il lève ses deux mains, les paumes vers le ciel et croise les bras, me signifiant par ce geste qu'il attend.

N'en a-t-il pas eu assez ?

La rage que je ressens à son encontre est telle que le tuer, là, devant tout le monde ne me ferait pas ciller.

Je me dirige à l'extérieur, balaie le parking du regard et les vois enfin, proches du vieil entrepôt délabré. Cara est accroupie, en pleurs. Pliée de douleur, elle se maintient le ventre.

Lentement, je m'approche d'elles.

– Toi, tu dégages ! vocifère Jenyfer en me repérant. Tu en as assez fait, il me semble.

Je réplique :

– Occupe-toi de tes affaires, toi.

– Tu n'es qu'une ordure ! Un pauvre type, poursuit-elle. Va te faire foutre.

Je m'avance et lui agrippe le cou, puis crache en plantant mes yeux dans les siens.

– C'est toi qui vas dégager ! Je veux parler à Cara.

– Reed, lâche-la ! hurle cette dernière.

Cara se relève péniblement. Je m'exécute et ôte ma main du cou de son amie. Je suis prêt à l'affronter. Elle fait quelques pas vers moi, le visage délabré par les larmes, les traits tirés. Sans un mot, elle me gifle.

La tête tournée par la violence de son geste, j'encaisse le coup et soupire.

– C'est bon, ça va mieux ? dis-je, sarcastique.

– Pourquoi ? Pourquoi Reed ? Pourquoi me fais-tu ça à une semaine du mariage ?

J'avale difficilement ma salive et inspire.

Levant les yeux au ciel, je lance en appuyant mes paroles par des mouvements nerveux de bras :

– Parce que j'en ai marre ! Ras le bol de jouer au petit toutou. Ce n'est pas une vie pour moi. Baiser la même fille tous les jours. Putain, mais c'est d'un chiant !

Elle me renvoie une baffe, plus forte, cette fois-ci.

– Regarde-moi au moins dans les yeux en disant ça ! hurle-t-elle.

Il me faut une force surhumaine pour poser mon regard sur le sien, mais, au prix d'un effort surhumain, j'y arrive.

– Je te quitte, Cara. Je me suis trompé... Je... ne... Je ne t'aime pas. Je n'aime personne en fait.

Les yeux révoltés par l'horreur, elle s'effondre à nouveau et répète sans cesse qu'elle n'aurait jamais dû me faire confiance. Jenyfer s'empresse de venir la soutenir comme j'aurais dû normalement le faire. Je pense qu'il est temps pour moi de partir. Le message étant très clair.

Anéanti, je tourne les talons.

– Tu n'es qu'une raclure, peste encore Jenyfer. Elle est enceinte ! Comment tu peux lui faire ça, maintenant, espèce de pourriture ?

Quoi ?

Mon genou gauche manque de fléchir. Mon cœur fait un raté. Je me fige, les yeux écarquillés par la surprise. Je fixe l'horizon et aperçois Lucas adossé à côté de la porte d'entrée. Il boit du petit-lait, triomphant.

– Jenyfer ! se plaint Cara.

– Ne t'inquiète pas ma belle, on rentre.

– Wow, applaudit tout à coup Lucas. Délicieusement pathétique !

Il déloge de sa place et vient à notre rencontre. Le bruit du claquement de ses mains résonne dans ma tête autant que les derniers mots de Jenyfer.

Enceinte...

Je ne respire plus.

– J’y aurais presque cru, à votre cirque, continue Lucas.

– Va te faire foutre, lui hurle Cara.

Son cri attire mon regard, mais je ne peux pas. Non, je ne dois pas la regarder. Je sens pourtant le poids du sien sur moi. Je préfère fermer les yeux, serrer les poings et avaler les larmes qui menacent de couler.

– Allez, partons, Cara, insiste Jenyfer. Laissons ces deux crétins à leur existence de merde.

– Toujours aussi aimable, lui rétorque Lucas.

Elle peste :

– Et toi, toujours aussi con !

Je les entends s’éloigner et lorsque j’ouvre à nouveau les yeux, je reporte mon attention sur celui qui fut autrefois mon frère. Il me scrute suspicieusement. Le vide qui m’anime m’empêche de faire ce que ma pensée me dicte : le tuer là, maintenant, de mes propres mains.

Enceinte... ma princesse est enceinte...

– C’est tout ? me lance-t-il en gardant ses distances. Pas de cris, pas de larmes, pas de coups de poing ?

En proie à une hargne incommensurable et à un désespoir sans nom, je me contente de lâcher, abattu :

– Tu as eu ce que tu voulais, alors, maintenant, fous-moi la paix.

Il rit.

– Hum. Quelque chose me chiffonne dans ta scène de rupture, frangin. Je trouve ça trop facile. J’y crois qu’à moitié.

Le peu de calme qu’il me restait s’évapore en une fraction de seconde.

Je hurle à m’en briser la voix.

– Putain ! Qu’est-ce qu’il te faut de plus ?

Puis, la colère m’emporte. Je me rue sur lui, prêt à lui régler son compte une bonne fois pour toutes, mais des bras puissants me retiennent avant que je ne puisse l’atteindre.

Je me débats.

– Matt ! Lâche-moi ! Je vais le crever.

– Non, Reed, calme-toi !

– Si tu ne me lâches pas, c’est toi qui en prends une !

Il me bouscule et m’affronte, les poings en avant.

– Vas-y : frappe !

Je l’avertis :

– Ne me tente pas !

– Allez, vas-y ! Montre-moi à quel point tu es irréfléchi.

Les nerfs à vif, la respiration courte, je le fixe et vois passer dans ses yeux un sous-entendu. Je percute. Je suis en train de tout foutre en l’air à cause de ma satanée impulsivité.

– Calme-toi, murmure-t-il en baissant sa garde.

– Bon, ce n’est pas que votre démonstration de mâles dominants m’ennuie, mais je vais rentrer. Meredith m’attend, déclare Lucas en fixant Matt avec un large sourire narquois avant de se tourner vers moi et d’ajouter :

– S’il s’avère que ta rupture est authentique, tu as une chambre de libre à la maison. Et s’il s’avère le contraire, je te conseille de garder un œil sur ta belle... et, le scoop de la soirée !... Ton futur bâtard, bien évidemment. Sur ce, je vous souhaite une excellente soirée, Messieurs.

Il s’éloigne en secouant ses clefs de voiture tout en sifflotant.

– Là, c’est moi qui vais me le faire, susurre Matt la mâchoire crispée.

Lucas s’écrie aussitôt.

– J’ai entendu.

Reed

Après le départ de Lucas, Matt reporte son attention sur moi et me tapote amicalement l'épaule.

– Si tu veux venir dormir à la maison, tu peux. Ma future ex-femme est chez le blaireau qui la tringle, blague-t-il. Elle a pris les gosses, je suis seul, donc si tu veux prendre le canapé, il est libre.

Je ne réponds pas. Je suis bien trop perdu dans les méandres flous de mon esprit. Comment tout a-t-il pu foirer de cette manière ? Comment ai-je pu fermer les yeux sur les agissements de mon frère aussi longtemps ? J'aurais dû intervenir avant. Oui, bien avant. Tout est ma faute. J'ai été aveuglé par mon amour pour Cara. Mon aveuglement a coûté la vie à ses parents. Moi qui croyais la préserver de la perversité de San Do ou de Kuan Ti, les êtres de la pire espèce que je connaissais, je l'ai menée droit dans la gueule du loup.

– Ho ? insiste-t-il en me secouant.

– Je dois me cantonner au plan. Je vais à la ferme mettre un point final à cette histoire.

J'arrive enfin à commander à mes yeux, jusque-là vissés sur un point dans le vague, à les river au regard inquiet de Matt, avant d'ajouter :

– Tu peux aller voir Cara ? Voir comment elle va ?

– Oui. Évidemment ! Avec plaisir, j'y vais de ce pas.

– Merci.

Porté par le peu d'énergie qu'il me reste, je me dirige vers ma voiture.

– Tu comptes faire quoi, exactement, maintenant ? s'écrie-t-il.

– Rentrer dans son jeu et l'anéantir.

– Tu en auras la force ?

– Pour Cara et... mon... enfant, j'aurai la force nécessaire.

Je monte dans ma Mustang et file à vive allure vers mon ancienne demeure. Cette bâtisse que je hais plus que tout au monde. Je me gare devant la grange et, avant de gagner la maison, je prends le temps de pénétrer dans le vieil entrepôt de bois. Je n'y ai pas remis un pied depuis toutes ces années. L'odeur de terre humide mêlée au fer rouillé des outils suspendus et de l'huile qui s'échappe de la vieille carcasse du tracteur envahit mes narines.

Je m'assieds à même le sol et m'adosse au mur de planches. Je fais face à la trappe. Cette foutue trappe qui m'a hanté durant des nuits. Je m'y suis vu enfermé, enterré vivant, séquestré, alors que résonnaient des rires effroyables. Ces cauchemars ont duré des années et ne se sont estompés que

lorsque je me suis peu à peu déshumanisé...

Cornfield, août 1999

Les larmes coulent d'elles-mêmes sur mes joues. J'enveloppe le corps sans vie de Robert dans le plaid du canapé. Je dois m'en débarrasser, trouver un moyen de le faire disparaître. Une fois la première tâche accomplie et avant de réfléchir à la seconde, je retourne voir Lucas. Ce dernier s'étant assommé contre une marche de l'escalier par ma faute, je le porte à bout de bras jusqu'au divan et l'y allonge délicatement. D'une légère claque sur la joue, j'essaie de le réveiller.

- Lucas... Lucas... S'il te plaît, réveille-toi.

Je n'obtiens hélas aucune réaction. Comme je le secoue plus énergiquement, son bras bascule vers le sol. Je suis le geste du regard et, soudain vidé de toute énergie, je me laisse retomber en arrière pour me retrouver assis sur le plancher froid.

Je me suis mis dans de sales draps, et je dois me débrouiller seul. Je me lève, les jambes en coton, puis vérifie que mon petit frère respire encore.

- Je vais nous sortir de là, Lucas. Je te le jure, je vais nous sortir de là, répété-je sans cesse.

Je retourne dans la cuisine, ne peux ravalier le haut-le-cœur qui me soulève l'estomac devant le carnage régnant dans la pièce et commence à tirer de toutes mes forces le cadavre de mon beau-père, cet homme abject, mon bourreau. Je panique. Une traînée de sang suit son corps : si quelqu'un nous rend visite maintenant, je suis fichu.

Arrivé sur le porche, je prends garde à ce que personne ne soit témoin de ce macabre tableau. Je regarde le chemin et les champs, aucune âme à l'horizon.

Une foule de réflexions s'empare de mon esprit. Enterrer le corps ? Oui, mais où ? Que vais-je faire de ses affaires ? De ses papiers ? De sa voiture ? Qu'allons-nous dire quant à la disparition du pire pilier de comptoir que Cornfield ait connu ?

Un coup de vent fait claquer la porte de la grange. Les nerfs à vif, je sursaute, puis prends la décision de poursuivre mon chemin vers le vieux bâtiment de stockage. Je passe le porche et les marches. Ma charge est lourde, je suis épuisé. Je tire encore mon fardeau sur cent mètres, puis m'entrave dans une planche posée en plein milieu de la cour et bascule en arrière.

Je peste. À bout de forces, continuant de pleurer, je me relève. Je dois me dépêcher. Si je me fais surprendre, ma vie est foutue. C'est la dernière ligne droite avant d'atteindre dans la grange. Je me ressaisis et tire encore et encore, si fort que mes doigts crispés au tissu me brûlent. Mes bras tendus à l'extrême et mon dos courbé me font souffrir le martyre.

Une fois à l'intérieur, je peux enfin souffler et reprendre un peu mes esprits, même si, mentalement, je ne suis plus que peur et trouble. Je dois trouver un moyen de l'enterrer ici. De mon pied, je trace le sol afin de m'assurer que la terre est assez souple. La bâtisse étant construite directement sur le terrain, je ne devrais pas buter contre une dalle. Je cherche une pelle dans le bric-à-brac environnant. Je trouve le nécessaire près de l'ancien silo. Revenant vers l'emplacement choisi, je trébuche sur une trappe. L'ouverture étant rouillée, je la force avec un pied-de-biche, pris sur l'établi. Enfin ouverte, je l'inspecte. Ce n'est qu'un espace rectangulaire d'une profondeur d'environ un mètre et totalement vide. Je me glisse à l'intérieur et prends la décision

de creuser ici.

Au bout d'un temps qui me paraît durer des heures, je finis par jeter le corps dans le trou et le recouvrir de terre, puis ferme la trappe. Je me précipite ensuite dans la maison à la recherche de ses papiers d'identité, vérifie que Lucas respire toujours, et file enterrer ce que j'avais pu trouver au fond du jardin. Comme je l'ai vu faire à la télévision, je nettoie ensuite la scène macabre avec de la javel et monte dans la chambre de Robert préparer deux valises où j'empile ses vêtements.

L'abandon de famille serait la meilleure raison à invoquer pour une si subite disparition. Il ne me reste plus qu'à faire disparaître la voiture. Mais avant, je dois attendre le réveil de Lucas. Je tourne en rond dans le salon, réitère de petites gifles sur ses joues, mais rien n'y fait. J'ai beau me creuser la tête, je ne sais pas comment me dépêtrer de cet enfer. Lucas est inconscient depuis trop longtemps. Il me faut impérativement trouver quelqu'un qui pourra s'occuper de lui sans poser trop de questions.

Tournant la tête vers la fenêtre, mon regard est attiré par le calendrier suspendu au-dessus du buffet et j'y lis le verset biblique de ce dimanche 8 août 2004 :

« Ne te l'ai-je pas prescrit ? Sois fort et courageux. Ne tremble pas, ne te laisse pas abattre, car le seigneur, ton Dieu, sera avec toi partout où tu iras. »

Dimanche ? Seigneur ?... Mes réflexions s'enchaînent. La pension du pasteur et de Rosie Shepherd. Ils ne vont pas tarder à rentrer du temple. J'ai le temps d'aller déposer mon frère devant leur porte pour qu'ils prennent soin de lui, et ensuite...

Ensuite, je dois moi aussi disparaître. Où ? Je ne le sais pas encore, même si, plus tard, le lieu m'apparaît comme une évidence.

Je prends la voiture de Robert, dépose mon frère devant la pension, lui fais un baiser d'adieu sur le front et file vers le nord. Je m'arrête, retire les plaques d'immatriculation que j'enterre par la suite dans un bois et plonge le véhicule dans un lac perdu dans le fin fond d'une contrée rurale à des centaines de miles de Cornfield, en direction de Charlotte.

Des bruits de pas me sortent de mes pensées.

– Tu es finalement venu ?

Je soupire en rivant mes yeux sur Lucas.

– Oui. Je n'ai plus nulle part où aller, je te signale, au cas où tu l'aurais déjà oublié.

– Alors, tu l'as vraiment fait ? s'enquiert-il en s'asseyant à mes côtés. Je suis impressionné.

– Ferme-la ! riposté-je.

Il émet un petit rire et, d'une poignée de main, il ramasse de la terre et trie les cailloux, puis en jette un sur la trappe.

– Tu sais, lorsque je me suis réveillé ce jour-là, chez les Shepherd, je ne me souvenais vraiment de rien. La seule chose qui m'est revenue à mon réveil a été un vague sentiment d'inquiétude pour toi. J'avais peur qu'il te soit arrivé quelque chose et...

Dépité, je lui coupe la parole.

– Ah, parce que tu es capable d'éprouver des sentiments ? C'est nouveau !

– Effectivement, ce que j'éprouve est un tantinet différent de ce que tu appelles « sentiment ». Pour moi, ce genre d'émotion n'est que faiblesse. Regarde-toi ! Où t'ont mené tes foutus sentiments ? Tu viens de faire souffrir l'amour de ta vie parce que tu as tellement peur de la perdre pour de bon que tu te laisses manipuler. Tes sentiments ont nourri ta propre faiblesse. C'est pathétique !

– Appelle cela comme tu veux, je m'en fiche ! Mais je préfère avoir été aimé et avoir ressenti cet amour, plutôt que d'être aussi seul et désespéré que toi.

Il inspire bruyamment et se redresse en essuyant l'arrière de son jean.

– Un jour, tu me remercieras de t'avoir empêché de gâcher ta vie.

Gâcher ma vie ? Qui de nous deux a gâché ma vie ? Je relève mes yeux sur lui en serrant la mâchoire.

Il poursuit, hilare.

– Non, mais, sérieusement, Reed ? Tu te voyais avec un gosse dans les bras ? Tu te voyais lui changer ses couches ? Tu te voyais supporter ses pleurs toutes les nuits, alors que tu aurais essayé de baiser Cara qui aurait même plus voulu de toi tant elle aurait été obsédée par le mouflet. Elle t'aurait mis de côté, tu n'aurais plus rien représenté pour elle. Elle ne t'aurait même plus regardé.

Je me lève à mon tour et, lui faisant face, j'acquiesce sans gober un traître mot tant l'idée d'avoir un enfant avec Cara me réjouit. C'est d'ailleurs dans cette image que je puise la force nécessaire pour poursuivre cette supercherie.

– Tu as raison. Cette vie n'était pas pour moi.

Je vois passer une brève étincelle de fierté dans son regard.

– Bien ! Rentrons maintenant, tu veux ?

Il appose une main sur mon épaule et me fait signe d'avancer.

Hésitant, je lui demande :

– Qu'as-tu de prévu pour la suite ?

Il lève les bras en signe de réjouissance.

– Allons fêter ton célibat retrouvé !

– C'est-à-dire ?

– Je suis navré. J'ai été un peu pris au dépourvu, donc je n'ai pas pu te louer les services de professionnelles, mais nous avons Meredith, lâche-t-il joyeusement. Tu verras, elle est devenue très

docile. Je me suis appliqué à la rendre très accommodante.

Je réprime un hoquet de dégoût et me force à sourire. Des choses abjectes dans ma vie, j'en ai fait. Je l'admets. Mais son absence de conscience et de moralité dépasse toutes ces horreurs. Pour ma part, j'éprouvais au moins une once de regret, alors que Lucas semble dépourvu de tout remords et de toute compassion.

- Et ensuite ?
- Ensuite, nous quitterons Cornfield.
- Pour aller où ? Pourquoi ? m'interloqué-je.

À nouveau, il appose sa main sur mon épaule et vient me faire face en plongeant ses yeux dans les miens.

– Je ne sais pas encore, mais il est certain que tu ne peux pas rester trop proche de Cara. Vous finiriez par vous rabibocher et ça, c'est hors de question !

Il baisse la tête et, avant de reporter son regard empli de perversité et de machiavélisme sur moi, il ajoute :

– Tu m'as choisi, Reed. Moi ! Et tu dois tirer un trait définitif sur elle. Elle te précipite à ta perte. Tu as fait le bon choix.

Lucas

Le regard de mon frère m'a toujours fasciné. Ses yeux ont toujours reflété cette lueur de tristesse et d'abattement. Le bleu cristallin de ses iris a, même dans ses moments de colère, toujours dispensé une note de douceur qui, encore aujourd'hui, me laisse perplexe. Et, ce soir, je m'extasie de le retrouver enfin aussi dévasté que par le passé. Je veux absolument retrouver le frère qu'il était lorsque nous étions inséparables. Et pour enfin retrouver ma maîtrise sur lui, je n'ai pas d'autre choix que de l'affaiblir mentalement. Le voir, ici, de retour dans notre maison, prêt à redevenir le magnifique agneau que j'ai jadis connu me rend presque heureux. Le terme est peut-être un peu excessif, mais je frémis à l'idée de ce que nous allons accomplir ensemble. Je reste tout de même sur mes gardes. Ce n'est plus l'ado du temps de mon père, et son vécu le rend certainement plus fin qu'il n'y paraît.

- Où est Meredith ? s'enquiert Reed en posant ses clefs de voiture sur la table de la cuisine.
- À l'étage, dans sa chambre, tu sais, celle dont tu as tout récemment défoncé la porte ?

Il ne prête pas attention à ma question, avance lentement jusqu'au téléphone fixe et attrape du bout des doigts les fils arrachés qui pendent le long du réfrigérateur pour les inspecter. Ensuite, et tranquillement, il se dirige vers le plan de travail, soulève les couteaux plantés dans leur support, puis les laisse glisser dans leur fente.

- Tu la séquestres ? demande-t-il en continuant de jouer avec un couteau.
- Lorsque je sors, oui.

Cela ne me dérange pas de répondre sincèrement à ses questions. Je veux qu'il apprenne à découvrir réellement qui je suis devenu, mais il ne soupçonne même pas le niveau de perfection que j'ai atteint. Car, s'il nourrit le secret espoir d'emmagasiner un maximum d'éléments à mon encontre, il s'enroule lui-même la corde autour du cou.

Je me penche sur la table et happe ses clefs de voiture.

Du coin de l'œil, il observe mon geste, néanmoins, il ne bronche pas.

- J'aurais également besoin que tu me remettes ton téléphone portable, dis-je calmement.

Je remarque sa mâchoire rouler sous sa peau. Son agacement est perceptible, pourtant, il reste serein et ce comportement me prouve qu'il y a anguille sous roche.

Fouillant dans la poche de son jean, il s'appuie contre l'évier, puis il jette son téléphone portable sur la table, devant moi.

– Évite de te branler devant les photos de Cara nue, tu seras gentil, crache-t-il, sarcastique.
– N’aie crainte là-dessus, je...
– Ah oui ! C’est vrai, me coupe-t-il. J’oubliais. Tu es plutôt du style à te branler en pensant à moi, c’est ça ?

Je soupire, affligé par sa conclusion grossière.

– Tu cherches à faire quoi, là ?

Cherche-t-il à me déstabiliser ?

Il croise ses bras contre sa poitrine.

– Boh, rien de spécial, juste à comprendre. (Il hausse les épaules.) Non, parce que tu vois, ces derniers temps, j’en apprends des vertes et des pas mûres sur ma famille. J’avais une mère complètement tarée, un père ivrogne et pas foutu de voir ce qui se tramait sous son nez. Un beau-père pédophile qui, soit dit en passant, est ton père et dont j’espère de tout cœur que la nature t’ait épargné le gène, sinon je te couperai moi-même les couilles. Ensuite, mon demi-frère – toi, en l’occurrence –, est doté non seulement d’une tendance incestueuse, mais d’une orientation bisexuelle, assortie d’un penchant pervers puisqu’il se plaît à séquestrer une pauvre fille et à la violer, et, qui plus est, jubile en manipulant les gens, déblatère-t-il avant de venir me faire face en plantant des yeux hargneux dans les miens.

– Alors, tu vois, j’aimerais juste comprendre comment, et surtout pourquoi, malgré ma putain de vie merde, je suis le seul dans cette famille à être un brin normal et sensé ?

Je souris et préfère éviter ce terrain glissant. Je change de conversation et, arborant mon sourire bienveillant, je lui propose poliment :

– Puis-je te proposer une bière ?

Atterré, il lève ses mains au ciel et vient ensuite les claquer sur ses cuisses avant de me répondre, au bord de la crise de nerfs.

– Oui ! Pourquoi pas ! Youpi ! Fêtons ça ! Et après, allons baiser ensemble, toute la nuit ! (Il se tourne et se dirige vers le salon.) Tu peux te la foutre où je pense ta bière, Lucas ! Je suis ici, tu as les clés de ma voiture et mon téléphone, contente-toi de ça.

– Pourquoi es-tu venu ici si ce n’est pas pour moi ? m’emporté-je à mon tour en le suivant.

Il fait rapidement volte-face et agrippe le col de mon tee-shirt pour brusquement me faire reculer. Je percute le mur derrière moi.

Survolant mon visage, il siffle :

– Pour m’assurer que, toi aussi, tu ne puisses plus jamais approcher Cara.

– Alors, nous avons un sérieux problème, lancé-je, pour reprendre l’avantage.

Il me lâche, fronce les sourcils et recule.

– Lequel ?

Je remets correctement mon tee-shirt et l'avertis.

– Si tu ne te plies pas à mes volontés, il se pourrait que la belle et teigneuse Jenyfer, ainsi que Cara et ton pote Matt ravalent prématurément leur certificat de naissance.

– Tu m'as donné ta parole, s'horrifie-t-il. Je quittais Cara ; tu la laissais tranquille. De quel droit la menaces-tu encore ?

Je ris.

– Tu sais, le souci avec moi, c'est que je n'ai aucune parole. Je suis un électron libre. Je fais ce que je veux, et cela depuis que tu m'as abandonné ici.

Dépité, il secoue la tête.

– Tu vas me rabâcher encore longtemps ma décision ?

Il semble ne pas me prendre au sérieux, et cela a le don de m'exaspérer autant que sa dernière réplique.

Je sors son portable de ma poche et compose un numéro sous son regard dérouté.

– Allô ? me répond-elle.

– Bébé, c'est Lucas. Tu pourrais venir me rejoindre à la ferme maintenant ? J'aimerais te voir.

– Lucas ? C'est quoi ce numéro ? s'enquiert Melinda.

– Laisse tomber, et viens me retrouver, s'il te plaît.

– D'accord. Je suis là dans dix minutes.

– Parfait.

Je raccroche.

– « Bébé » ? Tu es sérieux, là ? se moque-t-il. C'était qui ?

– Melinda.

Il pivote sur lui-même en levant les yeux au ciel, consterné.

– Super ! ironise-t-il. Je passe la soirée la plus folle de toute ma vie ! Je supporte déjà Monsieur taré numéro un, voilà que tarée numéro deux se pointe !

Je ne relève pas sa réplique acerbe et lui intime l'ordre de s'asseoir en lui montrant le divan. Il finit par s'exécuter, non sans me lancer un regard enragé, et me vomir quelques remarques et insultes. Je pars dans la cuisine nous chercher deux bières et lui en tends une qu'il finit par accepter. Je m'assieds sur le fauteuil en face de lui et l'observe un instant en silence.

Le sentant tendu et observant sa position crispée, je lui suggère :

– Assieds-toi confortablement. Tu es ici chez toi.

Il me fusille à nouveau du regard, boit une gorgée de sa bière et finit par s'adosser au canapé. Étant donné qu'il n'est pas disposé à parler, je lance un sujet de discussion.

– Où êtes-vous allés avec Cara, après le combat ? Vous êtes restés à New York ?

– Si tu souhaites que je l'oublie, évite de me parler d'elle !

Je souffle et raille.

– D'accord, je note : sujet sensible.

À part le tic-tac de l'horloge, derrière moi, le silence s'installe à nouveau autour de nous. Je me plais à le contempler, ses mimiques nerveuses me fascinent : sa façon de remuer son pied qu'il a posé sur sa cuisse et la manière dont sa bouche engloutit le goulot de sa bouteille. Sa respiration est agitée, les mouvements de son torse passablement saccadés et ses yeux injectés de sang. Je donnerais cher pour entrer dans sa tête et approcher ce qu'est le sentiment de tristesse, d'abattement ou d'impuissance. Je ne sais pas trop ce qui se passe en lui en ce moment, et c'est pour cette raison que j'aimerais vraiment pouvoir l'autopsier.

Perdu dans le fil de mes pensées, je sursaute légèrement lorsque la sonnette retentit.

– Notre invitée est arrivée, commenté-je tout en bondissant sur mes pieds pour aller ouvrir.

– Génial ! me répond-il sans réel enthousiasme.

Dans le hall, je salue Melinda d'un baiser sur la joue et l'invite à rejoindre le salon.

Perplexe, elle me demande :

– Qu'est-ce qu'il se passe ? C'est la première fois que tu me demandes de venir, ici, chez toi.

– Mon frère est là.

– Ouais, j'ai vu sa voiture dehors. Et ?

– Et, dis-je en vibrant de tout mon être. Bientôt, tout sera fini.

– Alors, ça y est enfin ! s'enthousiasme-t-elle.

Elle se jette dans mes bras ; je la repousse.

– Doucement ! Va rejoindre mon frère, tu veux ?

La perplexité se lit sur son visage, puis, habituée à se taire, elle obéit sagement. J'en profite pour aller dans la cuisine, puis, me calant discrètement au chambranle de la deuxième ouverture qui donne directement au séjour, je tends l'oreille.

– Reed, le salue-t-elle.

Il ne répond pas. Au bout de quelques secondes, il remarque :

– Tu es une sacrée garce, quand même !

– Il t’a tout raconté ?

– Il me reste des zones d’ombre, mais je ne suis pas certain de vouloir tout connaître de vos plans.

(Il se tait, puis rajoute.) Je suppose que notre première rencontre, si je peux me permettre de la qualifier ainsi, faisait, elle aussi, partie de vos petites magouilles ?

– Effectivement, avoue-t-elle.

– Et je peux savoir pourquoi ?

– Je ne sais pas. Lucas m’a demandé de t’aborder et de coucher avec toi. J’ai pas posé de questions, et j’ai obéi.

– Il te demanderait de te jeter par-dessus un pont, tu le ferais ?

Elle ne riposte pas. Il continue :

– Comment étiez-vous au courant du jour exact de mon retour ?

Melinda se met à rire.

– Si je te dis : Lola. Ce prénom te dit quelque chose ?

– Pas plus que ça, non.

– Alors, Mandy, peut-être ?

Il semble réfléchir un instant, puis déclare :

– Ta copine sur Facebook qui a contacté Heather au sujet de sa photo ?

– Bravo ! ricane-t-elle encore. Et maintenant, souviens-toi de Lola. Une jeune femme assez rigolote que tu as dû croiser à maintes reprises avant ton départ pour Cornfield. Et, si ce qu’elle m’a rapporté est vrai, vous avez d’ailleurs couché ensemble juste avant ton retour ici. Cette Lola, n’est autre que Mandy.

Je n’entends ni ne vois la réaction de Reed de mon poste d’observation, mais le blanc et la tension palpable qui surgit de la pièce me laissent penser qu’il percute. Il est temps pour moi d’agir. Je fais le tour de la table de la cuisine, attrape un torchon suspendu à l’anse de la gazinière et m’en sers pour envelopper le manche d’un couteau, puis je les rejoins.

Lorsque, je pénètre dans la pièce, Melinda se retourne, tout sourire. Je lui rends son sourire et m’avance vers elle. Une fois à sa hauteur, je la contrains à se mettre dos à moi et d’un coup vif, rapide et précis, je lui tranche la gorge.

Telle une poupée désarticulée, son corps inerte s’affaisse sur le sol.

Les yeux révulsés par l’horreur, Reed bondit de son assise et hurle en s’écorchant la voix :

– Nom de dieu Lucas ! Qu’est-ce que tu fous ?

Je laisse tomber le couteau et le torchon par terre, puis je recule. Il se rue sur elle, se munit du torchon, vient s'agenouiller devant elle et se penche afin de compresser la plaie béante qui la vide peu à peu de son sang.

– Pourquoi ? hurle-t-il à nouveau, en rivant un regard tout à la fois haineux, confus et catastrophé sur moi.

Malgré sa réaction, je prends quelques secondes pour me délecter et me féliciter de la beauté et de la perfection du tableau. Melinda agonise à mes pieds. Ses paupières clignent encore et son regard, fixé sur mon frère, supplie et s'accroche encore un instant à la vie, puis se voile et s'éteint. Je n'avais jusque-là jamais pu prendre une vie de mes propres mains, et ce flot de sensations qui explose en moi, tel un éclatant feu d'artifice euphorisant, m'emplit d'une force si fantasmagorique que j'éclate nerveusement de rire.

Putain ! Le pied !

Une fois morte, Reed abandonne la lutte. Il se laisse aller en arrière et s'assied, anéanti, sur le plancher, les mains pleines de sang et les joues dévastées par les larmes.

– Pourquoi as-tu fait ça ? lâche-t-il, totalement abattu, en fixant le corps sans vie de Melinda.

Je m'accroupis et lui énonce les faits.

– Écoute, Reed ! Il y a tes empreintes sur le couteau. Elle t'a accusé de viol, et son frère s'en souvient très bien. On m'a rapporté une petite altercation entre vous, au Joey. Je me suis servi de ton portable pour la faire venir ici. Tu viens de rompre avec Cara devant toute la ville. Tu avais bu. Tu étais instable. Un bon nombre de personnes t'a déjà vu te montrer violent envers moi. Ai-je besoin de continuer ? Alors, maintenant, tu vas m'écouter attentivement. Ce qui vient de se passer n'est que le début d'une longue série de meurtres si tu ne fais pas exactement ce que je te demande.

Je cherche son regard avant de poursuivre.

– Suis-je assez clair ? Puis-je compter sur ton entière coopération ?

Lentement, il lève les yeux sur moi. Sa mâchoire se crispe et, inspirant longuement, il obtempère.

– Oui.

Reed

Mon frère est un psychopathe, un pervers, un fou, un assassin.

Je n'ai jamais eu de chance, dans la vie. Cette dernière observation n'est pas un scoop. Cependant, je me jette moi-même dans la gueule du loup avec une naïveté qui devient pesante.

Qu'ai-je fait pour mériter une telle fatalité ? N'ai-je pas enduré assez de drames pour mériter la paix ? Et qu'ai-je fait pour entraîner la mort dans mon sillage ? Tant de personnes innocentes tombent autour de moi ! Est-ce réellement moi, la cause de ce désastre ? Suis-je à ce point maudit ?

À cet instant, je regarde à grand-peine ce monstre qui me fait face et ne suis animé que d'une seule pulsion : prendre le couteau et le lui planter en plein cœur. Toutefois, une sonnette d'alarme retentit dans mon esprit et me souffle que tuer mon frère n'est désormais pas ou plus envisageable puisqu'un petit être fait de ma chair et de mon sang est en train de prendre racine dans le ventre de la plus belle et merveilleuse femme du monde. Ayant grandi sans père, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'il ne vive pas cette absence.

Le but qui a toujours régenté ma vie – vivre et fonder une famille avec Cara – est à ma portée. Mais, pour cela, je dois rayer Lucas de nos vies et le faire le plus intelligemment possible. Je patienterai le temps qu'il faudra et endurerai tout pour y parvenir.

Choqué, ma tête bourdonne, et, peu à peu, je reprends pieds dans l'atroce réalité que représente le corps ensanglanté de Melinda étendu à mes pieds.

– Bon, s'exclame Lucas en se redressant. Il faut se débarrasser du cadavre, maintenant.

Sur cette parole, il se baisse sur Melinda pour lui fouiller les poches.

– Tu es conscient qu'elle va être recherchée ? dis-je, sans pour autant bouger de ma place.

Mes jambes et mes bras refusent de m'obéir. Je suis comme figé. Mes muscles ne répondent plus. Ce sentiment, je ne le connais que trop bien pour l'avoir déjà vécu des années auparavant, dans la chambre verte du hangar de San Do.

Il attrape le sac à main et le passe en revue.

– Ne t'en fais pas. On va faire le nécessaire pour qu'on ne retrouve jamais le corps. Sans corps, pas de crime. (Il sort quelque chose du sac et s'enthousiasme.) Voilà le portable et les clefs de sa voiture ! Parfait.

Il les pose sur le buffet derrière lui et reporte son regard sur moi.

– Tu vas rester assis là toute la nuit ou tu comptes m’aider ?

Non sans peine, je finis par me lever.

– Va chercher un drap dans le placard sous l’escalier, me lance-t-il. Et enroule-la dedans.

Je riposte.

– Démerde-toi tout seul, je touche plus à rien.

Je perçois son agacement lorsqu’il plante un regard sombre dans le mien. Il se tourne et ouvre un tiroir, enfouit sa main dedans, fait volte-face et pointe l’ancien revolver de Robert sur moi, puis hurle :

– Va chercher ce putain de drap !

– Wow, wow, wow, calme-toi ! dis-je en reculant et levant les mains devant moi. J’y vais.

– Bien.

J’obéis.

Le drap en main, je retourne au salon et exécute les ordres. Il me fait nettoyer la mare de sang pendant qu’il part cacher la voiture de Melinda dans la grange. Lorsqu’il revient, une pelle à la main, je lui demande :

– Tu comptes en faire quoi de sa voiture ?

– Bonne question, sourit-il niaisement. Je suppose que tu as une solution, non ? Tu en as fait quoi de la voiture de Robert ?

Je soupire, complètement dépité parce que non seulement il se fout éperdument de son acte abject, mais parce que, dans sa folie meurtrière, il semble n’avoir rien prévu pour masquer cette boucherie.

Je lui explique :

– Dans un lac. J’ai noyé la voiture dans un lac.

– Bon, ben, après avoir enseveli le corps de cette idiote, nous irons à Covington, au bord du lac.

– Et ensuite, on rentre comment ?

– Oh, c’est simple ! Tu prends sa voiture et moi, je te suis avec mon pick-up.

– Et si je croise les flics ?

Il vient me tapoter l’épaule.

– Prions pour que cela n’arrive pas, frangin. (Il se penche, soulève le corps de Melinda et la cale sur son épaule tel un vulgaire sac de pomme de terre.) Allez, on va faire un petit tour dans les bois. N’oublie pas la pelle !

Je le préviens.

– Tout ça va très mal finir, Lucas !

– Mais non ! Ne sois pas si pessimiste ! À nous deux, on devrait s'en sortir. Je suis le cerveau. Toi, les muscles, répond-il en me détaillant de la tête aux pieds.

Nous empruntons le chemin qui mène au bois derrière la maison, traversons le ruisseau et atteignons le cabanon. Il m'indique de creuser non loin de la carcasse du vieux tracteur, et je ne peux m'empêcher de lui faire remarquer :

– Ton plan est un peu limite. L'enterrer sur un terrain qui nous appartient encore, c'est un peu suspicieux, non ? Si jamais ils approfondissent leurs recherches, on tombe tous les deux ?

– Dit celui qui a enterré mon père dans notre grange, se moque-t-il.

– Je n'avais pas le choix !

– Peu importe, dit-il en posant le corps de Melinda au sol. Ce lieu me plaît. C'est à cet endroit même que je l'ai baisée pour la première fois. C'est symbolique. Tu vois ce que je veux dire ?

Je réplique, effaré.

– Non, pas tellement, à vrai dire.

– Ce n'est pas grave ! Je ne te demande pas de réfléchir, mais de creuser. Alors, creuse !

Une fois cette insupportable corvée achevée, nous prenons comme prévu la direction du lac de Covington pour jeter la voiture du haut d'une butte. Évidemment, je dois m'y coller. J'ouvre donc la vitre et, d'un morceau de ruban adhésif, je bloque la fermeture de la portière. Puis, sans m'attacher, je m'élance à 50 miles par heure. Le choc est assez violent, mais je m'en sors sans mal. Je me faufile ensuite par l'ouverture de la vitre et nage jusqu'au rivage.

– Je dois me changer, dis-je en pénétrant dans la maison, trempé jusqu'aux os.

– Tu as encore des affaires dans ta chambre, me semble-t-il.

– Ma chambre ? lancé-je, perplexe. Celle où tu séquestres Meredith ?

Épuisé, il souffle.

– Oui. Celle-là. Viens.

Il me fait signe de le suivre. Nous montons à l'étage et, devant la porte qu'il a réparée et même renforcée, il sort son trousseau de clés de sa poche pour l'ouvrir. J'appréhende de voir dans quel état se trouve Meredith. Je ne l'ai pas revue depuis l'anniversaire de Lucas, et j'ai été bien trop préoccupé pour m'en inquiéter.

Une fois la porte ouverte, Lucas passe sa main sur la cloison pour allumer la lumière. Meredith est dans le lit, sous les draps, et se réveille en sursaut.

Sa mine est effroyable. Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. Pour se protéger de la lumière

qui lui brûle les yeux, elle porte sa main devant son visage et se recroqueville contre la tête de lit. Elle m'observe comme si c'était la première fois qu'elle me voyait, et plus j'avance dans la pièce, plus elle se replie sur elle-même, terrorisée.

- Mon Dieu, qu'as-tu fait d'elle ? m'épouvanté-je en me tournant vers Lucas.
- On en parle demain. Bonne nuit.

Il soupire, recule et sort dans le couloir, puis referme derrière lui.

Je tonne.

- Non, Lucas !

Je me rue sur la poignée, mais il est trop tard. Il la verrouille. Je frappe contre le portant de mon poing et du pied, mais en vain. Je me tourne vers Meredith qui, pétrifiée, ne bouge plus. Je m'appuie contre la porte et me laisse glisser jusqu'au sol, accablé, anéanti.

Un silence pesant s'installe jusqu'à ce que, d'une petite voix faible et écorchée, elle articule :

- Reed, que fais-tu là ?

Ce que je fais là, enfermé avec elle dans cette maison de malheur ? À vrai dire, même moi, je n'en ai plus aucune idée, alors je pars dans un rire nerveux, sans répondre.

Ne cherchant pas à en savoir davantage, elle allume la lampe de chevet et remonte lentement le drap sur elle.

- Tu peux éteindre la lumière, s'il te plaît ?

Je tends le bras jusqu'à l'interrupteur et m'exécute.

- Quelle heure est-il ? poursuit-elle.

Je regarde ma montre.

- Quatre heures du mat'.
- Qu'est-ce qu'il se passe, Reed ? Cara va bien ?

Levant les yeux au plafond, je bascule ma tête en arrière et la heurte contre la porte.

- Je l'espère, murmuré-je en expirant longuement.

Puis, je reporte à nouveau mon regard sur elle et m'inquiète.

- Et toi, ça va ?

Elle se contente de secouer négativement la tête.

– Qu’est-ce qu’il te fait ?

– Des choses horribles, répond-elle tout en avalant péniblement sa salive.

Je trouve enfin la force de me lever et me dirige vers la commode pour ôter mes vêtements mouillés. Je me déshabille entièrement et enfile un sous-vêtement sec. Je suis atterré de remarquer la fenêtre barrée de planches. Cet enfoiré a pensé à tout. Sa perversion me dépasse à un point tel que je ne sais plus que faire, ni penser.

– Reed ?

Je la scrute par-dessus mon épaule.

– Hum ?

– Tes... tes marques dans le dos, qui... qui te les a faites ?

– Le monstre qui a engendré l’autre monstre qui fut autrefois mon frère, dis-je, sarcastique. Pourquoi ?

Je pivote pour lui faire face et m’appuie contre la commode lorsque, lentement, elle se retourne pour me dévoiler son dos. Je réprime un hoquet de stupeur en voyant de longues et fraîches plaies strier sa peau.

– Bon sang ! Je suis désolé, dis-je, choqué et sincèrement navré qu’elle ait eu à subir elle aussi ces sévices.

– Ce n’est pas ta faute.

Je m’avance vers le lit et, m’asseyant dessus, je souffle, autant pour elle que pour moi :

– J’ai fermé les yeux et nié l’évidence. J’ai agi égoïstement, sans me préoccuper des conséquences, parce que je voulais Cara. Le reste, je m’en foutais royalement. Je suis revenu ici pour Cara, j’ai couché avec toi pour Cara, je t’ai laissée pour Cara. Je suis désolé, je n’aurais pas dû te mêler à ça. Alors, si tu en es là, c’est ma faute.

– Ne sois jamais désolé d’avoir tout tenté pour vivre avec la personne que tu aimes, Reed.

Je m’allonge à ses côtés et éteins la lampe.

– Non. Laisse allumé, s’il te plaît, réclame-t-elle.

Je rallume et me positionne sur mon flanc gauche pour l’observer. Elle se couche à son tour et me fait elle aussi face. J’aimerais essayer de la convaincre de parler. Mais je connais aussi l’état dans lequel elle doit être : effrayée et dans le désarroi le plus total. Perdue entre la peur de commettre une erreur fatale et l’espérance que quelqu’un la sauve sans qu’elle n’ait à puiser dans le peu de force mentale qu’il lui reste.

J'ouvre la bouche, prêt à parler. Elle me devance.

– Reed, Cara te rend meilleur. Accroche-toi à ça. Tu es quelqu'un de bien.

Je lui caresse les cheveux, puis la joue.

– Ne t'en fais pas pour moi. Accroche-toi, toi aussi. On va trouver un moyen de se sortir de là, d'accord ?

Elle hoche indiciblement la tête et ses yeux se remplissent de larmes. Je l'attire contre moi et la serre dans mes bras.

Posant un baiser sur son front, je lui chuchote :

– Ne te retiens pas. Pleure, Meredith. Ça te fera du bien. Je suis là, maintenant. Je vais t'aider.

Elle fond en larmes.

– Comment ?

Je remonte son visage vers le mien.

– Il va falloir que tu expliques tout à quelqu'un, à commencer par moi.

À nouveau apeurée, elle secoue la tête.

– Non ! Je ne peux pas. Dès qu'il le saura, il s'en prendra à mes parents, à Matt... Je ne veux pas.

Elle s'affole et s'agite. Je lui coupe la parole.

– Tu n'es plus toute seule. Nous allons agir ensemble, O.K. ? Tu es sa fille, tu comprends ?

– Je ne veux plus qu'il me touche, pleure-t-elle encore.

– Je sais.

Je l'attire plus fermement contre moi et lui caresse le bras en posant mon menton sur le haut de son crâne. Je crispe les paupières en ravalant ma peine lorsque l'image de Cara me percute de plein fouet.

Lucas

Une autre et belle journée se lève sur Cornfield. La fenêtre ouverte de ma chambre laisse entrer librement les chants des oiseaux. Allongé dans mon lit, je profite de cette magnifique et paisible symphonie, puis m'étire avant de river mes yeux au plafond. Le bien-être qui m'envahit est vivifiant. Je me sens libéré d'un poids. Depuis mon réveil, le sourire ne me quitte plus. Nous sommes dimanche et, d'habitude, je vais au temple me délecter du sermon du pasteur Shepherd. J'en profite pour m'intégrer à cette communauté de curaçonnais à l'esprit anesthésié par des siècles de propagande. Cependant, aujourd'hui est un jour exceptionnel. Mon frère est là, et il est prêt à se plier au moindre de mes désirs. Je ferai l'impasse sur le sermon. D'autant que Meredith n'est pas encore suffisamment présentable pour retourner dans la civilisation.

Nous allons partir d'ici quelques jours, mais avant, j'ai quelques corvées de considération à effectuer. Demain soir, je dois me rendre à la réunion d'information organisée par Johnson au gymnase. Un consortium s'est formé afin d'implanter des forages et d'exploiter des gisements de gaz de schiste sur la commune de Cornfield, et il en est tout simplement hors de question. Personne ne touchera à nos terres. Jeudi, je dois assister au bilan mensuel du Comité des fêtes. Nous partirons donc vendredi.

Je me lève, enfle des vêtements, puis me dirige vers leur chambre d'un pas léger. Je me réjouis déjà de les voir. Contre la porte, je tends l'oreille et n'entends aucun bruit. Sont-ils encore en train de dormir ? Ont-ils pu dormir ? Je flaire le complot. Ils ont eu le temps de parler, de planifier, de se soutenir, mais je m'en régale d'avance. Leur lutte donnera du piment à la suite. De plus, ce retournement de situation va les souder et les amener à se considérer différemment et, en conséquence, je serai l'unique et privilégié spectateur de ce délectable revirement. Je m'en frotte déjà les mains.

La porte déverrouillée, je l'ouvre doucement. Mon intrusion provoque leur réveil. J'allume la lumière et tape des mains.

- Allez, debout ! Aujourd'hui est un grand jour, nous...
- Ferme-la, Lucas ! grogne Reed.

Il s'assied au bord du lit et se passe une main sur le visage.

- D'humeur massacrant dès le matin. La journée promet d'être intéressante.

Se tournant vers moi, il me fusille du regard, mais se passe de commentaire.

- Meredith, descends préparer le petit déjeuner.

Reed se lève et vient se poster devant moi.

– Va te le faire tout seul ton petit déjeuner, siffle-t-il.

– Ne me suis-je pas montré suffisamment convaincant, cette nuit ? répliqué-je en l’affrontant, yeux dans les yeux. Elle doit, tout comme toi, se plier à mes volontés.

– Tu m’as. Laisse-la tranquille.

Sur cette parole, il télescope son épaule contre la mienne et quitte la chambre.

Je m’écrie.

– Où vas-tu ?

– Là où tu ne peux aller à ma place.

Je soupire et me tourne vers Meredith qui n’a pas bougé d’un pouce et qui me regarde de son air de chien battu.

Je peste :

– Qu’est-ce que tu attends, bouge-toi ! Allez !

Craintive, elle se lève et se précipite au rez-de-chaussée pour exécuter sa tâche.

Quelque chose dans le comportement de mon frère me dérange. Il a rompu avec l’amour de sa vie depuis hier, et il ne semble pas si affecté que cela. Je trouve cette réaction un tantinet suspecte. Donc, avant de lui accorder mon entière confiance, je vais le tester. Si cela s’avère un coup monté, je veux vérifier jusqu’où il est prêt à aller, et je vais commencer pas plus tard que tout de suite.

La matinée se passe dans un calme serein. Après un petit déjeuner des plus silencieux, je m’occupe de finir de réparer la clôture et, lorsque je regagne la maison, Reed est en train de végéter sur le canapé devant la télévision. Quant à Meredith, elle finit les tâches ménagères que je lui ai attribuées plus tôt. Dans le coin du salon, elle repasse le linge sans mot dire.

Je me saisis d’une bouteille de bourbon, de deux verres dans le buffet et viens m’asseoir sur mon fauteuil. Je remplis les deux verres sous l’œil perplexe de mon frère et pose sa boisson sur la table basse, puis la pousse vers lui.

– Tiens. Bois !

Il jette un coup d’œil à l’horloge derrière moi.

– Il est quinze heures, Lucas.

– Et ?

– Et je ne bois pas à cette heure-ci.

Je trempe les lèvres dans mon verre et m’adosse confortablement à mon assise.

– Je suis impressionné, commenté-je, simplement.

Il m’interroge du regard sans pour autant toucher à son bourbon.

Je m’explique :

– Je suis impressionné par l’emprise qu’a eue Cara sur toi. Ceci dit, ce Reed-là, je ne l’aime pas. Il est trop sage. Alors, je ne te le répéterai pas trois fois : bois !

– Tu veux me saouler ? C’est ton petit fantasme de la journée ? ironise-t-il en s’asseyant correctement.

– Pour être honnête, je te teste.

Hésitant, il pose les yeux sur le verre, puis finit par obéir. Le portant à la bouche, il plante un regard sombre dans le mien. Basculant la tête en arrière, il le boit d’une traite et, grimaçant à cause de la brûlure de l’alcool, il le repose sur la table.

– Bien ! (Je me penche pour lui en resservir un.) Un autre.

– Donne-moi la bouteille, ce sera plus rapide, me défie-t-il.

Je la lui tends.

Une fois en main, il en boit deux longues et successives gorgées sans ciller.

– Meredith, viens ici, lui intimé-je l’ordre.

– Je n’ai pas fi...

J’aboie, agacé.

– Viens ici, de suite !

Traînant des pieds, elle arrive à ma hauteur. Je lui enserre le bras et la contrains à aller vers mon frère.

– Maintenant, baisez tous les deux.

À l’unisson, ils s’étouffent...

– Quoi ?...

– Oh, allez ! Faites pas cette tête ! Ce n’est pas comme si c’était la première fois ! m’exclamé-je en les regardant tour à tour.

Ils se lancent un regard lourd de sens que je peine à décrypter.

Je m’en soucie.

– Y aurait-il un problème ?

– Effectivement, il y en a un : toi et ta perversité, grogne-t-il.

Je ne relève pas son affront et indique du pouce l’horloge en raillant :

– Tic, tac, l’heure tourne.

Non sans peine, Reed se lève et se dirige vers la cuisine.

– Il en est hors de question !

Il résiste, et cette rébellion me tape sur le système. Je vais encore devoir me montrer persuasif. Je quitte le fauteuil, agrippe vigoureusement Meredith qui se débat, et nous le rejoignons. Avec force, je la bouscule afin qu’elle percute la table et, hargneux, je siffle :

– Baise-la. Immédiatement !

– Va te faire foutre ! riposte-t-il.

Furieux, je me saisis du couteau qui a servi à achever Melinda et le glisse sous la gorge de Meredith, apeurée et figée sous mes doigts.

– Tu veux que je recommence ?

Dorénavant sur ses gardes, le regard incertain, il me défie une nouvelle fois.

– Tu ne le feras pas.

– C’est mal me connaître.

Il fait un pas vers nous.

– Si tu la tues, tu es foutu.

Je pars dans un éclat de rire et me moque de lui.

– Bon sang, Reed, arrête de réfléchir, tu deviens ridicule.

Je contrains Meredith à agripper le manche du couteau. D’un geste vif, je lui fais se trancher les veines au niveau de son poignet gauche, puis la pousse en avant. Elle trébuche et s’étale sur le plancher. Comme hier, j’énonce à Reed les faits, alors qu’il se rue sur elle pour exercer un point de compression sur sa plaie.

– Tentative de suicide : la pauvre Meredith était dépressive ces derniers temps. Elle ne supportait plus le harcèlement moral de Johnson. En tant que fiancé aimant et protecteur, j’ai tenté de l’éloigner, lui ai fait quitter son travail et l’ai protégée, mais en vain. Je serai dévasté et éploré. Je me réjouis déjà d’endosser ce petit rôle qui me va comme un gant.

– Comment peux-tu être aussi... s’horrifie Reed sans finir sa phrase. La vie n’a vraiment aucune importance pour toi ?

Je ne prends pas la peine de répondre à cette question stupide, car, effectivement, je me contrefous de la vie, surtout de celle de Meredith.

Je lui réplique :

– Allez, va la soigner ! Je ne lui ai rien tranché de vital. Tu trouveras le nécessaire dans la pharmacie de la salle de bains.

– Comprime-toi le poignet, dit-il à Meredith.

Terrifiée et le visage dévasté par les larmes, elle s'exécute en tremblant comme une feuille.

– C'est bien. Voilà, comme ça, poursuit-il en la soulevant à bras-le-corps.

Lorsqu'il se dirige vers les escaliers, je lui lance, calmement.

– Reed ! La prochaine fois, tu m'écouteras. Je te demandais juste de la baiser. Je te demandais juste de prendre ton pied. Est-ce si horrible ? D'autant que cette salope en aurait redemandé. Elles en redemandent toutes avec toi. N'est-ce pas vrai ? N'est-ce pas là ta réputation ?

Reed

Lucas devient totalement incontrôlable. Il a toujours une longueur d'avance sur nous, et même si Meredith et moi avons pris la décision de nous unir pour le faire tomber, la route promet d'être encore longue et semée d'embûches. La solution d'aller voir ensemble les flics est présente dans nos esprits. Elle est même bien ancrée en nous. Nous nous y accrochons fermement. Je suis persuadé qu'avec nos deux dépositions, ils nous écouteront et nous obtiendrons gain de cause. Cependant, le temps d'ouvrir le dossier et de mener une enquête approfondie causera fatalement la mort de certaines personnes. En l'occurrence, Cara, et sûrement Matt. Lucas a été clair sur ses intentions. Pris pour pris, il ne reculera devant rien, et je ne peux me permettre de prendre un tel risque. Nous marchons sur des œufs. Chacune de nos actions sera décisive quant à la suite des événements.

C'est mon deuxième jour sans Cara. Je pense à elle à longueur de journée. Inutile de préciser combien elle me manque et combien je serais prêt à payer pour la serrer dans mes bras, lui dire que je l'aime et l'émotion que je ressens à l'idée de devenir père. Je garde espoir qu'un jour tout redevienne normal et qu'on puisse enfin toucher au bonheur.

La journée d'hier a été bouleversée par l'entaille que Lucas a faite à Meredith. Je l'ai aidée du mieux que j'ai pu. Elle s'en remettra, du moins physiquement, mais son moral chute de jour en jour. Cette nuit, à nouveau enfermés dans notre cage, nous avons beaucoup parlé. Elle a fondu en larmes et je me suis empressé de la consoler. Il a fait d'elle un pantin, une coquille vide, uniquement animée par la peur et l'instinct de survie. Ma présence la ravive un peu. Or si, un jour, nous nous en sortons sains et saufs, elle ne sera plus jamais la jeune femme vive et combative que j'ai connue il y a quelques mois.

La nouvelle lubie de Lucas, aujourd'hui, en ce lundi de juillet, est d'aller fanfaronner au gymnase durant la réunion d'information à laquelle a été conviée toute la population de Cornfield. Je ne sais pas pourquoi il y tient tant, mais comme un gosse afficherait ses peluches favorites, Lucas nous a ordonné d'être présents. Alors, nous nous rendons tous les trois au gymnase pour jouer notre sordide comédie.

– Seigneur ! Cela me fait plaisir de vous voir réunis, mes grands, s'enthousiasme notre ancienne nourrice, Rosie Shepherd, lorsque nous la croisons dans le hall. Comment vas-tu, Reed ? Nous n'avons pas beaucoup eu l'occasion de te voir depuis ton retour.

Je l'embrasse poliment et dirige mon regard vers Lucas.

– Je suis très occupé à surveiller mon teigneux de petit frère. Vous savez, les jeunes, de nos jours, sont plutôt du genre fougueux et incontrôlables.

Elle rit sans comprendre mon allusion, mais peu importe.

– Où est ta fiancée, la petite Avery ? Elle ne vient pas ?

Ses questions me font aussitôt avaler ma salive de travers.

Je tousse.

– Ma fiancée ?

– Oui. Cara. Vous ne vous mariez pas ce samedi ? On a reçu le faire-part à la pension, et Samuel m’a dit qu’il allait célébrer votre union. (Elle réfléchit un instant.) Suis-je déjà en train de perdre la tête ? Je suis persuadée d’avoir lu le 25 juillet.

– Non, c’est bien.

– Tiens ! se réjouit vivement Lucas en me coupant la parole. Quand on parle du loup !

Je n’ai pas besoin de tourner la tête pour savoir qu’elle est derrière et capter son regard fixé sur moi. Je sens sa présence, son aura et même son parfum qui m’emplit narines et poumons.

– Madame Shepherd, Lucas, Meredith, retentit sa douce et petite voix.

Ils la saluent à leur tour. Moi, je ne bouge pas, figé au sol. Lucas m’observe attentivement. Il scrute ma réaction et attend sûrement qu’il se passe quelque chose. Peut-être un regard entre nous, un geste ou autre. Accompagnée de Jenyfer, elles finissent par nous contourner, et je peux enfin la voir. Elle est de dos et magnifique dans sa robe bleue à fleurs. Elle se dirige vers les portes à battant. Elles se tiennent et se parlent. Son amie lui frictionne l’épaule, certainement pour la soutenir.

Comment va-t-elle ? Tient-elle le coup ? Je dois tout tenter pour arriver à lui parler. Il faut qu’elle sache ce que je ressens pour le bébé, ce que je ressens tout court.

Lorsqu’elles passent la porte, je croise enfin son regard et, à cet instant, mon cœur éclate de la voir si belle, mais aussi de percevoir ses yeux brillants qui ne regardent que moi avec une telle profondeur. Sachant pertinemment que Lucas me surveille, je détourne difficilement mon attention sur Meredith et je suis le mouvement afin de rejoindre la salle.

Ce que l’on ne peut pas enlever à mon frère, c’est son éloquence parfaite et sa prestance en public. Lors de la réunion houleuse entre le consortium et la communauté de Cornfield, il prend la parole à plusieurs reprises et c’est peu dire qu’il sait rassembler les foules ou les diviser à sa convenance.

Je rencontre fréquemment le regard de Matt. Nous n’avons pas besoin de nous parler pour nous comprendre et être d’accord sur un point : viserait-il les élections municipales ?

Après le débat, la salle se vide malgré les buffets jonchés de petits fours et de boissons offerts pour l’événement. Nous allons saluer les parents de Meredith et je suis estomaqué de voir à quel point ils ferment les yeux sur l’état de santé mentale de leur fille.

Comment peuvent-ils être si aveuglés et hypnotisés par les discours aberrants de Lucas ?

Pour eux, il est le gendre idéal, intelligent et protecteur. Ils boivent ses paroles comme du petit-lait et attribuent la fatigue de Meredith à un manque de vitamines !

Putain ! Ils sont sérieux ?

Évidemment, durant toute la conversation, Lucas veille à ce que le pansement au poignet de Meredith ne dépasse pas de sa manche en lui tenant la main. Et ces abrutis ne sont pas foutus de faire les liens entre le fait que nous soyons en été, qu'il fait une chaleur à crever et qu'elle porte un chemisier noir à manches longues. Pourtant, je m'applique à envoyer des signaux en me préoccupant d'elle devant eux : « Tu n'as pas trop chaud ? Tu devrais remonter tes manches ! »

Mais Lucas contre toutes mes tentatives : « Laisse-la, voyons ! Si elle a chaud, elle sait quoi faire. N'est-ce pas, mon sucre d'orge ? »

Ses parents finissent par partir, le sourire aux lèvres, heureux de constater l'étendue de l'amour et du respect que Lucas porte à leur fille.

– Vous m'attendez là, nous lance discrètement Lucas. Je vais parler au maire et à ses adjoints. Reed, tu surveilles Meredith ! Ne la quitte pas des yeux. Cette tarte pourrait commettre une gaffe.

J'acquiesce de mon sourire surfait et, lorsqu'il nous laisse, je cherche désespérément Cara du regard en priant pour qu'elle ne soit pas déjà partie. Soulagé, je la trouve non loin d'une table, à mon opposé, en train d'engloutir une part de brownies.

Cette vision me provoque un léger rire et quantité de pincements dans les tripes.

– Tu veux que j'essaie d'aller lui dire un mot ? me propose Meredith.

Perdu dans mes pensées, je lâche, étourdi :

– Hein ? Quoi ?

– Tu dévores Cara des yeux autant qu'elle prend du plaisir à mordre dans son gâteau. Tu veux que je lui fasse prudemment passer un message ?

Je réfléchis un instant, et inspecte attentivement les alentours.

– Tu as un stylo et du papier dans ton sac ? demandé-je.

– Attends. (Elle le fouille et en sort un crayon, puis une note de course froissée.) Tiens !

Je lui indique, en me penchant sur une chaise :

– Mets-toi devant moi et préviens-moi si Lucas tourne la tête vers nous.

Elle s'exécute et je me dépêche d'écrire un mot.

« Besoin de te parler. Allez dire à Matt que vous partez et assurez-vous que Lucas vous entende. Je vous rejoins aux toilettes pour filles dans 15 minutes. R. »

– Comment comptes-tu le lui donner ? s’enquiert Meredith.

Je me redresse et esquisse un large sourire.

– J’ai une faim de loup, pas toi ?

– Lucas va comprendre, si nous nous approchons trop d’elle, s’inquiète-t-elle.

– Alors, on va être plus fin que fin. (Je lui tends mon coude pour qu’elle s’en saisisse.)

Mademoiselle ?

Elle émet un léger rire, et cela fait du bien de la voir sourire un peu.

– Lorsque nous passerons aux côtés de Cara, observe Lucas. S’il nous regarde, dis-le-moi, d’accord ?

Elle hoche la tête et nous nous dirigeons tranquillement vers les filles. Cara me remarque rapidement et je vois à sa gorge serrée et à ses yeux rivés sur la main de Meredith posée sur mon bras, qu’elle peine à le supporter. Plus je m’avance, plus mon estomac se retourne et plus Cara semble déstabilisée. Nous ne nous quittons pas du regard un seul instant. Tant de choses y passent. Ce fil qui nous tient s’enroule autour de nos corps en manque l’un de l’autre et nous pousse l’un vers l’autre. À sa hauteur, je desserre le papier de mes doigts et m’apprête à le lui glisser dans la main qu’elle laisse retomber le long de son corps pour se préparer à mon contact.

– Vite ! me souffle Meredith en accélérant la cadence. Je crois qu’il nous cherche.

Au moment où je frôle Cara, mon corps s’électrise et je la sens se raidir, puis l’entends lâcher un long soupir. L’échange du papier se fait non sans peine. J’ai tellement envie de garder ses doigts dans ma main.

Puis, Meredith et moi traçons tout droit afin d’atteindre le bout du buffet. Lucas nous scrute tout en continuant de discuter avec un groupe de personnes auquel Matt s’est joint. Je souhaiterais reporter mon regard sur Cara et guetter sa réaction, mais je me contente de sourire niaisement et innocemment à mon frère pendant que je mâche goulûment une part de tartelette infecte au citron.

Quelques secondes plus tard, je suis apaisé de voir Cara et Jenyfer se joindre à leur petit groupe. Elles appliquent à la lettre mes recommandations. Elles saluent Matt devant Lucas et, sans demander leur reste, elles filent en direction du hall.

– Comment vas-tu t’y prendre, maintenant ? m’interroge Meredith.

– Je...

– Hamilton ! s’écrie quelqu’un dans le brouhaha.

Je pense d’abord que la colère perceptible dans l’intonation de cette voix est dirigée contre mon

frère, mais je constate rapidement que les regards se tournent vers moi.

Se faufilant dans un attroupement, et partiellement retenu par un type qui m'est inconnu, Barry Logan se rue sur moi.

– Qu'as-tu fait de ma sœur, espèce d'enfoiré ? beugle-t-il en me bousculant en arrière.

Son intervention engendre un silence suivi de murmures dans l'enceinte.

Reculant d'un pas, je me défends :

– De quoi parles-tu, Logan ?

– Ne fais pas l'innocent, pourriture !

Il m'agrippe par le col de mon tee-shirt.

Aussitôt, je lève les mains.

– Wow, calme-toi ! Je ne vois pas de quoi tu parles.

Les yeux injectés de sang et fixés aux miens, il fulmine :

– Elle a disparu depuis samedi soir !

– Logan ! intervient Lucas. Lâche mon frère !

– Ton frère est un violeur ! Je suis persuadé qu'il sait ce qui est arrivé à ma sœur !

Je rive mes yeux sur Lucas. Que va-t-il dire ? Va-t-il m'enfoncer ou me venir en aide ?

– De quoi parles-tu ? s'enquiert Lucas.

– Elle a disparu !

– Quand ?

– Samedi, après la soirée au Joey.

Je riposte, médusé par sa conclusion.

– Je ne l'y ai même pas vue. Je suis resté pas plus longtemps que dix minutes à cette foutue soirée !

Lucas vient apposer une main ferme sur l'épaule de Barry et le force à reculer.

Sur un ton enthousiaste, il explique :

– Bon. Alors, l'affaire est résolue ! Samedi soir, mon frère a rompu ses fiançailles et est venu passer la nuit à la maison ainsi que les jours suivants. (Il se tourne vers Meredith.) N'est-ce pas, chérie ?

– Oui, répond-elle simplement.

Hargneux, Logan passe son regard sur nous. Le type qui l'accompagne le pousse à battre en retraite.

– Allez, viens, Barry ! La police la retrouvera.

Il pointe un doigt accusateur sur moi et crache :

– Un jour, tu paieras pour ce que tu lui as fait.

Sur ces paroles, ils s'en vont.

Une fois les deux hommes partis, Lucas tourne sur lui-même et, s'adressant aux curieux formant un cercle autour de nous, il déclare :

– Le spectacle est fini ! Reprenez vos discussions, Mesdames et Messieurs. Ceci n'était qu'un regrettable malentendu.

Il me fait à nouveau face et, dans un sourire idiot, il ricane :

– Tu vois que je peux t'être utile, parfois.

Dépité, je secoue la tête et ne réponds pas, puis me dirige vers le hall.

– Où vas-tu ? s'écrie-t-il. Nous ne partons pas encore, Reed !

– Pisser ! (Je me tourne.) Tu veux venir me la tenir ? ajouté-je, sarcastique, en haussant plusieurs fois les sourcils.

Mon sarcasme ne le fait pas rire. Tant pis...

– Dépêche-toi !

Tout en continuant ma route, je lève le bras et balaie l'air de ma main.

– Fous-moi la paix deux secondes.

Dans le hall, je souffle un bon coup et me précipite aux toilettes, la boule au ventre, en espérant que Cara ait suivi mes instructions.

Lorsque j'ouvre la porte et scrute l'intérieur, mon cœur rate un battement. Dos à moi, elle regarde son reflet dans le miroir, et ses yeux viennent croiser les miens. Je pénètre dans la petite pièce et ferme derrière moi.

– Mon cœur ! lâche-t-elle tout en se jetant dans mes bras.

Je la rattrape, la soulève et la fais tourner en accueillant son baiser fougueux.

Bon sang ! La tenir, l'embrasser sont les choses les plus douces au monde.

Je la repose et m'enquiers :

– Où est Jenyfer ?

Cara ouvre la bouche, mais elle est interrompue.

– Dans la cabine de toilette. Je vous laisse un semblant d'intimité, soupire Jenyfer. Mais allez-y mollo, j'entends tout.

Je ricane et, apposant mes mains sur les joues de ma princesse, je demande :

– Tu lui as tout expliqué ?

Encore une fois, Cara n'a pas le temps de me répondre. La porte s'ouvre sur une Jenyfer navrée.

– Oui, je suis au courant de tout. Et je tenais à m'excuser de t'avoir mal jugé, dit-elle avant de regagner sa place.

J'accepte ses excuses d'un hochement de tête.

– Vous pouvez continuer, je me tais, poursuit-elle, à nouveau retranchée dans sa cachette.

Je reporte mon regard sur Cara qui ne cesse de m'observer, les yeux brillants d'amour.

– Alors, tu, tu es enceinte ? dis-je, la voix enrouée par l'émotion.

– Ah oui ! s'exclame à nouveau Jenyfer. À ce sujet aussi, je suis désolée, mais je ne connaissais pas votre plan.

– Jen ! rouspète Cara.

– Je me tais ! Je ne suis plus là !

Passant ses bras autour de mon cou, Cara m'avoue :

– Oui, je suis enceinte. Enfin, disons que j'aurai la confirmation demain. (Elle me détaille avec davantage d'intensité et d'inquiétude.) Tu le prends comment ?

– Je suis heureux, mon amour. Follement heureux !

Elle peine à le croire.

– C'est vrai ? Ce n'est pas trop tôt ?

– Je veux cet enfant. Je le veux plus que tout.

Elle m'enlace avec plus de vigueur et pose sa tête contre mon épaule.

Je m'enquiers à mon tour :

- Et toi ?
- Je l’aime déjà.

Après avoir profité quelques secondes de son odeur, de son corps, de notre étreinte, je recule et lui relève le visage.

- On n’a pas trop le temps.
- Je sais, dit-elle, en détournant les yeux, attristée.
- Tu as été merveilleuse samedi. Tu mérites l’oscar de la meilleure actrice, tu sais ça ?

Elle esquisse un large sourire.

- Je confirme ! surenchérit Jenyfer.
- Cela n’a pas été trop difficile. Je l’ai fait pour nous, mon cœur, m’explique Cara. Par contre, je ne te décernerai pas le prix du premier rôle masculin. Tu aurais dû voir ta tête en embrassant la fille.
- Je suis désolé pour ça, mais...

Elle pose un doigt sur ma bouche pour me faire taire.

- Je sais, ne t’excuse pas. Tu m’avais prévenue que tu allais devoir faire des choses blessantes.

Je soupire.

- Il y a une dernière chose dont je dois te parler et après je file. Il doit déjà être en train de flipper à mort de ne pas me voir revenir.
- Oui, je t’écoute.
- Jeudi soir, demande à Matt de venir à la maison avec la paperasse nécessaire pour nous marier. (Elle a un réflexe de recul et tente de prendre la parole.) Non, Princesse, chut, s’il te plaît, écoute-moi ! Je sais, tu voulais un beau petit mariage avec robe, amis, famille et tout le bordel qui va avec, mais Lucas a décidé de nous organiser un petit voyage je ne sais où, alors...

Horriée, elle me coupe la parole.

- Quoi ? Vous partez ? Combien de temps ? Où ?
- Je ne connais pas les détails. C’est pour ça que j’aimerais t’épouser avant.
- Mais, pourquoi ? On le fera à ton retour, quand on sera arrivé à prouver que Lucas viole, bat et séquestre Meredith.

Plantant des yeux dévastés dans les siens, j’appose à nouveau mes mains sur ses joues.

- Mon amour, la vie est courte.
- Reed, gémit-elle. Quand est-ce qu’on va pouvoir vivre comme un couple normal ?
- Bientôt. Je te le promets, soufflé-je avant de l’embrasser une dernière fois et de quitter les lieux.

Cara

Trois jours plus tôt...

Je viens de récupérer Jenyfer à l'aéroport. C'est un réel plaisir de pouvoir lui parler, rire et partager ce que j'ai sur le cœur. Je dois encore lui expliquer toutes mes récentes mésaventures et mes joies. Mais rien ne presse, nous avons notre soirée entre filles et toute la semaine à venir.

De retour à la maison, Reed est là. Il a passé une partie de la journée à errer je ne sais où. Je m'inquiète pour lui, car son entrevue du matin avec son frère a dû le chambouler comme à chaque fois et les brèves et évasives discussions téléphoniques ont nourri mon inquiétude. Il était là, à se forcer à sourire et à être poli avec Jenyfer qu'il n'apprécie décidément pas.

Ce ressenti, une partie de moi peut le comprendre même si l'autre s'y refuse. Simplement parce que, quelques années auparavant, ils ont partagé une nuit. Une nuit qui m'a été volée. Oui, parce que si Reed Hamilton était revenu dans ma vie plus tôt, j'aurais été instantanément séduite. Non par son côté « bad boy » qui lui collait indéniablement à la peau à l'époque, mais bien par la tendresse que j'ai toujours pu déceler chez lui, même dans ses pires moments.

Après la découverte d'un prospectus dans le courrier et une conversation animée avec Reed, nous prenons, Jen et moi, la décision de nous rendre au Joey pour une soirée country. Évidemment, Jenyfer, citadine coquette jusqu'au bout des ongles, investit la salle de bains afin de se doucher, de se préparer et de se maquiller. Je lui montre où se trouve le nécessaire de toilette et la laisse vaquer à ses occupations.

Au rez-de-chaussée, je trouve Reed appuyé à l'îlot central de la cuisine, les bras croisés, pensif et soucieux.

- Mon cœur ? Que fais-tu ?

Il lève des yeux incertains sur moi, puis déloge de sa place pour me tendre la main.

- Je dois te parler, viens.

Intriguée par son comportement étrange, je le suis, une vive angoisse me nouant l'estomac. Que va-t-il m'annoncer qui sème un tel trouble sur son visage ? Il m'emmène jusqu'au sofa et me dit de m'asseoir. Il s'installe à mes côtés en serrant mes doigts dans sa main.

- Je suis allé voir Lucas, ce matin.

- Oui et vous vous êtes encore battus, vu tes doigts écorchés, le réprimandé-je.

Il soupire et incurve partiellement les lèvres.

- Oui, mais tu vas comprendre pourquoi, si tu me laisses finir, d'accord ?

- Motus et bouche cousue, gloussé-je.

- Merci !

Après s'être raclé la gorge, il poursuit :

- Mon frère est fou.

Je ne peux m'empêcher de commenter.

- Ça, on le savait déjà.

- Cara ! Je suis sérieux ! me gronde-t-il. Il m'a avoué des choses qu'il fait, qu'il a faites et qu'il souhaite faire. Et je dois impérativement l'arrêter. Il doit cesser de faire du mal autour de lui. Quand je dis « fou », le terme est faible. Tu te souviens de Robert ? Ben, Lucas est une version de lui plus intelligente, plus vicieuse, plus perverse, et j'en passe. Les sévices qu'il fait endurer à Meredith sont bien réels. Il a un but à atteindre et ce but, c'est moi.

À ses paroles, mon sang se gèle.

- Mais pourquoi n'allons-nous pas voir le shérif ? dis-je, horrifiée.

- Parce que nous n'avons aucun fait susceptible de l'inculper.

- Nous avons Meredith, c'est déjà beaucoup. Il suffit de la faire parler.

Il émet un léger rire.

- Oui, c'est effectivement c'est une possibilité, mais tu la vois beaucoup en ce moment en ville ou autre ? Elle est sous son emprise et je suis en mesure de comprendre dans quel état de frayeur elle doit être.

- Tu ne crois pas que le shérif prêterait attention à nos deux dépositions ?

- Trois.

- Trois ?

- Matt, me précise-t-il. Il est avec nous. Je lui en ai parlé ce midi, au Joey.

- Bah voilà ! Matt est le maire. Il peut contraindre le shérif à agir, non ?

- Il a déjà essayé, mais cela ne marche pas comme ça, princesse. Il leur faut un mandat de perquisition pour pouvoir pénétrer dans la ferme et y dénicher Meredith. Nos lois protègent les citoyens américains contre les opérations de police arbitraires. Et là encore, il n'est pas certain que Meredith puisse parler et qu'ils trouvent quoi que ce soit.

Il baisse ensuite le regard. Je sens qu'il me cache quelque chose de plus grave encore.

- Mais aller faire nos dépositions ferait peut-être avancer les choses, non ?

- Le temps de démarrer l'enquête, Lucas mettra ses menaces à exécution, souffle-t-il.

- Ses menaces ? Quelles menaces, Reed ?

- De s'en prendre à toi.

- À moi ? m'estomaqué-je. Ce ne sont que des menaces ! Il ne me fera rien, n'est-ce pas ? Il tente de te faire peur et de prendre le dessus, simplement. Il n'est pas si horrible que ça, si ?

Plantant un regard dévasté dans le mien, il lance :

- Il a déjà tué deux personnes.

Je porte une main sur ma bouche, écœurée, et, instinctivement, j'appose l'autre sur mon ventre.

Le choc passé, je demande :

- Mon Dieu, qui ? Tu en es certain ?

- Je n'ai pas tous les détails, mais oui, il me l'a avoué, dit-il en détournant le regard.

Je peine à imaginer Lucas en tueur. Je tombe des nues, et il est évident qu'il faut agir.

- Vous avez un plan, je suppose ? finis-je par me reprendre, rassurée que Matt soit avec nous.

Il hoche la tête.

- Oui.
- Et ? Qui est ?

Ses traits sont tirés et ses yeux voilés de tristesse. Leur plan va me déplaire.

Il me lance de but en blanc :

- Nous allons rompre et annuler notre mariage.

Mes poils se hérissent et la bile me remonte dans la gorge.

Je me lève d'un bond.

- Non, non ! C'est hors de question...

- Écoute-moi, tu veux ? me supplie-t-il aussitôt. Nous n'avons pas le choix. Je vais devoir me plier à ses exigences un temps. Tu connais l'histoire du cheval de Troie ? Je vais faire pareil. Il n'y a pas mieux que de s'allier à sa folie pour pouvoir la faire éclater de l'intérieur. Tu comprends ce que je veux dire ?

Je proteste, atterrée.

- C'est une mission suicide, Reed ! Tu vas te rendre complice de ses actes.

- Je préfère prendre ce risque que de risquer ta vie. Si nous en sommes là, c'est ma faute. Alors, c'est à moi de régler tout ça.

- Arrête de dire que c'est ta faute ! Il n'en est rien !

- C'est mon frère, et si ta vie est aujourd'hui menacée, j'en suis responsable.

Je vis un véritable cauchemar. Allons-nous un jour être tranquilles ? L'annonce de ma grossesse me trotte dans la tête. Je veux la lui apprendre, mais ses derniers aveux m'en empêchent, car, si je le mets au courant, cette nouvelle le confortera à agir. J'ai encore l'espoir de trouver une autre solution.

- Cara, continue-t-il en me serrant contre lui. Il me voue une incontestable obsession. Je suis le seul à pouvoir l'affaiblir et le pousser à l'erreur qui permettra son arrestation. Tu es un obstacle pour lui. Notre séparation te mettra hors de danger.

Bercée dans ses bras, les larmes me montent. Il a raison, mais ai-je la force de m'y résoudre ? L'idée que je me suis faite de cette semaine prémariage n'incluait pas une rupture.

- Comment va-t-on s'y prendre ? finis-je par abdiquer après un temps de réflexion pénible.

Après un baiser lourd et passionné, il m'explique que nous allons devoir rompre devant Lucas au cours de la soirée. Qu'il va devoir faire des choses blessantes et qu'il vaut mieux que j'ignore lesquelles afin de garder ma spontanéité. Nous devons simplement nous montrer convaincants dans nos rôles respectifs.

- Une dernière chose, ajoute-t-il lorsque Jenyfer m'appelle de l'étage. Ne mets pas ta copine au courant, d'accord ? Moins on sera dans le secret, mieux ce sera.

- Elle va t'étriper de me larguer à une semaine du mariage.

Souriant, il me fait un clin d'œil.

- Elle aura enfin une bonne raison de me haïr.

- Elle ne te hait pas, disons que... (je me tais dans le but de réfléchir au terme

adéquat qui ne sort jamais.) Puis, tu n'y mets pas du tien non plus, riposté-je.

Il rit et m'embrasse à nouveau.

– Tu lui expliqueras en rentrant à la maison.

Savoir que nous allons devoir nous séparer un temps fait que son corps, sa bouche, sa chaleur et son odeur me manquent déjà. J'ai du mal à rejoindre Jenyfer. Chaque pas qui m'éloigne de lui est atroce. Je n'ai qu'une envie : profiter de chaque instant puisque le temps nous est compté.

La comédie ne sera pas si difficile à jouer, vu que je suis déjà dévastée à l'idée de ne plus l'avoir auprès de moi pendant quelques semaines. Je vais devoir puiser dans ce manque pour être crédible, et mon état actuel à fleur de peau fera le reste. Simuler la tristesse sera un jeu d'enfant.

Je me réveille lentement, m'étire et soupire. Déjà trois matins sans Reed à mes côtés. Je ne sais pas comment je trouve la force de me lever alors que je n'ai qu'une envie : rester au lit, me recroqueviller sur moi-même et pleurer.

– Debout là-dedans ! s'écrie Jenyfer en cognant contre la porte. Tu dois te doucher et petit-déjeuner ! Ton rendez-vous chez le gynécologue est dans une heure et demie !

Ah oui ! Réflexion faite, la voici ma force : la tornade Jenyfer.

– J'arrive !

Elle ouvre la porte.

– Le beau gosse qui vous sert de maire est dans le salon, m'indique-t-elle en papillonnant des cils.

Étonnée, je me redresse à l'aide de mes coudes et m'interroge quant à sa venue, puis m'enquiers :

– Il t'a donné les raisons de sa présence ?

– Aucune idée, il veut te voir. Mais, prends ton temps, je m'en occupe en attendant.

Elle ponctue sa phrase d'un clin d'œil lourd de sous-entendus.

– Jen !

– Quoi ? rouspète-t-elle innocemment. Je prépare du café, rien d'autre.

– Dis-lui que j'en ai pour une minute.

– Non ! Tu files te doucher et te préparer d'abord ! Pendant ce temps, moi, je lui fais la conversation. Tu me connais, je suis une experte à ce jeu-là.

Je ricane en sortant du lit.

– C'est bien ce qui m'inquiète, tu vas le faire fuir.

– Mah ! se vexe-t-elle.

– Je plaisante, Jen ! Évite juste de lui sortir ton petit numéro de charme. Il est dans une période sentimentale assez compliquée. Il n’a pas besoin d’une couche supplémentaire.

– Promis !

Après m’être douchée et fin prête, je descends au rez-de-chaussée, impatiente de savoir si Matt a des nouvelles de Reed.

– Cara, me salue-t-il en se levant du fauteuil.

Je finis d’attacher ma queue-de-cheval et l’embrasse.

– Que fais-tu là ? dis-je, vaguement inquiète.

Il jette un coup d’œil incertain sur Jenyfer.

– Boh, simple visite de courtoisie. Rien de grave.

– Tu peux parler librement, Matt. Elle est au courant de tout, lui annoncé-je en pensant qu’il ne veut pas étaler nos préoccupations devant elle.

– Bon, ben, dans ce cas. Ton fiancé m’a demandé, ou devrais-je plutôt dire, m’a gentiment ordonné de venir te voir au moins une fois par jour afin de m’assurer que tu vas bien. Comme, de son côté, il veille sur Meredith, je peux bien lui rendre ce service.

– Ne vous inquiétez pas, tous les deux, je suis une grande fille, je tiens le coup. S’il faut passer par là pour enfin être tranquille et ben, on fera avec, me résigné-je.

– Oh ! prononce-t-il. Et mes félicitations pour le bébé.

– Merci.

Il s’avance vers le hall et, hésitant, il se tourne à nouveau vers moi, sort quelque chose de la poche intérieure de sa veste et me le tend.

– Tiens, le journal de la mère de Reed. Je n’en ai plus besoin.

Je me saisis du petit carnet et l’interroge :

– Tu as pu y trouver des réponses au sujet de ta sœur ?

– Oui et non. Disons que je sais maintenant que Mc Garrett et Viviana sont à l’origine de sa disparition. J’ai fait des photocopies, on verra ce que ça donne.

– Je suis navrée.

– Peu importe ! Allez, je file. Une longue journée m’attend.

Je lui souris poliment et l’accompagne sous le porche où nous évoquons jeudi soir. Il accepte volontiers de venir nous unir à la maison.

C’est donc avec l’esprit plus léger que je me rends au cabinet médical. Nous pénétrons dans le hall d’accueil où une secrétaire nous accueille avec un chaleureux sourire.

Jenyfer me suit et nous patientons dans une petite salle décorée de lithographies de femmes enceintes. Elles sont magnifiques, mais les voir me rappelle la raison de mon rendez-vous, et je commence à avoir une trouille bleue. Et si le test était vraiment positif ? Et si j'étais réellement enceinte ? Suis-je prête à élever un enfant ?

Je ne peux pas rester en place. Je me lève, me rassois, prends une revue qui ne parle, bien entendu, que de contraception ou de grossesse... La bonne blague ! J'essaie de penser à autre chose, mais les minutes passent et mon angoisse augmente.

Une voix appelant mon nom me sort de mes pensées. Je me lève et m'approche du médecin en rougissant. Je prends la main qu'elle me tend. Elle me demande si je veux que mon amie m'accompagne. Je lui indique que je préfère être seule, et nous nous dirigeons vers son cabinet.

– Je vais tout d'abord vous poser quelques questions pour compléter votre dossier, m'explique-t-elle en passant derrière son bureau.

Je réponds tant bien que mal sur mes antécédents personnels et familiaux, lui annonce le type de pilule que je prends et depuis quand. Elle me demande si je suis célibataire, et je suis fière de lui dire que non.

– Vous êtes venue me voir pour un examen systématique ? Le renouvellement de votre contraception ?

– Non...

J'ai un trou, je ne sais pas comment lui expliquer. Mes mains sont moites, je tremble et la nausée menace.

Je me lance.

– Je pense être enceinte. J'ai fait un test et il est positif.

– Vous prenez toujours votre pilule ?

– Oui.

– Vous avez du retard dans vos règles ?

– Non. Enfin, je ne sais pas trop. Je n'ai presque jamais de règles sous cette pilule.

– Ce qui est tout à fait normal puisqu'elle est microdosée, m'explique-t-elle encore. Vous l'avez oubliée ou prise en retard ?

– Peut-être en retard, une ou deux fois en deux mois.

– Vous présentez des douleurs dans le bas du ventre ? Des saignements ?

– Non, rien de tout ça.

– Bien. Je vais vous examiner, maintenant. Vous pouvez passer dans la salle d'à côté, vous dévêtir et vous installer sur la table d'examen.

Ce genre de consultation m'a toujours dérangée, mais je dois prendre sur moi. Après tout, je suis ici pour avoir une réponse claire et nette.

Allongée sur sa foutue table d'examen, les pieds dans les étriers, nue comme un ver en attendant qu'elle arrive, je me sens honteuse, vulnérable, écartelée et offerte à ses yeux.

– Détendez-vous un peu ! Je vais commencer par la question qui nous intéresse.

Détends-toi, détends-toi et respire...

J'ai beau me le répéter, je n'y arrive pas.

Elle me fait une batterie d'examens peu confortables et en tire une première conclusion :

– Votre col est bien fermé et l'utérus me paraît en effet avoir augmenté de volume, entre une mandarine et une orange. Le terme ne me semble pas assez avancé pour que nous puissions détecter les bruits du cœur. Je vais donc procéder à une échographie endovaginale.

Elle allume l'échographe et m'insère une sonde vaginale.

– Cette grossesse est-elle désirée ? s'enquiert-elle.

– Oui, enfin... Elle est inattendue, mais... Oui.

Tournée vers l'écran, elle m'indique en le pointant du doigt :

– Voilà votre utérus, et ici, l'embryon avec le cœur qui bat.

Les yeux exorbités, je cherche ce fameux « embryon », mais impossible de le voir. Le son des battements de cœur envahit la pièce et confirme ses dires. Je suis abasourdie par cette magnifique mélodie.

Elle reprend :

– Il mesure presque dix millimètres, vous devez être à sept semaines d'aménorrhée.

– D'aménorrhée ?

– Pour être plus claire, vous devez être enceinte depuis cinq semaines et tout a l'air de bien se passer.

Je tilte sur la confirmation de ma grossesse. Un petit Reed grandit au fond de moi, et cela depuis cinq semaines ! Donc, en somme, depuis que nous sommes ensemble... Depuis notre escapade au chalet.

Je ne perçois qu'à moitié le reste de l'examen, puis me rhabille comme un automate pour la rejoindre dans son bureau. Elle me remet une photo de l'échographie, en prenant soin d'entourer au stylo ce qu'elle me précise être mon embryon.

Elle me tend des papiers qu'elle a dû rédiger pendant mon absence momentanée de ce monde.

– Voici la prescription d'un bilan, de vitamines et d'un traitement pour soulager vos nausées.

N'oubliez pas d'arrêter la prise de votre pilule. On se revoit dans cinq semaines. Sylvia, ma secrétaire, va vous donner votre rendez-vous.

Je ne trouve rien d'autre que « Merci » à lui dire et, une fois le prochain rendez-vous en poche, je me retrouve à l'extérieur, suivie par Jenyfer sans avoir été capable de prononcer un mot.

Cette dernière finit par me sortir de mon mutisme :

- Alors ?
- Je suis enceinte.
- Ce n'est pas franchement une nouvelle.

La main posée sur mon ventre, je lâche :

- Oui, mais là, j'en suis certaine et j'ai la preuve en image. Je l'ai vu et j'ai entendu son cœur battre.
- Génial ! Il en a un ! Au moins, il tient de sa mère.

Je la réprimande :

- Jen !
- Je plaisante, dit-elle en me prenant dans ses bras. Félicitations, ma belle !

Reed

Lucas me fait boire et rares sont les moments où je suis sobre. Je me couche chaque soir enfermé avec Meredith, mais nous ne parlons plus. Elle, recluse dans sa torpeur ; moi, paralysé par l'ivresse. Il me pousse à bout et me teste sans cesse.

Les jours passent, mon moral est en chute libre.

Notre plan est-il à la hauteur ?

J'ai souvent envie d'abandonner et de rejoindre Cara pour ensemble fuir mon frère. En dépit de cela, il nous a déjà retrouvés à New York, il aurait vraisemblablement les moyens de nous pister n'importe où.

J'essaie de gagner peu à peu sa confiance, mais il est encore plus buté que moi. J'ai pourtant enfin marqué un point ! Il m'a appris en jubilant que Cara avait annulé notre mariage qui était normalement prévu dans deux jours. Cette nouvelle lui a mis du baume au cœur. Pour ma part, elle le fissure un peu davantage. Même si tout ceci n'est qu'une supercherie, il n'en est pas moins désagréable de penser qu'on aurait pu vivre au grand jour notre instant de bonheur.

Demain, il souhaite que nous partions loin de Cornfield. Je dois impérativement trouver un moyen de m'échapper pour me marier ce soir, secrètement, avec ma princesse.

Lucas m'a aussi mis au courant du début des recherches pour retrouver Melinda. Apparemment, ils n'ont aucune piste importante en dehors, bien sûr, des appels téléphoniques qui m'inculpent directement. Mais, une fois encore, mon frère a tout prévu pour m'éviter les ennuis. Même si je trouve son idée limitée, je n'ai pas d'autre choix que de m'y résoudre : affirmer qu'on m'a volé mon téléphone. Il s'est d'ailleurs chargé de le faire disparaître et de m'en attribuer un autre qu'il me laissera le temps de l'interrogatoire. Parce que, oui ! Après les accusations de Barry Logan devant toute la ville, je suis forcément suspecté, et donc, convoqué au poste du shérif cet après-midi.

Et, j'y entrevois une porte de sortie.

— Monsieur Hamilton, asseyez-vous, je vous prie, m'invite le shérif lorsque je pénètre dans son bureau.

Poliment, je lui tends la main.

— Snow !

Il se saisit de ma poigne. Je m'assieds et il commence notre entrevue.

– Je suppose que vous savez pourquoi vous êtes là ?

Décontracté, je hausse les épaules.

– Non, aucune idée. Qu'ai-je fait ou que n'ai-je pas fait ? Dites-moi tout !

Il se penche et jette un coup d'œil en direction de Lucas qui patiente derrière la vitre, assis sur un banc.

– Votre frère ne vous l'a pas dit ?

– Non. Mon frère est un homme très secret et mystérieux.

Souriant de manière dédaigneuse, il se munit d'un dossier et l'ouvre pour en sortir une feuille qu'il glisse devant moi.

– Connaissez-vous ce numéro de téléphone ?

M'inclinant sur la table, je scrute le papier, puis, me redressant, je déclare honnêtement :

– Oui, c'est mon ancien numéro de téléphone.

– Ancien ? relève-t-il aussitôt.

– Oui.

– Précisez.

– Ce n'est plus mon numéro.

– Puis-je savoir pourquoi ?

Avec mon sourire le plus niais, je lui lance :

– Parce qu'on m'a volé mon téléphone samedi soir, au Joey, durant la soirée country.

Sur ces propos, je dirige discrètement et rapidement mon regard vers Lucas.

– Et vous n'avez pas cru nécessaire de signaler le vol ou de venir déposer plainte ?

– À quoi bon ? Ce téléphone était une vieille relique. La personne qui me l'a pris n'a rien gagné au change. À part peut-être les photos de ma copine nue, précisé-je en réitérant mon furtif coup d'œil vers mon frère.

– Votre copine ?

Je me reprends :

– Mon ex-copine.

Soupirant longuement, il reprend la feuille et la range dans le dossier.

– Vous savez, Monsieur Hamilton, je suis embêté, car l’individu qui a volé votre portable est la dernière personne à avoir contacté Melinda Logan.

À ces mots, je prends mon air le plus navré.

– Oui, j’ai appris sa disparition. J’espère que vous serez en mesure de la retrouver rapidement.

– Où étiez-vous samedi soir aux alentours de vingt-trois heures ?

– Je venais de rompre avec ma copine, donc je suis allé passer la nuit chez mon frère. Vous pouvez lui demander et même lui faire avouer ce que nous avons pu faire.

Pianotant sur le clavier de son ordinateur, il marmonne sans prêter attention à mon sous-entendu :

– C’est ce que je vais faire. (Il reporte son regard sur moi.) Mademoiselle Dayle pourra-t-elle le confirmer ?

– Évidemment. Elle était presque là.

– Et où est-elle, d’ailleurs ?

– Cloîtrée à la maison.

– D’accord.

Mais quel imbécile !

M’observant avec insistance, il continue :

– Bon, nous en avons terminé. Veuillez demander à votre frère de venir me voir lorsque vous sortirez du bureau.

Furieux qu’il n’ait rien capté, je crache sans bouger de ma place, me retenant pour ne pas élever la voix :

– Vous êtes certain de bien m’avoir écouté ?

– C’est-à-dire ?

Je râle en secouant la tête, dépit.

– Mais bon sang ! Il faut vous mâcher le boulot ou quoi ?

– Pourquoi dites-vous cela ? demande-t-il en esquissant un sourire suffisant. Vous avez des informations complémentaires. Un aveu, peut-être ?

– Écoutez, je sais que nous ne sommes pas les meilleurs amis du monde et, même si les raisons de cette mésentente me dépassent parce que je ne vous ai rien fait, je peux le comprendre vu que je ne vous aime pas non plus. Vous voulez savoir pourquoi ? C’est simple ! Vous n’êtes pas foutu de voir ce qu’il se passe sous votre nez ! Une jeune fille est portée disparue. Le maire vous a fait part de son inquiétude quant à Meredith Dayle et les abus qu’elle aurait subis. Et vous ? Qu’est-ce que vous faites ? Rien ! Absolument rien ! Vous me suspectez parce qu’un débile, lobotomisé par ses années de football, m’accuse ! Mais bordel ! Réveillez-vous ! Ouvrez les yeux !

– Reprenez votre calme, Monsieur Hamilton, et mesurez vos paroles ! Sans quoi un petit séjour en

cellule vous pend au nez.

J'essaie de garder mon calme et, après avoir émis un léger rire contenu, je déblatère :

– Cette fois, c'est vous qui allez m'écouter. Et tant que je parlerai, vous allez rester le plus impassible possible. Vous m'entendez : im-pas-si-ble ! Ce que je vais vous dire doit rester entre nous. (Il tente de prendre la parole, mais je l'en empêche en levant une main autoritaire.) Mon frère que vous voyez... Ne tournez pas la tête ! vociféré-je avant qu'il ne le fasse. Mon frère est à l'origine de tout ce qu'il se passe à Cornfield. Il est, en ce moment même, tranquillement assis dans votre putain de poste de police à parader, comme à son habitude, pendant qu'une pauvre fille souffre, séquestrée dans une pièce, à attendre avec terreur les prochains sévices qu'il lui infligera et pendant qu'une autre pauvre fille est en train de croupir six pieds sous terre, morte !

– Ce sont de lourdes accusations que vous portez, là.

– Effectivement, ce sont de lourdes accusations. Et je vais tenter de vous en apporter la preuve. Vous voulez des aveux ? Je vais faire mon possible pour vous en fournir, mais il me faut votre parole que tout ce que je viens de vous dire restera entre nous, que vous ne tenterez rien contre moi simplement parce que vous ne pouvez pas me piffer. La vie de plusieurs personnes est en jeu, dont celle de ma fiancée !

– Votre fiancée ? Je croyais que...

– Oui, ma fiancée, dis-je, sans lui expliquer le reste.

– Ayant reçu votre déposition, il est de mon devoir d'agir. N'est-ce pas précisément ce que vous me reprochiez ? De rester les bras croisés ?

J'esquisse un sourire surfait.

– Si vous agissez maintenant sans preuve et sans aveux, ma fiancée est morte. Je suis donc le seul à pouvoir vous fournir le nécessaire pour boucler votre dossier rapidement, mais, pour cela, il me faut encore un peu de temps.

Il se laisse lourdement retomber sur le dossier de son siège et me détaille un court instant tout en mâchouillant son stylo.

– Et comment comptez-vous vous y prendre ?

– En me montrant plus futé et vicieux que lui, commencé-je par lui expliquer.

Je finis par lui raconter en détail mon plan et lui exposer tous les faits.

– C'est plutôt risqué, en conclut-il. Avez-vous le matériel, au moins ?

– Oui, c'est risqué. Mais, pour éviter les dommages collatéraux, nous n'avons pas le choix.

– Vous êtes conscient que je n'ai pas le droit de vous laisser agir seul ?

– Je sais, affirmé-je.

– Toutefois, suite à votre déposition, ajoutée à celle de Monsieur le Maire que j'irai prendre tout à l'heure, nous allons mettre une équipe sur le coup qui sera prête à intervenir dès qu'on aura des aveux.

Je hoche la tête et m'explique :

– Et pour le matériel, je me servirai d'un dictaphone. Ce sera recevable ?

Il rit.

– Vous voyez Johnson, ce soir ?

– Oui.

– Donc, rangez votre dictaphone. Je lui fournirai des micros, un que vous placerez sur vous et deux que vous planquerez dans la pièce. Ne vous occupez pas de les activer, une équipe s'en chargera à distance.

– D'accord, merci.

– Vous pouvez disposer et dites à votre frère de venir me voir.

Même s'il semble me suivre, je m'inquiète tout de même.

– J'ai votre parole que vous n'agirez pas plus tôt ?

– Vous avez ma parole, me lance-t-il. Il me faut juste la confirmation de votre alibi pour samedi soir et du vol de votre téléphone.

Sur ces dires, je me lève et me dirige vers la sortie.

– Monsieur Hamilton ? m'interrompt-il. Inutile de vous dire que je joue mon poste en vous aidant de cette manière ! Si vous tentez de me mener en bateau, vous serez dans de sales draps, et comme vous l'avez si bien souligné, nous ne sommes pas les meilleurs amis du monde. Et, enfin, pour votre gouverne, je ne vous apprécie guère, car Cornfield a toujours été une petite ville tranquille, mais, depuis votre retour, il se passe des choses plutôt inhabituelles, si vous voyez ce que je veux dire... Et je déteste tout ce qui perturbe ma routine !

Je souris poliment et hoche à nouveau la tête avant de rejoindre Lucas. Ce dernier quitte son siège et vient à ma rencontre, le front barré par la colère.

– Pourquoi cela a pris autant de temps ? aboie-t-il.

– Il m'a posé un tas de questions, et maintenant, c'est à ton tour, lui annoncé-je en lui indiquant la porte du pouce.

Lucas prend ma place et, assis sur le banc en face de la vitre, je les observe attentivement. Comme à son habitude, mon frère adopte la politesse, la prestance et l'attitude qui fait de lui le psychopathe de génie qu'il est. Cependant, j'espère que le shérif le voit sous un œil nouveau et qu'il ne se laissera pas manipuler, pour une fois.

Après son entrevue qui ne dure que quelques minutes, nous rentrons à la ferme dans un silence pesant. Je dois maintenant le convaincre d'accepter de me rendre chez Cara ce soir pendant qu'il sera à la réunion, et ce n'est pas gagné. Alors je ne vois qu'une seule excuse recevable : aller chercher mes affaires qui se trouvent encore chez elle pour notre départ.

– Non ! refuse-t-il immédiatement. Tu me prends pour un abruti ?

– Je vais chercher mes affaires. J’en ai pour dix minutes tout au plus. Le temps de traverser le champ, remplir mon sac et revenir.

Planté au milieu du salon, Lucas se passe une main sur le visage.

– Je vais aller te les chercher, tes affaires, rétorque-t-il en faisant un pas.

Je me mets en travers de son chemin et l’arrête.

– Non ! Tu n’approches pas de la maison de Cara.

Il pointe un doigt contre mon torse.

– Et toi non plus !

Lui envoyant valser sa main, je fulmine :

– Bon sang Lucas ! Arrête d’être plus con que con ! Jusqu’à présent, je me suis plié à tes petits jeux absurdes, à jouer au petit toutou docile, mais il va falloir me faire un peu confiance, si tu veux qu’on passe les prochaines semaines ensemble.

– Lorsqu’il s’agit de Cara, je n’ai pas confiance.

Je tourne les talons et me dirige vers la porte d’entrée.

– Va immédiatement rejoindre Meredith dans la chambre ! m’ordonne-t-il en beuglant.

– Va te faire foutre, Lucas !

À hauteur des escaliers, il me rattrape et m’agrippe par le bras. Aussitôt, je me retourne et abats mon poing sur son visage. Mon coup le fait reculer d’un pas en arrière et la surprise se lit dans son regard.

Je m’explique une fois encore en articulant démesurément :

– Je vais aller chercher mes affaires et je rentre ! O.K. ? Alors, va à ta fichue réunion l’esprit tranquille. Sur le chemin du retour, pense à t’arrêter au Giant nous chercher deux prostituées, et on finira cette putain de journée en baisant, d’accord ? Ce n’est pas ce que tu voulais ? Qu’on fasse mumuse ensemble ? En tout cas, moi, j’ai un besoin urgent de me vider les couilles !

Il me scrute, incertain. Lui proposer des prostituées est un choix tactique susceptible de lui indiquer que je suis prêt à tirer un trait définitif sur Cara, alors je tente le tout pour le tout.

– Je prends Meredith avec moi, me signifie-t-il en enserrant la rampe, prêt à monter à l’étage.

Perplexe, je lâche :

- Pourquoi ? Laisse-la tranquille, cette pauvre fille ! Tu ne vas pas la trimbaler à ta réunion, quand même ?
- Je ne l’amène pas à la réunion, mais ailleurs.

J’insiste :

- Mais pourquoi ? Où ?
- Pour éviter que vous me fassiez un coup de pute durant mon absence, crache-t-il en montant les marches.

Atterré, je secoue la tête.

Il ajoute :

- Allez, dégage ! Va chez Cara, mais je t’avertis : si, à mon retour, soit approximativement dans deux heures, tu n’es pas là, tu le regretteras amèrement. Et jusqu’à la fin de ta putain de vie.

La nuit commence à tomber sur la plaine de Cornfield. Impatient de retrouver Cara, je me faufile à vive allure à travers les rangées de maïs qui séparent la ferme de sa maison et, soucieux, je prie pour que mon nouveau plan fonctionne.

Arrivé sur l’allée devant le garage, je m’inquiète de ne pas voir la voiture de Matt. Si cela se trouve, il a dû, lui aussi, se rendre à la réunion du comité des fêtes, ce qui poserait un problème de taille dans le déroulement du plan.

Je monte les marches du porche et m’empresse de gagner le hall. Instantanément, l’agréable odeur de cette demeure fait frémir mes narines. J’y sens Cara. Tout, ici, est un peu d’elle-même, et ces cinq jours sans avoir pu mettre un pied entre ces murs m’ont littéralement étouffé. C’est comme si mes poumons s’ouvraient à nouveau. Cette sensation de soulagement est exquise.

Mon premier réflexe est de la chercher du regard, mais je ne trouve que Jenyfer et Matt assis sur les fauteuils du salon.

- Matt ? dis-je, étonné de le voir. Tu es venu comment ?

Il se lève pour répondre à ma main tendue.

- Cara est venue me chercher. On a préféré être prudents. D’autant plus que je devais me rendre à la réunion. J’ai prétexté la garde imprévue de mes enfants. Alors, laisser ma voiture devant chez moi était plus sage.

- Super ! Bien joué, mec !

Je me penche pour faire la bise à Jenyfer.

- Où est Cara ? lui demandé-je.

– À l'étage, elle se prépare. (Elle passe une main dans mes cheveux et les ébouriffe davantage.) Et toi, tu aurais pu faire un petit effort de tenue !

Je me redresse et raille :

– Je n'en ai pas besoin, je suis naturellement parfait.

Elle lève les yeux au ciel, dépitée. Puis, elle me détaille de haut en bas :

– Pas coiffé, pas rasé, en tee-shirt, en jean, et cerise sur le gâteau, en baskets ! Non, mais sérieux, tu abuses ! Même si ce mariage est tout sauf ordinaire, tu aurais pu au moins te raser !

Spontanément, je passe une main sur ma mâchoire rendue rugueuse par une barbe de quelques jours, et lance un regard en direction de Matt qui grimace.

Tant pis ! Il est trop tard.

– Je peux te parler cinq minutes avant que Cara ne descende ? me demande ce dernier.

– Oui. Viens.

Je me dirige vers l'ancien bureau du docteur Avery. Une fois à l'intérieur, je referme derrière moi, puis m'enquiers :

– Qu'est-ce qu'il se passe ? Tu as vu le shérif ?

– Oui. Tu as changé tes plans ? me demande-t-il en fouillant dans une de ses poches. Le shérif est venu prendre ma déposition en fin d'après-midi au sujet de Meredith et m'a donné ça pour toi.

Il me tend un sachet.

M'asseyant partiellement sur le bureau, je l'ouvre et en sors deux petits micros fixables sur une surface lisse et un autre muni d'une pince pour attacher à un vêtement, puis je lui avoue :

– Oui. Je vais agir ce soir.

– Ce soir ?

Je hoche la tête.

– Pourquoi ce soir ?

– Il commence à devenir vraiment instable et ingérable.

– Melinda ? demande-t-il craintivement.

– Oui. Morte. À cause de moi.

L'horreur lui voile tout à coup le regard.

– O.K., finit-il par articuler. Je me doutais que sa disparition avait un lien avec Lucas. Et Meredith ?

– Elle survit, mais il s’en est pris à elle à plusieurs reprises.

Son front se barrant de colère, il me demande encore :

– Qu’est-ce que ce connard lui a fait ?

J’ai à peine le temps d’ouvrir la bouche qu’il lève une main pour me faire taire.

– Non, c’est bon ! Ne me dis rien. Sinon, c’est moi qui vais commettre un meurtre.

Se passant une main sur le visage, il poursuit :

– Bon. Concrètement, comment puis-je t’être utile pour ce nouveau plan ?

– Assurer la protection de Cara. Lorsque je partirai tout à l’heure, prends les filles avec toi et partez à Atlanta chez mon père.

– D’accord. Et toi ? Tu comptes faire quoi ?

Je me déloge de ma place et brandis le sachet de micros devant moi.

– Le faire boire et le faire parler pour que le shérif se pointe avec toute la cavalerie et le boucle enfin.

– D’accord, acquiesce-t-il encore. Bon, ben, il va falloir la jouer très futé, Bond !

Surpris, j’écartere les yeux.

– Bond ?

– James ? James Bond ? Non ? Ça ne te dit rien ? L’agent 007 ? Désolé, mon fils est fan, et il se les passe en boucle, en ce moment.

– Oh, bon sang ! Arrête de traîner avec moi, vieux. Ton humour devient aussi pourri que le mien, ricané-je en lui tapotant amicalement l’épaule.

Riant, nous quittons la pièce et, au moment où mon regard se pose sur les escaliers, mon cœur menace de bondir hors de ma poitrine. Je cesse instantanément de rire et fixe la déesse qui descend prudemment les marches. Vêtue d’une robe couleur ocre et de texture satinée, ma princesse est somptueuse. Effectivement, à côté d’elle, je ressemble à un épouvantail, et je regrette de ne pas avoir fait d’effort vestimentaire.

Tel un automate, je m’avance vers elle pour aller l’accueillir au bas des escaliers. Sans lâcher mon regard, elle esquisse un sublime sourire qui, je pense, restera l’un de mes préférés.

– Princesse, prononcé-je en lui tendant une main.

Elle évite mon geste et jette ses bras autour de mon cou.

Avec force et amour, elle m’enlace.

- Mon cœur ! Tu as pu venir.
- Évidemment, je n'allais pas rater mon mariage avec la plus merveilleuse des femmes.

J'embrasse son front et lui murmure ensuite :

- Tu es magnifique.

Elle recule légèrement et me scrute :

- Et toi, tu es, Tu es toi !
- Oui, désolé, je n'ai pas pu...

Elle m'interrompt en apposant sa main sur ma bouche.

- Je comprends, mon cœur, ne t'en fais pas. Tu es, de toute façon, le plus bel homme que porte cette Terre. Bien habillé ou non, tu es le plus beau, et tu es à moi.

Matt choisit ce moment pour se racler la gorge.

- Euh Officiellement, il ne l'est pas encore, raille-t-il.
- Allez, viens. Je n'ai hélas pas beaucoup de temps, dis-je à Cara en lui tendant la main.

Je l'aide à descendre les deux dernières marches, et nous nous dirigeons vers la table de la salle à manger où Matt installe des papiers.

- Je fais l'impasse sur les différents articles de loi du Code civil concernant vos devoirs l'un envers l'autre, je suppose ? demande-t-il lorsqu'on le rejoint.

Ridiculement nerveux, je laisse Cara prendre la parole.

- Oui, tu peux faire l'impasse.
- Parfait, un contrat de mariage a-t-il été établi ?
- Non, répond-elle encore.
- Avant de procéder aux actes administratifs nécessaires pour légaliser votre mariage, nous allons procéder aux échanges de vos consentements et alliances. Jenyfer, tu as les alliances, s'il te plaît ? ajoute-t-il.

Cette dernière, légèrement en retrait, se joint à nous et dépose une petite boîte en velours devant Cara et moi sur la table, puis l'ouvre pour dévoiler deux anneaux argentés tout simples et similaires.

- Tu as acheté des alliances ? glissé-je à Cara.
- Oui, cet après-midi. J'espère qu'elle te plaît et t'ira.

Je dépose un baiser sur sa joue.

- Elle est parfaite, merci.

Elle se saisit de mon alliance et se tourne vers moi.

Matt l'interrompt dans son élan.

– C'est d'abord à Reed, Miss.

Moi ? Et que suis-je censé faire, au juste ?

– Oh ! prononce-t-elle, distraite, en reposant l'anneau.

Patientant, ils se tournent tous vers moi qui, perdu, les interroge du regard.

– Rhô ! Prends l'alliance de Cara, mets-la-lui au doigt en lui disant que tu la veux pour femme que tu l'aimes, etc., me souffle Jenyfer en râlant. Tu n'as jamais assisté à un mariage ou quoi ?

– Si, mais je me suis toujours endormi avant la fin.

– Cela ne m'étonne même pas ! réplique-t-elle, acerbe.

– Vous avez l'intention de vous balancer des piques tout le long de la cérémonie ou on peut poursuivre ? s'agace Cara.

Je m'empare de la bague et, m'éclaircissant la voix, je commence par la lui passer au bout du doigt en réfléchissant rapidement à ce que je pourrais dire.

– Cara Avery, je... je te prends pour épouse, lâché-je en haussant les sourcils à plusieurs reprises pour accentuer mon sous-entendu graveleux. Et, bon sang ! J'aimerais tellement pouvoir, à cet instant, te prendre autrement, mais... mais, je vais attendre encore un peu parce que je sais que, désormais, je vais pouvoir user et abuser de ton corps à ma guise et jusqu'à la fin de ma vie... Bref, maintenant que mon cerveau du bas vient de parler, c'est à mon cœur. Cara Avery, je te veux pour épouse. Tu es mon tout, ma vie, ma raison de me lever le matin, et tu l'es depuis toujours. Sans toi, ma vie est inconcevable. Sans toi, ma vie n'est que noirceur et tristesse. Sans toi, je ne suis rien. L'enfant, notre enfant que tu es en train de créer est la preuve de notre amour. Alors il est de notre devoir de lui donner amour, stabilité et sécurité. Par cet acte, nous scellons cette promesse. Donc, en conclusion, je suis désolé si je suis un peu gauche et si je tarde un peu, mais, Cara Avery veux-tu de moi pour époux ? Acceptes-tu de passer toute ta vie avec deux enfants à tes côtés ? Moi et notre bébé ?

J'achève mon monologue en poussant l'anneau jusqu'au bout.

– Évidemment, je le veux, lance-t-elle en m'embrassant.

Savourant ce baiser, j'entends Matt se racler une nouvelle fois la gorge.

– Cara ? hésite-t-il. C'est à toi.

Elle prend mon alliance. Je lève ma main et, à son tour, elle me la passe à l'annulaire. La taille est parfaite. Je souris et, une fois l'anneau à mon doigt, je m'élance, impatient, sur elle, pour l'embrasser.

– Oui, susurré-je en déposant mes lèvres sur les siennes.

Riant, elle me repousse.

– Attends ! J’ai moi aussi quelque chose à dire ! Je sais que tu es impatient de me prendre pour épouse, ricane-t-elle à son tour avec un regard coquin, Mais j’aimerais simplement te dire que, malgré ce que nous traversons en ce moment, je suis la femme la plus heureuse et la plus chanceuse du monde. Oui, parce que tu es un homme merveilleux. Avec toi, je me sens vivre, je me sens vibrer. Avec toi, la vie est intense. Avec toi, l’avenir me semble si beau ! Je ne regretterai jamais de t’avoir ouvert mon cœur. J’ai mis du temps, c’est vrai. Mais, maintenant que tu es à moi, tu le resteras à jamais. Reed Samuel Geoffrey Hamilton, veux-tu être mon époux ?

– Oui, et encore oui, et toujours oui, dis-je en l’enlaçant par la taille pour la soulever dans mes bras.

– Inutile que je prononce le traditionnel « vous pouvez embrasser la mariée », raille Matt lorsque je scelle ma bouche à celle de ma femme.

– Bon, ben, continue-t-il. Par le blabla qui m’est conféré, je vous déclare mari et femme.

– Hum, hum, prononcé-je en savourant les lèvres de ma princesse.

Elles m’ont tellement manqué et savoir que je vais devoir à nouveau les quitter ce soir me tord l’estomac.

Emporté par le désir que me procurent notre baiser et les caresses que Cara me prodigue avec ses petits doigts enfouis dans mes cheveux, je fais quelques pas en direction du canapé.

Matt prend une nouvelle fois la parole :

– Euh, j’ai bien compris que vous êtes pressés de consommer votre mariage, mais il reste les papiers à signer. Après, Jenyfer et moi, nous vous laissons tranquilles.

– Et par pitié, faites ça dans votre chambre ! grommelle cette dernière.

Cara se met à rire et, quittant ma bouche, elle déclare :

– Allons signer les papiers, mon cœur.

Je la laisse glisser le long de mon corps et nous nous dirigeons à nouveau vers la table pour les signatures. Matt et Jenyfer nous servant de témoins, ils signent après nous. La copine de Cara nous prend en photo pour immortaliser cet instant qui, je pense, restera à jamais gravé dans nos mémoires, même s’il reste peu conventionnel.

– Jenyfer, tu viens ? demande Matt. On va aller noyer notre solitude au champagne dans la cuisine.

Cara ricane :

– Vous nous en laissez un peu, quand même !

– Toi, occupe-toi de ton mari et laisse-nous profiter du seul plaisir que nous ayons ce soir.

Les deux filles éclatent de rire, puis s'étreignent.

– Félicitations, ma belle, poursuit Jenyfer.

– Merci.

Jen se tourne vers moi et, les yeux sévères, elle me lance :

– Et quant à toi, félicitations aussi. Mais je te préviens, tu as intérêt à être parfait dans ton rôle de mari. Tu arranges les problèmes avec ton taré de frère et, après cette histoire, je ne veux plus voir une seule larme couler sur le magnifique visage de Cara, sauf si celles-ci sont de joie ! Tu m'entends ? Sinon, je te botte les fesses !

– Entendu, dis-je en hochant la tête.

– Bien ! Allez, ouste ! Filez vous peloter à l'étage, rit-elle ensuite. Et en silence, merci !

Sur ses paroles, je me baisse et, dans un élan qui surprend Cara, je l'emporte dans mes bras. Elle pousse un petit cri et glousse en m'entourant le cou de ses bras. Je l'embrasse et entame l'ascension des escaliers.

Devant la porte de notre chambre, je lui demande de l'ouvrir et je l'allonge sur le lit. J'ôte mes chaussures et me place au-dessus d'elle.

– Attends ! dit-elle en me repoussant légèrement. Je veux d'abord te montrer quelque chose.

Intrigué par son enthousiasme et la joie qui se reflète sur son visage, je me décale pour qu'elle puisse atteindre la table de nuit.

Elle ouvre le tiroir et en sort un porte-documents qu'elle ouvre et me tend.

– Je te présente notre bébé, lance-t-elle, émue.

M'adossant contre la tête de lit, je m'empare du dossier et scrute attentivement l'échographie en la tournant dans tous les sens. Elle m'explique qu'il se trouve entre les deux croix et qu'il mesure dix millimètres, puis qu'elle a pu, durant l'examen, entendre son cœur battre.

L'écoutant parler, je percute. C'est donc bel et bien vrai, mon enfant, qui ne ressemble pour l'instant qu'à une minuscule petite boule aplatie, est en train de grandir dans son ventre. Je reste sans voix et fixe l'image alors que je sens l'insistance du regard de Cara sur moi.

– Ça va, mon cœur ? s'inquiète-t-elle, sûrement à cause du teint livide qu'a dû adopter mon visage.

J'articule difficilement.

– Oui, je... oui.

Elle se moque de mon soudain mutisme.

– Tu ne vas pas pleurer, tout de même ?

Je cligne des paupières. Il est vrai que mes yeux me piquent et que ma gorge s’est nouée.

– Reed ? continue-t-elle en m’ôtant le papier des mains et venant s’asseoir à califourchon sur moi. Dis-moi ce que tu ressens.

Je lui remonte sa robe jusqu’au-dessus des hanches et appose ma main sur le bas de son ventre.

– Je vais être père.

– Oui, glousse-t-elle encore en m’agrippant le visage. Et qu’est-ce que cela te fait ?

– Cela me rend heureux et cela me fait peur.

– Peur ?

– Oui. Est-ce que je vais être à la hauteur ? Vais-je être capable de lui apporter quelque chose de bon ?

– Hé, mon cœur ! me coupe-t-elle la parole. Évidemment que tu seras à la hauteur et évidemment que tu lui apporteras énormément de bonnes choses. Tu seras le meilleur père du monde.

Elle ponctue sa phrase par un lourd baiser. Spontanément, je frémis de bonheur.

Inquiet, je lui demande lorsqu’elle quitte ma bouche :

– On peut quand même faire l’amour ?

Basculant la tête en arrière, elle éclate de rire.

– Bien sûr !

D’un seul mouvement, elle se passe la robe par-dessus la tête me dévoilant sa belle poitrine nue, puis revient m’embrasser avant d’ajouter :

– Et je te prie de bien vouloir te dépêcher, sinon je vais devenir folle. Je suis en manque !

Sa parole me fait sourire. Si elle savait à quel point je le suis aussi !

Je porte ma main sur le creux de sa nuque et attire à nouveau son visage vers le mien. Mes lèvres pendues aux siennes, je susurre.

– Madame Hamilton, je vous aime.

L’appeler ainsi me procure un étrange sentiment de fierté et de plénitude, et sa façon d’y répondre me ravit. Elle frémit et ses yeux se ferment, alors que sa bouche s’incurve en un radieux sourire.

– Je t’aime aussi, murmure-t-elle dans une longue expiration.

Toujours assise sur mes cuisses, elle se tord pour atteindre l’ourlet de mon tee-shirt et le soulève.

Je finis son geste et ôte mon vêtement, puis reviens caresser sa nuque et son dos. Je la fais s'incliner en arrière et, tour à tour, je suçote ses délicieux tétons dressés.

– Attention, m'avertit-elle. Ils sont un peu douloureux.

Je ne veux pas lui faire mal, alors j'y mets davantage de délicatesse en les excitant du bout de la langue. Elle semble aimer cela, comme j'aime la sentir se tortiller sur moi. Pendant une seconde, je ferme les yeux, puis, emporté par le désir de savourer tout son corps, je remonte ma bouche sur son cou et le lèche jusqu'au lobe de son oreille que je pince avec mes lèvres et ensuite avec les dents. Ce qui lui fait lâcher de petits bruits de gorge cruellement érotiques.

– Enlève ton jean, souffle-t-elle en passant ses mains entre nous pour tirer sur les boutons de ma braguette.

Elle se soulève partiellement, le temps de me laisser ôter mon pantalon et mon boxer. Mon érection aussitôt libérée, je perçois à sa façon de me regarder et de se mordre une lèvre que la vue lui plaît. Elle recule sur mes jambes, puis s'empare de mon pénis et l'engloutit goulûment avec une douceur grisante.

Je pousse un râle de pur plaisir lorsque sa langue s'enroule autour de mon gland et le lèche avec gourmandise. Ma puce a toujours été une experte en fellation. Ceci est un fait avéré, et je ne sais pas si la frustration de ces derniers jours est à l'origine de cela, mais, si elle continue, je vais exploser d'une seconde à l'autre. Je me fais donc violence pour la faire cesser et lui relever le visage.

Je ris en voyant sa petite moue boudeuse.

– Tu es si bon, se plaint-elle.

Souriant malicieusement, j'enfouis ma main sous sa petite culotte de dentelle et vibre de la sentir si mouillée. J'introduis alors un doigt en elle tandis qu'elle se tend de plaisir pour ensuite le porter à ma bouche et la goûter.

– Mmm... Pas aussi délicieux que toi !...

Elle rit d'un rire exquis.

Je me redresse et la fais basculer pour l'allonger. Elle rouspète à nouveau. Je sais qu'elle veut encore me sucer, mais je ne la laisse pas faire. Je glisse son sous-vêtement le long de ses jambes, le jette au sol, ramène ma petite ingénue vers moi et viens immédiatement caler ma bouche contre son appétissante et jolie chatte. Je la suçote, la lèche en plantant mes yeux dans les siens, qui, par-dessus sa poitrine, m'observent avidement. Ses yeux sont brûlants et suppliants. Elle remue et geint, quitte mon regard pour se cambrer sous mes coups de langue savamment prodigués sur son clitoris gonflé, et ses lèvres suintent de salive et de désir pour moi.

– Je te veux en moi, gémit-elle en m'agrippant les cheveux.

Je souris contre sa peau, et j'ai si chaud que je suis sur le point de m'enflammer comme une torche humaine. Je lui écarte les jambes, alors qu'elle les resserre autour de ma tête. Je veux d'abord la faire jouir de cette manière, et c'est effectivement ce qu'il se passe lorsque j'accélère mon mouvement de langue. Ma puce se tord de plaisir et jouit contre ma bouche, en soupirant sensuellement mon nom. Il n'en faut pas davantage à ma queue pour devenir aussi dure qu'un roc.

Son visage, jusque-là tendu par la jouissance, s'éclaircit dans un sourire éloquent. Elle est heureuse. Ma femme est aux anges et apaisée. Cependant, je n'ai pas dit mon dernier mot, et me prépare déjà au second round. J'escalade son corps de baisers jusqu'à atteindre sa bouche que je prends immédiatement en otage. Je l'assaille et force l'ouverture de ses lèvres. Nos langues se mêlent, se frottent et se dégustent. Le souffle court, je bloque mon pénis entre les replis de son sexe et, d'une légère poussée, je m'enfonce lentement en elle. Si lentement que chaque millimètre parcouru dans la douceur et la moiteur de son intimité se propage en une lente et progressive vague de frissons.

– Reed ! lancine-t-elle, impatience. Prends-moi fort mon cœur...

Je ris et lui souffle d'une voix rauque et profonde.

– Patience... petite coquine...

Entièrement dans son corps, je ne bouge plus, lui rends son sourire et viens lui mordre sa lèvre inférieure. Puis, je donne à mes hanches un mouvement circulaire tandis qu'elle vient planter ses ongles dans mes biceps. Chaudes et accueillantes, ses jambes s'écartent davantage. Elle me veut et veut sentir ma force. Alors, allongé sur elle et toujours en elle, je redresse le buste et viens agripper fermement de mes deux mains le barreau latéral de la tête de lit. Je me retire partiellement et m'aidant de la barre, je reviens d'un coup sec.

Elle reçoit ma première charge en poussant un couinement étranglé.

– Comme ça ? lui dis-je, taquin.

Hochant la tête, elle déglutit longuement.

Je raille :

– Tu as perdu ta langue ?

Elle secoue négativement la tête et je ne lui laisse pas le temps de se préparer à ma deuxième charge, plus rude et plus profonde cette fois-ci.

– Encore ? demandé-je.

Haletante et les yeux brillants de désir, elle réitère son hochement de tête.

Une nouvelle fois, je la cloue violemment au matelas et, comme pris à mon propre jeu, cet autre

brusque coup de reins me propulse dans un état de transe. Je lâche la tête de lit pour m'accouder, puis je recommence à bouger à l'intérieur d'elle avec davantage de rapidité. Mes va-et-vient sont plus courts, plus mesurés. Nos corps montent en température et sont collants de transpiration. Nous ondulons sur un même rythme, et je sens déjà qu'elle se contracte autour de ma queue, ce qui rend la pénétration de plus en plus difficile, mais tellement plus intense. Alors que je ne suis plus que volcan en fusion et bombe à retardement, elle s'accroche à moi, se tend et jouit, ce qui me provoque un orgasme fulgurant.

Épuisé, je me laisse lourdement retomber sur son corps, puis j'enfouis mon visage dans le creux de son cou en murmurant la première pensée qui me traverse l'esprit :

- Désormais, tu es ma femme.
- Désormais, tu es mon époux, réplique-t-elle.

J'essaie tant bien que mal de me soulever, mais elle me retient contre elle.

- Reed, je ne veux pas que tu partes loin de moi.

Je ne l'ai pas avertie du changement de plan. Je ne lui ai pas dit non plus qu'ensuite, je ne serai plus dans l'obligation de quitter Cornfield avec mon frère. Mais, il me reste tant à faire encore que je ne veux pas lui donner de faux espoirs. D'autant plus que si mon nouveau plan se déroule comme je le prévois, je vais être contraint de physiquement la tromper. Cette option-là ne m'enchanté guère, mais ai-je vraiment le choix ?

Il me faut être convaincant. Je ne me donne aucune excuse, mais si je pouvais l'éviter, je m'en abstiendrais volontiers.

- Je n'ai pas non plus envie de partir.
- Alors reste avec moi et, s'il le faut, on s'enfuit tous les deux.

Je ris à cette réflexion qui m'a obsédé à de nombreuses reprises ces derniers jours et, trouvant enfin la force de me redresser, je viens survoler sa bouche.

- Non, princesse. On ne peut pas s'enfuir et laisser Lucas tuer quelqu'un d'autre.

Je l'embrasse et quitte ses bras afin de venir m'asseoir sur le bord du lit.

- Et comment je vais savoir si tu vas bien ? s'attriste-t-elle.
- Mon amour, dis-je en attrapant sa main pour la lui caresser de mon pouce. J'ai un GPS spécial Cara intégré en moi, donc quoi qu'il puisse m'arriver, je te reviendrai toujours. Ne t'inquiète pas, d'accord ?

Elle soupire.

- Hum...

Je me plie pour attraper mes vêtements encore étalés au sol et me lève pour les enfiler.

– Mon sac de sport est dans l’armoire ? dis-je, en me déplaçant vers cette dernière.

– Hum...

Son soudain côté taciturne me chagrine. Je me tourne vers elle et l’observe. Ma puce est triste, et je peux le comprendre. Cela dit, je suis aussi anéanti qu’elle. J’ai pourtant l’espoir de la retrouver plus tard dans la soirée, mais la voir ainsi, si accablée, me tue. Je dois pourtant lui cacher mon plan, sinon elle ne me laissera jamais agir sans que je lui explique tout en détail et, là maintenant, je n’ai plus le temps.

Je me saisis du sac et prends quelques affaires tandis qu’elle se change, et se recoiffe, assise sur le lit.

Ôtant mon alliance, je la rejoins.

De ses grands yeux larmoyants, elle ne rate aucun de mes gestes et déplacements.

– Tu me la gardes ? demandé-je en lui tendant la bague. Je ne peux pas la porter.

Elle s’en empare et hausse les épaules, faussement indifférente.

Je m’accroupis devant elle et cherche son regard fuyant.

– Hé ? Je te promets de revenir rapidement.

– Ne fais pas de promesse que tu ne tiendras pas !

– Tu me connais bien, maintenant. Tu sais que quand j’en fais une, je la tiens, n’est-ce pas ? dis-je en lui tournant le visage vers moi.

– Hum...

– Allez, arrête de faire la tête et souris-moi ? Tu ne veux pas que je quitte cette maison avec en mémoire ta petite bouille tristounette. Si ?

Elle réitère son haussement d’épaules et renifle lorsqu’une larme perle sur sa joue. Je viens la lui retirer du bout des lèvres et me redresse en ajustant la bandoulière de mon sac autour du cou, puis je lui tends la main.

– Je dois filer. Tu m’accompagnes jusqu’à la porte ?

Elle ne réagit pas à mon geste et secoue la tête.

– Non. Je ne veux pas te voir quitter cette maison.

– D’accord, je comprends.

Abattu de la voir si mal, je soupire et me penche sur elle pour lui donner un dernier baiser.

Je prends quelques secondes pour l’admirer et, le ventre noué, je me force à tourner les talons,

mais avant de refermer la porte derrière moi, je lui lance :

– Hé, Cara ?

Elle relève son regard sur moi.

– Hum ?

– C’est nous contre le reste du monde, tu te souviens ?

Sur cette phrase qui représente tant de choses pour nous, son visage se fend enfin d’un triste sourire, alors que de grosses larmes s’écoulent librement sur ses pommettes.

Elle hoche très légèrement la tête.

Accablé, mais plein d’espoir de la revoir très vite, je me rue au rez-de-chaussée où je trouve dans la cuisine Matt et Jennifer en train de rire autour d’une coupe de champagne.

– Jenyfer, tu peux aller voir Cara, s’il te plaît ? elle ne se sent pas bien.

– Qu’est-ce que tu lui as fait encore ? me rétorque-t-elle.

J’insiste.

– Rien. Tu peux y aller ?

Elle se déloge de sa chaise et, dans un salut militaire, elle lance :

– S.O.S. cœurs brisés par Reed Hamilton, me voilà !

Perplexe, je la regarde s’en aller, puis m’enquiers :

– Elle est bourrée ?

– Je ne sais pas. Mais si elle ne l’est pas, cela ne va pas tarder, ricane Matt.

Puis, il me demande :

– Alors ? Ça y est, tu es prêt ?

– Ouaip, ça y est ! Et d’ailleurs, si jamais cela tourne mal pour moi, est-ce que tu peux me promettre de veiller sur Cara et mon gosse ?

Étonné ou n’ayant toujours pas mesuré le danger, il écarquille les yeux, puis me donne une accolade virile.

– Ne dis pas ce genre de chose, tout va bien se passer.

Je recule et appuie ma requête.

- Tu peux me promettre ça ?
- Évidemment ! Tu as ma parole.
- Merci.

Je me dirige vers le hall et poursuis :

- Je n’ai pas mis Cara au courant de ce que j’allais faire, alors, après mon départ, explique-lui pour que vous puissiez déguerpir d’ici au plus vite, d’accord ?
- Oui. Je le ferai.
- Merci pour tout.
- Oh, tu sais, si je pouvais faire davantage pour vous aider toi et Meredith, je le ferais.
- Je sais mais, assure-toi de mettre Cara et Jenyfer à l’abri et ce sera déjà beaucoup. Je m’occupe du reste.

Je quitte la maison et retourne à la demeure de mon enfance, l’angoisse au ventre, et avec la ferme intention de tirer un trait définitif sur cette histoire. Une fois Lucas bouclé ou interné, je foutrai le feu à cette maudite baraque.

Presque en bordure du champ de maïs, mon attention est attirée par ce que je suppose être des voix. Je m’arrête et tends l’oreille. Puis, guidé par ces sons et emporté par le dépit, je me faufile à travers les hauts épis pour y découvrir trois hommes, dont le shérif, en planque avec leur matériel de surveillance.

Lorsque j’arrive à leur hauteur, l’un d’eux colle sa main sur son revolver.

- C’est bon Jeff ! intervient Snow. C’est le bon frère.

Tout en mesurant ma voix et gesticulant nerveusement les bras, je m’emporte.

- Non, mais vous êtes sérieux ? Vous ne pouvez pas être plus discrets ? On vous entend à dix bornes ! Non, mais c’est quoi cette équipe de bras cassés ? Vous les avez eus où, vos insignes ? À Disney World ?!?
- Hamilton, calmez-vous, me siffle le shérif.
- Je me calme, si je veux ! Vous êtes ridicules !
- Nous venons d’arriver, et je vous signale que votre frère est déjà chez vous, m’indique-t-il d’un ton sévère.

Je me fige.

Et merde !

Je lève mes yeux en direction de la ferme et y perçois effectivement de la lumière. Je ne perds pas plus de temps et me dépêche de regagner la maison sans écouter ce que me lance le shérif.

Putain !

Je gagne le hall et suis instantanément glacé par le silence qui règne entre ces murs. Je trace droit au salon et, lorsque j'ouvre la porte, mon estomac se retourne. Recroquevillée sur elle-même, totalement nue et les bras et jambes attachés, Meredith gît sur le sol. Je laisse tomber mon sac de sport à terre et me précipite vers elle. Je ne prête pas trop d'attention à Lucas qui m'observe tranquillement assis sur son fauteuil, son revolver en main et posé sur sa cuisse.

Au moment où je me penche sur elle, je suis rassuré de la voir vivante. Je lui caresse les cheveux et croise son regard terrifié et dévasté par les larmes. Je rive ensuite mes yeux sur ceux de son bourreau.

– Qu'est-ce que tu lui as fait ?

Il sourit.

– Je n'en ai que pour dix minutes, Lucas, tout au plus, singe-t-il mes paroles de début de soirée.

– Ça a mis plus de temps que prévu.

– Tu me prends vraiment pour un con ? dit-il sereinement, avant de regarder sa montre. Qu'avez-vous fait pendant plus d'une heure et demie ?

Je me penche à nouveau sur Meredith et glisse mes bras sous son corps fébrile afin de la soulever et l'emporter sur le divan.

– Laisse-la où elle est, crache-t-il. Et réponds !

Ne l'écoutant pas, je me redresse avec Meredith dans mes bras.

Il bondit de son assise et pointe son arme sur moi.

– Laisse-la, par terre ! Et réponds à ma question ! Qu'avez-vous fait pendant presque deux heures ?

Je ne sais pas si les micros fonctionnent et s'ils entendent quelque chose, mais mon frère a pris la précaution de fermer tous les rideaux de la maison.

Se doute-t-il de quelque chose ? A-t-il encore une longueur d'avance sur moi ?

– Désolé, ma belle, dis-je en reposant doucement Meredith sur le plancher froid et austère.

Je me lève à nouveau et fais face au canon.

– Baisse ton arme et calme-toi, tu veux ? On peut parler sans s'énervier, non ?

– Je veux que tu répondes à ma question.

– Nous nous sommes disputés et...

Il part dans un vif éclat de rire, ce qui me fait taire.

Puis, soudain, le visage déformé par la hargne, il vocifère :

- Arrête de me mentir !
- Je ne te mens pas, je...
- Tu te disputes en te mariant, toi ? me sort-il en secouant le revolver sous mon nez.

Mon sang ne fait qu'un tour.

Comment sait-il cela ?

- De quoi parles-tu ? tenté-je, en jouant l'ignorance.

Il se recule et se rassoit sur son fauteuil.

– Quand vous faites quelque chose dans mon dos, toi, Johnson, Jenyfer et ta pute de Cara, fermez au moins les rideaux !

– Tu m'as suivi ?

– Évidemment ! Tu pensais vraiment que j'allais te faire confiance comme ça ? Quand il s'agit de Cara, je n'ai aucune confiance. Je t'ai toujours dit qu'elle était ta faiblesse. Donc, j'ai annulé la réunion, et je suis venu vous épier. À vrai dire, je n'ai pas été déçu du spectacle. Alors, voilà frangin ! (Il lève les bras.) On fait quoi, maintenant ? Tu te résignes enfin à la rayer de ta vie ou je m'en charge moi-même ?

Le cœur battant à une cadence infernale, je me retiens pour ne pas me jeter sur lui et l'étriper de mes propres mains.

La mâchoire serrée, je lâche :

– J'ai pris des affaires. Je suis prêt à te suivre et à faire ce que tu voudras. N'est-ce pas notre accord ? Oublier Cara ? J'en suis pour l'instant incapable. Elle fait partie de moi depuis toujours, et tu le sais, non ?

– Je le sais, oui. Vu que tu m'as laissé pour mort devant une putain de porte, il y a douze ans, simplement parce que tu voulais la retrouver.

Je m'indigne, hagard :

– Je ne t'ai pas laissé pour la retrouver.

– Arrête de te voiler la face ! Tu as sauté sur l'occasion. Quand elle a déménagé, tu n'étais plus que l'ombre de toi-même. Tu ne faisais que parler d'elle à longueur de journée. Tu pleurais dans ton lit en cajolant une putain de photo d'elle ! Tu me prends encore pour un abruti ? Tu crois que je ne sais pas que tu as préféré partir la rejoindre, plutôt que de rester avec moi ?

– Et alors ? même si c'était le cas, qu'est-ce que ça peut te foutre ? Tu t'en es très bien sorti, non ?

Il se passe une main sur le visage et soupire.

- On ne va pas revenir sur ce sujet.
- Effectivement, alors pourquoi tu le remets sur le tapis ?

Plantant des yeux emplis de rage dans les miens, il peste :

- Parce que tu n’es pas foutu de comprendre ce que je veux.
- Qu’est-ce que tu veux bordel !
- Toi...

Horrifié, perdu et j’en passe tant tout ça m’est inconcevable, je lui annonce :

- Mais tu ne pourras jamais m’avoir, je ne suis pas ce que tu attends de moi.

Je me déplace pour m’asseoir sur le divan.

J’ai déjà mentionné l’arme, et les flics ne sont pas intervenus. Les micros que j’ai dans la poche, ne doivent pas fonctionner ou alors ils n’entendent rien. Il faut que je trouve un moyen de pouvoir les sortir de leur sac.

Un sinistre silence s’installe dans la pièce. Mon cerveau tourne à plein régime. Meredith est toujours étendue sur le sol, immobile, les yeux fermés. Elle a même cessé de renifler. Je dois vraiment trouver une solution pour pouvoir détendre l’atmosphère et le faire quitter sa place afin de mettre librement les micros quelque part, puis le faire avouer ses crimes.

Je suis furieux. Rien ne se passe comme prévu. Lucas a encore et toujours l’avantage.

Dois-je prendre sur moi et lui donner ce qu’il souhaite ? C’est-à-dire lui offrir mon corps... Son réel but est-il mon corps ? Ou bien mon esprit ? Il dit me vouloir, mais comment me veut-il ? Si je lui donne ce qu’il veut, en voudra-t-il davantage ?

Seigneur ! Tout ceci est absurde, insensé, écoeurant ! Il est mon frère.

- D’accord, abdiqué-je dans un murmure.
- D’accord, quoi ?

Je me lève du canapé et retire mon tee-shirt.

- Tu me veux, je suis à toi. Maintenant !

Il pose aussitôt un regard lubrique sur mon torse dénudé et me détaille avec une lueur de plaisir dans ses yeux. Cette même étincelle de désir qu’un homme a sur une femme. Mais je suis un homme, et je suis surtout son frère. Ce qui fait de lui quelqu’un d’horrible, de pervers. Quelqu’un souffrant d’une déviance sexuelle. Il est un monstre comme son père l’était.

C’est donc bien cela ! Il me veut de cette manière-là.

Comment pourrais-je lui donner ce qu'il veut ?

– Tu tentes encore de me bernier, déclare-t-il. C'est ça ?

Je prends mon air le plus assuré et déboutonne ma braguette.

– Non. Je suis sérieux.

D'un geste exagéré, je fais glisser mon jean sur mes hanches et le laisse finir sa chute sur mes chevilles, puis l'enjambe pour ensuite le pousser sur le côté.

Il connaît peut-être ma faiblesse, mais maintenant, j'ai trouvé la sienne : moi.

Sa réaction ne me trompe pas, il perd ses moyens et frémit de me voir offert à lui. Il en a même perdu la parole et paraît tomber des nues comme Meredith qui me regarde étrangement.

– Alors ? Ça te convient ? insisté-je.

– Que veux-tu en échange ?

– Ce que je te demande depuis le début : laisser Cara tranquille et arrêter de t'en prendre à Meredith.

Son regard reste incertain, alors je m'avance vers lui sans le quitter des yeux. Il déglutit et je vois sa gorge se creuser anormalement. Je le déstabilise.

À sa hauteur, je viens doucement lui prendre la main et la lui pose sur mon torse. Ses pupilles se dilatent.

– Tu... tu cherches encore à me bernier, répète-t-il.

Mais cette fois-ci, il est moins convaincu par ce qu'il avance.

– Non, Lucas ! Je cherche à protéger la femme que j'aime et mon enfant. Donc si je dois passer par là pour assurer leur sécurité, je le ferai. Alors, vas-y, touche-moi, caresse-moi. Fais ce que tu veux de mon corps.

Je ressens sa surprise et ses derniers doutes, mais j'appuie mes dires en venant me serrer contre lui.

Ce que je fais me dégoûte au plus haut point. Sentir sa main sur moi est un enfer. Je n'ai qu'une envie : partir en courant loin d'ici. Cependant, j'ai pris le dessus sur lui. Il n'est plus que trouble et incertitude, alors qu'il n'a qu'une envie succomber à mes avances. J'agis exactement comme quand je séduis une femme, je parle d'une voix affirmée et suave, ma gestuelle est sensuelle et mon regard reste profond.

Survolant son visage du mien, je le provoque :

– Allez vas-y Lucas, baise-moi, sodomise-moi comme une petite salope, si c’est ce qui te fait bander !

Sur cette réplique, je lui enserre fermement son entrejambe.

Il fait un pas de recul, j’ôte ma main et m’écrie :

– Vas-y, bordel !

Tendant son bras, il exige en bégayant :

– P... penche-toi sur la table.

La bile me remonte et mon sang se glace. Il est réellement déterminé à me faire subir les mêmes sévices que son père me faisait endurer.

– Je peux te demander une faveur d’abord ?

– Quoi ?

– Boire. Je veux boire.

Il hoche la tête.

– Oui, vas-y, va te chercher des bières.

– Non, j’aimerais quelque chose de plus fort. On avait une bonne bouteille de Ransom spirit, non ? Tu sais où elle est ?

Il soupire et se passe une main sur le visage avant de m’indiquer :

– Elle est dans ma chambre. Je vais te la chercher, bouge pas.

– Merci, dis-je en l’observant quitter la pièce.

Une fois certain qu’il est à l’étage, je me précipite vers mon jean et en sors les deux micros. J’en colle un sous la table et le second sous une étagère de la bibliothèque.

– Qu’est-ce que tu fais ? me murmure Meredith.

Je la rejoins au milieu de la pièce et, me penchant sur elle pour lui caresser la joue, je lui explique :

– Les flics sont dehors. Ils attendent des aveux. Je vais devoir le faire parler. (Je me redresse.) Ça va, toi ?

Elle secoue la tête.

Je me dirige vers le divan et me saisis du plaid, puis retourne la couvrir avec.

– C’est bientôt fini, ma belle.

Esquissant un faible sourire, elle repose sa tête contre le sol.

– Reed ?...

– Hum ?

– Il y croit vraiment.

– À quoi ?

– Que tu vas t’offrir à lui, me répond-elle.

Je m’assieds sur une chaise.

– J’espère.

– Tu vas le laisser faire ?

– Espérons que je ne sois pas obligé d’aller jusque-là.

– Voilà, c’est celle-là ? me demande Lucas en brandissant la bouteille.

J’acquiesce, alors qu’il s’avance vers le buffet pour récupérer deux verres.

– Tu n’as pas pu t’empêcher de te soucier d’elle, poursuit-il en jetant un coup d’œil à Meredith. Ton cœur te perdra.

Tapotant nerveusement mes doigts contre la table, je lâche :

– Que veux-tu, on ne se refait pas.

Il est temps pour moi d’engager la conversation sur le sujet qui m’intéresse et qui pourra nous sortir, Meredith et moi, de cet enfer, alors je poursuis en attrapant le verre qu’il me tend.

– En parlant de cœur. Qu’est-ce qu’elle représentait exactement Melinda pour toi ?

Il s’assied à mes côtés, boit une gorgée et grimace.

– Rien.

– Et Meredith ? Pourquoi faire croire à vos fiançailles ?

– Bois, au lieu de poser des questions, grogne-t-il.

Mon verre en main, je le porte à mes lèvres et le vide d’une traite, puis le glisse vers lui pour qu’il me resserve.

– On peut parler un peu, non ?

– Non. Ce que je souhaite, c’est que tu boives et quand tu seras prêt, je veux que tu te penches sur cette foutue table.

Il me sert. Je me saisis du verre tandis qu’il rapproche de lui son revolver, posé sur la table.

– Pourquoi, ne veux-tu pas...

Je suis interrompu par les soudains hurlements de Meredith.

– Au secours ! Aidez-moi ! Je vous en supplie ! crie-t-elle en se brisant la voix.

Aussi surpris que moi, Lucas bondit de sa chaise, s’empare de son arme et se rue sur elle.

Il lui envoie un coup de pied dans l’estomac.

– Ta gueule ! vocifère-t-il. Qu’est-ce qu’il te prend ?

Elle se tord de douleur. Je saute aussitôt de mon assise et m’interpose.

– Oh ! pesté-je en le bousculant en arrière. Ne la frappe pas !

Je suis prêt à lui envoyer une droite, mais à partir de là, tout bascule et se passe très vite.

Un fracas retentit à l’avant de la maison et trois hommes pénètrent dans le salon en pointant leurs armes sur nous.

– Police ! À terre ! hurle l’un d’eux.

D’un réflexe étonnant, Lucas se faufile dans mon dos et, se servant de moi comme d’un bouclier, il me braque son arme sur la tempe. Je ne résiste pas. J’aimerais que tout se déroule sans faire couler de sang. Je me contente de lever les mains et d’analyser la scène.

Il me maintient fermement de son bras autour de ma gorge.

– N’avancez pas ou je le bute ! s’écrie-t-il.

– Hamilton, lâchez votre arme, déclare le shérif.

Lucas nous fait reculer vers la fenêtre en répétant ses menaces. Il panique. Je le sens à sa respiration, à ses tremblements. Il se sait fini, alors j’essaie de le raisonner.

– Arrête tes bêtises et rends-toi.

– Ferme-la, toi, me siffle-t-il à l’oreille.

– Tu ne me tueras pas.

– Ne me tente pas !

– Hamilton, baissez votre arme, répète le shérif.

La tension dans la pièce augmente. Prêts à faire feu, les trois hommes et le shérif observent les moindres gestes, examinent les moindres occasions.

– Cara est morte, me susurre-t-il.

Je n'ai pas le temps de réagir qu'un coup de feu part. Je me fige. Un homme s'effondre devant moi. Mes oreilles bourdonnent. Un son sec de bris de verre éclate et un second tir tonne. Des cris sourds s'élèvent et une vive douleur s'étend dans mon épaule. Hagard et vidé de mes forces, je tombe en arrière.

Le calme revient, mais l'affolement gagne l'atmosphère. Je peine à comprendre ce qu'il vient de se passer. La scène qui se joue sous mes yeux se déroule très lentement, mais je perçois tout. La radio de Snow grésille ; des voix s'en échappent. Mon cœur cogne fort contre ma poitrine et mes tempes. L'un des officiers s'est penché sur son partenaire, à terre. Il répète sans cesse : « il est mort ». L'autre vient ôter les liens de Meredith. Elle pleure.

Que s'est-il passé ? Où est Lucas ? L'ont-ils abattu ?

J'ai chaud, très chaud. Je ne ressens plus la douleur. Mi-allongé, mi-assis contre le mur, je porte ma main sur mon épaule. Je saigne. Je suis blessé et totalement perdu.

« Cara est morte » résonne dans ma tête.

– Cara, prononcé-je.

Edward Snow s'avance et s'accroupit devant moi.

– Une ambulance arrive.

– Lucas ?

– Il s'est défenestré et a fui.

J'essaie de me redresser, mais la douleur revient. Je me tords et râle.

– Cara, lanciné-je souffrant. Il faut que j'aille voir...

Il m'empêche de bouger.

– Non, vous restez là. Vous êtes blessé.

– Je dois...

– Non ! objecte-t-il catégoriquement face à mon obstination. Vous ne devez rien faire du tout. Toutes nos unités sont à sa recherche. Une équipe est devant la maison de votre fiancée.

– Ma femme, rectifié-je. Et elle n'est pas chez elle.

– Elle est où ?

– Chez mon père à Atlanta.

Je me sens mal, très mal. Ma tête tourne et le shérif devient trouble. Il se dédouble.

Je...

Je me sens mieux. Je suis léger. Mais où suis-je ?

Dans une petite pièce éclairée seulement d'une petite lampe fixée au lit, au-dessus de ma tête. Mon épaule est soignée et bandée, mon bras perfusé.

Dans quel hôpital suis-je ? Comment suis-je arrivé ici ?

Lucas ?... Cara ?...

Bon sang, Cara !

Je m'arrache la perfusion, tire sur les électrodes collées sur ma poitrine et essaie vainement de me lever. Mais je suis patraque, vidé de force.

– Monsieur Hamilton ! Que faites-vous ? s'affole une infirmière en gagnant la chambre.

– Je dois rejoindre ma femme.

– Non ! Vous restez ici.

Elle fait le tour du lit et, posant une main sur moi, elle tente de me recoucher. Il est hors de question que je reste ici, alors que ma femme est menacée. Je la bouscule violemment. Elle s'entrave dans le fauteuil au coin de la pièce, outrée.

– Désolé, mais je dois retrouver ma femme et...

– Reed ? Mon cœur ?

Au son de sa voix, je fais volte-face vers la porte.

De la voir, là, si belle, si elle, diffuse dans mon être un vif soulagement. Elle est avec moi. Elle ne risque plus rien. Souriante, elle se jette dans mes bras et, lorsque nos corps se percutent, je lâche un grognement de douleur, mais sentir Cara contre moi apaise toutes les souffrances du monde.

– Tu vas bien ? m'inquiété-je.

Après un lourd et ardent baiser, elle me répond, les larmes aux yeux.

– Oui. Moi, je vais bien, mais j'ai eu peur pour toi. Pourquoi ne rien m'avoir dit ?

– Je n'avais pas le temps, et je voulais profiter de notre petit moment loin de tout ça.

Fébrile, je me rassieds sur le bord du lit et l'entraîne avec moi. Je ne veux plus la quitter. Je ne veux plus qu'elle quitte mes bras, plus jamais.

– Tu es au courant pour Lucas ? m'informé-je.

– Oui. Il est en cavale.

– Ils ne l'ont pas retrouvé ?

– Non.

Je soupire.

Ce n'est pas fini. Il va falloir être encore très vigilant.

Je m'allonge, entraînant une fois encore Cara contre moi. L'infirmière me rebranche à leurs satanées machines et n'y met aucune douceur, mais je me tais. Je l'ai mérité.

- Ton père, Maggie et Sarah sont là, me murmure Cara. Tu acceptes qu'ils viennent te voir ?
- Évidemment.

Cara se tourne vers l'infirmière prête à quitter la chambre et lui demande de les faire entrer.

Je m'enquiers :

- Et Matt, il est où ?
- Avec Meredith dans la chambre d'à côté.
- Ils l'ont amenée ici aussi ?
- Oui, pour des examens.
- Et d'ailleurs, m'interloqué-je. On est où, là ?
- À Cornfield.

J'embrasse son front.

- Dis-moi, mon amour, une fois que tu auras accouché, ça ne te dirait pas de quitter ce trou maudit ? Parce qu'en y réfléchissant bien, je n'ai pas envie d'élever ma colonie d'enfants ici.
- Tu as ton bar, mon cœur...
- Tant pis ! J'en trouverai un autre. Pourquoi ne pas aller au Texas ? On pourrait monter un ranch avec possibilité de promenade équine et restauration ?
- Tu t'y connais en chevaux ?
- Non, mais quand il s'agit de monter une belle jument, je suis un expert.
- Reed ! rouspète-t-elle en m'envoyant un coup de coude.

J'éclate d'un rire profond.

Lucas

Trois mois plus tard...

Je n'aurais jamais cru devoir fuir et devoir me planquer comme un rat porteur de la peste. Trois mois après les événements qui m'ont éloigné de mon but premier, je me sens plus fort, plus puissant. Tout n'est plus que parties de cartes, et j'ai les pièces maîtresses en main. Paradoxalement, même si je suis en cavale, je ne me cache plus derrière de faux-semblants. Je suis enfin le vrai Lucas Hamilton, fils de Robert Mc Garret. Cet homme à qui je dois tout et qui, à l'heure qu'il est, serait sûrement très fier de moi.

Aujourd'hui dans le Wyoming, je me délecte de pouvoir étrangler de ma ceinture cette petite pute, ce type que je suis en train de baiser et qui se débat alors que je le pénètre violemment, en bordure d'un sous-bois. Il panique, se tord et se tend. Il m'excite à remuer de la sorte, perdu entre mes mains. Je bande plus intensément. Sa vie est entre mes mains et cette toute-puissance m'enivre. Je le dépouille de tout. Il suffoque, tremble et s'ensuivent ses derniers spasmes nerveux. Il est prêt à rendre l'âme tandis que je suis sur le point de jouir tant ce spectacle et les sensations qu'il fait naître en moi me transportent au-delà de l'extase.

Il m'a aguiché pour de l'argent. Ce bar à prostitution était une réelle aubaine pour moi. Je l'ai attiré dans cette forêt et lui ai donné ce qu'il attendait de moi avec, en option, un vol en aller simple pour le paradis ou, à en juger par son style de vie, vers l'enfer.

Le mois dernier, dans l'Utah, j'ai tenté ma première expérience. J'ai agi de la même manière : un troquet, un jeune homme et un bois. Je l'ai baisé, je l'ai tué, ou peut-être même le contraire, je l'ai tué puis je l'ai baisé. Je ne sais plus, mais peu importe. J'ai pris un pied de tous les diables, et là encore, les mots sont faibles.

Je sème des cadavres dans mon sillage, et je m'en régale, car je me joue des autorités et de leurs failles. J'en ai fait mes pantins.

Trois mois, déjà trois victimes à mon actif, et ils ne sont pas foutus de me mettre la main dessus.

Qui ai-je aux trousses ? La police ? Le F.B.I. ? La C.I.A. ? Je n'en ai aucune idée, l'enquête piétine.

Je laisse des indices. Je laisse des messages, et je lis avec délectation les journaux où j'apparais en gros titres, mais « le petit frère de Géorgie », « Le tueur en série qui se souvient » reste introuvable.

« Le tueur en série qui se souvient » Quel est le petit malin qui a pondu ce titre ?

Tel est devenu mon rituel. Je dépose minutieusement le journal du jour sur le postérieur de ce gamin sans vie et observe le mot que j'ai soigneusement gravé à l'aide de mon couteau sur sa peau :

« *Remember* »

Oui, car je veux me souvenir. Je veux aussi que mon frère se souvienne. Je veux qu'il se souvienne de ce qu'il était, de moi, de mon père, de ce qu'était notre vie ensemble, cette vie qu'il a gâchée, alors que nous avions tout pour être heureux. Il l'a peut-être oubliée. Moi, non. Jamais je ne pourrai.

Ferme Hamilton, 10 septembre 1997

- Tiens, attrape ça, morveux ! me lance Robert en me tendant le marteau.

Il fait encore beau et chaud. L'été indien s'installe peu à peu dans la région. Les jours rétrécissent et j'adore cette saison, car la nature qui a été flamboyante durant tout l'été retourne progressivement à l'état de pourriture, puis de poussière pour enfin revenir tout aussi resplendissante l'année suivante. Ce cycle me fascine.

- Vas-y ! Tape plus fort sur le poteau.

J'essaie de reproduire ses gestes, mais en vain.

- Non plus fort que ça, m'indique-t-il encore.

La clôture est entièrement à refaire et, depuis plus d'une heure, nous nous y attelons tous les trois.

- Regarde comment fait ton frère.

Je reporte mes yeux sur Reed qui abat durement son outil sur le piquet de bois.

Du haut de ses onze ans, il n'est pas bien fort. Cependant, il a pris le coup de main, et j'ai beau tenter de refaire le même mouvement, âgé de huit ans, je suis bien plus chétif que lui. Du coup, le marteau m'emporte sous son poids. Robert se moque de moi en me voyant lutter féroce. Par contre, l'étincelle de fierté dans ses yeux en observant Reed ne m'a pas échappé. Il est toujours son préféré parce que mon frère est beau et habile dans tout ce qu'il fait.

- Allez, morveux ! lâche ça et laisse faire les hommes, finit-il par me dire.

J'ai encore échoué, mais ce n'est pas grave. Un jour, je prendrai le dessus, serai aussi beau et habile que lui, et bien plus intelligent.

Je finis par jouer au ballon en attendant qu'ils terminent.

Le soir venu, Robert nous fait des hamburgers. Ses sandwiches sont les meilleurs au monde. C'est une de ces journées où Robert et Reed peuvent se parler sans en venir à se toucher devant moi pour me montrer à quel point ils s'aiment. Et j'aime aussi cela, les écouter parler ensemble. Car les deux personnes les plus importantes de ma vie rient et communiquent, même si leurs discussions portent sur des sujets de sport dont je me fiche royalement. Taper dans une balle avec un morceau de bois et courir en rond pour gagner des points me paraît tellement futile et ennuyeux.

Mais nous sommes une famille, une vraie famille et, encore une fois, j'aime cette famille, vu que c'est la mienne.

Je pourrais écrire le livre du parfait tueur en série en cavale. L'important est de passer inaperçu et de bouger, de ne jamais rester à la même place et, ma foi, cette vie me va très bien, puisque tout n'y est que comédie, subterfuge, stratégie.

Comment je vis ou plutôt de quoi je vis ?

De la solidarité des gens ou, dans mon jargon, la bassesse de l'être humain. Je leur offre la gentillesse qu'ils désirent, ils me servent le reste. Vous avez besoin d'un service ou d'attention ? Je suis là, si aimable, si accommodant. C'est ridiculement simple. Je me fais un pognon fou avec la crédulité de ces sous-fifres, de ces merdes asservies par leur compassion.

En Louisiane, dans un patelin paumé entre deux bayous, après avoir réparé la fuite d'un évier et remplacé quelques ampoules pour des personnes âgées, je regagne ma chambre de motel.

Une fois à l'intérieur, je retire mon masque de survie et me regarde dans le reflet du miroir. J'ai changé. Mon visage est toujours le même, quoiqu'un peu plus tiré par la fatigue, mais ma barbe a poussé ainsi que mes cheveux que j'ai teints en une nuance plus sombre. Ils m'arrivent maintenant jusqu'aux épaules.

Je pose mes clefs sous le miroir et me déplace pour allumer le poste de télévision sur les informations. Rituel que je n'omets jamais.

« Monsieur Hamilton ? S'il vous plaît, répondez à nos questions ! Pensez-vous que votre frère est à l'origine de tous ces meurtres ?

« Remember », ce mot gravé sur ses victimes évoque-t-il quelque chose pour vous ? »

Je me laisse lourdement retomber sur le lit en voyant les images.

Mon frère. Devant son bar. Il évite les journalistes qui se précipitent sur lui pour avoir des réponses que lui-même n'a pas. Puisque, je suis le seul à les détenir.

Je me rapproche, frangin. Désormais, je suis rodé et prêt pour le grand saut.

Bientôt, tu seras mien.

Pour l'éternité...

Reed

Après avoir échappé aux journalistes postés sur le trottoir, je pénètre dans mon bar qui a ouvert ses portes la semaine dernière. Suite à la médiatisation du décès de Melinda et de la fuite de Lucas, les reporters sont devenus une routine à chacun de nos déplacements.

Je suis furieux. Cara est partie sans moi, ce matin, alors que je lui avais demandé de m'attendre.

– Bordel, Car' ! Tu m'as foutu une de ces trouilles ! Je t'avais dit de rester à la maison le temps que je revienne, pesté-je en venant à sa rencontre. Et bon sang ! Réponds quand je t'appelle !

Assise sur un tabouret derrière le comptoir, ma petite entêtée me sourit.

– Calme-toi, Jeff est là.

Je suis du regard son bras qui se tend pour me signaler la présence de Jeff Harmon.

Assis à une table en feuilletant le journal, l'officier chargé de la protection de ma femme me salue d'un geste de main.

– Il fallait bien que quelqu'un ouvre les portes à l'heure, continue-t-elle.

Je rouspète et tremble encore de n'avoir trouvé personne à la maison en revenant d'Atlanta après mon rendez-vous avec un fournisseur.

– Les SMS, tu connais ? Puis, j'avais mis un mot sur la porte indiquant que l'ouverture aurait une demi-heure de retard par rapport aux autres jours.

– Je sais mon cœur, mais...

– ... mais, tu en as marre de ne pouvoir être libre de tes faits et gestes, je sais, oui ! coupé-je en venant la prendre dans mes bras. Mais, ma puce, tant que...

– ... Tant que Lucas ne sera pas bouclé, on doit faire attention et rester ensemble. Je sais, m'interrompt-elle aussi en boudant et répétant mot pour mot ce que je lui rabâche depuis trois mois.

Elle se passe une main sur son ventre qui s'arrondit de jour en jour.

Je viens le lui embrasser et m'enquiers :

– Bon, comment va mon fils ?

– Ton fils semble tranquille, mais ta femme ressemble de plus en plus à une baleine.

Je passe derrière elle afin de déposer des papiers sur le percolateur et viens lui mordre son épaule semi-dénudée par la chute de son pull bien trop large.

– Une magnifique baleine, murmuré-je contre sa peau.

Sans riposter à ma raillerie, elle déclare, résignée :

– En même temps, l’avantage est que je n’ai pas besoin de déguisement pour la soirée d’Halloween. Je suis déjà déguisée en Moby Dick.

En me redressant, j’éclate de rire.

– Et d’ailleurs, poursuit-elle en me pinçant le ventre, les hommes ne sont pas censés faire une grossesse nerveuse et prendre du poids, eux aussi ? Juste histoire de soutenir un peu leur femme, hein ? Pourquoi, tu ressembles encore à un Apollon, et moi à une grosse vache ! La vie est injuste.

– Parce que, moi, Madame la gourmande, je ne me lève pas en plein milieu de la nuit pour aller dévorer tous les Brownies qui traînent dans la cuisine...

Elle s’offusque.

– Ce n’est pas de la gourmandise, mais je... je nourris ton fils pour qu’il devienne aussi fort que toi ! lâche-t-elle avec toute la mauvaise foi du monde.

– Il n’a pas besoin de ça. C’est mon fils, il sera beau et fort de nature, c’est génétique.

Elle secoue la tête et émet un léger rire, puis quitte le tabouret lorsque Maggie, Jackson et Sarah arrivent.

– Maggie, s’écrie-t-elle. Dites-moi que le gène « manque de modestie » n’est pas héréditaire.

– Hélas, ma pauvre fille, je crois que si tu le subis toi aussi, c’est que ce gène l’est bel et bien !

– Ne vous plaignez pas, les filles, commence Jackson. Sans nos gènes parfaits, vous vous ennuierez. (Je tape dans la main qu’il me tend et réponds à son clin d’œil.) Salut, mon grand !

– Miller !

Cara contourne le comptoir en ricanant et étreint Maggie après avoir fait une bise à ma sœur.

– Mon Dieu ! Dans quelle galère je me suis embarquée ! Je vais bientôt en avoir deux à la maison.

Maggie glousse et s’enthousiasme :

– Alors ? C’est un garçon ?

– Oui ! Nous en avons eu la confirmation hier.

– Alors oui, je confirme tu es dans de sales draps, ma pauvre petite !

Cara se tourne à nouveau vers moi et me demande :

– Tu me donnes les clefs de la salle ? On va commencer la décoration pour la fête de ce soir.

Je fouille dans ma poche et les lui tends. Elle s'en saisit, et les trois filles partent vers l'ancienne salle de restaurant qui nous servira pour la soirée Halloween.

- Les journalistes sont encore là ? grogne Matt en passant la porte, le front barré.
- Eh ouais, mon pote ! Ce sont de vraies sangsues !

Nous échangeons une bonne poigne.

- Tu veux que je les fasse partir ? dit-il après avoir salué Miller. J'appelle le shérif, si tu veux ?
- Non, c'est bon. Même s'ils me font fuir la clientèle, je suis rassuré de les avoir devant la porte.

Il acquiesce.

- Comment va Meredith ? s'enquiert Miller.
- Elle est à la maison avec sa mère. Elles passeront dans la matinée pour donner un coup de main. Mais ce n'est pas encore la grande forme. Elle panique vite lorsqu'il y a du monde autour d'elle, alors je ne suis pas certain qu'elle sera présente ce soir.

Je me penche sur le frigo, sous le comptoir, et en sors trois bières que je dépose devant nous.

- Elle continue ses séances chez le psy ? questionné-je.
- Oui. (Il porte sa boisson à la bouche et change de sujet.) Bon, quelles sont les nouvelles ?

Depuis ces trois derniers mois, nous avons pris cette habitude, Miller, Matt et moi. Nous nous retrouvons pour parler de la fuite de Lucas et, grâce aux médias, nous le traçons. Je m'assure que Cara est bien occupée et glisse le porte-documents de dessous le tiroir-caisse. Le dossier comporte tout ce que j'ai pu y réunir ces dernières semaines, tels que des articles.

- Les derniers faits datent de dix jours dans le Wyoming, annoncé-je. Même mode opératoire : homme, viol, étranglement, « Remember » gravé sur le dos de la victime et le cadavre recouvert d'un journal ouvert à la page relatant ses exploits.
- Wyoming ? lance Miller. Il semble prendre la direction du nord.
- On dirait bien.

Matt paraît tout à coup inquiet.

Suite à son changement de comportement, je l'interroge du regard et, après s'être passé une main sur le visage, et un profond soupir, il m'informe :

- Hier, j'ai discuté avec le shérif au sujet de l'affaire et, apparemment, il y a trois jours, à Marksville en Louisiane, une tentative de viol sur un jeune garçon a été signalée. Le signalement de l'agresseur correspondrait à Lucas.
- Louisiane ? m'interloqué-je. Ça voudrait dire qu'il se rapproche ? Et qu'est-ce qui l'a interrompu, cette fois-ci ?
- Un braconnier. Mais la tentative de viol n'est pas le plus effrayant, si je puis dire.

Je m'impatiente.

– Vas-y, déballe !

– Dans l'Utah, c'était un prostitué de vingt-huit ans. Dans le Wyoming, c'était encore un prostitué de vingt-trois ans. En Louisiane, la victime de la tentative de viol est un lycéen âgé de tout juste quinze ans, et...

Miller et moi, nous nous horrifions dans un même élan de stupeur.

– Et ?

– J'ai vu sa photo.

– Et ?

Il plante des yeux troublés dans les miens.

– Et il pourrait être ton frère jumeau à cet âge-là...

Cara

– Qui pourrait être ton jumeau, mon cœur ? demandé-je en rejoignant les garçons.

Je salue Matt alors qu’il s’empare d’un porte-documents jusque-là posé sur le comptoir et je fais le tour de ce dernier pour atteindre les étagères.

– Oh, un type que j’ai rencontré ce week-end à Atlanta, me répond Matt.

Je ricane.

– Mmm, deux mêmes apollons sur cette Terre !

Reed m’enlace par la taille et m’attire contre lui.

– Personne n’est aussi beau que moi. Je suis unique, me siffle-t-il à l’oreille avant de me mordre la mâchoire en grognant. (Je glousse et me tortille dans ses bras.) Qu’est-ce que tu cherches ?

– Le gros scotch pour faire tenir les pancartes aux murs.

– Il est sur les étagères. Attends, je te l’attrape.

Il se déloge de sa place et rompt notre étreinte.

– Je ne suis pas handicapée, Reed ! Je suis juste enceinte.

Mon mari est un angoissé compulsif. Il a passé ces trois derniers mois à surveiller mes moindres faits et gestes, et c’est à peine si je peux aller aux toilettes toute seule.

– Tu pourrais te blesser, alors tu me laisses faire. Et que je ne te voie pas perchée sur quelque chose ou je te ligote avec ce même scotch dans un coin, vient-il m’affronter nez à nez, les yeux sévères, en me tendant le rouleau.

Je lui fais front de la même manière.

– Essaie de m’en empêcher pour voir !

D’un sourire machiavélique, il claque un rapide baiser sur mes lèvres et, pointant un doigt vers l’horizon, il crache :

– File de là avant que je m’énerve.

Lui tirant la langue, je fais demi-tour et hausse les épaules.

– Quelle peste ! râle-t-il lorsque je quitte la pièce.

Je les entends tous éclater de rire.

– Qu'est-ce qui leur prend ? s'enquiert Maggie.

– Ils font leur traditionnelle petite réunion secrète de machos, je suppose.

– Arf ! Laissons-les faire alors.

Une fois leur réunion achevée, les hommes finissent par venir nous donner un coup de main, et la pièce se transforme rapidement en véritable salle des horreurs avec toutes ces toiles d'araignées, ces squelettes en plastique pendus ici et là et ces citrouilles aux sourires diaboliques.

Meredith et sa mère se joignent à nous aux alentours des onze heures. Je suis agréablement surprise de revoir Meredith avec le sourire aux lèvres et un tantinet plus coquette. Elle revient de loin. La remontée sera encore longue, mais elle est forte. Elle s'en sortira haut la main. Puis Matt, qui est depuis deux mois officiellement célibataire, est aux petits soins pour elle. Ils sont beaux à voir, très attentionnés l'un envers l'autre. J'espère pour eux qu'ils trouveront le bonheur.

Malgré la menace qui pèse sur nous, Reed et moi avons enfin pu toucher à ce bonheur tant convoité. Il est surprotecteur, certes. Cependant je n'ai pas à me plaindre. Il est tout ce que je souhaitais, attentif, aimant, et vivre avec lui devient de plus en plus facile. Il a toujours certains accès de colère et de jalousie, mais il se maîtrise de mieux en mieux.

Il mûrit. Il y a deux semaines, il m'a fait une belle surprise en prenant l'initiative de redécorer ma chambre de petite fille pour accueillir notre bébé. Il s'investit énormément dans ma grossesse. Il m'accompagne aux rendez-vous et va même jusqu'à poser des questions auxquelles je n'aurais jamais pensé. Concernant son père et sa nouvelle famille, il garde encore une certaine distance. Cela dit, je remarque là aussi le changement. Il a refusé d'aller à un match de Baseball avec son père, car il ne voulait pas me laisser seule. Mais il l'a invité à la maison pour regarder la diffusion télévisée de manière à garder en même temps un œil sur moi. Et même si leurs conversations restent encore limitées, je vois bien que ce n'est qu'une question de mois, voire de semaines avant une entente fusionnelle. Ce sont les mêmes hommes avec un passé quelque peu similaire. Leurs caractères sont identiques et, de l'extérieur, cette ressemblance est par moments rigolote, car, lorsqu'ils s'en aperçoivent, ils se regardent, et ni l'un ni l'autre n'est capable de dire un mot. Cela peut durer des minutes entières. Ces moments-là sont très émouvants. Nous les avons remarqués avec Maggie, mais nous nous taisons, sinon s'ensuivent des grognements et une insupportable mauvaise humeur qui peut durer des heures. J'aime à me rappeler qu'il y a encore sept mois de cela, si quelqu'un m'avait dit : tu vas te marier avec Reed Hamilton et attendre son enfant, je serais partie en courant, puisque, à mon retour à Cornfield, il était tellement différent, tellement violent, tellement imbu de sa personne, tellement...

Tout ce qu'il n'est pas, en fin de compte.

Tout cela pour dire qu'aujourd'hui, pour rien au monde, je ne voudrais changer la vie que j'ai à

ses côtés. Je suis fière d’être sa femme et je suis heureuse de devenir la mère de son futur et premier enfant.

Dans la réserve qui sert de bureau à Reed, nous nous déguisons pour la soirée qui ne tardera pas à démarrer. J’ai choisi mon éternel habit d’indienne avec robe à franges qui sera ajusté d’une large cicatrice d’égorgement afin de donner la touche pour Halloween. Je finis de tresser mes nattes et me retourne vers mon homme. Il s’est décidé à enfiler un costume de cow-boy, et je le trouve sublime avec son chapeau, sa chemise rouge à carreaux et son vieux jean crasseux.

– Tu me passes la corde au cou, princesse sioux, raille-t-il en me tendant sa corde de pendu.

Je ricane et précise, en lui entourant le cou de la corde :

– Pour la corde, c’est déjà fait ! Et, pour ta gouverne, pas « sioux », mais « apache »...

– Sérieux ? Tu as des origines apaches ?

– Il paraît. Du côté de mon père.

– D’accord, on a donc bien choisi nos costumes : un cow-boy pendu pour avoir mis une Apache en cloque.

– Une Apache égorgée en étant enceinte, c’est horrible ! rétorqué-je, épouvantée, avant de me reprendre. Bon, tu m’égorges mon cœur ?

– Avec plaisir.

Il s’empare du maquillage et me dessine une belle cicatrice sanglante, puis, une fois son travail fini, il me regarde de haut en bas.

– Tu sais que tu es super sexy comme ça ?

Je lui agrippe de mon index sa ceinture à colt et l’attire contre mon corps.

– Et, toi, le plus excitant des « tireurs » de l’Ouest.

– Tant que je ne suis pas le « tireur le plus rapide de l’Ouest », ça me va, ricane-t-il avant de m’embrasser.

Sa bouche contre la mienne, il passe ses mains sous ma robe et les remonte sur mes fesses en murmurant :

– J’ai envie de toi, mon amour.

Ses baisers, ses caresses et ses mots m’enflamment. La grossesse n’a rien changé à ses désirs jamais assouvis.

– Ici ? dis-je, dans un soupir.

– Oui.

Je tire sur sa braguette et enfouis directement ma main sous son boxer pour le sentir déjà très dur

sous mes doigts.

– Reed ! Le DJ demande si... s'exclame Matt en ouvrant brusquement la porte... Oh, Bordel ! Désolé.

Nous sursautons, nous séparons et partons dans un éclat de rire franc.

– Bon sang ! Apprenez à fermer les portes, rouspète-t-il encore. En quelques semaines, c'est la quatrième fois que je vous surprends en train de vous tripoter.

– Elle était fermée, glousse Reed en reboutonnant son jean.

– Non, mais à clef !

– Sinon, tu peux frapper, répliqué-je tout sourire et un tantinet frustrée.

– C'est vrai, rit Matt avant d'ajouter. Bon allez, Pocahontas et Lucky Luke, on vous attend.

Je scrute ses habits qui ne sont autres qu'un costard cravate bleu-gris comme on a l'habitude de le voir et m'enquiers, curieuse :

– Tu es déguisé en quoi ?

– En maire, me répond-il niaisement.

Nous quittons la pièce exiguë et silencieuse pour nous rendre au bar où l'ambiance est déjà à son comble. La musique électro, l'obscurité, les stroboscopes, ainsi que la fumée qui forme un macabre tapis au sol, donnent aux deux salles une atmosphère lugubre.

Je suis frappée de voir autant de monde et, à en juger par l'air ahuri de Reed, il l'est aussi.

– Tu vois, mon cœur, tu te faisais du souci pour rien.

Il se penche sur moi et me fait répéter tant la musique est forte.

– Oui, c'est hallucinant, je n'en reviens pas, me répond-il.

Je balaie du regard les personnes présentes et ris de certains déguisements tel que Mercredi Adams qui est bien plus effrayante que l'originale. Un homme se promène avec une hache plantée dans le crâne. Batman parle avec une version gringalet de Superman, et trois cheerleaders transformées en zombies ont décidé de prendre leur rôle à cœur en dansant d'une manière désarticulée.

– Viens, s'écrit Reed en entrelaçant ses doigts aux miens.

Je le suis et nous nous faufilons dans la masse pour atteindre le bar, où Maggie la sorcière et Jackson le Joker ont pris le relais du service.

– Tu restes avec eux, m'indique-t-il d'un ton ferme. Je vais voir ce que me veut le DJ.

Je hoche la tête et, avant qu'il ne parte, je le retiens.

- Reed ! Arrête de t'inquiéter pour moi et lâche-toi un peu. Ce soir, c'est la fête !
- Une fête avec des centaines de personnes aux visages masqués...

J'ai un réflexe de recul et percute. Alors, c'est ça ? Il a peur que Lucas puisse se dissimuler sous l'un d'eux.

- Aux infos, ils disent qu'il est dans le Wyoming, à des milliers de kilomètres d'ici.

Ses traits se durcissent et son regard fuit le mien.

- On pense qu'il s'est rapproché.
- On ? dis-je abasourdie. Qui, « on » ?
- Miller, Matt et moi, avoue-t-il.
- Comment ? Où ? Explique-moi, Reed !

Je suis furieuse qu'il me cache ce genre d'information.

- Attends-moi là, je reviens, tente-t-il de se défilier.

Agacée, je le maintiens fermement par le bras et lui enfonce mes ongles dans la peau.

- Non ! Tu m'expliques et immédiatement !
- Matt a eu des infos par le shérif. Lucas aurait été vu en Louisiane, il y a trois jours.
- Il y a trois jours ? En Louisiane ? Mais c'est à peine à huit heures de route d'ici ! m'horrifié-je.

Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

- Je ne voulais pas t'inquiéter. Tu tenais tellement à cette fête, alors je souhaitais que tu passes une bonne soirée, loin de cette histoire sordide qui nous poursuit.
- Tu n'as pas à prendre ce genre de décision ! Lorsqu'il s'agit de ma sécurité, tu dois tout me dire, bon sang !
- Et après ? Pour que tu flippes et angoisses toute la nuit ! Tu es enceinte, Cara !

Je m'offusque.

- Merci de me le rappeler ! Mais je ne suis pas en sucre Reed ! Et borné comme doit être ton fils, ne t'en fais pas pour lui.
- Je m'excuse, lâche-t-il, embarrassé.
- Tu t'excuses ?
- Oui. Allez, s'il te plaît, mon amour, reste ici. Je reviens vite, d'accord ?

Il tend ses lèvres pour que je les embrasse. J'hésite et finis par y claquer un furtif baiser, puis il s'éloigne. Inquiète, je reporte une nouvelle fois mon attention sur la salle bondée d'individus camouflés sous leurs déguisements effrayants. Le masque de *Scream* semble me regarder avec insistance et le clown... Oh mon Dieu ! Ce clown est horrible avec ses dents affûtées. Je préfère m'attarder sur *Harry Potter* ou même sur *Spiderman*. Eux, au moins, ce sont des gentils. Puis je pose mes yeux sur Jeff, l'officier réquisitionné pour ma protection.

Nos regards se croisent. Il me sourit, mais je perçois sa profonde préoccupation.

Il est donc, lui aussi, sur le qui-vive ?

Je remarque sa main qui ne quitte pas le holster de son revolver.

– Qu’est-ce qu’il se passe ? me glisse Maggie en attrapant un verre devant moi.

– Lucas serait de retour.

– Il paraîtrait, oui.

– Génial ! m’enthousiasmé-je ironiquement. J’étais donc la seule cloche à l’ignorer.

Je me laisse retomber en arrière et m’appuie sur le meuble en croisant les bras jusqu’à ce que Meredith arrive, costumée en ce qui ressemble à Nelly Oleson de la Petite maison dans la prairie.

– Tu es finalement venue, dis-je en l’enlaçant, dans un sourire chaleureux.

– Il semblerait que vous ayez besoin d’un coup de main.

– Oui. Merci, il y a un monde fou. Ça va aller, toi ?

– Écoute ! Je refuse de m’arrêter de vivre à cause de lui. C’est ce qu’il voulait. Je ne lui laisserai pas ce plaisir.

Je m’enquiers :

– Tu es au courant qu’il pourrait...

– ... être ici ? Oui. Je suis là pour ça.

Stupéfaite, je l’interroge du regard.

– Il a voulu me briser, alors je veux qu’il s’étouffe et qu’il crève en respirant le bonheur que j’éprouve dans les bras de Matt, lance-t-elle fièrement. En parlant de Matt, tu l’aurais vu ?

Je ris, contente qu’elle reprenne le dessus et lui signale :

– Je l’ai vu passer avec un plateau, il y a deux minutes.

Elle part le retrouver et je me décide enfin à mettre la main à la pâte en m’emparant du bac rempli de verres sales pour l’insérer dans le lave-verres.

Le début de soirée se passe dans la bonne humeur. Les Miller, Meredith, Matt, Reed et moi, nous activons pour que nos clients soient tous satisfaits et s’amusent. Un nombre incalculable de personnes vient féliciter Reed, et je suis heureuse de le voir si épanoui dans son nouveau travail. Il le prend à cœur et a vraiment ce métier dans le sang. Il est avenant, commerçant et sa touche indéniable de sex-appeal met du piment dans ses échanges avec la clientèle féminine. D’un regard, il pourrait faire consommer les alcools les plus chers à n’importe quelle femme. Tel un vampire, il les hypnotise. C’est agaçant, mais cela reste du domaine professionnel, et je ne peux nier que c’est un honneur de pouvoir dire qu’il est mon époux. Je me fais même une joie orgueilleuse de le répéter à qui me le

demande.

Matt nous a donné l'autorisation de fermeture à trois heures, et il est bientôt plus d'une heure. J'ai les chevilles en compote, sans parler de mon dos. Comme tout se déroule à merveille, mon surprotecteur de mari me lâche un peu la bride et accepte que je franchisse la ligne interdite qui se trouve devant le comptoir.

Penchée sur une table que je m'applique à essuyer, je me redresse brusquement et percute quelqu'un. Je sursaute et fais volte-face pour me retrouver nez à nez avec Spiderman. Je soupire, soulagée, et m'excuse de l'avoir bousculé. Ce dernier m'empoigne fermement les deux bras et, survolant mon visage de son masque, il lance :

– C'est moi qui m'excuse. Cara.

Je me fige. Mon sang ne fait qu'un tour et mes veines s'assèchent.

Cette voix... Je... Seigneur !...

Il me lâche et s'en va pour disparaître dans la foule.

Affolée, je cherche Reed du regard. Je n'arrive plus à bouger.

Il est... Il est bien là... C'était... c'était bien lui. C'était sa voix...

– Tout va bien ? s'inquiète Jeff qui a dû remarquer ma soudaine posture pétrifiée.

– Je...

Rien ne veut sortir de ma bouche.

Les traits davantage tirés, Jeff insiste :

– Madame Hamilton, tout va bien ?

La gorge nouée, je secoue la tête.

Non, rien ne va.

J'aperçois Reed derrière le comptoir qui me scrute le front barré, inquiet. Il ne le lui faut pas une minute pour venir à ma hauteur.

– Qu'est-ce qu'il se passe ?

– Il... il est là, articulé-je, tétanisée.

Alarmé, il crache :

– Qui ? De qui tu parles ?

– Lucas.

Aussitôt, la furie tord son visage et voile ses yeux.

Il fait un tour sur lui-même pour inspecter ce qui nous entoure et plante un regard agité sur moi.

– Où ?

– Le costume de Spiderman.

– Le bâtard ! fulmine-t-il. On a fait attention aux déguisements macabres, pas aux autres.

Portant les mains sur sa tête, il ajoute, furieux.

– Mais qu'on est con !

Jeff annonce.

– Je vais prévenir le shérif.

– Attends-moi là, m'indique Reed.

Je n'ai pas le temps de prononcer quoique ce soit qu'il se rue dehors.

Accompagnée de Jeff, je le suis. Nous sortons et, une fois sur le trottoir, Jeff porte sa CiBi à la bouche pour signaler la probable présence de Lucas dans les alentours.

Reed a couru jusqu'à l'embranchement de la rue principale et remonte désormais l'avenue.

De son bras tendu vers le bar, il peste :

– Cara, rentre dans ce putain de bâtiment !

– Reed, je...

– Dégage de là ! hurle-t-il, hors de lui.

– On se calme, s'interpose Jeff.

Changeant de trajectoire pour venir à notre rencontre, Reed tonne en l'affrontant :

– Qu'est-ce que tu as, toi ? Tu as un problème ? Tu ferais mieux de te bouger le cul à rameuter tes collègues pour qu'ils retrouvent mon psychopathe de frère au lieu de la ramener.

Devant lui, Reed le bouscule.

– Reed ! Arrête de t'énervier sur lui, il...

Je me tais lorsqu'il pose sur moi un regard terrifiant et qui ne m'est malheureusement pas inconnu. Je recule. Il a vu rouge et n'est plus que rage et hargne. Je sais que c'est la peur qui le met dans cet état et que, tant qu'il ne sera pas rassuré, il n'aura plus rien du mari doux et aimant que je côtoie la plupart du temps.

– Rentre avec moi, mon cœur, tenté-je malgré tout, en faisant un pas de plus vers la porte. Je veux que tu rentres avec moi.

Je lui tends une main hésitante.

Sans bouger de place, il cligne nerveusement des paupières, ses narines se gonflent sous sa respiration irrégulière, et je suis apaisée de voir que, peu à peu, il reprend le dessus sur sa frayeur. Ses yeux redeviennent éclatants de douceur et il se saisit de mes doigts pour m’attirer contre lui. Il finit par m’enlacer avec force et amour.

Reed

Dans ses bras, je respire son délicieux parfum à pleins poumons, et j'essaie d'atténuer ma rage.

– Désolé. Je ne voulais pas te parler si rudement, susurré-je contre ses cheveux. J'ai eu peur.

– Je sais. Allez ! Rentrons, ils vont s'en occuper.

Elle se détache de mon étreinte, mais je la retiens.

J'ai encore besoin de la serrer contre moi.

– Si quelque chose devait vous arriver au bébé et à toi, je n'y survivrais pas, avoué-je avant de l'embrasser.

– De même pour moi, alors, s'il te plaît, rentre avec moi et laisse la police faire son travail.

La détaillant avec davantage d'insistance, je me rends une fois de plus compte de la chance que j'ai.

– Je t'aime plus que tout, mon amour.

– Moi aussi, mon cœur, plus que tout, dit-elle, dans un sourire radieux.

Elle quitte mes bras sans me lâcher la main, et je reporte mon attention sur Jeff, puis m'excuse d'un hochement de menton.

Mon geste est mis en suspens. Une détonation éclate avant de résonner, tel un écho, entre les murs de l'avenue. Un liquide chaud gicle sur mon visage. Je me statufie. Les doigts de ma princesse se crispent autour des miens et se relâchent pour ensuite glisser. Je referme ma main pour les retenir et, inquiet, je tourne la tête vers elle.

Un élan d'horreur broie mes entrailles lorsque je vois son regard tétanisé et son visage ensanglanté. Lentement, elle bascule, s'effondre au sol. Comme accroché à ma propre vie, je ralentis sa chute et me couche sur elle.

Violemment choqué par la scène qui se déroule, mon cœur s'arrête. Je suis frappé par la réalité, mais mon esprit affolé peine à tout assimiler.

Une deuxième détonation explose, tandis que des cris lointains s'élèvent. Je ne bouge plus, perdu, recouvrant le corps inerte de ma femme. J'entends un bruit sourd, quelque chose qui percute lourdement le trottoir et, dans mon champ de vision réduit par la panique et la terreur, je vois la main de l'officier Jeff Harmon rebondir mollement sur le sol.

S'ensuit un silence glacial. J'ai coupé ma respiration, à l'affût de tout.

Mes tympans perçoivent des pas.

– Reed ! s'élève cette voix si familière, mais si répugnante.

Je me soulève légèrement, jette un rapide coup d'œil sur ma princesse et, déjà, mes yeux se noient de larmes.

Oui, parce que je sais. Je le sens. Je l'ai vu.

La peine, cette vive et insupportable douleur qui s'empare de mon être est atroce, inhumaine. Je veux que mon cœur lâche. Je veux que mon cœur s'arrête. Maintenant ! Je veux mourir.

Au lieu de ça, je suis toujours en vie et elle... elle... l'est-elle encore ?

Péniblement, je baisse à nouveau mon regard sur ma princesse, mon amour, ma...

– Oh nom de Dieu Cara, non ! Ce n'est pas vrai. Non. Pas toi.

C'est un cauchemar ! Ce n'est pas réel ! Dites-moi que tout ceci n'est pas vrai !

Une de mes larmes tombe sur son front et se mélange à son sang. Tremblant, je passe ma main sur sa peau. Je veux la nettoyer. Je ne veux pas de ce sang sur son magnifique visage, mais il s'écoule à nouveau.

– Reed ? hurle-t-il encore.

À bout de forces, j'arrive à basculer en arrière. Assis par terre et dépouillé de toute vie, de toute réaction, je l'observe s'avancer vers moi débarrassé de son masque.

– Tue-moi, articulé-je.

Son arme à la main et debout devant moi, celui qui était mon frère se met à rire.

Simplement, il rit.

Alors, je ris aussi.

Ouais, c'est aussi simple que ça : je ris. La folie a fait main basse sur ce qui reste de moi. Puis, je hurle à m'en crever les poumons.

– Tue-moi !

– Non, frangin, lance-t-il sereinement, en s'agenouillant à mes côtés pour adopter ma posture. Je ne te tuerai pas. Il me reste plus qu'une balle, et je la réserve pour le clou du spectacle. (Il secoue son revolver en esquissant un large sourire.) Et tu sais quoi ? Cela m'arrange parce que, finalement,

je veux que tu vives et je veux que, durant le reste de ta pitoyable existence, tu te poses cette unique et stupide question : était-ce toi qui étais visé ou Cara ?

Emporté par une haine viscérale, presque animale, je me jette sur lui, mais il m'évite et me donne un coup de crosse sur la tempe. Je m'étale de tout mon long sur le bitume, sonné.

– Tue-moi, répété-je en me redressant.

– Non, Reed, dit-il lorsque les sirènes de la police retentissent.

– Une dernière chose, ajoute-t-il. Je veux que tu saches que je n'ai pas obtenu ce que je voulais, mais qu'on est maintenant à égalité. Toi non plus, tu n'auras jamais ce que tu souhaites le plus au monde. J'ai gagné.

Sur cette dernière parole, il rive son regard déjà éteint sur moi, retourne l'arme contre sa tempe et tire.

Son corps s'écroule, et je hurle une fois de plus.

Vidé, je tombe aussi sur le côté avant de me retrouver sur le dos, face au ciel.

Je pleure. Oui, je pense que je suis en train de pleurer. En fait, je n'en sais rien. Je ne ressens plus rien. Je discerne juste les sirènes, des voix et j'entrevois vaguement quelqu'un au-dessus de moi qui me parle et essaie de me relever, mais je ne veux pas. Je veux rester là, étendu à attendre que la mort m'emporte, moi aussi.

On me secoue, on me gifle. Je ne réagis toujours pas, car je me dis que peut-être en restant immobile, la mort aura pitié de moi et m'emportera. Ils s'y mettent à deux pour me traîner jusqu'à pouvoir m'adosser au mur.

Je ne veux pas rester assis contre ce foutu mur, je veux Cara.

– Où est Cara ? demandé-je à qui veut bien m'écouter.

Une personne me répond, mais je n'entends pas. Je me répète avant de fondre en larmes parce que je sais où elle est. Elle est étendue sur le sol, morte.

La même personne insiste, m'attrape le visage et me secoue encore.

Mes yeux me piquent. Instinctivement, je ferme mes paupières et, lorsque je les ouvre à nouveau, mon regard se dirige de lui-même sur le corps sans vie de Jeff qu'on est en train de recouvrir d'un drap blanc.

Son arme de service ! Je veux son arme.

Un nouvel élan d'espoir s'empare de moi. Je m'élance à terre, puis rampe sur le trottoir puisque mes jambes ne répondent plus. Je dois l'atteindre. Je tends le bras. Le revolver est à quelques

centimètres du bout de mes doigts. Je m'étire encore.

– Miller ! Attention, s'écrie quelqu'un. Arrête-le, il va prendre l'arme de Harmon.

Une chaussure vient aussitôt s'écraser sur mon bras. Je relève les yeux sur celui qui m'empêche de rejoindre ma princesse. Je croise le regard de mon père et le supplie en chialant comme un gosse.

Je me brise une nouvelle fois la voix en hurlant toute la douleur du monde, toute la souffrance qui s'accumule si violemment au fond de moi, puis je me tords en me lamentant.

– Ça fait mal ! J'ai mal ! Je veux que ça s'arrête ! C'est trop dur. Tuez-moi.

Mon père me redresse et me fait une nouvelle fois asseoir.

Accroupi, devant moi, il me gifle et tente tant bien que mal de me maintenir droit.

– Écoute-moi, Reed ! Tu es sous le choc, d'accord ? Reed, regarde-moi !

Brisé à jamais, je plante mes yeux dans les siens et murmure :

– Je veux Cara. Je veux mon bébé.

– Je sais, mon grand. Mais il va falloir te ressaisir.

– Je veux mourir. Je ne suis rien sans elle. Elle est ma vie.

– Écoute-moi, fils, hausse-t-il le ton. Ils ont un pouls, d'accord ? Ils ont un pouls ! Le cœur de Cara bat encore.

– Quoi ? prononcé-je, ahuri.

– Cara et ton fils ne sont pas morts ! Les ambulanciers sont en train de la brancarder pour partir aux urgences.

Agité et transporté d'un bond dans la réalité, je perçois de nouveau tout ce qui m'entoure. Il y a beaucoup de monde autour de moi, des gens qui s'affairent à droite à gauche et un vacarme infernal. Les lumières clignotantes de l'ambulance me brûlent les rétines.

Je cligne à nouveau des paupières et reprends peu à peu pied, puis me passe en revue.

– Pourquoi suis-je trempé ?

D'un geste, il me demande de lever les yeux au ciel. Ce que je fais immédiatement.

– Il pleut, ajoute-t-il pour accompagner son geste.

Quand je reporte mon regard sur lui, il me sourit tristement et vient poser une poigne ferme sur mon épaule.

– Allez, fils ! Va rejoindre ta femme et ton fils dans l'ambulance avant qu'ils ne referment les portes.

N'étant pas certain de pouvoir tenir sur mes jambes, je lui tends la main.

– Tu m'aides ?

Je me lève avec son appui. Mon corps est d'une raideur épouvantable. Ma tête tourne et mes oreilles bourdonnent. Ma vue se cale sur la dépouille de Lucas. Une montée de hargne vibre dans mes veines. Je fais un pas vers lui.

Mon père me retient.

– Non, Reed. Ne fais pas quelque chose que tu regretterais plus tard.

Les jours, les semaines passent. Les médecins ont plongé Cara dans un coma artificiel pour éloigner toute souffrance et empêcher le moindre mouvement en attendant de trouver une solution adéquate. La balle s'est logée dans une zone de son cerveau et n'a altéré aucune partie vitale. Mais, étant enceinte, la délicatesse de l'intervention les inquiète. Ils m'ont maladroitement demandé de choisir entre mon fils et ma femme. Moi, je veux ma femme et mon fils, mais « c'est prendre trop de risques », m'ont-ils répété. Ils m'ont annoncé la donne de cette manière : ou je perds les deux ou j'ai une chance qu'ils mettent mon fils au monde par césarienne et ensuite, qu'un miracle se produise pour Cara.

Comme si j'allais croire à leur foutu miracle ! Ma vie est un enchaînement de drames.

Les semaines, les mois s'enchaînent. Je suis seul. J'attends. J'attends toujours que la mort m'emporte. Je ne suis plus qu'une coquille vide qui se traîne et respire. Entre deux allers-retours à l'hôpital, je bois, assis sous le porche de cette maison aussi déserte que mon âme à regarder l'horizon en méditant sur la tragédie de mon existence. Parfois, trop assommé par l'alcool pour pouvoir bouger ne serait-ce qu'un muscle, j'y passe mes nuits et m'y réveille encore plus anéanti que la veille, en faisant le triste constat que je suis toujours là, à traîner et respirer. Cara et moi n'avions aucune chance, aucun espoir de bonheur. Mais je m'accroche encore à ces quelques mois que nous avons eus, ces quelques instants que nous avons pu partager et dont nous avons profité ensemble.

Je me souviens de ses sourires, de son rire et de ses regards doux ou brûlants posés sur moi, ainsi que de la douceur de sa peau, son odeur enivrante et sa voix qui prononçait mon nom parfois tendrement, parfois sévèrement. Mais, bon sang ! J'aimais la voir boudier. J'aimais la voir en colère contre moi. De toute manière, j'aimais tout d'elle puisqu'elle était mon tout.

Je me souviens d'elle quand nous étions enfants et qu'elle courrait comme une forcenée pour nous prouver qu'elle était aussi forte que Lucas et moi à la course.

Je me souviens aussi de la fois où elle m'a tendu sa peluche dégoulinante de chocolat afin de me consoler après une punition. Elle y est arrivée, et je n'ai pas eu le temps de le lui dire. Non, je n'ai jamais eu le temps de lui dire que c'est précisément ce jour-là que je suis tombé amoureux d'elle.

Je me rappelle quand elle a décidé que nous devions placer les objets les plus importants de nos vies dans une boîte pour ensuite l'enterrer sous le grand chêne de la propriété du vieux Mc Pherson, et les déterrer ensemble lorsque nous aurions atteint notre majorité pour nous souvenir. Je ne lui ai jamais dit que si j'avais pu la mettre dans cette boîte, je l'aurais fait, puisqu'elle était plus importante que tout, dans ma vie.

Je me rappelle aussi la fois où je lui ai dit pour la première fois que je l'aimais. Je m'étais faufilé comme un voleur chez elle pour déposer la fameuse photo prise pour être ensevelie avec la boîte. Cette même photo que j'avais volée, quelques années plus tôt, avant de fuir de Cornfield. Je ne lui ai jamais dit pourquoi je l'avais déterrée avant le terme de notre pacte.

Oui ! Je me souviens de tout et putain ! J'aimerais lâchement tout oublier. Parce que je souffre de son absence et ces souvenirs sont autant de plaies béantes dans mon cœur.

Certains jours, la voir ainsi intubée dans sa chambre d'hôpital, le corps maintenu en vie uniquement en tant qu'incubateur, me donne envie de tout arracher et de la laisser partir en paix... Mais je sais qu'elle aurait catégoriquement refusé, qu'elle aurait voulu que je fasse tout pour que son enfant, notre enfant, mon fils ait une chance de vivre. C'est à sa volonté que je me cramponne, puisqu'il ne me reste plus que ça.

Tout le monde me hait dans cet hôpital. Je suis agressif, violent. Je m'en prends au personnel. Ils me fuient comme la peste, mais cela me convient. Je souhaite juste être seul avec mon amour et lui prendre la main pour lui parler pendant des heures, pour m'excuser de l'avoir entraînée dans mon malheur, lui raconter que tous mes proches s'inquiètent, que j'entends leurs murmures qui disent qu'il ne faut pas me laisser seul près d'un couteau, d'une arme ou d'une corde. Mais ce qu'ils n'ont pas compris, c'est que, tant que mon amour sera là, je ne partirai pas. Il paraît qu'elle peut m'entendre. Je le pense aussi, puisqu'elle a réagi à maintes reprises en resserrant sa main autour de la mienne. Ce n'est d'ailleurs plus que le seul et unique contact que nous puissions avoir désormais.

Les mois sont passés. Trois mois, exactement. Il est l'heure. Nous sommes le jour J, celui planifié depuis déjà un moment.

Suis-je prêt ?

Absolument pas. Je ne le serai jamais.

Je suis tombé dans un mutisme total depuis bientôt trois semaines. J'ai ce mauvais pressentiment incrusté dans mes tripes. Je sais ce que manigance ma petite maligne, ma petite effrontée. Je le sais parce qu'elle est venue me le souffler dans un rêve. Je m'y prépare.

Dans la salle d'attente, je suis assis et je ne bouge plus. Mon père, Maggie, la petite Sarah, Matt et Meredith sont là, autour de moi, à parler, à rire, à vivre pendant que je survis en attendant que l'on m'achève.

– Monsieur Hamilton ? m'appelle une infirmière.

Elle sort d'une pièce les bras chargés d'une couverture bleue roulée en boule, un sourire attendri collé aux lèvres.

S'avançant droit vers moi et, alors que tous la suivent en couinant comme des abrutis, en se penchant sur la couverture, elle ajoute :

– Votre fils, Monsieur Hamilton.

À ma hauteur, elle le pose délicatement sur moi en s'assurant que je le maintiens correctement.

Je l'agrippe et me lève, puis sors de mon silence.

– Et ma femme ?

– Le docteur va venir vous voir.

Je passe mon fils que je n'ai pas encore regardé à Maggie qui s'est collée contre moi pour l'observer en piaillant.

– Dites-moi comment va ma femme, dis-je, plus sèchement.

– Le docteur va...

– Monsieur Hamilton, intervient un médecin. Malgré une petite frayeur durant la césarienne, votre femme est dans un état stable.

– Et maintenant ? Qu'est-ce que vous allez faire ?

– Maintenant, nous allons la ramener dans sa chambre.

– Non ! Je veux dire... est-ce que vous allez pouvoir me rendre ma femme ?

Il hésite et son visage pâlit.

– Vous rendre votre femme ? C'est-à-dire ?

– Est-ce que vous allez pouvoir la sortir de son coma ? Et, est-ce que je vais pouvoir rentrer à la maison avec ma femme ? commencé-je à m'énerver.

– Reed, calme-toi, me lance mon père.

Le médecin bafouille, le regard fuyant.

– Euh... je... nous. (Il se reprend.) Monsieur Hamilton, nous allons faire l'impossible pour...

– Répondez-moi par oui ou par non ? hurlé-je en avançant d'un pas vers lui.

Je me fous de ses discours incertains. Cela fait trois mois qu'on me rabâche les mêmes salades ! « Il faut attendre de voir. Il faut patienter. Nous avons encore un espoir. Nous faisons notre possible. Son état est stable. »

Mon père m'agrippe fermement par les épaules et, brusquement, il me plaque contre la cloison du couloir, puis fulmine :

– Reed, tu te calmes ! Arrête d’agir comme un gosse. Agis comme un homme ! Nous savons tous, ici, que ce que tu vis est atroce, horrible ! À nous aussi, Cara nous manque, mais bon sang, reprends-toi ! Tu n’es plus seul maintenant ! Tu as un fils ! Et tu vas me faire le plaisir d’aller au moins poser tes yeux sur lui. Parce que tu ne l’as même pas regardé ! Et, de grâce, donne un prénom à cet enfant !

Il me secoue une fois encore, et me lâche.

Abattu, je me laisse glisser contre le mur et m’assieds à même le sol.

– Noah, articulé-je, avant de fondre en larmes. Il s’appelle Noah, Jackson, Paul, Hamilton.

Je pose mes mains contre mon front et me recroqueville sur moi-même en sanglotant.

– Je veux Cara. Je n’y arriverai pas sans elle.

– Mais si, tu y arriveras, mon grand, me souffle Maggie en s’approchant de moi. Puis, tu ne seras pas seul, nous allons tous t’aider. (Elle s’accroupit et me tend mon fils.) Allez prends-le contre toi.

Je relève la tête et plonge mon regard dans la couverture.

Mon fils est minuscule et semble si fragile. J’ai peur de le prendre, mais je suis poussé par une étrange et irrésistible envie de le faire.

Doucement, je m’en empare sans quitter des yeux sa petite bouille renfrognée.

Ce que je ressens à ce moment-là ?

De la peine, une vive frayeur, un vide ou même un gouffre, mais mon visage se fend d’un large sourire.

Je tiens contre moi une partie de Cara, je tiens notre fils.

Des jours sont passés depuis la naissance de Noah, je ne les compte même plus. Je suis un pitoyable père. Je ne supporte pas ses pleurs incessants. Je perds vite patience malgré toute l’aide de Maggie. Je n’ai qu’une idée en tête : retrouver la femme de ma vie. Elle seule pourra m’aider à devenir le père que j’espérais être à ses côtés. Son état s’est stabilisé. Son corps a tenu le choc de la césarienne. Les médecins envisagent l’opération.

Je m’apprête d’ailleurs à aller signer les papiers. Il y a des risques. J’en suis conscient mais je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour qu’elle aille mieux. Son absence est un enfer. Une partie de moi est vide.

L’opération est prévue pour cet après-midi. J’attends.

Dans les couloirs de l’hôpital, ce lieu qui est devenu bien trop familier à mon goût, je tourne en

rond en attendant le verdict. Une heure, deux heures, trois heures et je n'ai toujours aucune nouvelle. Mon père et Matt se relaient pour me tenir compagnie tandis que Maggie garde Noah.

– Monsieur Hamilton ? apparaît le chirurgien.

Je me lève d'un bond et le rejoins, le cœur battant à une allure folle.

Pourquoi son visage ne reflète aucune expression ? Ont-ils réussi ? Comment va Cara ? Est-ce de la crainte dans ses yeux ? A-t-il peur de m'annoncer une mauvaise nouvelle ? Je n'en peux plus. Je veux savoir.

– Comment va ma femme ? m'empressé-je de demander avant même d'être arrivé à sa hauteur.

– Il y a eu quelques complications...

– Dites-moi si elle va bien !

– Monsieur Hamilton, l'opération a été un succès. La balle a été retirée. Son état est tout de même inquiétant. Elle a fait un arrêt cardiaque et...

– Mais elle va s'en sortir ?

– On l'espère. Nous allons la sortir du coma. Les heures qui vont suivre vont être déterminantes.

– Puis-je la voir ?

– Je vais vous demander de patienter. Nous l'installons dans une chambre en réanimation. Une infirmière viendra vous chercher.

– Merci, murmuré-je.

Le chirurgien s'en va. Je suis pris d'une vague d'espoir. La sensation est tellement intense que mes jambes et mes mains tremblent. Mon ventre se noue. Je marche en direction des sièges, léger, entre euphorie et inquiétude. J'ai envie de croire qu'elle va se réveiller, qu'elle va me sourire à nouveau. Ça devient insupportable d'attendre sans pouvoir faire quoique ce soit. Je ne compte même plus les heures. Je suis comme en veille. J'attends juste qu'on me rallume.

– Monsieur Hamilton ?

Je sursaute. Lorsque je lève les yeux, je me rends compte que la nuit est tombée. J'accours vers cette dame en blouse.

– Suivez-moi, se contente-t-elle de dire.

– Comment va ma femme ?

– Je ne peux pas vous dire, le médecin va passer d'une minute à l'autre.

Nous empruntons un long couloir, puis montons des escaliers pour nous retrouver dans une vaste pièce compartimentée par des chambres aux parois vitrées. L'atmosphère est calme. Une porte coulissante s'ouvre sur un des box éclairé d'une faible lumière. J'emboîte le pas de l'infirmière.

Devant moi, allongée sur le matelas de ce lit d'hôpital, mon amour paraît si faible. Tous ces derniers mois, immobile, l'ont amaigri. Son teint est pâle. Elle n'est plus intubée. Est-ce bon signe ? Je me rapproche. Sa respiration n'est pas perceptible. Ma gorge se serre.

– Est-elle...

Le mot ne veut pas sortir. Elle semble si paisible. Les larmes montent. Mes yeux se noient. Non. Ce n'est pas possible, pas maintenant. Elle ne peut pas me quitter maintenant. Je détourne le regard vers les multiples appareils qui l'entourent. Les courbes sont pourtant régulières et en mouvement.

– Elle est juste endormie, me rassure l'infirmière. Nous avons arrêté les sédatifs. Elle respire par elle-même, ce qui est un très bon présage.

– Quand va-t-elle se réveiller ?

– Hélas, nous ne le savons pas. Dans quelques heures, le temps pour son système d'éliminer les sédatifs. Quelques jours, voire quelques semaines. Il est impossible de le dire. Mais avec votre présence, votre voix, vos caresses, cela va peut-être la stimuler.

Sur ces mots, un doux sourire aux lèvres, l'infirmière me laisse.

Je prends place sur le fauteuil à côté de son lit et lui enserme la main tout en la lui caressant du pouce.

– Cara, mon amour, commencé-je.

Je lui ai tellement tout dit ces derniers mois que je ne sais plus quoi lui raconter. Lui parler de notre fils ? Oui. Cela me semble une bonne idée. Mais à cet instant, je m'en veux. Je le néglige tellement. Je ne fais que penser à elle. Que pourrais-je lui dire ?

– Noah, continué-je avec une hésitation dans la voix. Il t'attend à la maison. Il ouvre les yeux depuis peu. Ils sont bleus comme les miens. Il a ta bouille et d'affreux cheveux noirs et hirsutes. Il est malgré tout très beau. Oui, il est magnifique. Il ne fait que pleurer. Maggie me dit que c'est à cause de ses coliques. Mais, je suis persuadé que c'est à cause de ton absence. Tu lui manques. Tu nous manques mon amour, je...

– Monsieur Hamilton désolé de vous déranger, je dois procéder aux examens, m'interrompt le médecin.

– Allez-y, dis-je en m'écartant.

– Vous devriez rentrer chez vous.

– Je veux être là quand elle se réveillera.

Prenant place au-dessus de ma femme, le médecin commence par lui ouvrir les paupières et lui passer une petite lampe sur les yeux.

– Ses réflexes oculaires sont encourageants, mais croyez-moi, son réveil ne se fera pas cette nuit. Rentrez, dormez et revenez demain matin, d'accord ? S'il se passe quoique ce soit, vous en serez informé.

La peur au ventre de devoir laisser Cara, je finis par écouter les conseils du docteur. Je rentre dans cette maison devenue si froide en son absence. Noah est chez Maggie. Je vais essayer de dormir.

Hélas ! Je ne trouve pas le sommeil. À 8 heures, je retourne auprès de Cara, vivement inquiet de connaître son état ce matin. Les infirmières m'accueillent avec de larges sourires.

– Vous ne répondez pas quand on vous appelle, Monsieur Hamilton ? me réprimande gentiment une petite brune.

J'enfouis ma main dans la poche de ma veste et en sors mon portable. Je jette un coup d'œil sur l'écran. La batterie m'a lâché. Je l'avais pourtant mis à charger toute la nuit.

– Qu'est-ce qu'il se passe ?

– Je vous laisse le découvrir.

Elle me fait signe de me retourner vers le box.

Le sol s'ouvre sous mes pieds lorsque je percute. Mon cœur menace de sortir de ma poitrine. Des larmes de joie roulent sur mes joues. Je suis comme paralysé par la déferlante de sensation qui me submerge.

Elle est là, assise, un demi-sourire sur les lèvres, si belle, si elle. Ma princesse. Je voudrais courir la rejoindre, mais j'en suis toujours incapable tant l'émotion est extrême. J'ai du mal à y croire. Est-ce une mauvaise farce ? Suis-je en train de rêver ?

– Allez-y, elle vous réclame.

– Je...

J'en perds mes mots. Je fais un pas lourd.

– Une dernière chose, me retient l'infirmière. Elle est assez agitée et confuse par moments. Ne vous inquiétez pas, tout redeviendra normal d'ici quelques jours. Votre femme est une guerrière.

Ma guerrière !

Enfin capable de bouger et porté par un flot d'amour et de bonheur, je m'empresse de la rejoindre. Le sourire qu'elle me donne lorsqu'elle me voit me tord les tripes. Je m'effondre en larme tant le soulagement est brusque.

– Coucou, toi, murmure-t-elle d'une voix rocailleuse.

Avec toute la délicatesse du monde et une hâte que j'essaie de maîtriser, je la prends dans mes bras et enfouis mon visage dans son cou frêle et chaud. Je hume son odeur à pleins poumons et éclate une nouvelle fois en sanglot.

Je suis au paradis. Ma princesse m'a été rendue.

– Comment va notre fils ? demande-t-elle.

– Bien, mon amour. Il va très bien.

Je me redresse et la regarde sans pouvoir décrocher mes yeux d'elle.

– Comment l'as-tu appelé ? hésite-t-elle.

Je souris. C'est pourtant une évidence.

– Noah.

Je pose mes mains sur ses joues et l'embrasse tendrement.

– Je t'aime tant, susurré-je contre ses lèvres.

– Moi aussi, je t'aime mon cœur.

Épilogue

Reed

Trois ans plus tard...

Cara, Maggie, Jenyfer et Meredith s'affairent en cuisine. C'est la deuxième année consécutive que nous fêtons Noël à la maison, en invitant toute la famille et les amis. Les filles y tiennent beaucoup, et Cara énormément. Ma princesse guerrière s'est totalement remise du drame. Ça n'a pas été facile au départ mais notre amour a surmonté toutes nos difficultés. Aujourd'hui ce ne sont plus qu'un lointain souvenir. Notre fils Noah grandit à vue d'œil. Il est malin, mon petit bonhomme. Il nous en fait voir de toutes les couleurs du haut de ses trois ans. Je suis désormais un père et un homme heureux. Très heureux.

Il s'en est passé des événements durant ces trois années. Cara et moi nous sommes remariés devant le pasteur. La cérémonie a été telle que ma femme la rêvait, avec amis et famille. L'immense cadre photo de nous deux, suspendu au-dessus de la cheminée, témoigne de ce jour fabuleux.

Nous avons aussi vécu des instants plus difficiles, comme lorsque j'ai été obligé d'avouer à Cara l'assassinat de ses parents par Lucas. Elle m'en a voulu de lui avoir caché aussi longtemps. Mais cet aveu a permis d'arrêter et juger les autres personnes impliquées, comme l'oncle de Melinda Logan, toujours dans la nature, et que l'on revoit le jugement du camionneur. D'une certaine façon, je pense que cela lui a fait du bien, Cara a eu justice pour ses parents.

Quant au corps de Melinda Logan, il a été déterré suite à mon témoignage et rendu à sa famille. Je n'ai pas été inculpé grâce à l'appui de Meredith. Même si elle n'était pas présente lors de son meurtre, elle a menti pour amoindrir les faits : les agissements de Lucas nous ont poussés à faire des choses contre notre gré.

Meredith s'est bien reconstruite. Elle est forte et est l'heureuse mère d'une petite Ashley depuis déjà un an. Matt, le père, mon meilleur pote, est comblé. Theo et Beth, les enfants de son premier mariage sont d'ailleurs avec nous cette année pour Noël. Il est ravi. Il a aussi laissé sa place de maire aux dernières élections. Aujourd'hui, il vit d'une passion que je ne lui connaissais pas : la photographie. Il est doué. Cara et lui ont même organisé une exposition dans la galerie qu'elle possède désormais, dans la salle à côté de mon bar. Il a un franc succès.

Mon pote a changé, il est, tout comme moi, beaucoup plus serein. Récemment, il a obtenu les réponses à ses questions. Il est en paix. L'affaire de la disparition de sa sœur a été rouverte et classée grâce à de nouveaux éléments, comme le journal de ma folle de mère. Les ossements de Coraline Johnson ont été retrouvés dans le jardin de l'ancienne demeure de Mc Garrett à Athens. L'analyse des restes de Coraline a conclu qu'elle avait été égorgée. Une fin tragique et violente que

mon frère a, lui aussi, répétée sur Melinda.

Quant à mon crime et aux ossements de Mc Garrett, j'ai tout avoué. Je me suis rendu. Cela n'a pas été chose aisée. J'y suis allé à l'aveuglette, sans savoir ce qu'il allait m'arriver. Mais je ne pouvais plus garder cela pour moi. Mettre carte sur table avec les autorités m'a soulagé et m'a, en quelque sorte, enlevé un poids et une culpabilité. Je haïssais cet homme, certes ! Mais la brutalité avec laquelle tout ceci s'était passé n'a jamais été facile à digérer pour moi. C'était comme tuer son propre passé, ses racines, aussi horribles soient-ils. J'ai été bien entouré et cette affaire a été jugée en légitime défense.

Durant des années, je n'ai plus eu de repère : j'étais ce jeune homme sans âme, seul. Je cherchais ma lumière en Cara avec la certitude que ce passé devait rester derrière moi, que ces mêmes racines ne donneraient plus rien. Sauf que j'avais oublié la ténacité de Cara qui veut que les personnes autour d'elle aient le bonheur qu'elles méritent. J'ai dû me faire une raison et accepter ce père et cette nouvelle famille, qui m'étaient rendus grâce à elle. J'ai pu retrouver des bases solides.

Aujourd'hui, Jackson, Maggie et Sarah sont ma famille : mon père, ma mère et ma sœur. Il paraît même que je prends mon rôle de grand frère bien trop au sérieux aux dires de Cara. Mais n'oublions pas que j'ai toujours été comme ça. Ce n'est pas maintenant que je changerai. Sarah est devenue une magnifique adolescente. Je ne supporte pas tous ces petits malins qui lui tournent autour. Jackson et moi sommes du même avis. En ce qui concerne ce dernier, il a lui aussi eu des réponses sur son emprisonnement, grâce au journal de ma génitrice. Comme tout le monde pouvait s'en douter, il avait été piégé et écarté par Mc Garret. Mais mon père, avec sa force de caractère dont j'ai hérité, a choisi de laisser cette histoire derrière lui. Rappelons-nous qu'elle lui a permis de rencontrer l'amour de sa vie : Maggie.

Je pense que nous pouvons tous dire que désormais nos fantômes du passé sont loin derrière nous. Quand je regarde autour de moi, dans cette pièce décorée d'un immense sapin et de guirlandes en tous genres, où se mêlent cris d'enfants et rires, les portes de l'enfer se sont bel et bien refermées.

– Mon cœur ? Tu vas ouvrir ? s'élève la voix de Cara dans tout ce brouhaha. J'ai les mains dans la farce.

On vient de sonner à la porte. Je me lève, évite un jouet de Noah et me dirige dans l'entrée.

– Shérif ?

– Hamilton, allumez la télévision sur la NBC. Ça y est ! On a gagné.

– Vraiment ?

Il hoche la tête, fier. Je reste bouche bée un court instant pendant qu'il pénètre dans le hall. Je referme derrière lui et me précipite sur la télécommande.

Les infos passent en boucle. Je n'en reviens pas.

– Car' viens ! On a gagné, m'écrié-je alors que tout le monde se rassemble devant la télévision.

Cara se joint à nous. M'entourant par la taille, son visage s'illumine, victorieux, tandis que nous écoutons et regardons la nouvelle :

« La police de New York a mis un terme au plus gros réseau de trafic de drogue, de prostitution et de crime new-yorkais. La triade chinoise perd ses dirigeants. Le démantèlement aura pris du temps. Les nombreux témoignages anonymes et les preuves ont eu raison des horreurs commises durant des années (...) »

Je ne peux réprimer un sourire lorsque devant moi, sur ces images, je vois l'arrestation en direct de Kuan Ti, Li Ming et bien d'autres. J'apprends aussi que le vieux San do n'est plus de ce monde depuis deux ans.

– Que va-t-il advenir de toi ? s'inquiète Cara. Ils vont sûrement te rechercher, tu as été impliqué à de nombreuses reprises.

– Ne vous inquiétez pas madame Hamilton, intervient le shérif Snow. Son témoignage l'a écarté de toute accusation. Votre époux est définitivement un homme libre aux yeux de la justice.

– On a vraiment gagné, alors ?

Cara ne semble pas y croire.

– Oui princesse, dis-je, tout en me tournant vers elle avant de l'embrasser tendrement puis de rajouter, ce que j'ai vécu et ce que nous avons vécu ne se reproduira plus.

Je me tourne ensuite vers Snow et m'enquiers :

– Et vous, alors ?

– Je suis muté à Atlanta.

– C'est ce que vous vouliez ?

– Plus que tout au monde !

– Alors fêtons ça ! m'enthousiasmé-je.

Cela nous a pris plus de deux ans. Faire tomber San do et Kuan ti était l'un de mes objectifs. J'étais encouragé par ma femme. Comment aurais-je pu vivre en sachant que ce que j'ai subi et fait subir arriverait à d'autres. Ça n'a pas été facile, mais avec l'aide de Snow et de ses contacts au NYPD, on a pu y arriver.

Noël se passe à merveille. Les enfants sont couverts de cadeaux. Mon amour est à mes côtés, en bonne santé. Je suis l'homme le plus heureux au monde. Deux jours après, pour éliminer les repas de fête, je fais mon jogging. Je cours, me défoule. Je ne vois pas les minutes défilier. Je trace sans savoir où je vais. Au bout d'un certain temps, je ralentis et me rends compte de l'endroit où je suis.

Je m'arrête et balaie du regard la pelouse et les stèles. Je pousse le portillon en fer et emprunte l'allée 13. Je parcours cent mètres et me positionne devant la pierre de marbre blanc taillée. Je ne suis pas revenu ici depuis son enterrement.

Je lis l'inscription :

Lucas Hamilton
1988-2016

Je m'accroupis et retrace de mon index les lettres et les chiffres, seuls vestiges de son existence. Ma gorge se serre. Mes yeux se voilent de larmes de colère. Je suis partagé entre tristesse et hargne.

– Pourquoi ? murmuré-je, les poings serrés. On aurait pu redevenir si...

Le croassement d'un corbeau me coupe dans mon élan. Je regarde le volatile s'envoler. J'y vois comme un signe. Les choses sont telles qu'elles sont. C'est fini. Je n'aurais rien pu faire contre la maladie furieuse de mon frère. Malgré tout, les souvenirs heureux en sa compagnie resteront à jamais gravés dans mes entrailles. Son rire, ses taches de rousseurs et ses grands yeux verts emplis de malice, quand il n'était qu'un gamin, sont ce que je veux garder de lui et rien d'autre.

FIN

Également disponible :

Envole-moi

Nickie s'ennuie dans la vie et rêve d'horizons lointains, un comble pour une hôtesse de l'air ! En répondant à une petite annonce, elle ne s'attendait pas à se retrouver employée pour une luxueuse compagnie privée, dirigée par Alexis Cooper, un patron aussi têtu qu'irrésistible ! Ils s'attirent autant qu'ils se détestent... Mais Nickie n'est pas prête à renoncer à sa liberté ; celui qui lui coupera les ailes n'est pas encore né !

Jusqu'où ira-t-elle pour se préserver ? Jusqu'à renoncer au grand amour ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l’article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Novembre 2017

ISBN 9791025740620

ZREE_002